LES
DÉBUTS DE JULES LEMAITRE

—

Jules Lemaître est mort à Tavers (Loiret), dans son ermitage de Guignes, le 5 août 1914. C'était le jour même où toutes les préoccupations se tournaient, anxieuses, vers nos frontières menacées, et son décès a été à peine mentionné en quelques lignes banales dans les journaux, naguère remplis de tout ce qui touchait à sa personne et à ses œuvres. Dans le désarroi de ces jours tragiques on n'avait pas le douloureux loisir de pleurer ses morts; mais on ne les oubliait pas, on se réservait de revenir à eux et de les honorer en des heures moins troublées.

En attendant qu'un des confrères autorisés de Jules Lemaître nous donne une biographie complète de l'éminent critique et réunisse à la suite de ses œuvres sa correspondance encore inédite, plusieurs études intéressantes ont été consacrées à ses derniers instants (1). Ici même (*Mercure de France* du 1er novembre 1916), M. René Gillouin examine « la position par rapport au catholicisme » d'un de ses plus fameux défenseurs. Je voudrais à mon tour, humble admirateur de Jules Lemaître, faire connaître un épisode peu connu de sa vie : les années qu'il a passées dans sa jeunesse au Havre, c'est-à-dire ses triples débuts

(1) Voir sur la dernière maladie de J. Lemaître la *Revue de Paris* du 15 août 1916 (article de Mme Myrriam Harry), et sur sa fin chrétienne les souvenirs de M. l'abbé P. Berthier, curé de Tavers, dans les *Annales religieuses du diocèse d'Orléans* des 29 janvier et 5 février 1916.

de professeur, de conférencier et d'écrivain. Une enquête faite auprès de ses collègues de l'enseignement et de ses anciens et anciennes élèves nous le révélera, dès le premier jour, original, sympathique, et fera deviner, à travers certaines outrances de jeunesse, les œuvres finement malicieuses de la maturité de l'éminent écrivain.

I. — LE PROFESSEUR

Né à Vennecy (Loiret) le 27 avril 1853, élevé aux petits séminaires d'Orléans et de Notre-Dame-des-Champs à Paris, bachelier ès-lettres en juillet 1871, François-Elie-Jules Lemaître entrait à l'Ecole normale supérieure le 7 août 1872 et en fut bientôt un des plus brillants élèves. « Que voulez-vous, disait-il plus tard, pour s'excuser de ses succès scolaires, on n'est pas parfait ! » Il en sortit le 7 septembre 1875, après avoir remporté le n° 4 du concours d'agrégation ès-lettres, et, le 30 septembre suivant, il était envoyé au lycée du Havre comme chargé du cours de rhétorique. Professeur titulaire à titre provisoire par arrêté du 21 janvier 1876, il resta au lycée jusqu'en avril 1880.

Reportons-nous par la pensée au mois d'octobre 1875. Le nouvel arrivé est vêtu sans luxe d'un éternel veston noir, à la coupe banale du « tout fait ». Le col, sans cesse frileusement relevé, retient un foulard blanc dans lequel s'emmitoufle un cou maigre, rentré dans des épaules trop hautes et voûtées. La saison a peu d'importance sur le choix de son chapeau : feutre mou, canotier défraîchi, ou haut de forme à bords plats, qui a perdu plusieurs de ses reflets ; mais les bords plats sont en grande faveur parmi la gent littéraire. L'ensemble de la tenue est négligé et rappelle l'étudiant du quartier latin. Les traits, assez fermes, mais sans distinction, sont ceux d'un jeune campagnard ; le nez est large, la bouche grande, les pommettes saillantes, le front haut et dégagé. De taille au-dessous de la moyenne, fluet, la démarche lente et courbée, il paraît chétif et las. L'aspect est gauche, souffreteux, hésitant ; il se tient vo-

lontiers à l'écart, parle peu et bas. Sa barbe blonde est à peine naissante. La chevelure châtain clair, assez mal ordonnée, frise naturellement, et forme sur le front une touffe qu'il s'efforce à faire ressembler au toupet de Rochefort; car tout ce qui se rapporte à Paris et à la littérature lui est cher.

Prêtez attention aux yeux clairs, enfoncés dans l'orbite : ils sont vifs, mobiles, expressifs, pétillants de malice. Le sourire, un peu triste, est fort doux. Le corps frêle soutient avec peine une tête trop forte, et comme alourdie par la pensée.

Tel il était alors, tel il restera sans grande modification pendant tout le cours de son existence. Toujours fidèle aux foulards blancs, et l'un des derniers adeptes du chapeau à bords plats, il remplacera le veston de sa jeunesse par la redingote du bon faiseur. Mais jamais il n'aura l'air avantageux de l'homme arrivé, il ne plastronnera pas pour la galerie et conservera en toutes circonstances une sorte d'effacement voulu. Glisse-t-il, au milieu d'une conversation étincelante, une fine moquerie, elle sera indiquée simplement. Rien d'appuyé, rien qui attire l'attention sur sa personne. S'il se présente en public, ce sera avec modestie, sans se départir complètement de son ancienne défiance de soi, et quand, par hasard, il se trouve contraint par les circonstances de revêtir l'habit vert, son épée l'embarrasse et le rend malheureux. Avec l'âge, sa santé, tout en restant délicate, s'améliore; son corps acquiert plus de robustesse. La barbe, soigneusement taillée en pointe, encadre un visage plus plein; il semble que les années aient, sinon embelli, du moins avantagé ses traits, qui ont pris leur caractère définitif.

En arrivant au Havre, Jules Lemaître s'en fut prendre gîte dans une pension de famille, où se trouvaient déjà plusieurs de ses collègues du lycée : M. Adrien Baret, aujourd'hui professeur honoraire à la Sorbonne; M. Hostein, M. Onde, qui enseignaient les sciences, etc... Quand il ou-

vrit devant eux sa malle, toute sa bibliothèque se composait de plusieurs pipes, — car il fumait énormément, — d'un paroissien et d'un petit dictionnaire grec de Chassang. Au restaurant, pour peu qu'un tiers se joignît aux habitués, Jules Lemaître s'absorbait dans la lecture des journaux, parlait peu, écoutait davantage, et se bornait à quelques remarques pleines de bon sens et d'ironie, énoncées avec humour. Rien, bien entendu, du rhéteur pompeux et grandiloquent. Dans son esprit, facilement porté à la satire, aucune acrimonie, sauf à l'égard des mauvais auteurs. Car c'était un classique, versé dans les langues grecque et latine, mais préférant de beaucoup le français, et surtout la poésie. Il passait la plupart de ses soirées dans une grande brasserie; installé à une table isolée tout au fond de l'établissement, il lisait, écrivait, corrigeait les copies de ses élèves en fumant délicieusement sa pipe auprès d'un bock. A travailler ainsi dans la tabagie et au milieu des allées et venues des consommateurs, notre professeur trouvait sans doute un bon exercice d'assouplissement pour un futur journaliste qui doit s'habituer au bruit d'une salle de rédaction.

Dans une causerie du 24 janvier 1913, Jules Lemaître nous confie quelles étaient alors ses lectures de prédilection.

Je n'étais pas beaucoup plus âgé que mes élèves, dit-il. En réalité, j'étais encore plus jeune que mon âge. J'étais crédule, tout en me piquant d'esprit critique, plein d'illusions, fou du Romantisme et de la Révolution. Mes livres de chevet étaient Victor Hugo, Michelet ou même George Sand, dont je lisais et admirais alors jusqu'à *Spiridion* et aux *Sept Cordes de la Lyre*. Je ne sentais pas la vie et l'originalité extraordinaire de la seconde moitié du XVIIe siècle. Je préférais Corneille à Racine... Mais j'aimais les écrivains contemporains plus que tout, et j'ai gardé longtemps cette candide prédilection.

§

Accompagnons maintenant Jules Lemaître au lycée.

Dans ma classe, dit-il dans cette même conférence du 24 janvier 1913, j'étais tout à fait le camarade de mes élèves. Je ne les punissais pas : je ne leur faisais pas faire beaucoup d'explications en grec ni en latin ; mais j'avais ce sentiment que j'agissais plus sur eux par la conversation et les lectures, que je ne l'eusse fait par un enseignement méthodique. Je les tenais au courant de mes propres découvertes. Je leur lisais, à mesure, à peu près tout ce que j'avais lu moi-même. J'ai conscience de ne les avoir pas ennuyés et aussi de les avoir détournés de l'hypocrisie. Mais j'étais évidemment, pour les adolescents, un guide un peu hasardeux, et qui aurait eu lui-même besoin de guide.

Toujours très abordable, le professeur ne cherchait pas à s'imposer par une autorité qu'il ne se sentait pas. Il n'était pas beaucoup plus sage que ses disciples, peut-être un peu moins sur bien des points. Aussi se plaisait-il à répéter que sa classe était une petite république, dont il n'avait que la présidence. Or, il n'y eut jamais trop d'abus de la liberté grande accordée à ses rhétoriciens, parce qu'il avait le secret de s'en faire aimer. Peut-être la préparation immédiate aux examens du baccalauréat ne préoccupait-elle pas suffisamment Jules Lemaître ; cependant il avait soin de donner sur chacun des auteurs figurant au programme des appréciations d'une vérité frappante ; plusieurs de ces notices conservées par un de ses lycéens nous ont été communiquées (1). Certes, quiconque était capable de « resser-

(1) Nous publierons, à titre d'exemple, les notices sur la *Lettre sur les occupations de l'Académie*, de Fénelon, et sur Marivaux.

« Fénelon. — *Lettre sur les occupations de l'Académie.*

Ecrite au courant de la plume, on y peut relever des contradictions. Plusieurs fois, Fénelon atténue à la fin du chapitre ce qu'il a avancé trop légèrement au début.

Projet d'enrichir la langue. — En quoi il a raison : il regrette qu'on ait gêné et appauvri la langue en voulant la purifier ; il voudrait lui rendre une partie de ce qu'elle a perdu. — En quoi il a tort ; il voudrait plusieurs synonymes pour un seul objet : il envie aux latins leurs mots composés. Il propose de créer artificiellement des mots nouveaux, et de les lancer habilement dans la conversation, et de tâcher de leur faire un sort, comme si rien de viable pouvait sortir de cette création froide.

Projet de poétique. — Fénelon prétend que notre versification perd plus qu'elle ne gagne par les rimes, comme si le français pouvait s'en passer.

Projet d'un traité sur la tragédie. — Fénelon, malgré quelques réserves,

vir » adroitement la leçon du maître était sûr de paraître personnel et profond. En tous cas, les mieux doués de ses élèves, ceux dans lesquels il avait senti battre un cœur épris d'idéal et de beauté, profitaient parfaitement de son enseignement clair et vivant, et admiraient l'ampleur et l'originalité de son intelligence.

Une des classes les plus impatiemment attendues, c'était celle du lundi. Ce jour-là le président de la petite république cédait son siège à un de ses concitoyens, qui, la veille, avait pâli sur la préparation d'une conférence. Jules Lemaître l'écoutait en silence. La leçon terminée, chacun à son tour discutait la thèse de l'orateur, émettait ses objections, affirmait des idées contraires. Et quand le silence se rétablissait, le régent, remontant dans sa chaire, résumait toutes les discussions, remettait chaque chose au point et, dans une improvisation remarquable de brio, refaisait à sa façon

admet le théâtre; il cite quelques passages affectés ou emphatiques de Corneille, le récit de Théramène ; trouve la tragédie française trop emphatique et met en regard la simplicité de la tragédie grecque. Il avoue que Molière est grand par l'invention et la force comique ; mais, comme La Bruyère et Vauvenargues, il trouve qu'il écrit mal. Fénelon, d'ailleurs, à cause de son habit, ne pouvait juger le théâtre que par la lecture. Il reproche fort injustement à Molière d'avoir donné un tour gracieux au vice avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu. »

« MARIVAUX. — *Biographie, caractères.*

Le jeu de l'Amour et du hasard. Les fausses Confidences. Les Sincères. Le Legs. L'Epreuve. La double Inconstance. — Dans ces comédies, en général, pas d'obstacle extérieur, d'intrigue positive, ni d'aventure qui traverse la passion des amants ; ce sont chicanes de cœur, escarmouches morales. Les cœurs au fond étant à peu près d'accord dès le commencement, Marivaux met la difficulté et le nœud dans le scrupule même, dans la curiosité, la timidité, l'ignorance, ou dans l'amour-propre et le point d'honneur piqué des amants. Souvent ce n'est qu'un simple malentendu qu'il file adroitement. « Ah ! ah ! nous avons pris un détour plaisant pour en arriver là ! »

Mérites de ce théâtre, qui n'a point vieilli, qu'on peut entendre encore sans faire aucun effort d'archéologue, sans se déplacer :

1° Connaissance réelle du cœur humain, dont il exprime les mouvements subtils, mais vrais ;

2° Merveilleuse ingéniosité dans l'arrangement et la construction de ses pièces ;

3° Style particulier : *marivaudage*, grâce, finesse, mièvrerie charmante ; plein de l'esprit du XVIIIe siècle.

Comparer Musset et Feuillet dans certaines pièces. Marivaux reste peut-être supérieur, en tous cas égal. »

le discours tel qu'il le comprenait. Exercice excellent sans doute, mais à la portée de quelques-uns seulement.

Pour exciter l'émulation d'une autre façon, Jules Lemaître faisait corriger parfois les versions par des camarades, et, certes, jamais devoirs n'étaient épluchés aussi sévèrement que par ces censeurs improvisés. Il avait aussi le secret de donner des discours français dont les sujets excitaient, le plus souvent, l'imagination de ses lycéens, et il les annotait avec soin, ainsi qu'en témoignent les copies précieusement conservées par ses anciens disciples. On voit par ses corrections qu'il s'intéressait aux progrès de chacun, et qu'il n'était ni indifférent à ses fonctions ni superficiel.

Les lectures en classe étaient variées à l'infini. C'étaient des passages de l'*Assommoir* : la noce, la visite au Louvre, le repas chez les Coupeau, etc... Jules Lemaître admirait beaucoup Flaubert, dont les Normands étaient si fiers. A propos de Tite-Live et du *Conciones*, certains chapitres de *Salammbô* apprenaient à ses élèves, mieux que les textes anciens, ce qu'était la guerre antique. Il lisait à peu près régulièrement en classe les feuilletons dramatiques du journal *le Voltaire*, rédigés par Jean Richepin, un Richepin alors très peu assagi. Enfin chacun collaborait, sans s'en douter, à l'élaboration de la future thèse de doctorat du maître, en étudiant Molière, Dancourt et les auteurs de second ordre du XVIIIe siècle. Pour ces lectures hors cadre, un grave Eschyle ou un bon Horace était toujours ouvert à la même page, sur les tables des élèves et au pupitre du professeur, prêt à se substituer tout à coup au roman en lecture, en cas de visite intempestive du trop zélé proviseur. Parfois ces lectures étaient empreintes d'un modernisme un peu inquiétant, et quand les élèves s'informaient du nom de l'auteur : « C'est du Berquin », répliquait Jules Lemaître, en clignant imperceptiblement de l'œil. Inutile d'insister ; il ne s'expliquerait pas davantage.

Grand admirateur des Parnassiens, Jules Lemaître, par

le souci méticuleux de la forme, tombait dans une certaine affectation. « Vous écrivez comme Voltaire », disait-il sur un ton de reproche, car cela revenait à dire : Vous écrivez trop simplement, sans recherche de style.

Esprit original, le professeur encourageait chez ses élèves la liberté d'appréciation et n'aimait pas les opinions toutes faites. L'un d'eux lui ayant confié ses préférences pour La Fontaine : « Sans doute, répondit-il avec humeur, mais quelle singulière idée d'avoir écrit des fables ! (1) »

Camarade de ses élèves, Jules Lemaître s'amusait, avec eux et comme eux, des mille petites plaisanteries scolaires, et aimait à les taquiner à l'occasion. L'un d'eux, dans une poésie latine, comme le poète du *Monde où l'on s'ennuie*, avait « commis » *un beau vers*. Lemaître lui rappelait chaque jour cette action d'éclat, et pour récompenser ses camarades de leur assiduité, il faisait répéter à l'auteur *son vers solitaire*. Et chaque fois, c'étaient de nouveaux compliments amphigouriques qui mettaient toute la classe en joie.

§

En dehors de la rhétorique, Jules Lemaître était chargé des cours de littérature dans une institution qui réunissait les jeunes filles des familles les plus riches et les plus lettrées de la ville, sous la direction de Me Gyselinck. Comme ses rhétoriciens, mais avec des nuances, ces jeunes filles adoraient leur professeur et n'avaient pas tardé à faire partager leur admiration enthousiaste à leurs respectables mères, attentives, elles aussi, à ses attrayantes leçons. Plus intimidé que ses élèves, n'osant pas lever les yeux, — ce qui ne veut pas dire qu'il ne les voyait pas ! — pour rien au monde il n'aurait voulu leur causer le plus léger chagrin. Il s'intéressait d'autant plus à elles qu'elles écrivaient

(1) Jules Lemaître, en se permettant cette boutade, ne savait pas que Victor Hugo avait tenu un propos à peu près analogue. Théophile Gautier lui ayant présenté Arsène Houssaye comme un écrivain du pays de Racine : « Ah ! si Racine n'avait pas fait de tragédies, s'écria Hugo, quel grand homme c'eût été pour la France ! »

d'instinct avec une plus grande facilité que ses garçons. Avec elles, il s'en tenait beaucoup plus rigoureusement aux programmes imposés. Cependant il multipliait également les lectures, d'abord des classiques, et aussi de ceux qu'il appelait « les classiques de l'avenir ». Sous les voûtes austères du pensionnat Gyselinck retentirent donc plusieurs pages de *Mme Bovary*, des *Contes* de Daudet, du théâtre contemporain, etc... Jules Lemaître lut et commenta en termes enthousiastes *Hernani*, engageant ses élèves à profiter d'un voyage à Paris pour y applaudir ce drame puissant et ses illustres protagonistes, Sarah Bernhardt et Mounet-Sully.

J'ai sous les yeux plusieurs cahiers dans lesquels ses élèves recueillaient de leur mieux un cours qui les avait tout spécialement intéressées sur les *Romantiques et les Parnassiens* : Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, Vigny, Sainte-Beuve (considéré comme poète), Théophile Gautier, Baudelaire, Leconte de Lisle, Victor de Laprade, Catulle Mendès, Sully-Prudhomme et François Coppée.

Pour éviter à ces cahiers la sécheresse d'un résumé hâtif et parfois incomplet ou même inexact, Jules Lemaître a confié à plusieurs jeunes filles les plus appliquées les notes qu'il avait rédigées lui-même, et elles en ont gardé plusieurs avec son assentiment. Presque toutes sont au crayon, sur de petits papiers ; l'écriture en est fine, propre, mais presque microscopique. Ainsi se trouve conservé, après une quarantaine d'années, sauf quelques lacunes, l'enseignement en abrégé du futur critique. Elles nous font voir, ces notes, que dans ses classes de littérature, Jules Lemaître ne laissait rien au hasard d'une improvisation parfois incomplète. Les appréciations en sont justes et nettement formulées (1).

(1) Citons la leçon sur Victor de Laprade, écrite au crayon en entier de la main de Jules Lemaître.

« De tous les poètes de la seconde génération, c'est le seul qui procède de Lamartine.

Mais grande différence. Lamartine aime son temps, en exprime les idées, est humanitaire. Laprade méprise son temps, les découvertes, l'industrie.

De tous les poètes qui ont un nom, il est le seul catholique et royaliste.

Laprade est un poète qui s'est dit : « Soyons élevé ; soyons serein ; soyons

Le charme de sa méthode tenait à ce qu'il parlait des auteurs avec un enthousiasme imprévu, comme s'il venait de les découvrir, et ce secret, il l'a conservé toute sa vie. « La critique, a-t-il dit plus tard, n'est que l'art de jouir des livres. » Il fit un jour une profonde impression sur ses élè-

sublime. La poésie doit tendre en haut ! » et qui a fait d' « Excelsior ! » une véritable scie.

Son vocabulaire. A chaque page : idéal, sommets, hauteurs, cimes, devoir, honneur, vieux blason, ce siècle odieux, ces villes immondes, etc., etc...

A y regarder de près : beaucoup de vague et d'impropriétés. Les vers dans le genre de ceux-ci ne sont pas rares :

> Ces parfums exhalant le désir qui t'inonde
> Versent aussi dans moi des désirs plus puissants.

Incroyable monotonie des idées, du style, du rythme. Langue grise et incolore, mais abondante, quelquefois belle par la largeur du courant.

Psyché. — Poème symbolique, mystique et ennuyeux.

Symphonies et Idylles héroïques. — Série de décalques des paysages lyriques de Lamartine, en particulier des *Laboureurs* de Jocelyn. Mais Laprade transporte le plus souvent la scène de la plaine à la montagne.

Variations sans fin sur ce thème : « La nature apaise ; la nature est sereine. On est meilleur sur les hauteurs, dans la neige, dans le vent chargé de résine. Là on s'approche de l'idéal. Les forêts ont une âme qui nous calme et nous conseille. Haine aux amours de chair ! Haine aux villes ! etc.. »

Rien de plus.

Impossible d'analyser la plupart de ces poèmes, tant ils sont vides et flottants. On entrevoit à grand'peine l'idée de *la Symphonie des morts* et de *Rosa mystica.*

La Symphonie des saisons a le mérite d'être plus claire. Elle rappelle beaucoup les *Laboureurs* de Lamartine.

L'expression n'est pas beaucoup plus précise dans Lamartine, et cependant il n'y a pas de comparaison possible. Pourquoi ?

Lamartine est sincère, ne joue pas un rôle. Peut-on en dire autant de Laprade ? Il a une rage d'*idéalisme* quand même, qui, à la longue, est déplaisante. Rien de sot comme l'*idéalisme* voulu. Laprade a une attitude souvent ridicule : « Soyons grand, soyons pur, soyons platonique. » L'homme n'est pas une guitare ni un pur esprit.

La Symphonie du Torrent (une des meilleures pièces, on y trouve une note humaine).

Les Taureaux. — Le début est absolument magnifique et grandiose. La fin est agaçante. Le poète maudit le rival des taureaux : le chemin de fer !

En somme une poésie monocorde, large, solennelle, parfois grande, et, peu s'en faut, sublime ; mais souvent vague, emphatique, vide, fausse d'idée et de sentiment.

Laprade me semble un grand poète gêné et diminué par la crainte de n'être pas orthodoxe, d'être païen, par l'étroitesse de ses opinions, par une conception très incomplète de la poésie : panthéiste par l'imagination, mais qui a peur de l'être, et ne veut pas paraître sensuel : une belle âme guindée, une large imagination qui reste brumeuse et grise, parce qu'elle a peur de descendre et de déroger, etc... On sent qu'il pourrait être pittoresque et parler aux sens.

Il lui reste d'avoir fait la *Mort du Chêne*, un poème absolument beau, et

ves en « découvrant » ainsi sous leurs yeux le *Candide* de Voltaire. En rentrant chez elles, ces jeunes filles se vantaient, au grand scandale de leurs familles, d'avoir lu *Candide* et commentaient avec ardeur ce conte fort libre, dont elles ne connaissaient que ce que permettaient les convenances.

Voulez-vous savoir quels devoirs de style il donnait? En voici quelques-uns : *Charles Quint au couvent de Saint-Just. — La Bienfaisance. — Lettre de l'abbé d'Olivet à Voltaire sur « Polyeucte ».— Lettre de Boileau à M. Patru. — Lettre de la Fontaine à Molière. — Le départ d'un Transatlantique*, etc...Dans le *Journal d'un lièvre le jour de l'ouverture de la chasse*, une seule impression a été décrite chez le malheureux gibier : la peur. Pour montrer comment devait être évitée cette monotonie, Jules Lemaître donne lecture du charmant conte de Daudet : *Les émotions d'un Perdreau rouge*. De même, dans la description d'un comice agricole, l'arrivée des concurrents, leur installation ont été notées avec justesse. Tous les paysans écoutent, bouche bée, la harangue du président du comice, mais cette harangue, nous ne l'entendons pas. « Il fallait,

dont la langue reste nette jusqu'au bout. Mais il n'a guère fait que délayer ce poème-là.

Pernette, épopée rustique. Genre *Hermann et Dorothée*. Mais les détails familiers sont rares et souvent exprimés avec gaucherie.— La langue de ce large poète devient étriquée quand elle veut descendre.

Les personnages ne sont qu'à moitié vrais. Pernette est trop constamment héroïque, sans un moment de faiblesse. Pierre est trop parfait et trop raisonneur. Le nœud de ce poème de paysans est dans la solution d'un cas de conscience très délicat ! — Passe si Pierre le résolvait d'instinct ; mais il raisonne ! — Le docteur est assommant. On nous l'annonce toujours comme un personnage amusant et jovial, et il ne l'est pas du tout. Car Laprade n'a pas l'ombre d'esprit ni de bonne humeur.

Le meilleur morceau, *pris en lui-même*, est le duo d'amour de Pierre et de Pernette (qui, d'ailleurs, est faux, considéré dans le poème). Chant purement lyrique, qui rappelle le duo de Jocelyn et de Laurence.

L'épilogue est beau, parce que ce n'est plus du drame. Pernette, veuve, est une noble figure, et originale.

La mort de Pierre ne peut émouvoir que les catholiques fervents !

Cf. *Hermann et Dorothée*, si supérieur par la vérité des personnages, l'abondance de détails familiers, la largeur épique de la forme, qui est celle d'Homère. »

dit le correcteur, nous donner un discours solennel et grotesque », et il lit en classe les amusantes balourdises du conseiller Lieuvain, présidant la cérémonie, dans *Madame Bovary*. — La ménagerie Bidel s'étant installée au Havre, Jules Lemaître, qui avait assisté à ce spectacle comme à tout ce qui pouvait meubler son esprit curieux des sensations les plus disparates, demande à ses disciples ce qu'elles pensent de cette exhibition. L'une d'elles dépeint assez bien le luxe clinquant de la célèbre loge. Elle raconte « qu'il se dégage de la salle une agréable odeur de parfums brûlés » ; elle décrit « les superbes bêtes se promenant dans de véritables salons ». — « Décidément, remarque le professeur, vous voyez les choses en beau ! » — Au milieu d'une honnête description d'un coucher de soleil, aperçu d'un wagon de chemin de fer, une élève, après avoir épuisé son stock d'épithètes, s'arrête tout à coup sur ces mots : « Un contour de la voie dérobe à la vue ce splendide tableau. » — « Heureuse coïncidence ! » fait observer ironiquement Jules Lemaître. Ses corrections, en dépit de la satire toute proche, sont encourageantes : « Des écarts ; style souvent insuffisant, mais quelque sagacité. — Quelques taches. De la grâce, évidemment, mais gros comme rien de banalité. » Souvent, il entreprend en marge des copies une sorte de conversation familière : « Croyez-vous ? Je veux bien ! — Bah ! pourquoi cela ? — Peut-être avez-vous raison, après tout ! — Ah ! non, pas cela !... » Bref, il apparaît comme un professeur sérieux, préparant consciencieusement ses leçons, annotant exactement les copies, et ne se permettant pas les fantaisies paradoxales qui lui échappaient parfois au lycée.

§

En 1878, fut créée au Havre une Ecole normale professionnelle de filles, destinée à former à la carrière de l'enseignement primaire ou professionnel des enfants appartenant à des familles sans fortune. Dans l'atmosphère où elles

avaient vécu, ces jeunes filles n'avaient puisé aucune notion de littérature. Jules Lemaître, désigné, comme les autres professeurs du lycée, pour leur faire des cours, comprit tout de suite qu'il n'était pas dans le même milieu qu'avec ses rhétoriciens ni avec les pensionnaires de Mlle Gyselinck ; il dut donc assujettir ses leçons à un autre cadre mieux adapté à son nouvel auditoire. Ce travail de transposition, il l'exécuta avec la plus parfaite souplesse. Ici, plus de savantes critiques ni d'érudites comparaisons, mais une conversation toute simple. Il s'agissait d'initier les enfants à l'histoire littéraire de la France. Il leur raconte sans prétention les mystères, les chansons de gestes, analyse les pièces du théâtre classique, dont il lit les scènes principales. De plus, chaque semaine, il propose un sujet de narration, tiré le plus souvent des historiettes et des vieilles légendes, par exemple: *Saint Antoine regrettant d'avoir mangé son cochon*. Ce sont toujours des sujets aux développements faciles, amusants même. A la leçon suivante, il corrige les devoirs et, comme partout, il se fait parfaitement aimer. La directrice, Mlle Nolent, est aux petits soins pour ce jeune homme si affable, un tantinet moqueur, mais si bon ! Et, à son exemple, chacune s'ingénie à le dorloter, à lui apporter une chancelière bien chaude, car il paraît toujours gelé, et lui, de son côté, se montre confus des prévenances dont il est accablé. C'était une grande joie, qui n'allait pas sans une douce émotion, lorsque l'une des pensionnaires était désignée pour porter à la garçonnière du professeur les devoirs de la semaine, et l'émotion redoublait quand, d'un mot gentil, il remerciait.

Un jour, toutefois, fut troublée la quiétude ordinaire. Le sujet de la narration était: *Deux enfants de chœur ont reçu mission de porter chez un malade une bouteille d'eau bénite. En s'amusant, ils laissent tomber la bouteille, qui se vide. Comment se tireront-ils d'affaire?* Plusieurs jeunes délurées n'hésitèrent pas à proposer une solution radicale. Nos gamins, sans rien dire de leur aventure, remplissent

leur bouteille à la fontaine et la remettent au malade, qui guérit. Et de conclure : « Il n'y a que la foi qui sauve ! » Jules Lemaître avait souri et approuvé. Oh ! scandale ! Une mère de famille, un peu bien chatouilleuse en matière d'orthodoxie, eut la petitesse d'esprit de s'émouvoir de ce sourire et porta plainte contre l'impie professeur. Or, la leçon suivante fut terne ; Jules Lemaître n'avait pas son entrain ordinaire, il était distrait et préoccupé. Plus jamais on ne le revit, et déjà, dans le petit monde des écolières, à qui l'incident n'avait pas échappé, le bruit courait, diversement commenté, que la plainte avait porté ses fruits et que le professeur avait été chassé. Mais, pure coïncidence que tout cela. Il avait eu de l'avancement, et un bel avancement, car, à la suite de la création à Alger d'une Ecole d'enseignement supérieur des lettres, il avait été nommé chargé de cours à la chaire de langue et littérature françaises. « Il avait bien réussi avec ses élèves, nous dit en manière de conclusion son ancien collègue M. Baret, peut-être parce qu'il n'avait aucune des qualités qui font ordinairement le succès d'un professeur ; mais il en avait tant d'autres ! »

II. — LE CONFÉRENCIER

Les mauvais élèves ne sont pas seuls à subir des punitions ; il en est au moins une qui tombe chaque année sur les innocentes épaules d'un maître : c'est la grande harangue de la distribution des prix. En sa qualité de nouveau venu au lycée, Jules Lemaître était tout désigné pour ce fastidieux exercice. « Au moins, avait dit un de ses collègues, il ne nous parlera pas musique, car il n'y entend rien. » — « Pourquoi pas ? » répliqua Lemaître, qui, en effet, n'a jamais eu la prétention de s'y connaître dans cet art. Mais, piqué au vif, et tenant la gageure, il se fit inscrire pour un *Eloge de la Musique*.

Le 5 août 1876, il débuta donc dans une carrière où tant de lauriers lui étaient réservés. Sans dépasser, bien entendu, les succès qui l'attendaient à la Société des Confé-

rences, on peut bien dire qu'il les égala presque ; car, à un morceau oratoire par tradition froid, long et triste, il substitua avec un imprévu charmant une étude pittoresque, vivante, colorée, très courte et fort animée. Il sut, à ce propos, se révéler en public original, primesautier, mêlant dans une gaminerie amusante la note drôle aux phrases les plus pleines et les plus savantes.

La musique est partout, dit-il. Pourquoi dites-vous d'un vers qu'il est musical ? d'une période, qu'elle est harmonieuse ? Toute phrase parlée contient une phrase musicale, quoique d'un rythme peu régulier et d'une gamme peu étendue. Et de là vient que telle page médiocre peut recevoir puissance et vie d'une diction savante et mélodieuse... Faites que le son soit l'expression directe et immédiate du sentiment, substituez à la variété des articulations celle des notes et de leurs combinaisons infinies : et voici que naît la musique, la langue la plus immatérielle de toutes, la plus riche, la plus douce, la plus forte, la plus universellement comprise et sentie...

Et il passe en revue les hurlements du chien, les miaulements de soprano du chat de gouttières, les beuglements de la vache, le coassement des grenouilles, le chant du coucou et du rossignol, la musique de l'homme et « la musique céleste, la plus belle, celle que nous n'entendons pas... » Puis il énumère les animaux qui comprennent à leur façon la musique : « le cheval de bataille qui s'enivre du clairon, le serpent qui suit le charmeur », les tigres, et jusqu'à « l'araignée qui descend, pâmée, le long des murs blancs, au son du piano, même faux ».

Et voici, pour finir, encore une page, et des meilleures :

Au moment où la mer s'émeut et bat les hautes falaises de son bouillonnement gigantesque, où les vagues se dressent et s'épanouissent en gerbes effrayantes, dont le vent disperse les panaches, couronnant la tempête des flots de la tempête de leur poussière ; quittez la jetée qui troublerait la voix de l'Océan de ses rumeurs humaines, de ses cris de curieux décoiffés ou de promeneuses ébranlées sur leur base ; montez à la Hève entendre le mugissement immense et solitaire des grandes eaux, —

et dites si vous pouvez ouïr sans religieuse terreur cet hymne sourd formé de millions de notes qui ont fait des milliers de lieues pour venir mourir avec colère, sous vos pieds !

Cette harangue plut beaucoup aux élèves, au public, à la presse qui souligna avec complaisance les longs applaudissements dont elle fut fréquemment interrompue. Elle n'enchanta peut-être pas autant l'administration, ébouriffée des traits de trivialité voulue qui coupaient à plaisir les périodes les mieux écrites.

L'Eloge de la Musique avait fait connaître un orateur capable d'éviter la banalité. La Ligue de l'Enseignement organisait alors au cercle Franklin des causeries à l'usage de la jeunesse intelligente du quartier populaire du Rond-Point ; elle s'adressa à Jules Lemaître, qui donna une série de conférences, notamment sur Montaigne et sur le *Jocelyn* de Lamartine. Cette dernière, mieux comprise du public spécial qui fréquentait le cercle, eut un grand succès.

§

Bientôt des portes plus solennelles, des portes officielles s'ouvrirent devant le professeur applaudi. La municipalité du Havre l'inscrivit parmi les orateurs qu'elle chargeait, chaque hiver, d'instruire et d'intéresser ses administrés. Tous les quinze jours, d'octobre 1878 à mars 1879, dans la salle des Fêtes de l'Hôtel de Ville, une réunion très élégante, composée surtout des élèves de l'Institution Gyselinck et de leurs mères, se pressait autour du charmant diseur, qui, en jouant tout naturellement du lorgnon, parlait si posément, articulait avec tant de netteté, nuançait avec une telle finesse, que personne ne perdait une syllabe de ce régal littéraire.

Voici plus de quarante ans que ces conférences ont eu lieu ; la presse locale ne leur a consacré aucun compte rendu ; il semblerait donc impossible d'en retrouver un écho fidèle. Et cependant deux des meilleures élèves de M[lle] Gyselinck, les mêmes qui ont gardé le texte des cours

sur les *Romantiques et les Parnassiens*, ont eu l'excellente inspiration de prendre des notes fort détaillées. Ces dames ont eu la grande amabilité de me confier leurs cahiers, et l'on pourrait être tenté, grâce à ces documents, de reconstituer à peu près l'enseignement oral de Jules Lemaître à l'Hôtel de Ville. Car il encourageait ses disciples, relisait leurs notes, rectifiait de sa main les erreurs et comblait les lacunes. Nous sommes donc assurés de trouver là le fond même de la pensée de l'orateur, qui se porte garant de l'exactitude des comptes rendus de ses élèves. « Très consciencieux et très méritoire », écrit-il en tête d'un cahier. Et sur l'autre : « Presque irréprochable ; le malheur est que, dans un résumé, vous ne pouviez rendre les nuances, et ce sujet en comportait beaucoup. » Mais bientôt ces nuances elles-mêmes seront rendues dans leur intégrité et nous parviendront intactes, car Jules Lemaître, pour faciliter la tâche des jeunes filles, et comme il l'avait fait pour son cours de littérature, leur a confié ses propres notes, celles mêmes qu'il avait sous les yeux quand il parlait en public.

La première conférence de 1878 est un préambule-programme sur les moralistes en général.

L'objet des moralistes, dit l'orateur, c'est l'étude du cœur humain en général, faite, au moins en principe, d'une manière désintéressée. Cette étude exige la netteté de l'observation, celle de l'expression, et l'aptitude à généraliser, c'est-à-dire à saisir avec soin, dans les motifs d'action d'un particulier, ce qui a coutume d'être motif d'action pour tous les hommes et peut être présenté comme tel. Or, ces qualités sont justement celles qui servent à caractériser l'esprit français.

Et Jules Lemaître étudie successivement : l'*Imitation de Jésus-Christ*, Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues et Joubert. Presque toutes les leçons se terminaient par la lecture d'un sonnet, — un sonnet d'un ami, affirmait négligemment l'orateur, — dans lequel était résumé le sujet qu'il venait d'exposer. Les audi-

teurs attentifs flairaient dans ces coïncidences bizarres quelque mystère, et nous verrons plus loin qu'ils n'avaient pas tort.

Dans ses étincelantes causeries sur les moralistes, l'orateur a peut-être poussé jusqu'à une certaine afféterie le désir de jouer avec les questions sérieuses sans tomber dans le ton grave ; il fait montre d'une subtilité excessive et érige en principe une sorte de scepticisme élégant qui ne paraît pas tout à fait de mise dans son sujet. Il n'a pas encore atteint cette simplicité et cette limpidité d'idées qui feront sa force.

L'objet des cours de l'année 1879-1880 était plus captivant encore, portant uniquement sur la poésie contemporaine : Qu'est-ce que la poésie ? De la versification française : — André Chénier ; Lamartine ; Victor Hugo ; Alfred de Musset ; Sainte-Beuve et la poésie intime ; Alfred de Vigny et la poésie philosophique ; Théophile Gautier et Théodore de Banville ou la poésie plastique ; Victor de Laprade, Baudelaire, Leconte de Lisle et les Parnassiens ; François Coppée ; Sully-Prudhomme et les poètes philosophes. C'est à peu près, on le voit, le cours de l'Institution Gyselinck, et c'est en même temps la matière des premiers articles du jeune critique dans la *Revue Bleue* sur le *Mouvement poétique en France* (9 août 1879).

Plus à l'aise que dans la série des moralistes, Jules Lemaître met surtout en relief les deux figures de Victor Hugo et de Lamartine. Autant il admire le premier avec enthousiasme, autant il décoche au second les traits malicieux les plus acérés. Ses auditrices ont encore présent à la mémoire, avec le son merveilleux de sa voix prenante, le frisson d'émotion qui s'empara d'elles à la lecture de certains fragments de *Ce que dit la bouche d'ombre* (1), sur cette étrange série d'existences par où les âmes passent et s'épurent en remontant vers Dieu.

Vers par vers, la *Chute d'un ange*, la *Mort de Socrate*,

(1) *Contemplations*, tome II.

sont passées au crible de la moins indulgente des analyses.

Un soir, Jules Lemaître fit une lecture comparée de la *Tristesse d'Olympio*, de Victor Hugo, du *Souvenir*, de Musset, et du *Lac*, de Lamartine. Dans le *Souvenir*, expliquait-il, rien de la puissance évocatrice et picturale contenue dans la *Tristesse d'Olympio;* et quant au *Lac*, il n'hésita pas à le qualifier de « bêlement ». Il termina son étude de critique des trois célèbres pièces par cette réflexion, prononcée entre ses dents : que les personnages de Musset et de Lamartine formaient en somme la plus parfaite des parties carrées.

Ce sont là boutades de jeune homme qui ne tirent pas à conséquence, et que l'écrivain assagi désavouera, ou tout au moins atténuera plus tard. Ces espiégleries de normalien émancipé qui jette sa gourme sont toutefois intéressantes à noter, parce que symptomatiques, et nous nous reprocherions de les passer sous silence.

Par ses conférences attachantes Jules Lemaître achevait l'œuvre du professeur, et je sais telle de ses plus gracieuses élèves à qui il avait communiqué un culte si passionné pour Hugo, que la pauvre jeune fille s'en fut un jour se morfondre pendant deux heures sous un parapluie à la porte du maître, s'estimant trop payée de ses peines pour avoir croisé sur le trottoir le Dieu olympien qui sortait de chez lui.

Cette même élève nous a communiqué les pages suivantes, de l'écriture de Jules Lemaître. Ce sont les notes qu'il avait sous les yeux pour sa causerie sur Théophile Gautier.

Théophile Gautier naquit à Tarbes en 1811, mais, dès l'âge de trois ans, il alla habiter Paris, où il fit ses études aux lycées Louis le Grand et Charlemagne. Puis il entra à l'atelier de Rioult (1) pour étudier la peinture. Vers cette époque, il fit connaissance avec Victor Hugo, pour lequel il eut toujours une vive admiration. Il fut un des plus vaillants à la grande bataille

(1) Louis-Edouard Rioult, né en 1790, mort en 1834, élève de David, avait la préoccupation constante du style.

d'*Hernani*. En 1830, il fit paraître son premier livre de poésie (1); un peu plus tard, sur la demande du libraire Renduel, il fit paraître les *Jeunes France* (2), espèces de précieuses ridicules du romantisme. Puis *Mademoiselle de Maupin* (3), dont la préface souleva les journalistes, qui y étaient maltraités. Vers cette époque, il alla vivre impasse du Doyenné, où il se lia intimement avec Camille Rogier, Gérard de Nerval, Arsène Houssaye, Roger de Beauvoir, Edouard Ourliac, Jules Sandeau, Balzac, Charles Malo, etc...

Il fit paraître dans la *Chronique de Paris : La morte amoureuse* et la *Chaîne d'or ou l'amant partagé*, sans compter un grand nombre d'articles de critique. Pour la *France littéraire* il fit des esquisses biographiques des poètes maltraités dans Boileau, qui furent réunies plus tard sous le nom de *Grotesques* (4). Il entra à la *Presse* comme critique d'art. Pendant ce temps, il composait un nouveau volume de vers : *La Comédie de la mort*. *Fortunio* parut dans le *Figaro* (5). Il écrivit aussi dans la *Revue des Deux Mondes*. En 1840, il partit pour l'Espagne. En 1845, il visita l'Algérie et presque tous les pays de l'Europe. En 1852, parut *Emaux et Camées*. Il écrivit encore le *Roman de la Momie* (6), le *Capitaine Fracasse* (7), *Spirite* (8), *Voyage en Espagne*, *Voyage en Russie* (9), *Tableaux du Siège* (Paris, 1870 et 1872), des pièces de théâtre, l'*Histoire du Romantisme*.

Il mourut en 1872.

PREMIÈRES POÉSIES

Gautier n'est encore que le meilleur et le plus convaincu des écoliers romantiques. Lui, gros garçon, bien portant, sensuel, fort comme un Turc, il fait des élégies mélancoliques. Il fait aussi du gothique à la façon de Hugo, et réussit mieux dans ce genre. Mais son originalité ne se dégage pas encore.

Non content de rimer, il agit. Nul n'a de plus longs cheveux, un gilet plus écarlate ; nul n'a plus que lui le mépris immense

(1) Paru quelque temps avant la première représentation d'*Hernani*.
(2) 1833.
(3) 1835.
(4) 1833.
(5) 1838.
(6) 1858.
(7) 1863.
(8) 1866.
(9) 1866.

(et un peu naïf) des Philistins. Il est chef de claque à la bataille d'*Hernani*.

Dans *Albertus* (1) Gautier commence à trouver sa voie. Poème fringant, tapageur, dont les crâneries nous semblent un peu démodées. Histoire d'un jeune homme, âme d'artiste, cynique, extravagant, blasé. — Caricature inconsciente de *René* (2) et de *Werther* (3). Une vieille sorcière se change en belle jeune fille, l'attire chez elle. Tout à coup, dans ses bras, elle redevient l'affreuse vieille du commencement, entraîne Albertus au sabbat, le rejette mort sur la voie Appia. — Poème symbolique. Sa pensée est sans doute que l'amour est frère de la mort et de la corruption.

> L'amoureux pantelant, incliné sur sa belle,
> A l'air d'un moribond qui caresse un tombeau.
>
> (Baudelaire.)

(Nous retrouverons chez Gautier cette pensée de la mort.)

Le poète imite évidemment le *Mardoche* et le *Namouna* de Musset ; mais il n'a pas autant d'esprit.

Mais le don qui lui est propre se manifeste. (Description du repaire de la vieille. — La danse du sabbat.) Gautier sera le plus exact et le plus précis de nos poètes descriptifs, et il saura rendre le fantastique sensible et net de contours comme la réalité.

Dans les *Poésies diverses* il est déjà grand poète; il a trouvé son genre et n'imite plus personne.

Gautier a commencé par être rapin. Poète, il est resté peintre. Ses descriptions ressemblent à des tableaux de chevalet par la proportion et la vérité des détails. Elles pourraient, à la lettre, être réduites en tableaux, tant toutes les images y sont justes, claires, arrêtées, tandis que chez les autres poètes elles sont plus grandes ou plus vagues que la réalité. De fait, c'est en décrivant en vers des tableaux de grands peintres que Gautier a trouvé sa voie. (*Le Triomphe de Pétrarque*, de Boulanger (4); *la Melancholia*, de Dürer (5); le *Combat du Thermodon* (6)

(1) 1830.
(2) 1802.
(3) 1774.
(4) Peinture décorative pour la galerie du Marquis de Custine; vers 1836.
(5) L'une des plus fameuses allégories du célèbre graveur.
(6) Au musée de Munich.

de Rubens. Il semble qu'il ait dans la tête une plaque photographique colorante et intelligente.

Notre-Dame. — On sent déjà qu'il sera le grand poète de matière ordonnée, belle ou pittoresque, le maître par excellence des lignes et des couleurs. Il possède l'une des facultés de Hugo, mais celle-là uniquement, et l'a développée à outrance. Peu d'idées, peu de sentiments, sinon l'adoration de la matière, et, plus tard, l'idée de la mort ; nous verrons de quelle façon et à quel degré.

Déjà, dans les *Poésies diverses*, on trouve de ces petites pièces achevées (dont se composera le livre d'*Emaux et Camées*), et qui sont exactement à la poésie ce que l'orfèvrerie est à la statuaire. Exemples : *Chinoiserie ; — A deux beaux yeux*, sonnets.

Autre détail à noter : Indifférence complète à l'égard des choses de la politique. Orgueil grandiose de l'artiste qui n'est qu'artiste. (*A un jeune tribun.*)

Les Terze-Rime (remises en honneur par Gautier, comme le sonnet par Sainte-Beuve). Entrelacement de rimes de tercet en tercet ; produit l'effet d'une large strophe, jamais finie, toujours recommençante.

LA COMÉDIE DE LA MORT

Ce que dit La Rochefoucauld du mépris de la mort ; page froide et superbe. On ne méprise jamais la mort, on la craint toujours. Tout ce qu'on peut faire, c'est de penser à autre chose. Et ailleurs : « Le soleil et la mort ne peuvent se regarder en face. »

Pensée stoïcienne en face de la mort. (Voir Epictète et Marc-Aurèle) : « Tout ce qui t'accommode, ô mort, m'accommode moi-même. Rien n'est pour moi prématuré ni tardif, qui est de saison pour toi. Tout ce que m'apportent les heures est pour moi un fruit savoureux. O nature, tout vient de toi, tout est dans toi, tout rentre dans toi. Il faut partir de la vie avec résignation, comme l'olive mûre qui tombe en bénissant la terre sa nourrice, et en rendant grâce à l'arbre qui l'a portée. »

Pensée épicurienne en face de la mort. (Voir Horace.)

Pensée chrétienne : La mort est un passage, une délivrance. *Nota bene :* Si le chrétien est tranquille devant la mort, c'est qu'il ne la regarde pas en face ; il regarde au delà.

Pensée matérialiste, positiviste, panthéistique en face de la mort : La mort des individus est une condition de la vie univer-

selle. La vie naît de la mort. La matière est une nuance, un renouvellement perpétuel. (Ressemble à la pensée stoïcienne.)

La plupart de ces pensées et consolations, sauf la chrétienne, sont résumées par Montaigne dans le chapitre: « Que la philosophie est la méditation de la mort (1). »

En général, les anciens échappaient à l'idée de la mort, en songeant et s'intéressant à la vie, en jouissant, en agissant.

Le moyen âge a été hanté de l'idée de la mort. Son art l'a représentée sous les faces les plus hideuses, et avec une horrible minutie d'imagination. (Cf. la Danse macabre.) Mais cette image suscitait chez les hommes de ce temps deux idées consolantes : celle de l'égalité dans la mort (revanche pour les souffrants); celle du paradis après la mort.

Il était naturel que, pour Théophile Gautier, âme toute païenne, adorateur de la vie physique, la grande douleur, et la seule, fût la mort. C'est là le seul sentiment profond que l'on découvre dans son œuvre poétique, sentiment qui se confond avec son corollaire : l'amour de la vie et de la beauté matérielle. — Il a donc vu et décrit les épouvantements, surtout physiques, de la mort, avec autant de couleur et de vérité que le moyen âge, parce qu'il était artiste, mais sans l'ombre de sentiment religieux et mystique, parce qu'il était païen.

— Il trouve la mort affreuse, et il la décrit telle qu'il l'imagine ; mais voilà tout. Il trouve que c'est une désespérante énigme : mais il ne cherche même pas la solution dans la religion ou la philosophie ; au fond, il ne croit pas qu'il y en ait une. Il ne s'écriera pas comme Lamartine : « Je te salue, ô Mort, libérateur céleste. » Il n'ira pas, comme Hugo, dans *Pleurs dans la nuit*, développer un système de métempsychose morale et se poser des questions métaphysiques. — Mais c'est justement ce qui fait la tristesse profonde et l'originalité de son poème. — Il a peur de la mort, il la hait; pas autre chose, nulle autre pensée. — Il fallait aimer la vie et le corps humain, comme il les aimait, pour chanter, ou mieux pour peindre et sculpter un si long poème sur la seule laideur de la mort, sur l'unique thème de la multiplicité de ses aspects, de son ubiquité épouvantable.

I. *La vie dans la mort.* — Au cimetière. Dialogue du ver et de la trépassée. Discours du crâne de Raphaël.

(1) *Essais*, livre I, chapitre XIX.

II. *La mort dans la vie.* — Les souvenirs, les amours anciens, les plaies cachées. — Vanité des œuvres des vivants, parce que la mort est en elles. — Discours de Faust (la science), de Don Juan (l'amour), de Napoléon (la puissance).

Pour finir, admirable cri d'amour vers la nature et la vie. — Réapparition sinistre de la mort.

La forme est impeccable : netteté de contours. — Exactitude et richesse d'images, etc... Chose remarquable dans un tel sujet, sérénité. Le poète, décrivant tous les aspects de la mort, est trop occupé à son œuvre pour pousser de grands cris. — L'œuvre est triste, mais non pas violente comme les *Pleurs dans la nuit* ou l'*Epopée du ver* de V. Hugo.

ESPAÑA

Théophile Gautier devait aimer ce pays, bien plus original que l'Italie, dit-on, et supérieur en pittoresque.

L'horloge (la mort).

La fontaine du cimetière (la mort).

Ribeira (la mort).

Stances (la mort).

L'échelle d'amour.

Deux tableaux de Valdès Léal (la mort).

Azurbaran (la mort).

Les affres de la mort.

Gautier est un païen triste, né au moins deux mille ans trop tard. Banville est un païen joyeux.

Posthumes : une douzaine de sonnets à la princesse Mathilde. Peuvent être réunis à *Emaux et Camées.*

ÉMAUX ET CAMÉES

« L'art pour l'art. »

Quand nous lisons une page où sont exprimés de grandes pensées, de beaux sentiments ou des passions violentes (particulièrement chez les écrivains classiques), nous donnons assez peu d'attention aux mots, à leurs sons, à leur arrangement, parce que le fond nous fait oublier la forme, et que les mots ne sont alors des signes que pour l'intelligence. — Si l'on y regarde de plus près, il semble que l'auteur n'ait pu se servir d'autres mots et qu'il n'a pas eu à choisir. — Même, si le sentiment est extrêmement simple et naturel, on peut dire que nous ne prenons pas

garde au style. Exemple : Racine très souvent ; *Manon Lescaut* presque d'un bout à l'autre. — Si la pensée ou le sentiment devient très subtil, les mots prennent plus d'importance, parce qu'alors le bonheur de l'expression ne peut venir que d'un long choix et d'alliances singulières, et la grandeur de la pensée ou de l'émotion n'est plus là pour nous faire oublier les mots qui les expriment. — Mais, où les mots sont tout ou presque tout, c'est quand l'artiste veut rendre quelque rapprochement d'idées rare et bizarre, quelque sensation, quelque impression délicate en face des objets matériels. — Cela nous laisse la tête libre, cela ne nous émeut pas, mais cela excite notre curiosité ; nous voulons voir comment l'auteur s'en tirera, par quelle combinaison de mots il exprimera ces caprices de l'imagination. — Nous prenons plus d'intérêt à la façon dont la pensée est rendue qu'à la pensée elle-même, parce qu'alors, si l'expression est insuffisante, si elle est trop grossière, la pensée se défigure ou disparaît. L'admiration et la sympathie, qui d'ordinaire se concentrent sur la pensée ou se partage entre la pensée et l'expression, se concentrent alors sur la forme. Nous en admirons l'ingénieuse beauté indépendamment du fond, lequel n'est rien sans elle. — Car si l'auteur ne sait pas exprimer son caprice, son caprice ne nous intéresse plus ; qu'il le garde pour lui ! Mais si ces fantaisies revêtent une forme qui les rend pour nous claires et gracieuses, nous éprouvons le plaisir le plus délicieux, et nous sentons que « l'art pour l'art » n'est pas une vaine formule, quand c'est un grand artiste qui le pratique.

Cette jouissance, *Emaux et Camées* nous la donnent au plus haut point.

Le païen Gautier, voué corps et âme au monde physique, en a tiré les plus rares combinaisons de couleurs et de lignes, la plus sublime association d'idées, et c'est de cela qu'il a fait son livre. Il en a exclu autant que possible toute idée morale et toute émotion naïve.

Affinités secrètes. — Madrigal panthéiste. Peut-être nous aimons-nous parce que les éléments qui nous composent formaient jadis deux blocs de marbre dans le même fronton, deux perles dans la même nacre, deux roses sur le même rosier, deux ramiers sur la même coupole, à Venise. — Les diverses transformations de ces quatre couples sont exprimées quatre fois, tou-

jours avec des expressions neuves, et d'une justesse qui ravit, parce qu'elle a dû demander un travail énorme et minutieux.

Le Poème de la femme. — Rapprochement prolongé et varié entre les formes et la musique, entre les lignes et les sons.

Item *Contralto*, l'une des pièces les plus exquises du recueil.

Imperia. Etude de mains. Lignes de la main comparées à un grimoire ou manuscrit.

Variations sur le Carnaval de Venise. Phrase musicale évoquant Venise, les personnages de la comédie italienne, des souvenirs d'amour et la voix d'une maîtresse. Rapport subtil entre les sons et les lignes ou couleurs.

Symphonie en blanc majeur. Revue de tous les blancs de la création.

Coquetterie posthume. La mort en toilette. Cercueil et colifichets.

Diamant du cœur. Série de détails empruntés à la mode et à la toilette féminines.

Premier sourire du printemps. La nature en toilette ; printemps et colifichets.

Cærulei oculi. Le bleu glauque des yeux et celui de la mer. Assimilation des deux abîmes : dans l'un et l'autre, Coupe du roi de Thulé, Perle de Cléopâtre, etc...

Nostalgies d'obélisques. Celui de Paris regrette l'Egypte ; celui d'Egypte s'ennuie et voudrait être à Paris. Merveilleuse description du Nil et du désert.

Tristesse en mer. Projets de suicide. Passe une femme. Eternelle rencontre, dans Gautier, de l'amour et de la mort.

A une robe rose. Revue de tous les roses de la création.

Inès de las Sierras. Allégorie. Danseuse morte, une blessure au flanc, représentant l'Espagne. Mort et volupté.

Fantaisies d'hiver. Les statues en toilette d'hiver. (Cf. *Premier sourire du Printemps.*)

Bûchers et tombeaux. La mort dans l'antiquité. La mort au moyen âge. — Profond sentiment païen. Gautier aurait voulu restaurer le polythéisme.

Le souper des armures. Mort et ferrailles pittoresques.

Les Néréides. Description d'une aquarelle : Néréides et Steamer.

Accroche-cœur. Bizarre et charmante réunion d'idées. *Carmen.*

Les Joujoux de la morte. Tristesse de la poupée du polichinelle, de la boîte à musique.

Le Château du souvenir. Allégorie. Le poète compare son passé à un vieux château, minutieusement décrit, où il revoit ses amis de 1830. — Vers la fin, l'émotion est pénétrante, parce qu'elle est tout à fait inattendue et s'empare du poète malgré lui.

L'Art. Grande pensée en petits vers.

La beauté exquise de ce recueil est dans les rapprochements d'idées éloignées, dans les assimilations entre le monde des lignes et des couleurs et celui des sons, dans les alliances de mots qui résument ces assimilations, dans la réunion des choses de la nature ou de la mort et des choses de la toilette, dans certaines sonorités de rythmes ou de rimes, dans l'emploi fréquent de mots étrangers ou de termes techniques mêlés à des termes poétiques ; etc... De belles recherches, de belles coquetteries, de belles mignardises ne pouvaient être le produit et comme la fleur extrême que d'une littérature très avancée, supposant un long passé, un certain dégoût des choses simples, une grande connaissance des arts plastiques, un grand raffinement de mœurs. Ce qui ajoute encore à l'originalité du livre, c'est la pensée presque continuelle de la mort, liée intimement à l'adoration de la beauté physique. Cela donne aux vers de Gautier un ragoût singulier. C'est une élégance superbe et raffinée et au fond c'est plutôt triste. — Un peu comme ces plantes si belles et si compliquées, d'un éclat métallique et qui contiennent du poison.

Les trois muses d'*Emaux et Camées* sont la Volupté, la Mort et la Toilette. Je trouve ces trois éléments unis dans ces deux vers qui donnent exactement le ton du recueil :

> D'un *linceul* de *point d'Angleterre*
> Que l'on recouvre sa *beauté*.
> (*Le Poème de la femme*.)

Gautier, sous des formes contemporaines, a la tristesse et étale avec amour le luxe minutieux et fou d'un despote d'Orient.

Emaux et Camées, le tableau de Valdez Léal d'*España* : une tête de mort au milieu d'une boîte de bijoux.

LE CAPITAINE FRACASSE

Semble avoir été l'œuvre de prédilection de Gautier. Resta longtemps sur le métier.

Appartient au genre picaresque (de l'espagnol, *picaro*, vaurien). Epithète qui s'applique aux romans et nouvelles présentant des tableaux de la vie vulgaire, des scènes de mœurs où les personnages sont surtout des bohémiens, des voleurs, des capitaines, des filles, parfois des seigneurs et des étudiants. — Gautier a surtout exprimé dans son récit ce qu'il y a de pittoresque dans ce genre de littérature.

1° Sujet. — Très simple, on dirait la donnée d'une pièce de Scarron ou de Rotrou. Un jeune noble de Gascogne, fort pauvre, suit une troupe de comédiens par amour pour l'Isabelle, la défend longtemps contre les entreprises d'un brillant seigneur, lequel se trouve à la fin être le frère de la jeune fille. Sigognac épouse Isabelle et devient riche par la découverte d'un trésor dans son vieux château. — Ces vieilles histoires, d'un romanesque sans prétention, ont bien leur grâce ; elles intéressent sans trop remuer.

2e Cadre. — Un théâtre ambulant dans les trente premières années du XVIIe siècle. La province, Poitiers, Paris, quelques châteaux, auberges, cabarets, monde de voleurs, bohémiens, aventuriers, spadassins ; — et aussi de la noblesse, à la même époque. Tout cela traité surtout par le côté pictural, qui parle aux yeux.

3e Personnages. — Gautier a voulu des personnages poétiques, mais d'une poésie surtout amusante et colorée et qui s'adresse à l'imagination.

Les comédiens (le Tyran, le Pédant, le Matamore, Scapin, Léandre, Isabelle, Sérafine, Zerbine, Léonarde) ; personnages à demi réels, qui gardent dans la vie l'allure des types comiques dans lesquels s'est pour ainsi dire absorbée leur personnalité. Ce sont les types ordinaires de la comédie avant Molière, types de convention, fruits de généralisations outrées, plus éloignées de la réalité et plus imprégnées de fantaisie.

Chiquita, petite bohémienne de 8 à 10 ans, compagne du voleur Agostin. — C'est quelque chose comme la Esméralda plus jeune, avec quelque chose de plus sombre dans l'étrangeté. — Passions simples et violentes, inconscience du bien et du mal. Grâce mystérieuse et sauvage. Vient des lointains pays du soleil. — Semble avoir des intelligences avec les forces secrètes de la nature, le croit elle-même.

Agostin, Malartic, Lampourde, etc. — Pourquoi ils amusent et ne sont point odieux. — 1° Singularité de leur physique et de leurs

haillons, qui n'en laisse pas voir la laideur. — 2° Ce qu'il y a de copieux, d'exubérant dans leur crapule. — 3° Ce sont des indépendants et des révoltés ; et nous avons l'amour naturel de la révolte, la société réglée étant pleine d'oppressions. — 4° Chez Lampourde, en particulier, est un nouvel élément de comique et d'intérêt : la fierté artistique et le sentiment de l'honneur du métier, qui contraste avec le reste du personnage.

Tous sont beaux comme les gueux de Callot, ont des façons royales de se draper dans leurs guenilles, mettent de la fantaisie, de l'orgueil et de la magnificence dans leurs burlesques exploits.

Beauté des lignes et des couleurs — comique des contrastes — élimination de toute idée morale ; ici, cela gênerait.

Ni plus vrai, ni plus faux, le duc de Vallombreuse ; n'est pas entièrement invraisemblable à cette époque (30 ou 40 ans avant Louis XIV). — Espèce de Don Juan plus violent et moins roué ! — Sa transformation peut s'admettre : il est plusieurs jours entre la vie et la mort, et fait une longue maladie. Sans cela, on n'accepterait pas sa conversion.

4° *Style.* — Dans les récits et les descriptions. — C'est le style de Gautier, extraordinairement expressif quand il ne s'agit que de peindre. — Exactitude minutieuse, relief frappant. — Descriptions du château de la Misère, du château de Bruyères, du Pont-Neuf, du Sadis Couronné, etc.. Longue revue des détails : le tableau d'ensemble se forme de lui-même dans l'esprit du lecteur, et l'impression s'en dégage d'autant plus sûre. — Ce procédé est excellent, appliqué à la nature morte. Quand il s'agit de la nature vivante, dont les lignes sont plus fuyantes et les détails moins nombreux et plus confus, Gautier fait le plus souvent comme les autres : il abrège et résume.

Dans les discours. — Il y en a beaucoup ; et ils sont lents et magnifiques, ce qui donne au livre une allure épique. Ce style est en somme celui du théâtre au XVIe siècle et au commencement du XVIIe (Jodelle, Garnier, Hardy). — Style pédant, fleuri de citations, de tours et de mots grecs ou latins. Tous les hommes de la Renaissance étaient ivres d'antiquité. Gautier reproduit ce qu'il y a d'amusant et de sonore dans cette pédanterie. Il a aussi beaucoup de réminiscences de Rabelais.

Notez que ce sont presque toujours des comédiens qui parlent et toujours des « originaux ».

5° *Scènes principales.* — La représentation, au château de Bruyères, des « Rodomontades du capitaine Matamore ». — Types de la comédie au commencement du XVIIe siècle ; Matamore, Léandre, Géronte, Isabelle, Zerbine, Léonarde. — Matamore, type d'origine italienne. Parodie de l'héroïsme militaire et de la galanterie chevaleresque, dont on avait abusé dans les chansons de gestes et les romans de chevalerie. Matamore détrône les rois, fait trembler la mort, crève le ciel de ses moustaches, et tremble de tous ses membres au moindre danger. — Comique énorme, tout entier dans l'immensité insensée des hyperboles, et le contraste des paroles du héros et de sa conduite. — Autres noms : Fierabras, Briani, Tranche-montagne, Fracasse, Escobourbardon, etc.. Création ironique qui marque la fin des temps héroïques, et, en un sens, le commencement des temps modernes.

La pièce imaginée par Gautier est imitée des actes II, III et IV de l'*Illusion* de Corneille.

La mort du Matamore dans la neige, son enterrement. — Le poète trouve l'émotion sur son chemin. Elle est d'autant plus pénétrante qu'il ne la cherche pas, et que la forme reste pittoresque et singulière.

Le Radis noir. — Cabaret du sacripant ; peinture très haute en couleur,

Le duel de Lampourde et de Fracasse sur le Pont-Neuf.

La grande bataille à Vallombreuse. — Surprises, coups extraordinaires et grands discours. — L'allure est vraiment épique.

Déclaration d'amour de Chiquita. — Scène étrange et saisissante.

Long et charmant voyage dans un pays où tous les objets ont un relief intense et des couleurs flambantes ; où les assassins sont amusants, et les ivrognes pleins de poésie ; où l'on se grise du fracas des mots, du bruit des épées, des parfums de victuailles, des splendeurs des haillons et des habits de galas, — la grande fête du pittoresque, — régal continuel pour l'oreille et pour les yeux. — Jamais on n'a poussé plus loin le don de peindre avec des mots.

Malartic. — Type dépravé des poètes et hommes de lettres bohèmes sous Louis XIII (Théophile de Viau et Saint-Amant).

III. — LE LITTÉRATEUR

Peut-être serait-il téméraire de rechercher à quelle date Jules Lemaître a tenté ses premiers essais d'écrivain. On cite de lui un sonnet naturaliste écrit en 1872, et une chanson, *Nini-Voyou,* souvenir d'une escapade sur le « Boul' Mich' », qui date de 1874. Il a écrit, pendant son séjour au Havre, une petite idylle en prose dont il était le héros et qu'il intitula : *Les Trois Cerises.* « C'était, nous dit M. Baret, naïf et charmant, c'était surtout délicieusement écrit. Je ne crois pas que sa langue se soit modifiée, ni même améliorée depuis. C'était déjà la perfection. » Peut-être retrouvera-t-on quelque jour ce petit chef-d'œuvre !

C'est le 5 juillet 1879 que Jules Lemaître débuta à la *Revue Bleue*, qui devait, un peu plus tard, assurer sa réputation. Il rendait compte d'un ouvrage de Bersot, le distingué directeur de l'Ecole normale. Le 9 août suivant, dans la même revue, il exposait magistralement le *Mouvement poétique en France*, dont, nous l'avons vu, les conférences de l'Hôtel de Ville du Havre étaient une répétition amplifiée. Bersot étant mort le 31 janvier 1880, Jules Lemaître fait paraître, le 3 février, dans le *Journal du Havre*, un article très substantiel, plein de cœur, qui honore les sentiments de reconnaissance du normalien à l'égard de son directeur. Cette page, la seule qui ait paru dans la presse havraise, a été presque textuellement reproduite dans la *Revue Bleue* du 7 février.

§

Jusqu'en 1875, que ce soit au séminaire ou rue d'Ulm, Lemaître avait toujours été interne. C'est donc du jour où il est transplanté au Havre qu'il commence à faire l'apprentissage de la liberté et découvre les divers aspects de la nature, tour à tour observateur des coloris, élève psychologue et amoureux à l'occasion.

Il n'avait jamais vu la mer. Quelle révélation ! Ses premières flâneries sont pour les jetées de sa nouvelle rési-

dence; il se berce du mouvement rythmé des flots changeants, admire les splendides couchers de soleil en face de Sainte-Adresse ; il s'amuse des effets lumineux des lampes Jablochkoff se reflétant dans les eaux des bassins, et note dans *les Fleurs du port* :

Chaque lanterne jette un grêle reflet d'or
Sur l'eau sinistre ; et plus l'étroit rayon s'allonge,
Plus il pâlit : si bien que l'on dirait qu'il plonge,
Tout droit, au sein profond du gouffre qui s'endort.

Pour la première fois aussi il aperçoit ces gracieux oiseaux marins qui planent, selon sa pittoresque expression :

Simulant
D'un vol lent
Et perplexe

Un accent
Circonflexe
En passant,

et il chante *les Mouettes* :

.... Car les mouettes grises
Que berce la marée et qu'enivrent les brises
Sont les grands papillons qui butinent les mers.

Mais, comme tout brave terrien à son arrivée au Havre, il doit payer son tribut au climat un peu rude, et, dans ses randonnées nocturnes, s'enrhume horriblement du cerveau. Vite, une élégie naturaliste dans laquelle il célèbre son nez et le désagglutinement de ses lobes : *Etude de rhume*.

Ma trogne enflée a l'air d'une grotesque ébauche.
Je doute, — triste sort, —
Si c'est mon nez, ou mon œil droit, ou mon œil gauche
Qui pleure le plus fort.

Les jours de congé, ce sont des excursions à l'église d'Harfleur, au pittoresque cimetière de Montivilliers, aux abbayes de Fécamp et de Valmont, aux plages d'Etretat, de Saint Jouin, à Honfleur et le long de cette côte de Grâce, si verdoyante et fleurie, dès qu'arrive le printemps. Dans

ses promenades à travers la campagne normande il rencontre *Rustica :*

C'est une fille courte et drue, avec des flancs
Carrés, d'épaisses mains, une poitrine ronde.
Elle a les bras tannés, la crinière très blonde,
Les yeux bleu de faïence et les cils presque blancs.

Comme la sève aux troncs, son sang coule à flots lents
Et sous la brune peau paisiblement abonde ;
Et c'est une beauté luisante et rubiconde,
Et qui travaille dur sous les soleils brûlants...

Mais dans les champs parfois, personne n'étant proche,
Elle interrompt l'ouvrage, et tire de sa poche
Une lettre, et s'assied tout contre un tas de foin...

Cela vient de l'armée ; et l'écriture informe
Serpente et le papier est rose et dans un coin
Fleurit, peinte crûment, une pensée énorme.

Il entre dans les auberges, et toujours il observe et il note. Et longtemps après, dans le cinquième volume des *Contemporains*, p. 125, il écrira : « J'ai vu quelques-unes des plus brutales manifestations de la bestialité humaine ; j'ai vu, dans les cabarets de grande route des gaîtés de rouliers, et, dans les tavernes du Havre, des rixes de matelots ivres. » Suivons-le donc dans les bouges de Saint-François et du quartier Notre-Dame, proches du port. Tout lui sera une occasion de rimes, même les sujets les plus répugnants, comme *Publica :*

« Que payes-tu, monsieur ? » dit-elle avec langueur.
Elle avale en courant vermouth, bière, anisette ;
Puis, sur son front étroit mouillant quelque frisette,
Revient s'abattre auprès de son amant de cœur.

Dans l'impure taverne, il n'est point de liqueur
Plus malsaine ni plus frelatée, ô Suzette,
Que ton regard pervers, quand, me faisant risette,
Tu m'apportes des bocks baveux, d'un air vainqueur ;

Quand tu surgis, lascive et les pieds dans les flaques
Qu'ont faites les fumeurs pleins de songes opaques,
Telle aux pieds de Vénus l'écume des flots bleus, —

Et quand, sous le gaz cru, parmi l'âcre buée
Flambent insolemment tes charmes crapuleux,
O gouge aux yeux bistrés, à la voix enrouée !

Sur la porte de son hôtel meublé, voici *Orphana*, dont « la misère fait plutôt mal que pitié » :

Enfant de l'hôpital, pauvre être châtié,
Elle est « petite bonne », et lave, frotte, gratte,
Vide et remplit des seaux, geignant, tirant la patte.

Il ne tarde pas à remarquer à la fenêtre de sa blanchisseuse une jeune repasseuse, fraîche et accorte. Pendant toute la semaine, elle a manié le fer avec dextérité ; le samedi soir, après la paye, *Urbana*, « la petite ouvrière », se promène dans le quartier, « à petits pas...., le nez au vent » :

Et curieusement regarde les messieurs ;
Puis, tout à coup, sur les vitrines des orfèvres,
Où flambent des joyaux et des ors précieux,
Elle fixe ardemment ses yeux tout pleins de fièvres.

De la troublante repasseuse à la *Cruelle couturière*, « au museau jeune et frais », la distance n'est pas grande : à peine la rue à traverser.

Celle qui m'a, l'an passé,
D'un trait si soudain blessé,
Œil brûlant et cœur glacé,
Blanche et fière,
Sachez, mes amis, qu'elle est
Couturière.

Dans ses voyages de découvertes à travers les faubourgs, Jules Lemaître aperçoit sur la porte d'une clinique : *Monacha*.

Sa voix, jamais émue, a des notes lointaines.
Calme, ayant désappris les tendresses humaines,
Sa charité secourt, et ne console pas.

En 1878, il assiste à une fête populaire offerte aux enfants réunis autour d'un arbre de Noël. Les cris de joie de tous ces bambins, leurs bousculades, leurs mines intriguées, leur impatience au pied du malheureux sapin encom-

bré de jouets de bazar et de sucreries au rabais, lui inspirent la *Ballade de l'arbre de Noël au cercle Franklin* :

Le beau sapin flambe et s'irise,
Tout bariolé de festons,
Portant lanternes de Venise,
Oranges, tambourins, bâtons
De sucre d'orge, mirlitons,
Flûtes, pantins à doubles basses.
Autour se pressent nos fistons,
Je n'ai jamais vu tant de gosses.

Notre poète retourne bien vite aux bassins du port, où l'attire la vie originale de la cité. D'un transatlantique il assiste au débarquement de *Nigra*.

Fleur vernissée, éclose au ciel haïtien.

Du bateau de Southampton descend avec agilité *Britanna*, sœur d'Ophélie :

Et je ne sais pour dire à quel point elle est blanche,
Que la blancheur du lait et du camélia.

Le voici maintenant devant le Casino. Il y entre :

Le flot alangui vient conter
Sa tristesse amère à la dune,
L'Océan semble palpiter
Sous l'œil de sa blonde, la lune ;

Et des jardins de Frascati
La brise m'apporte, amollie,
Un couplet de Donizetti
D'une ardente mélancolie.

(*Cristallisation.*)

Quand il se contente de musique, c'est parfait. Mais gare à la salle de jeu, dont il a conservé un cuisant souvenir. Oyez l'*Elégie verte* :

Verte était la table de jeu
Où je vendis mon âme au dieu
De la bouillotte,
Pâlissant au bruit du râteau,
Jouant un soir et mon manteau
Et ma culotte.

. . . .

Verte, verte était la liqueur
Où je voulus noyer mon cœur
Et ma détresse,
Le philtre dont les âcretés
Versaient à mes sens hébétés
Leur verte ivresse.

Tous ces souvenirs de son existence havraise, Jules Lemaître les a écrits au jour le jour, pour ne pas dire la nuit, car, plus d'une fois, un voisin de chambre du poète, grave professeur de physique peu versé dans l'art d'Apollon, fut réveillé en sursaut par Lemaître, qui, dans un simple appareil, venait lui faire goûter les beautés d'un sonnet fraîchement éclos. Le lendemain, il déclamait de nouveau ses vers à quelques élèves privilégiés, se frottant les mains avec joie quand il avait saisi dans les yeux de son jeune aréopage le plaisir causé par une rime imprévue ou une image colorée. Puis, allait-il chez des amis, après avoir lancé, non sans quelque gêne pour la maîtresse de la maison, des refrains de chansons montmartroises, il mêlait les derniers vers qu'il venait de composer aux pièces des naturalistes et des parnassiens en vogue, et c'est ainsi que son *Elégie verte* avait été attribuée tout d'abord à Baudelaire.

Comme, chez un homme de lettres, rien ne se perd, ou peu sans faut, de ce qui est sorti de son cerveau, Jules Lemaître a réuni sous le titre de *Médaillons* ses essais de jeunesse, et les a publiés chez Alphonse Lemerre, au printemps de 1880, au moment précis où il venait d'obtenir sa nomination à Alger. Le volume est précédé d'un avertissement : *Au lecteur*.

Un poète inédit, dont nul ne sait les rimes,
Souffre en mon cœur étroit, médite sous mon front.
J'ai des songes, parfois, qui me semblent sublimes,
Et des chagrins obscurs qui me semblent sans fond.

§

Tout poète aime à s'analyser. A une mauvaise humeur passagère il cherche des causes profondes, se persuade qu'il

souffre de malheurs immérités, et, brochant sur le tout, aime-t-il ou croit-il aimer, il le publiera en rimes sonnantes à la face de l'univers.

Si Jules Lemaître, s'en tenant aux petits tableaux qui précèdent, s'était contenté de chanter les rues et les bois, comme les rues et les bois appartiennent à tous, peut-être son bagage littéraire serait-il un peu mince et un peu trop inspiré, en certaines pièces, de l'école de Zola ; du moins, nul reproche d'ordre moral ne pourrait lui être adressé. Mais empêchez donc un poète d'être bavard et indiscret, et d'étaler au grand jour de la publicité ses secrets intimes et jusqu'aux frasques les plus osées !

Sans égards pour le « qu'on dira-t-on », il suit uniquement sa fantaisie, et dit de lui-même, dans *Cristallisation :*

> Je suis un platonicien,
> Un rêveur adorant son rêve,
> Du monde ingrat je ne crains rien ;
> Je n'ai pas peur qu'on me l'enlève.

N'écouter que son rêve, ne craindre rien du monde et le traiter « d'ingrat », c'étaient autant d'erreurs. Son devoir était d'obéir à la voix de la raison et des convenances. Il a oublié à quelle réserve il était doublement tenu. Comme éducateur et comme hôte assidu d'un certain nombre de familles qui le recevaient dans l'intimité, il devait laisser ses élèves et les personnes chez lesquelles il fréquentait complètement en dehors de son champ d'expériences psychologiques. Mais cette discrétion élémentaire, il ne la garda pas toujours. Dans plusieurs pages de ses *Médaillons* il se mit trop directement en scène et mêla des tiers à certaines aventures de jeunesse, racontées sans voiles assez épais. Il ne serait pas difficile aux Havrais de mettre des noms sur la plupart des portraits réunis dans la première partie du volume avec le sous-titre de *Puellæ.*

Modesta n'est pas une figure de fantaisie :

Dans un pensionnat de fillettes elle est
Sous-maîtresse...
Certe il n'est point d'amant dont elle ne soit digne ;
Mais elle craint pour nous l'épreuve, et se résigne
A sa pauvreté fière, et réserve son cœur.

Seul, je connais sa grâce adorable et discrète,
Et je sens à la fois plaisir, peine et langueur,
Pour t'avoir respirée, ô pure violette.

Galla n'eut jamais
la moindre envie
Ni d'être un esprit pur, ni d'être un bel esprit.

Litterata (qui ne figure pas dans la première édition), c'est certainement une des plus brillantes élèves du cours Gyselinck :

Bleus, mais d'un bleu si tendre, ils sont charmants ses bas,
Et sa cheville d'ange et par l'azur baisée.
. . . .
Son culte pour Hugo va jusqu'à la démence ;
Le poète incliné verse son âme immense
Dans cette âme d'enfant, vase mystérieux.

Petite ! Je voudrais, quand mes yeux d'aventure
Rencontrent ton regard candide et sérieux,
T'embrasser... pour l'amour de la littérature !

Mais le poète n'est pas toujours aussi bien inspiré. Par exemple, il souligne des défauts physiques qu'il eût mieux fait de taire. Passe pour *Lusca*, car le sonnet est charmant :

Elle est louche, — et c'est là son charme essentiel, —
Louche si peu que rien, adorablement louche.
L'un de ses yeux sourit d'accord avec la bouche,
Et l'autre vaguement rêve et tend vers le ciel.

Près de l'œil de Vénus c'est l'œil d'Alaciel ;
L'un est tendre et luisant, l'autre est pur et farouche,
Une crainte se mêle au désir qui me touche ;
Je subis l'œil mystique après l'œil sensuel.

Sous leur double regard je suis ange et satyre :
L'un m'attache à sa robe, et l'autre en haut m'attire,
— Pourtant l'angle est étroit que font leurs deux rayons. —

L'un est prude et chrétien ; Pan dans l'autre étincelle,
Je leur voue à tous deux mes adorations ;
Mais l'un me décourage et l'autre m'ensorcelle.

Mais, dans *Mammosa*, l'auteur fait preuve d'un goût douteux.

Rubens n'a point de Nymphe, en ses tableaux vantés,
Dont le sein copieux plus largement fleurisse.
Vierge, elle étale au jour des ampleurs de nourrice,
Les trésors d'un printemps riche en convexités.

L'âpre désir, éclos dans les cœurs tourmentés,
Ne trouble point la paix de ses yeux de génisse...

Décidément, c'est manquer de galanterie !

Je trouverais volontiers dans certains traits de *Severa* la première idée d'où sortirent successivement deux versions de l'*Aînée*.

Quoi ! romanesque avec cet air froid, ces discours
Mesurés, cette grâce austère et résignée ?
En elle tout garçon voit une sœur aînée :
Nul ne se sent troublé par ses yeux de velours.

Elle a placé si haut, close aux vaines amours,
L'idéal de l'époux où se croit destinée
Son âme sérieuse en son rêve obstinée,
Qu'elle le cherche encore et l'attendra toujours.

C'est pourquoi sa bonté se voile de tristesse.
Les filles de quinze ans révèrent sa sagesse
Et lui content souvent leurs secrets, à l'écart.

Et sur cette jeunesse empressée autour d'elle,
Confidente obéie, elle exerce avec art
Une autorité douce et déjà maternelle.

Dans le conte, recueilli au volume de nouvelles intitulé *Serenus*, paru en 1892, comme dans la comédie représentée au Gymnase en 1898, Jules Lemaître se gausse du ménage Pétermann : le mari, ministre de la religion réformée, à « la belle barbe de bouc », la femme, plus « prédicante » encore que son époux, tous deux ayant engendré neuf filles « toutes grasses, rondes et bien en chair » :

Les neuf filles du pasteur avaient fait, ou faisaient, ou se disposaient à faire d'excellentes études. Les plus âgées étaient diplômées autant que des filles le peuvent être, et les autres suivaient d'innombrables cours, où toujours elles avaient les premières places... Elles étaient charmantes. Une fois par semaine les Pétermann offraient le thé à leurs amis. On faisait de la musique, on lisait des vers et de la prose, on jouait aux jeux innocents.

Tout cela est vrai, en ce sens que, parmi ses relations du Havre, Jules Lemaître était un des habitués des réceptions familiales d'un pasteur « à la barbe de bouc », qui avait un certain nombre de filles charmantes, élèves du jeune professeur, et, détail aggravant — Boisselot, l'artiste qui jouait le rôle du pasteur au Gymnase, portait cette caractéristique « barbe de bouc ». Quant au reste de l'histoire, Lia, l'aînée, douce, patiente, point coquette, un peu la mère de ses petites sœurs, s'est-elle mariée la première ou après ses cadettes ? Je l'ignore et n'en ai cure.

Chaque fois, continue le conteur, qui de la réalité glisse dans la fantaisie, chaque fois qu'un nouveau candidat s'était présenté, elle avait cru que c'était pour elle, et chaque fois elle avait reçu un coup douloureux en plein cœur. Elle était d'autant plus malheureuse que tout le monde, dans ces aventures, la prenait pour confidente et comme conseillère, la regardait comme une personne d'une extraordinaire sagesse et supérieure aux passions humaines.

C'est dans ces réflexions que l'on peut discerner une parenté entre cette Lia et Severa :

Confidente obéie, elle exerce avec art
Une autorité douce et déjà maternelle.

Quant à la conclusion romantique de l'anecdote, ce désespoir immense dans le cœur de Lia après une nouvelle déception d'amour, et la pleurésie qui l'emporte en trois jours, sans qu'elle ait dit un mot de son secret, pure invention que tout cela, bien entendu. Mais nous avons ici un exemple convaincant de la manière dont Jules Lemaître composait ses récits et ses pièces de théâtre. « Je ne sais point conter, et n'ai point d'imagination », avoue-t-il dans

le *Temps* du 30 avril 1889, et cet aveu est à peu près sincère. Le critique l'emporte certainement de beaucoup en lui sur l'inventeur ; il observe bien plus qu'il n'imagine. Il prend presque toujours pour point de départ un petit fait vrai ou un sentiment noté exactement, puis il développe son historiette en la parant de grâces infinies et d'ingénieux enjolivements.

L'Aînée n'est pas la seule anecdote dont l'idée créatrice se soit présentée à l'esprit de Jules Lemaître pendant son séjour au Havre. Il y a encore écrit, ou au moins conçu *la Cloche* (1), touchante fantaisie qui se passe dans la paroisse de « Lande-Fleurie », près de « Pont-l'Archevêque », et *Pauvre âme* (2), qui met en scène une femme de quarante-cinq ans, « seule au monde, le cœur toujours jeune, toujours gonflé de tendresse, et ne sachant qu'en faire ». On jasait alors en ville sur les succès oratoires et mondains d'un jeune prédicateur, « très beau, svelte, et d'une pâleur superbe », qui citait avec prédilection : Platon, Virgile et Lamartine et parlait beaucoup de l'amour. La « pauvre âme » suit avec un intérêt trop tendre les sermons de l'élégant Père, puis elle entre avec lui en de longues conversations, se disant à part soi que celui qu'elle appelle son Père pourrait être son fils, et désormais elle sait « que faire de sa tendresse ». Mais bientôt elle apprend le brusque départ du religieux pour un couvent du Tyrol, et « elle comprend que c'est fini ».

Le poète croise sur la porte de sa pension bourgeoise une jolie fille, pâle, aux traits émaciés, aux mains de cire. Sa fragilité gracieuse l'attendrit ; il songe qu'elle s'éteindra bientôt sans rien avoir connu des joies de la vie, et il écrit sur cette donnée un de ses sonnets les plus touchants : *Pthisica* :

> Frêle enfant, doux fantôme au contour délié,
> Oh ! parle bas, et sois de ton souffle économe !

(1) *La Cloche* fait partie du recueil intitulé *Myrrha* (1894).
(2) *Pauvre âme !* fait partie du recueil intitulé *Serenus* (1892).

Le drame inaperçu lentement se consomme ;
La mort ronge en secret ton corps émacié !

Faut-il pleurer ? Pourquoi ? — Cher ange fourvoyé,
Tu partiras bientôt, ayant connu de l'homme
Ce qu'il a de plus chaste et de meilleur, en somme :
La tendre sympathie et la sainte pitié.

Tu t'évanouiras comme l'âme des roses,
Tu n'auras point subi l'affront des ans moroses,
Et la maternité ne te flétrira pas.

Mais tu laisseras, pur de tout regret profane,
Au cœur de ceux qui t'ont rencontrée ici-bas,
Le souvenir léger d'une ombre diaphane.

De ces vers l'auteur tirera, par le procédé qui lui est familier, d'abord un délicieux petit conte, puis une non moins délicieuse comédie, *Mariage blanc*, créée à la Comédie-Française le 23 mars 1891. Jacques de Thièvres rencontre à Menton une jolie poitrinaire et imagine de lui donner « l'illusion de l'amour », en contractant avec elle, à son lit de mort, un mariage blanc ; et la pauvre enfant s'éteint heureuse en disant : « Mon mari ! » Or, cette idée, d'une mièvrerie raffinée, prêtée par Jules Lemaître à son héros, il nous confie qu'il l'a eue lui-même au Havre :

Le rêve de Jacques, écrit-il au tome IV de ses *Impressions de théâtre*, je me souviens fort bien de l'avoir fait moi-même, il y a douze ou quinze ans, et très spontanément, à propos d'une petite que je rencontrais dans la pension de famille où je prenais mes repas. Et sans doute, ce n'était qu'un rêve, une chose bonne à mettre en vers (j'en faisais alors) ; mais vraiment, il ne me semblait pas que ce rêve fût si absurde ni si irréalisable.

Après les portraits de jeunes filles, *Puellæ*, voici *Puella*. Concentrée sur un sujet unique, la muse du poète n'en devient que plus précise et plus ardente.

Dans *Rencontre*, Jules Lemaître nous confie :

Je l'ai vue, et de près.
Dans ses yeux luit son âme....
Mais chut! brûlons sans flamme ;
Mon cœur, soyons discret.

Discret, il ne l'est pas longtemps. Témoin, la *Ballade des questions* :

Le jour où, l'ayant rencontrée,
Je l'adorai du premier coup,
J'ai vu sa crinière lustrée,
Ses petits pieds, son nez, son cou....

A qui saurait, capédédiou!
Donner à mes deux yeux l'étrenne
De sa jambe et de son genou,
J'offre un beau sonnet pour sa peine.

Autre histoire, assez déconcertante, de « crinière » : *Ses Cheveux*. Un soir, Jules Lemaître, — car c'est bien de lui qu'il s'agit, — assiste sans enthousiasme à un concert mondain. Ni le pianiste « aux cheveux pendants », aux doigts « pareils à des tentacules », ni la dame en blanc qui se gargarise de doubles croches, ni le grave personnage

Grattant avec foi son violoncelle,
Comme un Auvergnat qui scie un rondin,

ne peuvent le distraire de la vue d'une charmante jeune fille à l'abondante chevelure.

Je rêvais ainsi, tapi derrière elle,
Les yeux clos, le nez sur ses cheveux bruns;
Une ivresse obscure et surnaturelle
Berçait mon cerveau grisé de parfums.

Un désir me vint, fougueux, famélique,
De lui dérober sans autre façon,
Pour la conserver comme une relique,
Une mèche, au moins, de l'ample toison....

Et le voilà qui saisit violemment le chignon fascinateur,

Et puis, l'approchant de ma lèvre sèche,
Pâle, je me mis à mordre dedans,
Et voulus couper une longue mèche
De ses grands cheveux, rien qu'avec mes dents.

Ce fut parmi les assistants, ai-je besoin de le dire, un joli scandale, dont on se souvient encore :

Je me redressai d'un air très farouche,
Essayant en vain un jaune souris,

Des pleurs plein les yeux, des poils plein la bouche,
Sous les sots regards des bourgeois surpris.

Surpris, est-ce assez dire? On le serait à moins et je me demande en vérité lequel fut le plus sot des « bourgeois » effarés ou de l'inquiétant héros de cette inconcevable aventure, avec son « jaune souris ».

Dans *Odor di femina* le poète confesse son trouble en présence de « l'éternel féminin ».

Seul dans ma chambre de bohême,
Sanctuaire clos aux bourgeois,
Je travaillais au grand poème
Qui me hante depuis deux mois.

Mais hier j'ai fait la sottise
D'aller « dans le monde », voilà !
Une bande, une bande exquise
De jeunes filles était là.

Toutes avaient cette ignorance,
Toutes ce regard pâle ou noir,
Toutes cette molle attirance
Qui nous fait mal sans le savoir.

Près des vierges mystérieuses
Je ne suis jamais rassuré :
Car à leurs grâces sinueuses
Je sais qu'un jour je me prendrai,

Que je serai par l'une d'elles
Heureux un jour ou malheureux,
Que deux petites mains — lesquelles ? —
Tiennent mon sort aventureux.

Il se désole, un autre jour, car, dit-il dans *Ballade sur des yeux* :

Je ne sais pas la couleur de ses yeux....
Je sais qu'à voir la couleur de ses tresses,
Fût-ce à cent pas, je perds la tête, tant
J'ai grand'peur d'elle.

Dans *Son chapeau* il se compare au petit oiseau du paradis qui orne une coiffure de femme :

Pauvre oiselet, le cœur percé,
Une épingle le tient fixé
Par une invisible morsure.

Je suis son captif aussi, moi :
Elle m'a piqué comme toi
D'une flèche légère et sûre.

Mais la flèche est si légère et si peu sûre, que l'oiselet s'envole de nouveau, et ne sait où porter son choix. *Son châle bleu* et l'*Obsession* pourraient, si c'était encore la mode, porter ce sous-titre : *ou un Monsieur qui suit les femmes*.

A huit heures, j'allais l'attendre,
Plein d'inquiétude et d'espoir...
Elle avait un châle bleu-tendre
Pour ses promenades du soir.

Je la dépassais dans la rue,
Puis revenais, tel qu'un bon chien,
Brusque, fendant la foule accrue,
Hors son châle ne voyant rien...

Avec une lente insistance
Je la saluais de très près
En plongeant un regard intense,
Longuement, dans ses yeux distraits.

Elle voilait sa prunelle
De ses longs cils bruns ; et tout bas
Je me disais : « Me comprend-elle ?
Pourquoi ne rougit-elle pas ? »

Pourquoi ? Il le comprit à la fin.

Elle aimait ailleurs, la méchante,
Et je n'y voyais que du bleu.

Pour se consoler de cette déconvenue, il suit une autre femme, et voici l'*Obsession :*

Toujours je l'entends, je la vois,
Je la sens et je la respire,
Partout, hélas ! me suit sa voix
Et son parfum et son sourire.

Mon corps frémit comme une lyre
D'avoir touché sa blanche main.

C'est ma joie et c'est mon martyre
Qu'elle ait passé sur mon chemin.

Il se laisse aller parfois à des accès de jalousie bizarre, car il n'a aucun droit sur les jeunes filles dont il déplore si âprement les mariages. Voici la *Sagesse :*

Je fus triste à faire pitié,
Le jour de tes noces, ô brune !
J'eusse étranglé le marié !
Je fus triste à faire pitié !

La nuit, de mes pleurs je noyai
Mon lit blanc qu'éclairait la lune.
Je fus triste à faire pitié,
Le jour de tes noces, ô brune !

Puis, *Un Don Juan intime :*

Toutes les fois qu'une de vous,
Vierge, dont j'adore la grâce,
Vêt sa robe de noce, et passe
Aux mains avides d'un époux,

Mon âme envieuse est saisie
D'un chagrin qui n'a rien d'obscur ;
C'est un mal cruel, à coup sûr,
Et c'est bien de la jalousie.

Et il conclut en se définissant

Un Don Juan candide et craintif
Qui voudrait pleurer et qui n'ose.

Dans la même catégorie, on pourrait classer une très belle pièce, où les accents de souffrance et de résignation trahissent un cœur sincèrement épris. *Dernière rencontre* fait songer à Musset.

J'avais cru l'oublier. Mais dans une soirée
Je l'ai, pour mon malheur, l'autre jour rencontrée.

Fiancée depuis peu à « un bon parti », elle est couverte de colliers et de brillants,

Et je songeais tout bas
Que je n'aurais pu mettre à son col, à ses bras,
Hors des bijoux en toc à cinquante centimes,
Que colliers de baisers et bracelets de rimes,
Et rivière de pleurs, — joyaux non contrôlés.

Malgré ses riches atours, simple, naturelle, la jeune fille vient causer amicalement avec le poète « de la pluie et du vent », et au cours de l'entretien il sent tout à coup se fondre son courroux, et ne songe plus à bouder.

Il me revint au cœur un immortel amour,
Ardent, mais résigné, sans espoir de retour,
Sans trouble et sans désir, mais non pas sans délice.

Sa conversion est si complète, qu'il prodigue à la jeune fille de bons avis

Sur ses devoirs, sur l'art d'être heureuse en ménage,
De faire à son captif aimer son esclavage,
D'être à jamais pour lui l'ange de la maison,
Je ne sais quel discours qui crevait de raison.

Pendant ce discours, dont la sagesse l'ébahit, car il n'avait pas pour habitude de disserter avec une telle placidité, il se sent tout à coup repris par le charme de sa troublante interlocutrice :

Ma voix à mon insu devenait caressante,
Et ma raison sombrant, chère âme ! auprès de toi,
Je croyais à la fin que je parlais pour moi !

Dans un interwiew qu'il subit plus tard (1), Jules Lemaître affirme : « Mes élèves n'inspirèrent pas ces vers (des *Médaillons*) ; elles étaient presque des enfants. Plus tard, on y trouva des applications ; les fillettes firent, avec leur imagination, certains rapprochements après mon départ. » Donnons-lui acte de son moyen de défense, puisque aussi bien tout mauvais cas est niable ; mais gardons-nous de croire un mot de son essai de justification (2). Ses dénégations ne peuvent donner le change, et son attitude même est la preuve irrécusable de l'erreur qu'il avait commise. Car, au bout de quelques années, regrettant la légèreté de sa conduite, il s'efforça de la réparer, et voici comment il

(1) *Annales politiques et littéraires*, 3 février 1907.

(2) J. Lemaître a d'ailleurs raconté à Mme Myrriam Harry qu'il avait éprouvé son premier chagrin d'amour lors des fiançailles d'une de ses élèves, à laquelle il n'avait point osé avouer sa flamme. (Voir : *Un anniversaire, la mort de Jules Lemaître*. *Revue de Paris*, 15 août 1916.)

s'y prit. Chaque fois qu'il pouvait se procurer un exemplaire de son indiscret volume, il le jetait au feu ; de plus, lorsqu'en 1896 il publia ses poésies, qui comprenaient les *Médaillons* écrits au Havre et les *Petites Orientales* inspirées par son séjour à Alger, il eut soin, par d'habiles atténuations et de sagaces suppressions (1), de donner une œuvre à la fois intéressante pour les lettrés et acceptable au point de vue des convenances.

§

Jules Lemaître, ayant chanté à loisir ses peines de cœur, se souvient qu'il est professeur, s'apprête à devenir critique, et, à côté de croquis pittoresques et de tableautins de fantaisie, il esquisse des pages de littérature.

Nous avons dit qu'il terminait ses causeries de l'hiver 1878-1879 par des sonnets sur les moralistes dont il venait de préciser les caractères et d'analyser les œuvres. Ces sonnets, de valeur inégale, nous les retrouvons dans les *Médaillons*, dans l'ordre même de ses conférences. D'autres, meilleurs en général, sont consacrés aux divers écrivains dont il avait le devoir d'entretenir ses élèves : Rabelais, Descartes, Bossuet, Fénelon, Mme de Sévigné, Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, Molière, Voltaire, Victor Hugo, Lamartine, Banville, Sully-Prudhomme, etc...

Relisez les pages consacrées à ces mêmes auteurs dans les œuvres postérieures de Jules Lemaître, et vous retrouverez en maint endroit des *Contemporains* des conférences sur Racine et Fénelon, des fantaisies contenues dans les trois volumes des *En marge* et jusque dans ses thèses latine et française de doctorat ès lettres, tel trait, tel mot, telle appréciation qui, pour la première fois, a trouvé sa place dans les *Médaillons*, ou même, plus anciennement encore, dans ses notes à l'usage du baccalauréat, dans ses cours de littérature et les conférences de l'Hôtel de Ville du Havre.

(1) Il a supprimé : *Publica*, *Etude de rhume*, *Nini-Voyou*, *Ses Cheveux*, *Obsession*, *Sagesse*, *Son Chapeau*, etc...

Prenons pour exemple La Fontaine, auquel le régent de rhétorique ne pardonnait pas d'avoir fait des fables. Un peu plus tard, dans sa thèse de doctorat, il développe cette idée paradoxale, en l'exposant avec plus de sérieux.

La fable en elle-même, c'est-à-dire l'enseignement moral sous forme de récit allégorique, écrit-il, ne peut être vivement goûtée que par des esprits tout neufs. Le cas de La Fontaine est surprenant. Il fallait une certaine candeur pour s'éprendre de ce genre primitif, et un génie particulier pour y réussir. Il ne l'a pu qu'en déplaçant l'intérêt qui, à l'origine, était surtout dans le rapport, très facile à saisir, du récit avec la morale. La Fontaine l'a transporté tout entier dans l'action racontée, dans les scènes décrites ou dialoguées. Ce qui nous fait aimer ses fables, ce n'est guère le plaisir d'en deviner le sens, mais c'est de voir et d'entendre des personnages bien vivants et qui, en général, sont à la fois des hommes et des animaux, « un saint homme de chat »; c'est d'assister à de vraies petites comédies. (Paris, Hachette, 1882, p. 79.)

Dans la note sur La Fontaine à l'usage du baccalauréat, on lit :

Epicurien par l'âme et le sens. Nonchalance, sans-gêne, oubli de sa femme et de sa famille. Nulle dignité, distractions prodigieuses. Songeur perdu dans un monde oratoire, Gaulois fourvoyé dans un siècle décent.

Ouvrez maintenant les *Médaillons*, et vous y trouverez les mêmes idées exprimées presque avec les mêmes mots :

Jean, vieil enfant grivois, réfractaire innocent,
Tu vécus oublieux, soulant dormir et boire,
Libre songeur perdu dans un monde oratoire
Et Gaulois fourvoyé dans un siècle décent.

Père et mari distrait, ami reconnaissant,
Ton cœur, plus d'une fois, fit preuve de mémoire.
Tu fus un parasite, un bohême notoire :
Mais la Muse t'aimait, rieuse et te berçant.

Lorsque Jules Lemaître parlera de nouveau de La Fontaine dans le *Cilice*, qui fait partie de son dernier volume de contes, *La Vieillesse d'Hélène*, paru en 1914, c'est en-

core la mémoire du cœur, la reconnaissance de l'ami qu'il célébrera, cette reconnaissance « du vieil enfant grivois » (le mot s'y trouve textuellement) envers Mme de la Sablière.

Des rapprochements analogues pourraient être faits à l'occasion de Racine, dont Jules Lemaître célèbre « les larmes », c'est-à-dire la tendresse des sentiments, d'abord dans le sonnet des *Médaillons*, puis successivement dans un conte paru en 1894, *le Petit Racine*, dans une *Figurine* publiée par *le Temps*, dans le discours à Port-Royal de 1899, les magnifiques conférences de 1909 et enfin l'une des dernières pages de l'auteur : *Une répétition d'Esther* (1914). Partout, « les larmes » de Racine sont le leit-motiv de l'éminent écrivain qui offrait avec le génie simple, touchant, humain, de son héros de si profondes affinités.

A côté des auteurs français, Jules Lemaître a réservé une place dans ses *Médaillons* à l'antiquité grecque, avec *Femina* et la *Vengeance de Vulcain*. Ces deux poèmes, d'une gaillardise fort réjouissante, font songer aux opérettes célèbres de *la Belle Hélène* et d'*Orphée aux Enfers*, dans lesquelles l'auteur a puisé le droit de se divertir, lui, père nourricier de l'*Alma mater*, de toute la séquelle mythologique. Aussi, quand il devint critique dramatique, a-t-il trouvé dans ces farces irrespectueuses une sorte de justification de ses parodies de Vénus, Mars et Vulcain.

Il ne faut point s'indigner, écrira-t-il dans *Impressions de théâtre*, tome I, de ces libertés qu'ont prises d'aimables esprits avec ces dieux vénérables et charmants de l'antiquité grecque ; car ces dieux sont un peu les nôtres ; nous aimons à regarder les Grecs comme nos ancêtres intellectuels, et ce ne sont donc là qu'amusements de famille... Nous ne commettons pas un si grand crime en tirant la barbe aux Olympiens, comme font les petits enfants aux vieux grands-pères... Il semble que les auteurs de la *Belle Hélène*, tandis qu'ils s'égaient sur l'antiquité homérique, sentent tout à coup l'attrait mystérieux de ces beaux poèmes qu'ils parodient, oublient de railler, et s'attendrissent, et achèvent le dialogue burlesque en duo gracieux.

Ainsi fit à peu près Jules Lemaître dans ses contes tirés des temps anciens. Relisez *Briséis*, *Nausicaa*, ses *En marge de l'Iliade, de l'Odyssée, de l'Enéide*, sa *Vieillesse d'Hélène*, sa spirituelle comédie de la *Bonne Hélène* (au Vaudeville, 31 janvier 1896), et son opérette, *le Mariage de Télémaque* (à l'Opéra-Comique, 4 mai 1910). Avec sa finesse coutumière et son impeccable bon goût, il a toujours évité le burlesque et mêlé à chacun de ses aimables récits, beaucoup mieux encore que Meilhac et Halévy, une pointe d'attendrissement et le charme indicible des beaux poèmes antiques, rajeunis plutôt que parodiés.

Jules Lemaître déploya ses qualités exquises dans tous les genres où il s'essaya ; mais son talent tout de nuances, tout en recherches délicates, ne valut à ses productions théâtrales qu'un succès d'estime, faute du grossissement nécessaire à l'optique de la scène. Ce ne fut pas un esprit créateur ; mais son goût affiné, son sens merveilleusement « averti », selon le mot qu'il se plaisait à répéter et qu'il inventa, je crois, font de ses études critiques la partie supérieure de son œuvre et seront son plus beau titre devant la postérité.

Il n'en est pas moins intéressant de savoir, à l'aide de témoignages concordants de documents certains et de quelques pages écrites pendant le séjour de Jules Lemaître au Havre, comment il comprenait ses fonctions de professeur qu'il ne tarda pas à abandonner, de quelle façon il prenait contact avec le public qui se pressait à ses causeries, et aussi avec quelle variété de forme et quel entrain il faisait ses premiers pas dans la carrière des lettres. Ses œuvres de début, en effet, ne sont pas à dédaigner, car elles annoncent ce qu'il sera capable de produire plus tard, et, sans égaler les pages écrites lors de l'éclosion de son merveilleux talent, elles ont de l'imprévu et du charme et pourront piquer la curiosité des amateurs.

MAURICE HENRIET.

CONFRONTATIONS PSYCHOLOGIQUES

—

Un sociologue a écrit que « toute la force des faits sociaux leur vient de l'opinion » et que « tout changement dans les institutions est, au fond, un changement de l'opinion ». Dès lors, la sociologie serait une psychologie. Il est certain que la guerre a démontré combien la vérité et l'erreur psychologiques se répercutent dans les faits et les influencent, et il n'est pas nécessaire d'en énumérer à nouveau des exemples qui sont encore dans toutes les mémoires. Mais il n'est peut-être pas inutile, à l'heure où les agitations sociales deviennent de plus en plus désordonnées, de les soumettre à une confrontation psychologique avec les institutions et l'opinion dominante du milieu dans lequel elles se développent et qu'elles ont l'ambition de bouleverser. Ne pourrait-on pas y trouver, sinon une certitude, du moins une probabilité approchant d'assez près l'exactitude, au sujet de l'avenir qui leur est réservé ?

§

« Les révolutions, a également écrit le sociologue que nous venons de citer, n'ont jamais consisté dans la brusque substitution intégrale d'un ordre nouveau à l'ordre établi : elles ne sont jamais et ne peuvent être que des transformations plus ou moins rapides, plus ou moins complètes. Rien ne vient de rien : les institutions nouvelles ne peuvent être faites qu'avec les anciennes, puisque celles-ci sont les seules qui existent. » Autrement dit, toute révolution n'est qu'une évolution.

Tel ne serait pas le caractère de la révolution que pour-

suit le socialisme révolutionnaire. Il possède assurément une doctrine, qui est celle du collectivisme marxiste, et, à cet égard, il peut prétendre que la transformation dont il rêve n'est pas en opposition avec le principe de l'évolution sociale. Mais, en réalité, ce n'est qu'une apparence. Il déclare, en effet, que le collectivisme doit s'établir par la suppression intégrale de la société qu'il dénomme « bourgeoise » et « capitaliste ». Destruction économique, politique et morale. Bouleversement brusqué de toutes les valeurs sociales et de leurs rapports conditionnés par des siècles de civilisation. Ce n'est plus une évolution, c'est un cataclysme.

Pour qu'un tel bouleversement soit logiquement et pratiquement possible, il est nécessaire d'abord que la doctrine sur laquelle il repose s'avère inattaquable et ensuite qu'elle soit appuyée sur un système de gouvernement prêt à fonctionner. Est-ce le cas pour le collectivisme marxiste ? Sa doctrine ? Nous la connaissons. Elle a pour bases la théorie de la valeur, formulée par Karl Marx, — théorie que la critique économique a depuis longtemps ébranlée, — la négation du droit individuel sur les moyens de production, ainsi que la répartition des produits conformément à la statistique des besoins sociaux. Mais cette répartition s'effectuerait au moyen de bons représentant la valeur de la fraction du temps social employé par l'individu pour produire telle ou telle denrée ou tel ou tel objet, et il conviendrait de fixer l'équivalen e des produits, c'est-à-dire leur valeur d'échange comparative les uns envers les autres. L'entreprise n'est évidemment pas commode. Est-elle même réalisable ? En tous cas, les docteurs du collectivisme ne s'y sont jamais essayés, et voilà une lacune grave dans la mise en pratique du système.

D'autre part, comment fonctionnerait la société collectiviste ? Sur cette question encore, ses augures sont muets. A l'analyse doctrinale, l collectivisme apparaît comme aboutissant à l'anarchie morale et politique, à la contrainte

économique, au nivellement des caractères, à l'arrêt du progrès, à la tyrannie pour le travail, de même qu'à la brutalité de la domination du nombre. Son fonctionnement sans à-coups serait conditionné, d'ailleurs, par l'ascension subite de l'homme au degré de culture le plus avancé et à la possession intégrale du sens social, et comme c'est une condition impossible ou à peu près à réaliser, et surtout instantanément, nous sommes en droit d'inscrire à son passif une première erreur psychologique.

Si, maintenant, nous reprenons nos déductions initiales, nous constatons que la doctrine collectiviste ne saurait se flatter de posséder la vérité économique, et que ses théoriciens n'ont jamais pu l'étayer sur une armature sociale ou, si l'on préfère, sur un agencement de rouages sociaux prêt à fonctionner, ce qui serait indispensable, puisque la révolution que le collectivisme préconise supprimerait intégralement et instantanément la société actuelle. Voilà une nouvelle erreur psychologique.

Mais, diront ici les collectivistes, si « les transformations sociales sont plus ou moins rapides, plus ou moins complètes, tout de même est-il logique et nécessaire de les tenter. Renversons d'abord la société actuelle et donnez-nous le temps d'adapter notre doctrine au fonctionnement de celle qui la remplacera. En sociologie comme en biologie la fonction crée l'organe, et les organes de la société collectiviste se créeront et s'adapteront précisément en fonction des besoins sociaux dont nous ne pouvons évidemment que conserver les éléments économiques en prétendant uniquement modifier leurs rapports. Le système collectiviste s'éprouvera par l'expérience ». Parfait. Mais, si l'expérience ne réussit pas ? Si, après avoir détruit la société actuelle et son armature constituée par de très lents progrès, vous devez reconnaître que vous vous êtes trompés, qu'est-ce que votre échec coûtera à la civilisation et à l'humanité? Pouvez-vous le prévoir vous-mêmes ? Certainement non. Par contre, on est fondé à croire que votre expérience

peut être catastrophique. Est-il sage de courir un tel risque au lieu de poursuivre méthodiquement l'évolution qui a déjà donné tant de résultats indiscutables ? Autre erreur psychologique du collectivisme, car, de toute évidence, l'opinion réprouve un changement des institutions par une révolution susceptible d'aboutir à une régression sociale.

Au surplus, l'expérience de la société collectiviste ne se poursuit-elle pas sous nos yeux dans la Russie soviétiste ? Le bolchévisme n'est autre chose que le collectivisme marxiste intégral, et la Russie est devenue un champ d'épreuve collectiviste de première importance. Si les malheureux moujiks, illettrés et tirés du servage depuis 1863 seulement, ne possédaient pas le sens social, les paysans russes avaient été initiés à la pratique du système collectiviste par le communisme du *mir*, et Lénine et Trotsky opéraient en quelque sorte sur une matière idéale puisque, ayant fait table rase de la société tzariste, leur action n'était pas gênée par l'entrave, si tenace toujours, des vieilles conventions sociales et des longs atavismes spirituels. Ils bénéficiaient naturellement du matériel industriel accumulé par les générations précédentes. Ils avaient la chance d'instituer le régime collectiviste en un pays d'une richesse énorme et presque capable de se suffire à lui-même. Enclin au mysticisme et plié de longue date à la discipline et à l'obéissance, facilement suggestionnable, le moujik était une pâte sociale malléable et qui devait recevoir avec docilité l'empreinte collectiviste. Conditions, en somme, excellentes pour une expérience décisive. Car, si, en principe, le collectivisme suppose un degré de culture tellement supérieur qu'on peut le croire quasi inaccessible, on doit penser, en se référant à la superbe de ses augures les plus qualifiés, qu'il contient une vertu magique génératrice d'un état de grâce d'autant plus efficient qu'il éprouve le minimum de gêne dans son développement.

Or, que constatons-nous ? Le bolchévisme a déchaîné les pires instincts de la nature humaine. La Russie sovié-

tiste fut, pendant trois ans, — et il n'est pas certain qu'elle ne continue point à l'être, — un champ de carnage où une soldatesque mercenaire n'a cessé de procéder sauvagement à des exécutions sommaires. Elle a dépassé, et de loin, les excès de la Terreur. La misère et la famine y déploient leur long cortège de douleurs. La création des produits y est devenue insignifiante et leur répartition la source d'inégalités scandaleuses. Le matériel industriel a été détruit en grande partie et les richesses du sol et du sous-sol restent presque inexploitées. Une minorité audacieuse et sanguinaire tyrannise un peuple tout entier.

Alors, nous assistons à un revirement inouï. Lénine est d'abord revenu à l'ancienne discipline militaire tzariste. Il n'a pas hésité, non plus, devant l'effondrement du régime soviétiste du travail. Il a commencé par supprimer les Conseils des ouvriers dans les usines, il a rappelé à leur direction les techniciens bourgeois et capitalistes, il a décrété le travail aux pièces. Bien mieux, il a militarisé le travail. En sorte que l'ouvrier russe ne travaille plus que sous la menace de la loi martiale.

D'autre part, la révolution soviétique ne fut possible en Russie que parce qu'elle a été une révolution agraire. La possession individuelle de la terre était devenue, pour le paysan russe, le symbole de la liberté, et lorsque Lénine l'appela à s'en saisir, il se rua à l'aubaine depuis si longtemps attendue. Il fut collectiviste par intérêt personnel.

Seulement, le paysan russe ne veut plus, aujourd'hui, lâcher la terre dont il s'est emparé. Il s'en considère comme le définitif propriétaire, il est devenu, lui aussi, bourgeois et capitaliste. La nationalisation du sol? Il en a tâté sous le régime du *mir* ! Si bien que, se méfiant des intentions de Lénine et repoussant ses assignats sans valeur, il ne cultive plus que pour subvenir à ses besoins, et, quand les sbires bolchévistes se présentent pour réquisitionner son blé et ses produits, il se dresse contre eux les armes à la main et défend sa propriété jusqu'à la mort.

En sorte que le régime soviétiste du travail a dû être délaissé pour rétablir le régime capitaliste et bourgeois, et le communisme agraire russe a abouti à la reconstitution de la propriété individuelle paysanne non moins capitaliste et non moins bourgeoise !

Singulier retournement, en vérité, de la preuve de l'excellence du régime collectiviste ! C'est, à proprement parler, une faillite. Est-ce qu'elle ne procède pas directement de la formidable erreur psychologique du soviétisme russe, mais ne prouve-t-elle pas aussi l'énormité de celle sur laquelle repose le système collectiviste lui-même ?

Or, quelle est l'attitude du collectivisme français à l'égard du régime des Soviets ! On aurait pu croire qu'il userait de prudence et plaiderait les circonstances atténuantes au nom de l'infime degré de culture du peuple russe, et que, sacrifiant la grâce efficiente contenue dans le système collectiviste, il en appellerait d'un début désastreux à une réussite, lointaine peut-être, mais qu'il eût affirmée certaine. Il préfère se solidariser complètement avec le soviétisme russe. Celui-ci est pour eux tabou et ils l'adorent jusque dans ses crimes !

Il est arrivé pourtant à M. Albert Thomas une amusante et bien instructive aventure ou... mésaventure. S'étant rendu en Russie en compagnie de deux autres membres du Parti socialiste unifié, il fréquenta assidûment les séances des Soviets et y répandit les flots de son éloquence ; mais, comme il ne parlait pas le russe, un « camarade » était chargé de traduire ses discours. Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'apprendre que cet ingénieux bolchéviste lui faisait prononcer des harangues défaitistes et favorables à l'Allemagne !

Eh bien, cette preuve de la duplicité et de la mauvaise foi bolchévistes n'a pas diminué l'enthousiasme de nos collectivistes, pas plus que les crimes et la faillite du soviétisme ne les émeuvent ni les troublent. Les députés socialistes unifiés ne laissent passer aucune occasion de célébrer l'ex-

cellence du régime des Soviets. Il n'est pas une réunion révolutionnaire dont les membres ne se solidarisent avec lui. Etrange mentalité !

En cela, nos collectivistes commettent une autre erreur psychologique, parce que, s'il est vrai que « la force des faits sociaux leur vient de l'opinion »,eux heurtent de front chez nous cette opinion avec le plus complet cynisme et la plus désinvolte inconscience. Sans doute, leur attitude est conditionnée par la mystique soviétiste, qui, à l'instar de toutes les mystiques, émascule le bon sens de ceux qu'elle illumine. Mais l'opinion, en France, ne se décide plus sous l'empire de la mystique. Il peut arriver, certes, que celle-ci la conduise momentanément en des voies douteuses. Elle se reprend plus ou moins vite, mais elle se reprend toujours, et nous l'avons constaté en ces quarante dernières années. Il ne peut pas en aller autrement à une époque et dans un pays où l'instruction a été répandue, où la vie civique s'est développée dans la liberté, où la presse s'est diffusée. Même au fond des campagnes, on lit, on se renseigne, on discute, on sait à quoi s'en tenir sur les crimes et la faillite du collectivisme marxiste dans la Russie soviétiste : les nier systématiquement,bien mieux s'agenouiller en adoration devant un régime dont la malfaisance et l'impuissance éclatent à tous les yeux, c'est se vouer au ridicule et travailler contre la solution même que l'on recherche.

§

Si le collectivisme marxiste du socialisme révolutionnaire français constitue une série d'erreurs psychologiques au point de vue de la doctrine et au regard de l'opinion, ses méthodes, du moins, sont-elles plus habiles ?

Elles s'efforcent, depuis quelque temps, à une certaine habileté. La C. G. T. s'ingénie présentement à dissimuler son but révolutionnaire sous des tendances réformistes.

Elle a créé un Conseil économique du travail au sein duquel elle a appelé des techniciens, c'est-à-dire des représentants de la société capitaliste et bourgeoise. Elle tente de se doter d'un plan de reconstruction, y réussit-elle ?

Il faut observer tout d'abord qu'elle a abandonné l'idée de l'application brusquée et intégrale du collectivisme pour se rallier à un système de réformes successives. Elle veut procéder par étapes, et la première qu'elle assigne à son action est celle de « la nationalisation industrialisée » des services publics. Elle l'a esquissée dans le Manifeste qu'elle lança à la fin de la grève des cheminots du 28 février, et cette nationalisation s'inspire d'une concession aux principes bourgeois et capitalistes. Le Manifeste spécifie, en effet, que « les nouvelles régies accepteront les obligations contractuelles pour les obligataires et liquideront les actions ». Ce ne serait donc plus l'expropriation brutale, « la reprise sociale », disons le mot, le vol au nom des principes révolutionnaires et collectivistes. C'est la reconnaissance de la légitimité du capital. Ce ne serait pas, non plus, la soviétisation des services publics, puisque le manifeste proclame qu'« il ne saurait être question de la possession par une corporation particulière », ce que M. Jouhaux a d'ailleurs confirmé dans une réunion qu'il a tenue le 18 avril à Bordeaux. Il a déclaré formellement que « les cheminots se trompaient s'ils croyaient que la nationalisation se ferait à leur profit ».

La C. G. T. est-elle sincère ? En tous cas, « la nationalisation industrialisée » qu'elle préconise, si elle s'écarte en apparence de la doctrine du collectivisme marxiste, n'en est pas moins encore une erreur psychologique. Etatisation, socialisation, nationalisation ? A y regarder de près c'est, au fond, bonnet blanc et blanc bonnet. Or, précisément, si la guerre a démontré quelque chose, c'est assurément la malfaisance de l'ingérence omnipotente et irresponsable de l'Etat dans la conduite des intérêts économiques. Jamais sa gestion ne fut plus funeste. Le moment est vrai-

ment mal choisi pour vanter à l'opinion les bienfaits d'une nationalisation quelconque.

Mais si nous laissons de côté a question de la bonne foi très discutable de la C. G. T., nous pouvons constater, sans risque de nous tromper, que ses méthodes ne furent jusqu'ici que la mise en pratique de la célèbre formule de Karl Marx :

La force est la grande, la toute-puissante accoucheuse des sociétés. Sans elle rien ne se fait, et tout ce qui se fait se fait par elle. Ceux-là seuls qui ont la Force vivent et triomphent. Malheur donc à ceux qui s'énervent, qui hésitent, qui doutent, qui reculent devant les nécessités cruelles et les responsabilités redoutables ; malheur à ceux qui versent la pitié là où il faut l'énergie, et qui compromettent ainsi irrémédiablement l'avenir.

Le collectivisme marxiste prend, en effet, sa source dans la philosophie hégélienne, de même que la doctrine allemande de la suprématie de la Force. Et il arrive à la C. G. T. cette fatale mésaventure qu'ayant constamment prêché la violence et l'emploi de la Force, elle voit lui échapper la direction des masses prolétariennes qu'elle a dressées sans répit en posture de combat contre la société capitaliste et bourgeoise.

Les délégués qu'elle dépêche à des Congrès de cheminots, à Roanne, Périgueux, Angoulême, le Havre, et ailleurs, exposent à ces masses son programme réformiste et « la nationalisation industrialisée ». Elles mettent ces *missi dominici* irrévérencieusement en minorité. Ce qu'il leur faut, à ces masses, c'est la révolution immédiate, par la Force, et, pour commencer, la soviétisation des services publics. La C. G. T. ne peut qu'« encaisser », et, de peur d'être abandonnée par le prolétariat, elle est forcée de ne jamais refuser son aide aux grévistes. Elle est à la remorque des agitateurs révolutionnaires (1). Elle est débordée par la mys-

(1) Cet article était écrit avant la grève générale du 1er mai. Les agitateurs extrémistes des cheminots ont placé la C. G. T. devant le fait accompli, et, une fois de plus, elle n'a pas osé leur résister. Le projet de « nationalisation industrialisée » qu'elle s'est enfin décidée à publier n'aboutit, en fait, qu'à la soviétisation du service public des transports ferroviaires.

tique dont elle a illuminé les masses et les méthodes qu'elle leur a enseignées. Ces méthodes procèdent uniquement de l'esprit révolutionnaire et de l'internationalisme. En cela la C. G. T. et les masses prolétariennes commettent encore une double erreur psychologique.

La France est, en effet, foncièrement, un pays d'ordre, de liberté et de justice. Elle aime aussi la clarté et la sincérité, et elle est patriote. Comment l'opinion ne protesterait-elle pas contre des méthodes de désordre, de violence, d'atteinte à la liberté du travail, de négation du patriotisme ? Comment le peuple de France, si attaché à ses droits individuels et à la propriété, ne s'insurgerait-il pas contre un système qui, au moyen de « la dictature du prolétariat », tend à la domination d'une classe au détriment de l'immense majorité du pays, et à la dépossession de ce qu'il a acquis par son travail et par son épargne? Comment son patriotisme ne réprouverait-il pas un internationalisme que les Allemands, héritiers directs de la doctrine de Karl Marx, ont cyniquement répudié lorsque, dans les derniers jours de juillet 1914, Jaurès et Jouhaux, pèlerins naïfs, se sont rendus à Liége pour demander à Legien que la Sozialdémokratie tienne la promesse solennelle, souvent faite au prolétariat universel, de s'opposer, le cas échéant, à une nouvelle guerre? Comment ne s'indignerait-il pas, le peuple de France, contre la C. G. T., réformiste dans ses paroles et inlassablement révolutionnaire dans ses actes?

Où l'erreur psychologique de nos socialistes révolutionnaires s'avère tout à fait grossière, c'est quand ils espèrent leurrer les paysans par des artifices de langage et des promesses illusoires. Leurs propagandistes déclarent maintenant que la révolution sociale ne dépossédera pas les paysans et même qu'elle leur donnera les terres des grands domaines « nationalisés » :

Le socialisme, a écrit M. Cachin dans l'*Humanité*, ne menace nullement la situation des petits paysans, ni des fermiers, ni des métayers, ni des salariés agricoles.

Qu'est-ce à dire? Le dogme socialiste de la suppression de la propriété individuelle serait donc une hérésie au regard de la propriété rurale? Voilà, pour le moins, une singulière contradiction! Mais cette contradiction n'est qu'une hypocrisie vraiment trop facile à démasquer. La vérité est beaucoup plus simple.

La C. G. T. a compris que les cinq ou six millions des ouvriers de l'industrie formaient d'assez maigres bataillons en face des vingt et un ou vingt-deux millions de ruraux, propriétaires, fermiers, métayers et salariés agricoles, et elle fut effrayée par cette disproportion de forces. Alors, elle s'est dit qu'elle n'avait aucune chance de réussir la révolution sociale si les paysans croyaient qu'on les déposséderait de leurs terres, et qu'il fallait leur faire croire le contraire. Espère-t-elle les tromper, et qui ne voit ici la grossièreté de son erreur psychologique?

La possession de la terre, la propriété individuelle du sol, a été, depuis la Révolution de 1789, la grande, l'unique passion, l'obsession constante du paysan français. Il n'est pas de subtilité capable de l'y faire renoncer, et l'on peut dire avec assurance à la C. G. T. et à ses propagandistes qu'ils perdent leur temps, leur encre et leur salive. Leur phraséologie et leurs roueries n'auront aucune prise sur les paysans français. Le jour où la révolution sociale voudra s'emparer de la terre, ils n'auront même pas besoin de décrocher les fusils des cheminées ou de saisir leurs faulx : ils l'affameront, et elle capitulera. Mais ils pourraient bien tout de même décrocher les fusils et saisir les faulx... Ecartons ce spectre de la guerre civile.

Il est manifeste, au surplus, qu'une partie de la classe ouvrière commence à s'apercevoir de l'erreur psychologique commise par les extrémistes révolutionnaires. Dans nombre de congrès, des voix se sont élevées pour faire observer qu'une des causes de l'échec de la grève des cheminots du 28 février résidait dans l'hostilité que lui avait témoignée l'opinion. Mais il est juste de dire que toujours

quelque congressiste, en reprenant à son compte la formule de Karl Marx sur « la Force accoucheuse des sociétés », n'avait aucune peine à triompher de ces conseils de modération et de prudence.

Est-il besoin de rappeler que la nouvelle répartition de la richesse, qui s'est produite en fonction de la guerre, a surtout avantagé les cultivateurs ? La statistique des droits sur les mutations foncières le prouve surabondamment. Ce phénomène économique et sociologique, d'une indéniable importance, contribuera certainement à augmenter la défiance des ruraux pour les avances suspectes du collectivisme.

Enfin, une dernière observation s'impose. L'erreur psychologique inhérente aux méthodes révolutionnaires s'aggrave du dommage qu'elles causent à la vie nationale quand elles tendent à la désorganisation des grands services publics. On comprend, certes, le calcul de la C. G. T., qui, en cherchant à attirer les fonctionnaires et les ouvriers de ces services publics, espère engendrer une perturbation économique d'une telle intensité qu'elle croit pouvoir atteindre plus facilement son but. Seulement elle heurte l'immense majorité des citoyens dans leur respect de la légalité, et, en même temps, dans leurs intérêts, dont la satisfaction est subordonnée à la régularité de la vie sociale, et dans des habitudes auxquelles ils tiennent par-dessus tout. Si, en effet, dans les sociétés modernes, tout progrès, en multipliant les besoins, se traduit par une complication des rouages sociaux, la masse, qui bénéficie du progrès, considère que les agents chargés de mettre ces rouages en action ont vis-à-vis d'elle des devoirs impérieux, et que le sabotage de leur travail ou la désertion de leurs postes sont d'intolérables violations du contrat synallagmatique qui les lie à elle, et les lèsent profondément dans ses intérêts (1). L'opinion se retourne naturellement contre ces agents défaillants, et, par cela seul, le calcul de la C. G. T.

(1) *La continuité de la vie sociale.* — Mercure de France, 15 mars 1920.

constitue encore une erreur psychologique non douteuse.

Mais le mouvement qui entraîne un certain nombre de fonctionnaires de tous ordres à adhérer à la C. G. T. et au collectivisme marxiste est, lui aussi, une stupéfiante erreur psychologique. A qui feront-ils croire que leur adhésion est provoquée par une conviction raisonnée et un irrésistible appel de conscience? On ne s'avance pas beaucoup en affirmant que très peu de ces fonctionnaires ont pris la peine d'étudier le collectivisme marxiste et d'en mesurer les conséquences sociales. Dès l'abord, ils ont prétendu qu'en adhérant à la C. G. T. i s voulaient se rapprocher de la classe ouvrière et la faire bénéficier de leur expérience, de leurs traditions professionnelles de dignité, de méthode et de mesure. L'événement prouve que cette louable ambition ne s'est pas réalisée. En revanche, il est apparu que ces fonctionnaires avaient été immédiatement imprégnés par la mentalité du collectivisme marxiste. Ils en ont adopté les méthodes et ne se sont pas aperçus qu'à de telles pratiques ils abdiquaient précisément leur dignité professionnelle.

Peuvent-ils ignorer, d'ailleurs, que, dans la société collectiviste, si l'Intelligence était mise à contribution pour donner l'impulsion au système, elle occuperait, finalement, une situation inférieure, parce que ce système repose sur la dictature du prolétariat manuel?

Erreur psychologique, par conséquent, de la part de ces fonctionnaires, qui ont vu uniquement dans l'adhésion à la C. G. T. un moyen de pression sur les pouvoirs publics, afin de faire relever leurs traitements, et qui, une fois engagés dans l'engrenage, réclament la soviétisation de leurs services respectifs pour les exploiter à leur profit, et au dam de la collectivité nationale.

§

Il ressort, par conséquent, de cette série de confrontations psychologiques, que le collectivisme marxiste est en opposition avec l'opinion par la doctrine aussi bien que par les

méthodes. Il peut provoquer des mouvements qui nuiront gravement à la vie nationale, mais il est en mauvaise posture pour prétendre imposer un changement d'institutions.

Est-ce à dire, cependant, que la société doive s'endormir sur le mol oreiller de la confiance et du dédain, ou dans la sécurité commode de l'indifférence ? Elle commettrait alors, à son tour, une erreur psychologique dont elle pourrait avoir à se repentir.

Il n'entre pas dans notre sujet, — et nous n'avons pas la prétention de l'avoir épuisé, — d'examiner en détail les actes par quoi est susceptible de s'exercer cette légitime et nécessaire défense. Ils sont d'ordre gouvernemental, parce que l'Etat, entité sociale, est le gardien de la propriété, le défenseur de l'autorité, le porteur des Tables de la Loi et du glaive de la Justice, et que cela lui crée des obligations et des responsabilités... qu'il n'a que trop méconnues depuis quarante ans. Seulement, ces actes sont également d'ordre individuel et collectif, et tout citoyen ou groupement social qui laisse l'opinion s'égarer à son détriment se voue à la décadence et aux pires dangers.

Il va sans dire, au surplus, que la défense sociale doit s'entendre en harmonie avec l'évolution inéluctable qui est l'incessante accoucheuse pacifique des sociétés. Des indices certains permettent d'affirmer que l'opinion comprend de plus en plus la nécessité de défendre la société (1) contre les entreprises catastrophiques du socialisme révolutionnaire. Il est l'infime minorité de la nation. La société a tous les atouts en mains, et il faudrait vraiment qu'elle soit bien veule et bien maladroite pour perdre la partie.

LOUIS NARQUET.

(1) Les bonnes volontés qui se sont offertes de toutes parts, pendant la dernière grève, pour remplacer les agents défaillants, en sont l'éclatante démonstration.

AU MATIN FRAIS

—

Ingénieur des Mines breveté, chef d'exploitation de la Cooper Haussmannlichergesellschaft, Herr Linten était envoyé en mission pour reconnaître aux Indes des gisements exploitables.

Un mètre quatre-vingt-dix, face rouge, déjà bedonnant, de cervelle méthodique et simplifiante, ne comprenant que l'expliqué, convaincu de l'indiscutable supériorité germanique sur tous les points de la pensée ou de l'action humaine, il était le type parfait de l'homme qu'un latin voit avec plaisir à la tête d'une entreprise où il a mis des capitaux, mais avec joie au bout de son fusil, le jour venu.

L'Inde du Nord traversée très vite. Un coup d'œil à Peshawar : cuivre direction ouest-sud, pandage sud. A exploiter quand le chemin de fer sera à voie double.

Nord de Lahore : fer et charbon gras. Pas intéressant, trop d'exploitations.

Calcutta : belle ville, bons hôtels, belles filles.

Les indigènes négligeables. Main d'œuvre médiocre, pas d'initiative. Bons scribes sous une main ferme.

Les idées de Herr Linten n'allaient pas plus loin.

Et il roulait dans le car du rapide de Madras, vers l'Inde du sud aux rizières moites, aux forêts denses, à l'ombre chaude, aux temples triangulaires, au parler nouveau.

Linten souriait en songeant aux avis que lui avait donnés son Consul à Calcutta !

Ah ! ces Allemands du Sud ! Quels rêveurs ! Des dangers ? Des mœurs nouvelles ?

Bah ! Ne s'en était-il pas tiré, dans le Nord ?

« Vous avez, jusqu'ici, été constamment accompagné d'Européens connaissant le pays et la langue. Vous allez être isolé avec un boy inconnu comme seul interprète. Je ne veux pas avoir l'air de dramatiser, mais dites-vous bien que, sur dix indigènes, huit désirent votre mort parce que vous êtes blanc, et deux pour piller vos bagages.

« Notre prestige d'Européen qui a l'autorité derrière lui suffira à vous préserver, mais quand vous serez à plus d'un jour de marche d'un poste ou d'une station anglaise, ne perdez jamais ceci de vue : le choléra, le soleil, les serpents peuvent tuer un homme en deux heures ou tout au moins être rendus responsables de sa mort... Et (passez-moi le détail macabre) tout cadavre doit être enterré moins de six heures après la mort... Au bout d'un jour l'autopsie est impossible.

« Ne croyez pas que je dise cela pour vous effrayer, je sais que c'est impossible. (L'ingénieur s'inclina, flatté.) Mais il faut que vous soyez averti du danger. Soyez extrêmement prudent vis-à-vis des natifs. Pour un œil non exercé il y a bien peu de différence entre un coolie à qui vous pouvez impunément rompre les os, et un prêtre qui, pour un coup porté, vous ferait tout simplement coffrer pour trois mois, suivant la loi anglaise, s'il ne pouvait expliquer votre soudaine disparition par quelqu'une des raisons dont je vous parlais tout à l'heure : choléra, serpents.... »

Deux heures durant, le diplomate avait ainsi fait la leçon à son compatriote. Le baron von Hirsch ne tenait pas à ce que le bon renom allemand eût à souffrir d'une incartade de cet hambourgeois lourdaud, qu'il méprisait un peu d'être si raide, si teuton, sans culture.

La valeur énorme de Linten l'avait seule empêché de lui adjoindre bon gré mal gré un guide expérimenté. On ne peut guère donner de conseils à un homme qui contrôle un capital de vingt millions de marks.

Seul dans le wagon qui l'emportait au Sud, le colosse se gaussait de l'aristocrate brun, aux mines dédaigneuses, du bohémien racé devant lequel il s'était senti timide et gêné, et haineux.

Il changea de train à Trichynopoli, gagna de nuit Madura, par une température de 48° dans le compartiment. Son but précis était le second contrefort des monts Nilghiris, où on lui avait signalé la présence de blende argentifère.

En bonne machine faisant bien son métier de machine, Linten partait le lendemain soir en tanga, avec, juché sur la seconde charrette qui portait les bagages, un boy interprète fourni par le patron métis de l'hôtel.

La nuit de lune était lourde, étouffante. Les grands multiplians, aux troncs irréguliers, semblaient de pierre, blancs de lumière, tachetés du noir sec de l'ombre. Les feuilles immobiles faisaient la route blanche et noire de rayons contrariés ; et la plaine, alentour, s'estompait sous une buée grise de poussière, de fumée, et des dernières vapeurs des rizières achevant de se dessécher.

Le grincement des roues, le bruit doux des sabots des petits bœufs sur le tapis épais de poudre recouvrant le chemin, le grelot léger de leur harnais, s'unissaient au chant des garris wallas, longue plainte nasillarde, heurtée par les cahots qui secouaient les tangas.

Linten, voyageant pour voir de la blende argentifère et non un clair de lune, dormait, congestionné, le col ouvert, suant, écrasé de chaleur et de lassitude.

A l'aube, abruti, ahuri, il arriva au premier Dag Bengalow de la route, Soosie Dolma Ghat.

Un temple célèbre était dans les parages. Linten, en s'aspergeant d'eau froide, consacra cinq minutes à penser à sa famille, là-bas à Hambourg, à son grand fils, étudiant à Born, à Catherine, si blonde, à Anna, sa femme. Il ne s'attendrit pas, mais songea avec fierté qu'il était en train de gagner pour eux son troisième million.

Il s'était imposé d'écrire chaque semaine une lettre de huit pages à son fils, et une de quatre à sa femme : ces pages étaient dures à remplir. Il se dit que la description d'un temple païen, vestige de la superstition antique, serait intéressante et dériderait les siens, « lui fournirait de la copie ».

Il s'octroya un jour de congé et, muni d'un guide du pays bafouillant l'anglais, il partit à pied, sous le soleil rude de midi.

Le temple s'élevait au creux d'un vallonnement aride.

Une première enceinte carrée de pierre grise, percée d'une seule porte. Puis le parvis carré et l'étang.

Des ylangs-ylangs fleuris épandaient dans l'air brûlant leur languide senteur. Quelques fervents se baignaient encore dans l'eau boueuse et fétide. De petites tortues rouges et noires flottaient béatement,et les singes sacrés,les grands cynocéphales au masque bleu et à la barbe blanche,jouaient avec les guirlandes de jonquilles pendues aux branches basses de deux multiplians. Linten regarde. Rien d'original. En arrière de l'étang, carré, le temple.

Pyramide rectangulaire se terminant par une arête horizontale.

Les faces sont garnies d'idoles ridicules, représentant des singes, des hommes. Certaines sont obscènes.

L'Allemand prend des notes; puis, d'un pas délibéré, veut pénétrer par la porte basse du temple même, du Sanctum.

Son carnet à la main, large et haut, la face colorée, les moustaches rousses en bataille, il va, ses larges semelles battant régulièrement les dalles de granit noir.

L'ogive aux sculptures légères, qui est l'entrée du temple souterrain, est toute enguirlandée d'ylangs-ylangs, de coucous, de petites roses pompon rouge vif, de jasmin et de gardénias.

Il vient du couloir sombre où bougent les flammes jau-

nes des lampes de terre un vent chaud et fort, odeur à la fois d'humanité, de moisi et d'encens. La porte semble la bouche de quelque gigantesque dieu qui mangerait des hommes et des fleurs.

Accroupi sous le portique, un petit vieillard à longue barbe mince et blanche murmure une litanie sans fin, les yeux vagues.

Un yoghi à face de Christ, ses longs cheveux ondulés couverts de cendre, le front barré de trois raies d'ocre rouge, est assis, nu, sur une peau de daim, et ses yeux, des yeux au regard pénétrant et dur, fixent l'Allemand.

Trois grands cynocéphales à favoris bleus jouent sur les sculptures basses et grognent en apercevant l'Européen.

Le guide, resté en arrière, voit où Linten veut aller, et court :

— Sir, il est interdit aux blancs d'entrer dans le temple !

Linten hausse les épaules et continue.

Il va franchir le seuil... D'un bond, le petit vieillard et le Brahme sont debout. L'Allemand pousse brutalement le vieillard et veut passer. Mais l'homme aux yeux profonds saisit un gourdin et dit très vite quelques mots tamouls où Linten devine une insulte.

L'ingénieur est brave, il se tourne vers son guide tremblant :

— Dites à ce saltimbanque de me laisser, ou il pourrait en cuire à ce mendiant.

Les yeux du guide s'agrandissent de stupéfaction, et il ne répond mot.

Alors le blanc lance son poing en avant et frappe le yoghi à l'épaule.

Dans le même temps, il se sent tiré en arrière, et pousse un cri... Un des singes a planté ses longues dents dans sa cuisse, et ne lâche plus. La douleur est horrible. Vite, Linten sort son revolver, et le singe tombe, la tête éclatée comme un œuf.

Sans rien comprendre encore à ce qui lui arrive, Linten

est terrassé. Il se sent lié de cordes fines. Des mains noires à paumes roses passent devant ses yeux.

De tous les coins de l'enceinte des hommes sont accourus.

Ils sont plus de trois cents qui gesticulent et crient autour de l'ingénieur ligotté.

Mais un vieillard fend la foule. Il parle, et tous se taisent aussitôt. Linten s'entend dire en un parfait anglais :

— Vous serez poursuivi par le Dieu dont vous avez tué une incarnation. Hannuman ne pardonne pas à ceux qui l'offensent. Si vous n'aviez fait que frapper le saint homme qui s'opposait à votre sacrilège, je vous déférerais à la justice anglaise, et vous seriez condamné à la prison. Mais j'aime mieux vous abandonner à la justice d'Hannuman. Vous serez mort avant que le soleil se relève.

Il dit ensuite quelques mots à la foule.

Deux hommes saisissent Linten et l'emportent comme un ballot jusqu'à l'extérieur du temple où ils l'abandonnent toujours entravé.

Fou de rage impuissante, il hurle à plein gosier. Enfin le guide s'approche et le délivre.

Il se relève, moulu, hésite un instant, puis reprend en boitant le chemin du Dag Bengalow. Il interroge le guide qui évite son regard.

Il va revenir à Madras, et, là, porter plainte contre ce prêtre insolent qui l'a pris pour un enfant en cherchant à l'intimider, dans le but, sans doute, de lui extorquer de l'argent.

Le guide répond par de petites phrases approbatives et affirme que sûrement le prêtre sera pendu.

Ils mirent deux heures pour revenir, sous le soleil.

La jambe de l'ingénieur enflait, et il sentait sa douleur s'engourdir peu à peu.

Rentré, il prit sa température et se trouva de la fièvre.

Quand il se fut pansé antiseptiquement et qu'il eut fait

couler sur lui l'eau froide du tub, il déjeuna et reprit sa lettre.

Comme il la terminait, la nuit tombait, soudaine, et la lune apparaissait déjà, énorme et rouge sur l'horizon brumeux.

Linten dîna en buvant une bouteille entière de vieux Porto, puis, la tête bourdonnante, il s'allongea sous la moustiquaire, un revolver à portée de la main, sous le traversin dur.

Il commença aussitôt un rêve ridicule, où il se voyait aux prises avec des bandes de singes à barbe bleue, au milieu d'un jardin aux parfums écœurants.

Il s'éveille. Il lui semble que quelque chose de blanc remue au-dessus de son lit, et il fixe l'ombre. Non... rien.

Au dehors, sous la fenêtre grillée, il entend la lente mélopée que chante son boy en rêvant à la lune. Ailleurs, tout est silence. Seule une odeur puissante de fleurs l'étonne. Il se sent la tête lourde, se tourne pesamment et se rendort.

Cette fois il ne s'est pas trompé, quelque chose a effleuré son visage.

Il ouvre les yeux. Un gros bouquet de fleurs, aux senteurs âcres et lourdes, se balance à un pied de sa tête.

Sa moustiquaire a disparu : « Je rêve encore. » Il se rendort.

Soudain il étouffe, et s'éveille net, les idées claires.

Il veut se mettre sur son séant... Impossible. Il veut porter la main à son cou pour arracher le col du pyjama qui l'étrangle... Mais ses mains sont liées au bois du lit par des cordes d'étoffe souple et humide.

Linten, brusquement, a peur, atrocement peur. Un froid douloureux hérisse son poil.

Il étouffe, et maintenant sent qu'il a autour de la gorge une corde d'étoffe souple et humide. Ses yeux font le tour de la chambre, et il voit, sortant entre les barreaux de la fenêtre, un long bambou avec un bouquet au bout d'une corde, et un crochet de fer sortant du bouquet. Il comprend.

Du dehors, on a tiré la moustiquaire, et on l'a anesthésié avec quelque drogue et le parfum des fleurs.

Linten râle. L'air arrive insuffisamment dans sa poitrine qui halète. Il ne peut plus hurler, il étouffe... pas tout à fait pourtant. Mais, à chaque seconde, le sang bat plus fort à ses tempes et il lui semble que les veines de son front vont se rompre sous la pression terrible qui les gonfle.

Il devine qu'il va mourir là, assassiné, et il tend ses muscles, les membres tremblants de l'effort qu'il fait.

Il ne veut pas mourir... ne pas mourir.

— Vous voyez, Sir, que le Dieu sait se venger.

Quelqu'un a parlé anglais. L'Allemand se devine sauvé et cesse de distendre ses bras et ses jambes. Mais, soudain, il voit, se penchant sur sa face, le visage aux traits fins du prêtre de Toolsi-Bag, et Linten ne peut que râler plus lentement. Déjà il entend des cloches qui sonnent, comme au printemps de sa vie, à Marienbourg, sonnaient, aux jours de fêtes, les cloches de Sainte-Hedwige.

Sur la muraille blanche il voit se former de grands cercles lumineux alternativement rouges et verts... et il souffre, de son cerveau distendu. Il revoit, très vite, entre deux des douleurs aiguës qui se rythment sur ses pulsations, sa maison de Hambourg, sa famille et lui-même.

Puis, au sommet du crâne, il a une exquise sensation de fraîcheur. L'impression de congestion cesse. Une douceur presque voluptueuse envahit tout son corps. Encore un cercle violet sur le mur... puis rien... la nuit...

L'artère s'est enfin rompue. Linten est mort.

Le prêtre le regarde un instant. A gestes précis et menus, il rejette au dehors la perche de bambou, détache du cou énorme et bleu le lien de coton tressé qui s'est resserré en séchant. Il dénoue les bandes de coton qui liaient les membres. Les cordes disparaissent dans sa ceinture, et ses fines mains brunes massent vivement les membres et le cou.

Il déchire le col de l'ingénieur et dispose l'étoffe dans ses mains crispées.

Leste, il remet la moustiquaire sur les quatre montants du lit, et appelle.

Tremblants, le boy et le gardien du Dag Bengalow entrent dans la pièce.

Le prêtre donne des ordres :

— Envoie un courrier à l'Anglais Juge. Laissez les bagages intacts. Regardez : il a suffi que je l'en supplie pour qu'Hannuman punisse le sacrilège.

Les deux Hindous lancent un regard furtif sur la face écarlate et les larges yeux bleus horrifiés, et se retirent en glissant.

. . . .

Le *Times of India*, 14 juin 19..

Nous apprenons avec regret la mort de Herr Linten, ingénieur en chef de la Haussmannlichergesellschaft, en mission à Sossy Doolna. L'honorable ingénieur a succombé à une congestion de chaleur, ainsi qu'ont pu le constater le docteur Johnson et le député commissaire Jeffry, que le gardien du Dag Bengalow, plus intelligent que nombre de ses pareils, avait immédiatement fait prévenir.

JEAN PILINSKI.

POÈMES

—

POÈME BISONTIN

Petits jardins si verts, si verts
qu'au bout des porches entr'ouverts
on devine charmants et vagues :
tout un arbre en fleur à la fois,
quelque banc de marbre ou de bois,
un jet d'eau droit comme une dague...
et puis, l'odeur des buis amers...

Petits jardins cernés de fer,
joyaux des hôtels vénérables,
vous ne connaissez pas l'ardeur
d'un jour de feu, mais la blondeur
des soirs glissants sous les érables.

Enchâssés dans des gris obscurs,
votre horizon n'est que les murs
de ces logis aux airs de nonne
et des fenêtres à meneaux ;
quelquefois, sous de blancs rideaux,
la coiffe d'une vieille bonne...

Décor subtil en profondeur !
un puits de silence !... Candeur
du lin, des visages, des âmes ;
calme souverain, monial,
fait pour un cérémonial
d'abbesse aux mains de grande dame !...

Petits jardins, si verts, si verts,
asiles au rêve entr'ouverts,

mieux que, dans la coupe, une rose,
entre vos grilles aux tons roux
et vos sombres gazons, si doux,
le cœur repose.

—

MATIN

Matin enveloppé de bleu, vert des prairies
Intense, débordant au long des eaux fleuries
D'azur léger, de rose et de rais de soleil...
O douceur de l'îlot s'éveillant du sommeil
De l'ombre !... Des rameaux, de leurs pointes, agacent
Le fleuve qui s'enfuit, rieur... instants fugaces
Et qu'au creux de ce val on voudrait retenir,
Jeunesse que l'ardeur de midi va ternir
Et qui plaît comme plaît dans la lumière blonde
Un geste étincelant de laveuse sur l'onde.

—

LE CHIEN DU RÉMOULEUR

Traînant sa meule aux carrefours,
devant les boutiques, les cours,
il passe et jappe ;
puis, vers l'auberge où, sous l'auvent,
l'appelle du geste un client,
vite, il dérape...

Du soleil luit en son poil roux.
Oh ! le beau chien puissant et doux
que nul ne frappe !
Est-ce son maître qui conduit ?
On croirait plutôt qu'il le suit,
riant sous cape.

Et si l'homme aiguise un ciseau,
sur sa patte il met son museau,

car il attrape,
comme au vol, l'instant de repos,
lui qui ne manque pas ces os
lancés qu'il happe !

Et sous l'enseigne en fer forgé
qui laisse d'un cep allongé
pendre une grappe,
aussi bien qu'au creux du taillis,
il écoute un frais gazouillis
d'eau qui s'échappe...

En route pour le ravin bleu,
où le pré qui jaunit un peu
étend sa nappe !...
Et, cahotant sur les pavés,
en bas ils sont vite arrivés,
car le chien jappe !

ANNE HARDOUIN.

EN ASIE

LA QUESTION DU THIBET

—

Les pourparlers engagés entre le Gouvernement britannique et le Gouvernement chinois, au sujet du Thibet, qui furent interrompus sans résultat, il y a quelques années, après une conférence tenue à Simla (Inde), ont été repris. C'est là un fait qui passera inaperçu en Occident, parmi les préoccupations politiques et sociales, d'un intérêt plus immédiat, de l'heure présente. Le nom du Thibet est, en effet, inconnu du grand nombre et ne représente pour le public lui-même que la vague notion géographique d'une terre située quelque part, en Asie Centrale, dont il ignore tout ou qu'il se représente sous un aspect très peu conforme à la réalité. Nous aurions tort, cependant, de nous détourner indifférents du sort de cette contrée, car, à maints points de vue, tranchant fortement sur l'uniformité banale qui envahit notre globe, elle est la plus captivante, la plus merveilleuse qui soit.

Le Thibet conservera une place spéciale dans l'histoire, du fait qu'il aura été le dernier pays ayant interdit l'accès de son territoire aux étrangers. Cette interdiction maintenue jalousement, farouchement, pendant longtemps, n'est cependant plus guère, aujourd'hui, qu'une fiction, et, en examinant les récits des voyageurs qui ont visité le Thibet dans les siècles passés et ce qui se passe actuellement, on est en droit de se demander si les gouvernements sous l'autorité ou l'influence desquels les Thibétains se sont trouvés placés ne sont pas, pour une beaucoup plus grande part que les indigènes eux-mêmes, responsables de cette politique d'exclusion.

Quoi qu'il en soit, l'Angleterre, mue par le désir de se prémunir contre une avance possible des Russes vers la frontière septentrionale de l'Inde, n'a jamais respecté le vœu des Thibétains de garder leur sol vierge d'intrus.

Nombreux ont été les Hindous espions envoyés par elle pour relever la carte des régions avoisinant l'Himalaya ou pour recueillir d'autres renseignements utiles à sa pénétration, jusqu'à ce qu'enfin, en 1904, ses troupes violent la cité sainte du Lamaïsme et paradent, triomphantes, devant le palais même du Dalaï-Lama. Depuis lors, la suzeraineté de l'Empire du Milieu et de la République qui lui a succédé est devenue sans effet réel sur le Thibet, les vrais maîtres des destinées de ce pays étant à Londres et non plus à Pékin. La Chine, cependant, tenta un effort pour reconquérir sa situation d'antan. Des troupes furent envoyées au Thibet en 1910 ; on se battit férocement des deux côtés, et les Thibétains, profitant de fautes lourdes commises par les envoyés et les chefs militaires chinois, s'assurèrent la victoire. L'année dernière, ayant repris les armes dans la province orientale de Kham, ils ont, encore une fois, battu les soldats chinois et se sont établis dans plusieurs villes que la Chine avait réussi à incorporer dans la province frontière de Szechuan.

Les patriotes de la jeune République s'alarment, à juste titre, à la nouvelle de la reprise des pourparlers avec le Gouvernement Britannique, car ce dernier demande, impérativement, une rectification des frontières du Thibet, du côté des provinces chinoises de l'ouest : Kansou et Szechuan (c'est-à-dire en Amdo et Kham) et, en même temps, exige « l'indépendance » du Thibet, euphémisme diplomatique signifiant que ce pays deviendra une prolongation de l'Inde, sous le contrôle de l'Angleterre.

C'est donc une nouvelle amputation que subirait la Chine, déjà entamée de tant de côtés, et l'on peut compatir, en toute sincérité, à la profonde tristesse des Chinois éclairés, soucieux de la grandeur et de l'avenir de leur

patrie. Malheureusement, la situation est telle que leurs regrets et leurs efforts, même les plus nobles, ne peuvent avoir que peu d'effet. La Chine, divisée par des luttes intestines que rien ne parvient à calmer, en proie aux intrigues égoïstes de gens dénués de la plus minime parcelle de patriotisme et ne connaissant que leur petite ambition et leur petit intérêt personnels, ne peut guère songer à réduire les Thibétains par la force. Ses soldats sont trop occupés à s'entre-tuer et à se livrer au brigandage dans plus de la moitié de ses provinces, pour qu'une expédition sérieuse puisse être organisée. Quant à regagner la confiance et l'amitié des Thibétains, comme le Gouvernement chinois paraît s'y essayer, c'est là utopie. Sans parler des griefs qui ont pu exister dans le passé, les fonctionnaires chinois, civils ou militaires, qui ont, durant ces dix dernières années, été en contact avec les Thibétains, ont paru s'ingénier à plaisir à cultiver chez ceux-ci la haine de la Chine : exactions sans nombre, cruautés, maladresses, manque de tact et de finesse diplomatique, pire, peut-être, au point de vue des résultats, que les agressions sanglantes, tout a été accumulé par eux ; et, à l'heure même où des pacificateurs officieux, chargés de transmettre des promesses de réparation sont envoyés à Lhassa, pillage et meurtre perpétrés sur les Thibétains continuent aux frontières.

Ceux qui ont la charge du gouvernement du Thibet, le Dalaï-Lama et ses conseillers, ne sont point d'ignorants sauvages ; on aurait grand tort de le penser. Ils jugent, sans nul doute, la situation très sainement et, quels que puissent être leur rêves patriotiques et religieux, en ce qui concerne l'avenir de leurs pays, ils savent parfaitement ce que la proclamation d'indépendance du Thibet signifie pour eux aujourd'hui. Mais on ne lutte pas contre l'inévitable ! Le Thibet paie le prix de sa vie d'ermite, sans communication avec le monde et les choses qui se passent dans le monde. Il n'est pas organisé pour marcher de pair, au degré actuel de la civilisation matérielle, avec les

plus petites nations de l'Occident. Il ne peut être que vassal et, dans les conditions présentes, quelques grandes sympathies que l'on puisse éprouver pour la Chine et la petite élite des Chinois qui ne sont pas responsables du mal causé à leur pays par les égoïstes sans scrupules qui y perpétuent le désordre et la guerre civile, l'on ne peut s'empêcher de penser que la suzeraineté de l'Angleterre sera moins dure aux Thibétains que celle de la Chine, et que si cette Puissance restreint, dans une certaine mesure, leur indépendance, du moins elle leur offrira certaines compensations très appréciables, en l'état actuel de leur pays.

Les Thibétains forment une population de quelques millions de rudes et énergiques montagnards, intelligents, aptes à apprendre rapidement tout ce qu'ils jugent d'un intérêt pratique pour eux. L'amour du gain prédomine chez eux et y entraîne les traficants en des voyages qui, étant donnés l'état des régions qu'ils traversent et leur insécurité, transforment ceux-ci en expéditions aventureuses. La vie sociale de ce vaste et aride pays s'étendant, sans frontières bien démarquées, de l'Himalaya à la Mongolie et du Turkestan à la Chine, ressemble à celle de notre moyen âge. La souveraineté du clergé y est fortement établie. Le monarque absolu du pays en est le grand chef religieux, un pontife tenu pour supra-humain. Les voyageurs, peu nombreux, qui ont pénétré au Thibet se sont volontiers étendus, dans leurs récits, sur les mauvais côtés de ce clergé innombrable, et il n'y a pas à nier que ceux-ci existent ; mais ils n'existent pas sans atténuations. Des années de patiente observation de ce monde spécial m'en ont montré, en même temps que les défauts évidents, les qualités réelles et, en ce moment même, je serais ingrate et injuste envers mes hôtes, les lamas du grand monastère (1) où je demeure, si je passais celles-ci sous silence.

(1) Les monastères lamaïstes ne ressemblent point, comme aspect, à ceux des moines des pays occidentaux. Un monastère thibétain est une sorte de ville possédant des rues, des places, des temples, des salles d'assemblée et un nom

Nos moines du moyen âge étaient paresseux et gourmands, adonnés au négoce et épris d'avantages pécuniers plus que de perfection spirituelle. C'est chose connue et irréfutable. Faut-il, cependant, oublier complètement les quelques savants, artistes ou philosophes qu'abritèrent les cloîtres, et le grand nombre de bonnes gens simplement charitables qui portèrent la bure religieuse ? — C'est là un état social appartenant au passé ; nous nous en sommes délivrés, et nul ne peut même imaginer son retour, car il correspond à une mentalité qui n'est plus la nôtre. De même, le jour viendra, sans doute, pour le Thibet, où nombre de grandes lamaseries, aujourd'hui si pittoresquement et altièrement situées sur les crêtes des montagnes, tomberont en ruines, où l'élément civil s'accroîtra aux dépens du nombre des lamas. Cela paraît devoir être un inévitable effet de la civilisation étrangère et des conditions de vie différentes avec lesquelles, bon gré, mal gré, le Thibet va se trouver en contact ; mais ceci ne saurait excuser le mépris *a priori* dans lequel certains confucéistes chinois ou Occidentaux chrétiens englobent, indistinctement, tous les lamas et leurs sectateurs et encore moins le fanatisme des soldats musulmans déchirant les Ecritures sacrées dans les bibliothèques des temples, pour en faire des semelles de chaussures.

Il existe, parmi les religieux thibétains, un nombre plus grand que les observateurs superficiels ne le supposent d'individualités de valeur et, de-ci, de-là, quelques philosophes et penseurs à qui il serait peut-être difficile de trouver des égaux en aucun autre pays, si ce n'est dans l'Inde. Quant aux simple braves gens, ils sont légion. En fait, c'est là, je

bre plus ou moins considérable d'habitations privées, les lamas ne vivant pas en communauté, mais chacun, dans une maison ou, tout au moins, un appartement séparé. Certains de ces grands monastères comptent jusqu'à plus de dix mille lamas. La population de celui de Kum-Bum, où j'ai ma maisonnette, est évaluée à trois mille huit cents habitants. Le chemin de ronde encerclant l'agglomération doit avoir une longueur approximative de six à sept kilomètres.

crois, le trait le plus saillant de leur caractère : les Thibétains, tant lamas que laïques, sont de braves gens. Ils sont superstitieux, peut-être trop grands buveurs, et l'amour du profit se manifeste, parfois, d'une façon un peu exagérée dans leurs transactions ; mais, au fond, la masse de la population est suffisamment énergique, intelligente et saine moralement et physiquement, pour être capable de se développer et de tenir, un jour, une place honorable parmi les peuples de l'Asie.

Pour le moment, le Thibet en est à devoir choisir ses tuteurs ou, plutôt, à devoir subir ceux qu'on lui imposera. Si la Chine n'était pas plongée dans les conditions chaotiques où elle se trouve, si ses fontionnaires pouvaient traiter les Thibétains en concitoyens, au lieu de ne voir en eux que des serfs bons seulement à exploiter ; si, de leur côté, les Thibétains étaient capables d'entrer dans l'esprit moderne de la jeune République, il est certain que les deux parties trouveraient bénéfice à demeurer associées. En ce qui le concerne, le Thibet conserverait certainement mieux sa personnalité propre dans une union avec un pays auquel le lient des traditions d'ancienne date. Mais il n'y a guère à songer à une telle solution. Le fait brutal est que la haine des Chinois s'est implantée au Thibet, et le régime républicain, mal compris par eux, n'est pas en faveur auprès des lamas qui se consolent difficilement de la perte des subsides et des prérogatives dont ils jouissaient sous les derniers empereurs.

Il est probable que si la question se trouve être posée devant la Société des nations, aucune puissance ne s'opposera au désir du gouvernement britannique d'étendre son influence sur le Thibet. Sans doute, toutes les entreprises de ce genre violent, en principe, le respect des nationalités, promulgué par le président Wilson ; mais qu'y faire ? — Il y a loin de l'idéal aux choses réalisables et, si l'on se contente de ce qui est humainement faisable, c'est-à-dire de solutions boiteuses où la justice n'est lésée que le moins

possible, un protectorat britannique, avoué ou déguisé, sur le Thibet serait, à tout considérer, bienfaisant en plus d'une manière pour ce pays.

L'établissement de celui-ci, surtout si une rectification de frontière du côté de la Chine doit le précéder ou l'accompagner, exige une mesure essentielle. Tout d'abord, la nation tutrice devra, sans ambiguïté, ouvrir les frontières du Thibet. Il semble impossible que les habitants de Kham ou d'Amdon, qui trafiquent largement avec les Chinois et sont libres de le faire avec n'importe quel étranger, se voient privés de ce droit et séparés du monde par une mesure rétrograde qui leur ferait promptement regretter l'administration chinoise qu'ils maudissent aujourd'hui. D'autre part, si le régime de la porte ouverte est maintenu pour ces territoires, il paraît difficile d'en conserver un autre à l'usage des provinces centrales du Thibet, scindant ainsi en deux zones la contrée que l'on prétend unifier. Il serait surprenant de voir interdire aux Chinois, même s'ils doivent renoncer à leur suzeraineté de longue date sur le Thibet, le droit de continuer, du moins avec celui-ci, leurs relations commerciales séculaires. La question définitivement réglée, rien ne pourrait plus expliquer la défense faite aux Chinois de franchir la frontière indo-thibétaine et de transporter, eux-mêmes, leurs marchandises dans un pays en paix avec le leur. Il semblera aussi que, puisque le vœu d'isolement des Thibétains n'a pas été respecté et qu'une puissance occidentale s'est établie chez eux y introduisant, à son gré, ceux des nationaux qu'elle désire, il n'est pas possible à celle-ci d'exclure du pays les citoyens des autres nations amies qui, dans un but scientifique, commercial ou un autre dessein honnête quelconque, souhaiteront parcourir le pays et s'y établir. Avons-nous songé à fermer, à qui que ce soit, les portes de l'Indo-Chine ou du Maroc ? Et ce que la République chinoise a décidé en principe : l'ouverture à la circulation de tout son territoire — qui, à cette époque, comprenait le Thibet et le comprend encore en droit,

sinon en fait, à l'heure actuelle — pourrait-il être annulé par un pays qui, à juste titre, se croit parmi les pionniers du progrès, le jour où il succéderait officiellement à la Chine, dans la tutelle du Thibet? Personne, évidemment, n'y songe.

L'Angleterre allant au Thibet n'a point, d'ailleurs, à se cacher des autres nations et à rechercher le secret comme si elle s'y livrait à quelque ténébreuse besogne. Espérons-le, la guerre qui vient de finir nous a montré le danger pour tous et inspiré l'horreur des manœuvres sournoises. Les Anglais, s'ils doivent s'y établir complètement, feront œuvre utile au Thibet. Ils assureront la sécurité des routes, bien précaire aujourd'hui, débarrasseront le pays des bandes de brigands qui l'infestent, établiront plus d'équité dans les relations entre fonctionnaires et administrés, ouvriront des écoles et des hôpitaux et veilleront à la conservation des bibliothèques où dorment, sous la poussière, maints ouvrages précieux pour les Orientalistes, appartenant à l'une des plus brillantes époques philosophiques de l'Inde, et introuvables, de nos jours, dans leur pays d'origine. A côté de cela, ils feront profitablement leurs affaires, c'est certain. Si l'on doit les en blâmer, il faut aussi que se condamnent, eux-mêmes, tous ceux, à quelque pays qu'ils appartiennent, qui parlent « d'expansion coloniale » sans songer que ces mots sonores, réduits à leur stricte signification, doivent s'énoncer : larcin.

L'on peut regretter que le Thibet perde sa sérénité de terre vierge et s'ouvre aux entreprises financières prosaïques. Une humanité plus artiste ou plus mystique que la nôtre eût, peut-être, voulu conserver intacte cette terre silencieuse et étrange, érigeant au plus haut point de notre globe ses pics neigeux, ses steppes immenses et ses lacs aux froides eaux bleues. De même que les Américains ont sagement réservé au milieu de leur pays, qu'envahissaient les usines et les cultures utilitaires, le Parc national où l'homme peut se délasser de la civilisation artificielle en repre-

nant quelque peu contact avec la nature laissée libre d'être elle-même, ainsi eût-il été beau et salutaire de garder sur la terre dénaturée par l'ouvrage de l'homme quelques milliers de kilomètres de solitudes impolluées, sorte de temple à la quiétude d'asile, à l'usage de ceux que n'a point enivré le rêve fiévreux de l'activité ou qui s'en sont réveillés.

Vains songes !... Le Thibet ne peut échapper au sort commun... Les Russes l'ont convoité, jadis, et les Japonais, si singulier que cela puisse sembler en raison de la distance existant entre les deux pays, y mènent de mystérieuses intrigues. Si bonne garde que fassent les Anglais à la frontière indo-thibétaine, des agents japonais, peu soucieux d'effectuer le long voyage à travers les steppes du nord, ont pénétré de ce côté, dans le Thibet, y ont séjourné et y vivent encore actuellement. L'état de santé précaire du Résident britannique préposé aux affaires thibétaines, et bien connu d'eux, leur a fourni maintes occasions favorables, dont ont aussi profité, pendant la guerre, les agents à la solde de l'Allemagne et des nationalistes hindous, pour mener une propagande active jusque dans les recoins les plus perdus de la forêt de l'Himalaya et du Thibet méridional, s'efforçant ainsi de créer des difficultés au Gouvernement britannique. Nombre de Thibétains, à cette époque, attendaient de bonne foi l'arrivée des troupes allemandes dans leur pays, tandis que d'autres voyaient, dans un avenir très proche, les Japonais maîtres de l'Inde. Personne ne croyait à notre victoire ; et il n'est pas certain que tous y croient, aujourd'hui qu'elle est un fait accompli. Un de ces traficants hardis qui a voyagé de l'Inde en Mongolie, une individualité intelligente de sa caste, me répondit tranquillement le jour où je lui annonçai notre triomphe : « C'est impossible, nul ne peut vaincre les Allemands ! »

Les travaux d'approche des émissaires japonais, qui semblaient incompréhensibles, s'expliquent aujourd'hui que l'Empire du Soleil Levant affiche ouvertement ses préten-

tions sur la Mongolie. La route est ouverte d'Ourga vers le sud, et certains commencent à parler de la formation d'un vaste Etat réunissant toutes les populations de foi lamaïste sous un protectorat japonais.

L'Angleterre est, certainement, aujourd'hui, en meilleure place qu'aucune autre puissance pour s'assurer la prédominance au Thibet. Le serait-elle encore dans quelques années ? — Qui peut le prévoir à l'époque de bouleversements que nous traversons, quand le sort de la Mongolie, de la Sibérie et de toute l'Asie Centrale est si incertain ? Il n'y a donc pas à s'étonner que ses diplomates se montrent désireux de régler au plus tôt la situation du Thibet. Et, puisque celui-ci paraît devoir subir son destin de vasselage, les meilleurs maîtres qu'on puisse lui souhaiter, parmi les compétiteurs actuels, sont certainement les Anglais. Si peu que les intéressés eux-mêmes s'en doutent, il y a des points de contact entre les deux races, et, en s'inspirant de sentiments équitables des deux côtés, il est possible que chacune des parties de ce marché y trouve finalement des avantages. C'est le mieux que l'on puisse espérer dans un monde où, en dépit de toutes les Ligues des Nations, l'égoïsme demeure la racine et le mobile de tous les actes des individus comme des nations.

Quelques-uns nous annoncent à brève échéance le retour du Messie qui doit établir le règne de la Justice intégrale. Mais, en attendant, contentons-nous du moins de mal possible, et puissent les petits, les faibles — hommes et peuples — s'assurer, entre les grands et les forts, ceux des « Protecteurs » qui pourront les défendre contre des avidités plus dangereuses pour eux, ne pas rompre complètement leurs traditions ancestrales et leur laisser l'espoir de pouvoir marcher vers l'avenir, non point *sous* eux, mais *avec* eux.

Bonne chance au pays des Lamas *avec* le Gouvernement britannique.

ALEXANDRA DAVID.

LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE EN PROVINCE

—

Nous nous flattons d'avoir acquis une intelligence positive, mais nous n'avons encore que des lueurs d'intelligence constructive ; nous nous préoccupons peu ou fort mal de l'avenir. Lorsque l'esprit constructif se sera étendu et généralisé, il est probable que l'on apportera un soin méthodique à la préparation du progrès. Tout le progrès matériel dépend du travail des laboratoires de recherches. Or nous les laissons dans une honteuse pénurie.

Pour leur donner une activité intense, il faudrait les faire entrer dans une vaste organisation aux éléments bien coordonnés. L'essentiel aujourd'hui est d'utiliser les cadres et les ressources dont nous disposons ; on rendrait ainsi plus vite possible une telle organisation. C'est ce que l'on a voulu indiquer dans les pages suivantes.

De ces vues générales on exceptera les stations et les laboratoires de recherches agricoles, qui, grâce à la création récente du *Conseil supérieur* institué au ministère de l'Agriculture (1918), paraissent désormais assurés d'une bonne coordination. Comment coordonner les travaux des autres laboratoires tout en laissant à ceux-ci leur indispensable autonomie ? Comment pourraient-ils efficacement contribuer aux recherches si nécessaires à l'Industrie? Comment leur fournir des moyens financiers suffisants ?

Ces questions, appliquées aux laboratoires de la province, nous amèneront à une solution plus générale.

I

Le public ignore trop que les laboratoires des Universités

sont tout autant destinés à la démonstration et aux travaux pratiques qu'aux recherches originales. Presque tous disposent d'un nombre prévu de places attribuées non seulement aux étudiants immatriculés, mais aussi à toutes personnes justifiant de connaissances spéciales et déclarant la nature du travail auquel elles désirent se livrer. Une rétribution minime leur est demandée et, dans bien des cas, elles peuvent être exonérées de tous droits.

Longue serait la liste des travaux et des découvertes sortis de ces laboratoires, ne faudrait-il citer que les recherches d'anatomie et de physiologie générales d'Arloing et Chaveau et de M. Testut; d'anatomie clinique des centres nerveux de Grasset, les études médicales de MM. Bergonié, P. Courmont, Ferré, Hugounencq, Sabrazès, les recherches de physique moléculaire de M. Devaux, qui ont permis la découverte des réactions moléculaires de tous les tissus vivants, les belles études de biogenèse de M. Raphaël Dubois, les recherches botaniques de MM. Beauverie, Decrock, Flahaut, Jumelle, Magnin, Mirande, de biologie générale et de zoologie de MM. Bataillon, Billard, Calvet, Charbonnel-Salle, Kœhler, Topsent, d'entomologie de MM. Guittel, Feytaud, de géologie, de minéralogie et de paléontologie de MM. Charles Barrois, Fournier, W. Killian, de physique de MM. L. Malclès, Houllevigue, Fabry, Reboul, Turpain, les si remarquables travaux de M. Paul Sabatier sur la synthèse directe des composés organiques, de M. Rivals sur les matières grasses. J'en passe une foule d'autres tout aussi importants.

Ces travaux sont relatés soit dans les *Annales* de chaque Faculté, soit dans les revues spéciales, soit enfin dans les publications, assez rares, consacrées à tel ou tel laboratoire, comme *Insecta*, du laboratoire de Zoologie de Rennes, les *Archives d'Electricité médicale et de Physiothérapie*, du laboratoire d'Electricité médicale de la Faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux, les *Annales de la station limnologique de Besse*. Il serait à souhaiter de les trouver

tous systématiquement résumés dans une publication spéciale ; les *Notices sur les travaux personnels des professeurs des Facultés* (Paris, Imp. Nation.) ont malheureusement cessé de paraître.

Il s'en faut que tous les laboratoires de même titre soient dans toutes les Facultés semblablement organisés. Ainsi le laboratoire de physique de la Faculté des Sciences de Marseille est, sans contestation, le premier du monde pour l'étude de l'optique. Poitiers possède un Institut de Physique richement pourvu en appareils pour l'étude des phénomènes électriques. On dira que les spécialistes ne l'ignorent pas. Ce n'est pas bien sûr. Dans l'intérêt de l'intercommunication scientifique, il devrait exister un catalogue comme celui qui fut établi pour les Observatoires et publié en 1890, l'*Annuaire de l'Observatoire de Bruxelles*, un catalogue indiquant d'une façon aussi complète que possible l'outillage spécial des laboratoires, leurs collections, leurs principaux travaux, de manière à faire ressortir les services particuliers qu'on peut en attendre (1).

A côté des laboratoires spécialisés par suite de l'orientation que surent leur donner leurs directeurs, il en existe d'autres spécialement créés et organisés pour répondre aux besoins régionaux ou profiter d'une situation exceptionnelle plus particulièrement propice à certaines études, comme le laboratoire de géologie de la Faculté des sciences de Lille, rattaché à l'école pratique des Hautes Etudes, et d'où sont sortis tant de travaux remarquables sur les terrains houillers, le laboratoire de botanique de Grenoble qui est un centre d'études des plantes alpines, celui de Marseille, centre d'études de botanique coloniale.

On ne saurait assez insister sur les services que ces laboratoires sont appelés à rendre à notre industrie nationale.

(1) Un inventaire de nos laboratoires, avec indication de leurs instruments rares et de leurs travaux les plus spéciaux, a été dressé dans un des chapitres des *Ressources du Travail intellectuel en France* (Paris, Gauthier-Villars), où l'on trouvera aussi des renseignements très complets et à jour sur les Observatoires français.

On peut dire qu'ils sont notre richesse en puissance.

L'*Institut électrotechnique*, créé par l'Université de Grenoble, a pu, en quelques années, décupler la production industrielle du département de l'Isère, soit par les travaux de son laboratoire d'électrochimie et d'électrométallurgie qui possède une installation unique pour les recherches électrolytiques et électrothermiques de toute nature, soit par les laboratoires de son *Ecole française de papeterie*, qui, depuis douze ans, a essayé des centaines de procédés nouveaux et mis à l'épreuve tous les végétaux des colonies susceptibles de remplacer le bois et le papier.

Presque toutes les Universités ont institué un ou plusieurs laboratoires appropriés aux industries de leur région. Bordeaux possède un *laboratoire d'essais des produits coloniaux* pour la détermination des produits nouveaux, l'extraction des substances actives de ces produits et les essais techniques, un *laboratoire de Chimie appliquée à l'industrie des résines*, Besançon un *laboratoire de Chronométrie*, Lyon l'*Ecole française de Tannerie*, Toulouse le *laboratoire d'Hydraulique* dépendant de son *Institut électrotechnique*. Des Instituts d'Electricité et de Chimie industrielles ont été créés dans la plupart des centres universitaires et comprennent des services spéciaux, comme le laboratoire d'électricité industrielle, subventionné par la ville et la Chambre de Commerce de Bordeaux, chargé de la vérification des appareils de mesure pour l'industrie locale, ou le laboratoire de Chimie appliquée de l'Université de Lille si largement ouvert aux industriels.

Malheureusement toutes les Universités n'ont pas encore suivi la même voie. Clermont-Ferrand, dont la région compte les trois plus grandes firmes françaises de l'industrie du caoutchouc, plusieurs fonderies, divers ateliers de construction mécanique et de très importantes fabriques de produits chimiques, ne possède qu'un laboratoire d'études appliquées, d'une organisation tout à fait embryonnaire, malgré les efforts qui furent tentés pour la développer. Plusieurs

fois on a voulu adjoindre à l'Université l'*Institut industriel et commercial du centre de la France*. La question est encore pendante ; du reste, cet institut manque aussi d'installations spéciales, alors qu'une section du Caoutchouc y serait tout à fait indiquée. Parviendra-t-on à doter Clermont d'un *Musée du Caoutchouc*, comme l'avait projeté le professeur Ed. Gain ? D'autres projets ont été élaborés, dont la réalisation serait bien utile au Puy-de-Dôme tirant de l'agriculture une de ses principales ressources : la création d'un centre de recherches sur la sélection des plantes de semences, un laboratoire de recherches de Biologie et de Pathologie végétales. Verront-ils le jour ? Ils dépendent naturellement de l'importance des dotations qui y seront affectées.

C'est la grande difficulté. Dans une série d'articles parus sous le titre : « La grande pitié des Laboratoires de France », M. Maurice Barrès a fait connaître la misère de nos grands établissements nationaux de recherches ; cette misère n'a de pire que celle des laboratoires de province. Lorsqu'on saura, par exemple, que le laboratoire de Chimie biologique de la Faculté de Médecine de Bordeaux, où, depuis 1898, date de sa fondation, ont été effectués des travaux de chimie biologique, organique, minérale, et de toxicologie, relatés dans près de 400 notes originales, est doté d'un budget annuel de 500 francs, on croira à une exception. Ce chiffre est appliqué à presque tous. Cinq cents francs doivent servir à couvrir les frais généraux, les frais de cours et ceux de recherches.

II

Mais les difficultés financières ne sont pas les seules. Les lenteurs administratives, les chicanes des bureaux et quelquefois le mauvais vouloir sont bien faits pour décourager les initiatives. Le cas de la *Station maritime de biologie de Tamaris-sur-Mer* en offre un exemple typique.

Cet établissement ne fut point créé par l'Etat ; il a été fondé, il y a une vingtaine d'années, grâce à une importante

donation de Michel Pacha, administrateur des Phares Ottomans, donation à laquelle s'ajoutèrent des allocations du département du Var, de la commune de la Seyne-sur-Mer, de l'Association française pour l'Avancement des Sciences et des dons de diverses personnes.

Son fondateur, le docteur Raphaël Dubois, professeur de Physiologie générale et comparée à l'Université de Lyon, avait en vue de compléter l'organisation de l'Université lyonnaise en augmentant son indépendance, de concurrencer le grand Institut de Biologie maritime que les Allemands venaient de fonder à Naples et de contribuer ainsi à notre prestige scientifique national.

De nombreux et importants travaux sont sortis du laboratoire de Tamaris. — Dans l'ordre purement scientifique, il faut noter d'abord ceux du professeur Raphaël Dubois sur la lumière produite par les animaux et les végétaux et dont il a fini par découvrir le secret, sur le mécanisme de la production de la Pourpre et le procédé de teinture des anciens, sur les pigments des animaux marins, sur la vision par la peau, d'où fut tirée une théorie nouvelle sur le fonctionnement de notre rétine, sur les sensations chez les Mollusques, sur l'action de la lumière sur les animaux et les végétaux marins, etc. Dans l'ordre technique furent faites des recherches sur les Mollusques producteurs de la nacre et des perles fines, sur le mécanisme de formation et la production forcée de ces dernières, sur la culture des éponges commerciales, sur la culture des moules et autres animaux marins. M. H. Marchand exposa dans un ouvrage remarquable les recherches poursuivies pendant plusieurs années à Tamaris sur la moule comestible. Plusieurs publications originales de Fred, Vler, Conte, Vaney, etc., relatent encore d'autres travaux effectués à la station biologique de Tamaris.

Or les constructions de cet établissement sont restées inachevées et son fonctionnement n'a pas été assuré par un personnel suffisant. Tandis que le budget du laboratoire

allemand de Naples était avant la guerre de 200.000 fr. et celui du laboratoire russe de Villefranche de 25.000, le sien est de 500 fr.; 1.000 à 1.500 francs lui sont accordés à peu près chaque année sur les 30.000 que le budget spécial de la Marine consacre aux œuvres scientifiques des Universités du Collège de France et du Muséum, les laboratoires parisiens absorbant cette somme presque en totalité.

L'Angleterre, l'Allemagne, la Norvège, le Danemark, la Belgique ne craignent pas de s'imposer des sacrifices pour l'étude des questions hydrobiologiques ; rien de pareil chez nous.

Parmi tous les laboratoires maritimes français, celui de Tamaris est le mieux orienté vers les recherches de physiologie générale et comparée, cette branche si éminemment française par ses origines et par son évolution et la plus élevée des sciences biologiques. A cet égard, il mérite particulièrement d'être soutenu et voici comment on y songe : il a été question, il y a quelques mois, d'inviter le gouvernement à faire le nécessaire pour que nos savants puissent travailler à la Station maritime de Naples. A Tamaris est le seul laboratoire français proprement voué à la Physiologie marine ; ses finances sont misérables ; subventionnons un riche voisin pour la plus grande gloire de la science française.

Que Tamaris demande à l'Etat de lui venir en aide, il lui est répondu : « Vous n'avez pas été créé par moi, j'ai tout simplement autorisé votre fondation. Je ne vous dois rien. » Qu'il se tourne vers Lyon, et l'Université de Lyon lui objecte : « Vous êtes un établissement de l'Etat, car vous avez été fondé peu avant la décentralisation universitaire. »

Cependant le directeur de la station maritime de Tamaris ne se laisse pas décourager. Pour accroître l'influence de son laboratoire, il demande une mission auprès d'un ministère afin de mettre au point la question des coquilles nacrières et des perles fines sous ses formes scientifiques et économiques ; il l'obtient à grand'peine, il s'y prépare par

des travaux préalables ; le ministère change et la mission est supprimée. — Il fonde le laboratoire de Sfax, qui devient comme une annexe de celui de Tamaris pour la culture de l'éponge ; il parvient à des résultats pleins de promesses, mais le directeur des travaux publics de la Régence est remplacé par un autre et l'existence du nouveau laboratoire est compromise. — Toulon, avec son immense rade, est tout à fait propice à la thalassiculture. M. Raphaël Dubois propose à l'Administration maritime de créer un cantonnement près du laboratoire de Tamaris, d'où les animaux comestibles pourraient essaimer dans la rade et les environs. L'Administration fait la sourde oreille ; le fond choisi pour le cantonnement est ravagé et stérilisé. Du reste un professeur de l'Université, qui est un fonctionnaire, ne peut devenir concessionnaire d'un parc ; le droit, paraît-il, s'y oppose.

Actuellement le même savant projette de créer à Toulon une *Ecole technique supérieure des pêches*, qui serait pour toute la côte méditerranéenne française de la plus grande utilité. Comme il a publié sur la biologie des animaux marins plus de cent mémoires originaux, dont un tiers se rapporte à des recherches d'ordre pratique intéressant les pêches maritimes, on ne peut que lui reconnaître toute la compétence désirable. Le laboratoire de Tamaris gagnerait à cette création plus d'importance. Que fera l'Etat ?

Son rôle ne fut presque jamais heureux en pareilles questions ; dans nos relations scientifiques avec l'étranger, il parut souvent lamentable, ne faudrait-il rappeler que la perte du laboratoire maritime de Villefranche (1).

Par contre l'accord qu'il permit de conclure entre le mi-

(1) Malgré les efforts de Liard, alors Directeur de l'Enseignement supérieur, la France abandonna à la Russie ce laboratoire, cedant à une vive pression diplomatique exercée sous le prétexte qu'il était établi dans les locaux d'un ancien lazaret appartenant au gouvernement russe avant l'annexion du comté de Nice et bien qu'il n'eût été fait à ce moment aucune réserve à ce sujet. Il serait fort opportun d'exiger à cette heure la restitution de notre ancien laboratoire, qui ne ferait pas double emploi avec les autres, attendu qu'aucun d'eux ne possède une faune comparable à la sienne. C'est le rendez-vous de toutes espèces d'organismes flottants de la Méditerranée.

nistère de l'Agriculture et le ministère de l'Instruction publique, et suivant lequel le personnel universitaire peut prêter son concours aux services des recherches agronomiques et de la répression des fraudes, eut un résultat excellent : diminution de frais généraux, accroissement de revenus. Ainsi le bel *Institut régional œnologique et agronomique de Bourgogne* à Dijon, dépendant de l'Université de Dijon, centralise divers services : une station agronomique et du service de la répression des fraudes pour quatre départements, une station œnologique et une station Pasteur. Il en est de même à Bordeaux, Besançon, Poitiers. On souhaiterait de voir partout s'opérer une semblable concentration.

Celle-ci est en quelque sorte économiquement comparable à celle qui est impliquée dans la création assez récente des Instituts spéciaux de nos Universités. Un Institut de Chimie, par exemple, groupant tous les services de chimie d'une université, présente des avantages que ces services isolés auraient été incapables d'offrir. L'Institut de Botanique de Montpellier, l'Institut de physique de Poitiers, l'Institut technologique de Grenoble, avec leurs belles salles, leurs nombreux laboratoires, leurs riches collections d'appareils et d'objets d'études, sont de parfaits modèles.

III

Par les branches techniques de ces Instituts l'Université répond en partie au reproche qu'on lui a souvent adressé de n'avoir pas encore de doctrine bien nette touchant l'enseignement des sciences appliquées. Le projet du sénateur Goy sur la création d'une cinquième faculté, la *Faculté des Sciences techniques*, est d'intention louable, mais il est clair que s'il se réalisait, la nouvelle faculté technique ne deviendrait une force que par l'activité et la puissance de ses organes ; elle participerait donc nécessairement aux Instituts dont nous venons de parler ; elles se fondrait en eux ; elle resterait elle-même purement nominale.

On a cité comme un utile exemple le *Mellon-Institut for industrial research*, qui, fondé il y a six ans, et placé sous le contrôle de l'université de Pittsburg, s'emploie à résoudre pour le compte des industriels tous problèmes nécessitant des recherches scientifiques. Lui-même recrute, à titre définitif ou temporaire, le personnel savant nécessaire aux recherches qui lui sont demandées par des maisons ne pouvant entretenir un laboratoire. Dès le moment où les Etats-Unis commencèrent à se détacher de l'Allemagne, il contribua à un large mouvement d'émancipation industrielle et scientifique.

En France nous possédons bien depuis peu l'équivalent. La *Société de recherches et de perfectionnements industriels* (124-126, rue de Provence), avec son cadre fixe de techniciens appartenant aux domaines de la physique, de la mécanique, de l'électricité, de la physicochimie et de la chimie, ses vastes laboratoires et ateliers, est un instrument de premier ordre. La *Société hydrotechnique de France* (7, rue de Madrid), travaillant par l'intermédiaire de ses comités techniques et utilisant pour ses expériences l'outillage des industriels adhérents, a déjà beaucoup fait pour l'emploi de nos forces hydrauliques (1).

(1) Il convient de mentionner aussi l'*Institut scientifique et industriel* (8 et 10, rue Nouvelle) fondé en 1899, dont le service des laboratoires se charge de tous essais, recherches et études expérimentales de tous produits et procédés chimiques; le *Laboratoire du Conservatoire des Arts et Métiers*, le *Laboratoire central de l'école supérieure d'Electricité*; de même, pour leurs spécialités respectives, l'*Institut Marey* à Boulogne-sur-Seine, pour l'industrie cinématographique et les instruments de physiologie, la *Station d'essais des Machines* (2, avenue de Saint-Mandé) pour les machines agricoles, le *Laboratoire d'analyses chimiques et d'essais de matériaux*, dépendant de l'Ecole nationale des Ponts et Chaussées, et enfin nos nombreux *Bureaux d'essais*. *La Société d'encouragement pour l'industrie nationale* (44, rue de Rennes), la *Société des ingénieurs civils de France* (19, rue Blanche), la *Société des Experts chimistes de France* (56, rue Madame), l'*Association des Inventeurs et des Artistes industriels* (25, rue Bergère), l'*Association des Chimistes de l'industrie textile* (Chambre de Commerce, Bureau, 24), n'ont cessé de provoquer les expériences, de soutenir et d'encourager les chercheurs. De fondation plus récente, la *Société de Chimie industrielle* (49, rue des Mathurins), dont le but est de grouper tous les chefs de l'industrie, les professeurs, ingénieurs et chimistes, a organisé un Office de documentation, une bibliothèque spéciale et établit des sections régionales.

Mais il s'agit là d'organes centraux. Nous voudrions des organes, souples, adaptés aux diverses régions qui les utiliseraient, susceptibles de s'améliorer presque au jour le jour pour répondre aux besoins nouveaux. Avec les Instituts techniques qu'elles perfectionnent les Universités sont en train de nous doter de pareils organes.

Ceux de Bordeaux, Lille, Lyon, Montpellier, Nancy, Poitiers, Toulouse s'agrandissent ou se réorganisent. Marseille, si en retard, vient, avec l'aide de la Chambre de commerce, de se placer au tout premier rang par son *Institut technique supérieur*, qui comprend un laboratoire d'essais techniques général, une section des Boissons fermentées, une section des Matières grasses avec un laboratoire de recherches et d'essais et qui ne tardera pas à avoir une section de Mécanique appliquée et une section d'Architecture navale.

Même activité hors des centres universitaires. A Nantes s'est ouvert depuis quelques mois à peine, avec le concours des industriels de la région nantaise, l'*Institut polytechnique de l'Ouest*, avec laboratoire-atelier, laboratoire thermique pour les nouvelles méthodes de soudure autogène et électrique, laboratoire d'essais pour la chimie, l'électrochimie, la métallographie et qui ne tardera pas, espérons-le, à prendre part aux recherches originales, incité par son milieu même. — Rouen, qui, en pleine guerre, s'organisait pour supplanter l'Allemagne, dans l'industrie des matières colorantes, et qui, sous l'impulsion de savants à l'esprit entreprenant et persévérant, tel que M. O. Piequet, a toujours tenu à avoir un enseignement en rapport avec sa riche industrie, ayant créé en 1917 son *Laboratoire-école*, le transformait l'année suivante en *Institut Chimique* doté d'une section spéciale destinée aux recherches des problèmes industriels.

La région nancéenne doit une assez grande partie de sa prospérité à l'*Institut de recherches scientifiques et industrielles* de Malzeville près Nancy, fondation privée de

M. Georges Jacquemin, admirablement aménagée avec quatre grands laboratoires de recherches pour la brasserie, la chimie, l'analyse et l'étude des produits pharmaceutiques et la microbiologie. Les découvertes de cet institut portant sur les procédés de fermentation des mélasses sans dénitrage préalable, l'emploi de levure pure, de levure de canne à sucre, de fabrication de la bière à fermentation basse, etc., enrichit également les régions voisines.

Sans doute, rares sont encore chez nous les maisons industrielles pouvant entretenir un laboratoire ; mais la création d'établissement spécialisé comme ce dernier, utile à toute une catégorie d'industries, n'est-elle pas préférable comme disposant d'un personnel bien entraîné et d'un outillage qui représenteraient pour une seule maison des sacrifices énormes ? L'Allemagne, dont les industries durent leurs prodigieux succès aux laboratoires particuliers que possédait chaque firme, commence à agir ainsi. En 1918, se fondait un laboratoire de recherches mécaniques, rattaché à l'*Ecole technique supérieure de Charlottenburg-Berlin*, devant s'occuper de tout ce qui se rapporte à la science de la fabrication : outils, machines, nouveaux moyens de mensuration, matières nouvelles. Une société se constituait dans ce but, disposant dès sa fondation d'un capital de 200.000 mk. et d'une subvention annuelle de 25.000 mk de l'Etat ; elle espérait étendre son action auprès de tous les laboratoires techniques de l'Empire.

La participation que nos industriels prennent dans les créations récentes d'organes d'enseignement et de recherches prouve bien qu'ils comptent plus que jamais sur l'aide de la Science. Dernièrement, M. Gaston Bonnier soumettait à l'Académie des Sciences le rapport d'un groupe d'industriels de Fontainebleau, qui se fondait sous le nom de *Groupement des industriels de la région de Fontainebleau* et qui mérite attention. Son but est « de contribuer à améliorer les conditions de fonctionnement des industries de la région, de favoriser leur développement et

de solutionner les problèmes d'après guerre, en vue de préparer au pays une ère de prospérité nouvelle ; d'entrer en relations avec les groupements scientifiques, les écoles spéciales ou facultés, pour permettre d'appliquer aux méthodes de travail les perfectionnements nouveaux de la science ; d'étudier en commun toutes questions économiques, industrielles et commerciales, que pose l'exploitation industrielle. Il pourra se fédérer ou s'affilier à de telles associations ou groupements ».

A ces avances du monde industriel les laboratoires de nos universités pourraient-ils partout répondre ? Beaucoup seraient fort gênés par la pauvreté de leur outillage. Et cette gêne n'atteint pas seulement les laboratoires qui contribueraient si utilement aux progrès de la Science appliquée, nous avons vu à quelle misère l'Etat réduit ceux qui sont consacrés aux recherches de science pure. Comment les uns et les autres pourraient-ils améliorer leurs ressources et s'accroître ? Sous quelles formes et par quels moyens l'initiative privée s'intéressera-t-elle à eux ?

IV

Dans le livre si suggestif qu'il eut l'occasion d'écrire lors d'une mission aux Etats-Unis (1), M. Maurice Caullery, professeur à la Sorbonne, nous montre par le détail le magnifique essor de la vie scientifique américaine. Les Américains conservent un attachement profond pour les institutions où ils passèrent leur jeunesse et les universités gardent toujours un étroit contact avec la société par l'intermédiaire des associations de leurs anciens, associations qui portent le non pittoresque d'*alumni* (nourissons). Les *alumni* participent même d'une certaine façon au gouvernement de leurs universités respectives, qui ne cessent de les intéresser à leur développement.

« Des journaux et revues, *Alumni Bulletin*, *Alumni weekly*, *Graduates Magazine*, etc., vont rappeler avec une

(1) *Les Universités et la vie scientifique aux EtatsUnis*. Paris, 1917.

périodicité régulière aux alumni, individuellement, les choses de l'université et les tenir au courant de tous les événements, grands ou petits, qui la concernent ; les mettre au courant des projets formés, des besoins matériels nécessaires ; soumettre, dans une certaine mesure, ces projets à leur assentiment et en même temps leur en demander la possibilité de réalisation. »

L'influence des alumni n'est pas toujours purement bienfaisante ; les préoccupations d'ordre intellectuel passent souvent après le désir de voir le luxe et l'agrément du collège s'accroître ; mais leur largesse est considérable. Il est par exemple aujourd'hui de règle à Harvard que chaque classe donne, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la graduation, une somme de 100 000 dollars. « Les libéralités envers les universités sont devenues ainsi un élément normal de civisme de la classe riche. »

Si l'apport financier de tous les alumni réunis n'égale pas l'ensemble des dons des bienfaiteurs isolés : Carnegie, Rockefeller, Pierpont Morgan, M[me] Widener, Leland Standford, etc., il est régulier et considérable. Les Universités françaises ne connurent certes jamais des Mécènes de l'importance des Carnegie ou des Morgan, mais elles peuvent trouver un appui précieux auprès des associations spécialement formées auprès d'elles pour les encourager et les soutenir.

La *Société des Amis de l'Université de Montpellier*, fondée en 1890, qui compte parmi ses membres les principales villes de la région, Montpellier, Béziers, Carcassonne, Pézenas, le Conseil général de l'Hérault, les personnalités les plus en vue du monde scientifique, littéraire, judiciaire, industriel et commerçant du Languedoc, a aidé puissamment au développement de l'université et au perfectionnement des hautes études. Par ses soins fut créé un Institut antidiphtérique sur le modèle de l'Institut Pasteur — La *Société des amis et anciens étudiants de l'Université de Lille*, fondée en 1892, a aussi aidé par des subventions considérables

divers instituts et laboratoires en voie d'organisation. A Lyon comme à Lille, cette action est accrue par les efforts parallèles de Comités d'expansion intellectuelle. La *Société des Amis de l'Université Aix-Marseille*, fondée en 1908, réorganisée en 1919, poursuit le double but d'accroissement des moyens d'études et de l'entretien de relations avec l'extérieur ; et il en est de même à Bordeaux.

J'entends bien l'objection : croire que les Sociétés de ce type pourront jouer un rôle d'une importance égale à celle des alumni est un leurre. M. Caullery souligne judicieusement la psychologie de la question. « C'est le côté joyeux, sportif et mondain dont les alumni s'efforcent de maintenir la tradition. » Les universités doivent compter avec cette tendance; celles, comme Johns Hopkins, qui ont un caractère plus austère, n'attirent pas les alumni les plus généreux. « Il n'y a là rien que de purement humain, ajoute-t-il, et le fait est que les universités trouvent encore aisément à réaliser leur desiderata les plus strictement scientifiques et les plus coûteux. » Dans ce fait même, il faut voir à la fois « un héritage des mœurs anglaises et une mise en œuvre importante de l'initiative privée pour des entreprises d'un haut idéalisme, à laquelle on ne peut refuser une sincère approbation ».

Ce n'est pas le côté joyeux, sportif et mondain des universités qui peut être attirant chez nous, on n'aura aucune peine à le croire; et notre reconnaissance ne sait être surtout qu'individuelle; elle va à tel maître et non au corps enseignant. A qui donc demander de larges libéralités capables d'assurer un budget régulier? Aux collectivités. N'avons-nous pas remarqué que la Société universitaire de Montpellier compte, parmi ses membres, des villes ?

Ne craignons pas de voir les choses sous leur vrai jour. Dans la générosité de tout donateur entre un sentiment bien excusable de vanité. Employons un autre mot, si l'on veut; le fait reste. Or ce sentiment est proprement individuel. Les groupes ne le ressentent pas ainsi, dira-t-on.

Notre indifférence pour l'activité publique ne le prouve que trop. Précisément, dans ce sens, notre mentalité est en train de subir une transformation profonde.

Que des hommes, au caractère de chef, sachent, près de nous mettre en œuvre les moyens d'entreprises vivifiantes et fassent preuve d'une volonté bien éclairée et bien déterminée, ils sont nos hommes. Notre enthousiasme se paye moins de mots qu'autrefois ; il s'entretient mal dans la contemplation de l'acquis; nous avons besoin d'activité et nous nous réjouissons de voir mettre en œuvre les forces et les ressources dont nous disposons immédiatement. Voilà bien un signe du temps : nous commençons à éprouver de l'enthousiasme pour les hommes qui savent travailler à la prospérité locale. Ces chefs d'entreprises de diverse nature ont l'orgueil nécessaire à toute forte dépense d'activité ; ils mettront leur orgueil et leur intelligence à s'entr'aider quand le bien commun l'exigera. Une ville, un syndicat, une société savante, un conseil d'administration industriel ne saura refuser une contribution au progrès scientifique si elle lui est demandée par l'intermédiaire d'un homme ayant l'incontestable mentalité de chef. Les groupes spécialisés seront les Mécènes de la France régionaliste.

Cette France se forme ; les efforts de l'Université, qui y contribuent largement, seront de mieux en mieux secondés.

V

Et puisque les Sociétés des amis de la plupart des universités ont déjà obtenu de si appréciables résultats, puisque leur action peut devenir si efficace, pourquoi les laboratoires et stations de recherches n'essayeraient-ils pas de constituer autour d'eux des associations semblables, qui s'intéresseraient spécialement à leurs travaux et y prendraient part et qui veilleraient à leur développement ?

C'est par une association privée, la *Société scientifique d'Arcachon*, que fut fondée, en 1867, la *Station zoologique d'Arcachon*, rattachée à l'université de Bordeaux. Ainsi

donc une petite société se forme dans un but presque tout utilitaire, celui d'agrémenter une station balnéaire par la création d'un Musée d'histoire naturelle et d'archéologie; elle organise une Exposition internationale de pêche et d'agriculture, fait construire un aquarium pour attirer le public à cette exposition, et, au bout de trois années d'existence, peu après la fondation du laboratoire maritime de Concarneau et bien longtemps avant la création des célèbres stations zoologiques des côtes de France et de l'étranger, elle parvient à doter la science d'un établissement qu'illustrèrent plusieurs travaux de Paul Bert, Alexandre Lafont, E. Moreau, de Quatrefages, Fr. Franck, Jolyet, Kunstler, Lapicque.

Il est désormais nécessaire que les directeurs des laboratoires de recherches comprennent qu'ils sont bel et bien les chefs d'une entreprise utile à l'intérêt général. Et, dans l'intérêt même de leurs travaux, ils sont obligés de faire œuvre de propagande (1), de prendre part à toute initiative propre à accroître le champ de leur action. Entre autres MM. Barbillon, Beauverie, Bergonié, R. Dubois, Calvet, Houllevigue, Mangin, donnent l'exemple d'une belle et entraînante activité. Que tous fassent comme eux. Pourquoi n'essayeraient-ils pas de s'associer étroitement les sociétés savantes dont la spécialité se rapportent à leurs études ?

Nous avons en province 35 sociétés de sciences naturelles, 37 sociétés de médecine, 2 sociétés de science vétérinaire, 7 sociétés de pharmacie, 8 sociétés industrielles, sans compter les sociétés non spécialisées qui, sous le nom d'Académie, comprennent presque toutes plusieurs sections de spécialistes. Or trois seulement, la *Société scientifique d'Arcachon*, la *Société industrielle de Rouen* et la *Société d'études des Sciences Naturelles d'Elbeuf* possèdent un laboratoire. C'est là une extraordinaire lacune.

(1) Citons la notice en deux langues publiée sur l'*Institut de physique de Poitiers* par les soins du professeur A. Turpain, lequel sut attirer dans son laboratoire de nombreux visiteurs étrangers, et dont la mission récente aux Etats-Unis fut des plus fructueuses pour notre influence.

En attirant certains membres des Sociétés savantes, étrangers à l'université, en leur prêtant l'outillage nécessaire à la recherche, en les inspirant et en les guidant dans leurs travaux, les directeurs des laboratoires universitaires assureraient à la science un nombre de chercheurs de plus en plus considérable et ils trouveraient ainsi à accroître leur ressources budgétaires par les rétributions qu'il percevraient des Sociétés. Quel meilleur moyen de remédier à leur pauvreté !

Nos laboratoires de recherches sont honteusement pauvres ; ceux, comme le *laboratoire de recherches des maladies infectieuses*, doté par l'Etat d'un budget annuel de 50.000 fr., sont des exceptions. Nous considérons avec émerveillement le Laboratoire national anglais de Physique, qui dispose annuellement d'une somme de 3 millions, ce qui est encore peu à côté des dotations énormes dont jouissent les stations américaines (1) ; mais sachons apprécier l'importance financière qu'atteindraient nos sociétés savantes, si elles se fédéraient. Contribuer à leur rapprochement pour une vaste collaboration est une tâche qui incomberait plus particulièrement aux directeurs des laboratoires universitaires.

VI

Elle paraît tout d'abord écrasante. Les grands courants actuels la faciliteraient beaucoup ; de tous côtés, en effet, nous voyons s'organiser des groupements fédératifs.

A la suite de la Conférence interalliée des Académies scientifiques, tenue à Londres les 9, 10 et 11 octobre 1918, fut décidée la création d'un *Conseil international de recherches scientifiques* devant siéger à Bruxelles et provoquer la formation d'Unions internationales diverses, jugées utiles au progrès des Sciences. Depuis, le Conseil international a

(1) Les stations américaines peuvent dépenser par an près de 20 millions, l'*Institut Carnegie*, 112 millions, l'*Institut Rockefeller*, 30 millions, le *Chicago Memorial Institute for infections diseases* a été doté de 10 millions, la *George Crocker Foundation*, pour l'étude du cancer, de plus de 7 millions.

été formé et plusieurs Unions instituées : l'*Union astronomique*, sous la présidence de M. Baillaud ; l'*Union Biologique*, présidée par M. Yves Delage ; l'*Union de la Chimie pure et appliquée*, dont M. Charles Moureau préside la section française ; l'*Union géodésique*, président M. Lallemand ; d'autres sont projetées. La *Fédération française des Sociétés des Sciences naturelles* fut aussi fondée dans le même temps sur l'initiative de M. Edmond Perrier, en vue du groupement de ces sociétés. L'élan est bien donné.

La plus grande difficulté qui s'oppose à une fédération générale des sociétés savantes par catégories de spécialistes est que nombre de ces sociétés ne sont pas spécialisées. Cependant la plupart de celles-ci se divisent très souvent en plusieurs sections. Un *Office national scientifique*, comme celui dont nous avons déjà envisagé la possibilité(1), formé, dans sa partie centrale, par l'adhésion des grandes sociétés siégeant à Paris et comprenant plusieurs commissions directrices, pourrait s'adresser, par celles-ci, aux sociétés provinciales pour les engager à constituer des offices locaux. Les membres de ces sociétés entreraient en rapport avec l'une des commissions correspondant à l'objet de leurs études. Désormais, aucun travailleur ne serait plus isolé.

Il est à prévoir que les offices locaux seraient impuissants à créer et à entretenir eux-mêmes les laboratoires ; mais ils pourraient jouir, comme on l'a prévu tantôt, des ressources des laboratoires universitaires. Une ère de recherches s'ouvrirait alors avec toutes les conditions requises pour les rendre fructueuses.

« Les questions bien étudiées dans leurs principes et exigences, en tenant compte des désirs, projets, motions et avis émanant des offices locaux, devraient être, disions-nous, traitées par étapes, c'est-à-dire qu'un certain temps après qu'elles auraient été posées, les commissions de l'Office national établiraient dans des bulletins spéciaux un

(1) *L'Organisation intellectuelle de l'après-guerre*, « La Grande Revue », juillet 1916.

rapport général sur les travaux communiqués et relateraient avec la plus grande objectivité les principales solutions données, éclairées par les méthodes de leurs auteurs. Cela constituerait une première étape. La collaboration entre chercheurs deviendrait dès ce moment plus étroite. On procéderait ainsi de suite à d'autres rapprochements de résultats. — Il est certain que si les deux ou trois cents spécialistes d'une même branche s'employaient de la sorte à l'étude de quelque question ardue, quand bien même ils ne lui trouveraient pas une solution satisfaisante, ils l'amèneraient assez vite à une position plus avancée et ils rencontreraient, dans le cours de leurs recherches bien coordonnées quelques autres solutions à des questions connexes. »

En ce moment même, il est projeté de mettre en œuvre un organisme qui serait tout à fait propre à favoriser le précédent et qui pourrait même l'englober en le faisant sien : c'est l'*Office national de recherches scientifiques*. — Préconisé par la motion du député Pottevin, approuvé par les commissions parlementaires de l'Enseignement et des Beaux-Arts, décidé par l'arrêté interministériel du 7 décembre 1918, il serait en principe rattaché financièrement au ministère de l'Instruction publique. MM. Appell, Emile Borel, Lacroix, Painlevé, Lucien Poincaré ont été choisis pour l'organiser. Un *Conseil national* composé de membres désignés par le Parlement, les Corps savants, les Sociétés savantes, les Sociétés techniques, les groupements industriels et agricoles, les associations ouvrières le dirigerait. Son but est de grouper les savants et les producteurs en leur confiant des missions directrices agissantes, d'établir des programmes de recherches, de choisir les hommes qualifiés pour les réaliser en les aidant et en suivant de près leurs travaux. En somme, il s'efforcerait d'une part de provoquer, de coordonner et d'encourager les recherches scientifiques poursuivies dans les établissements spéciaux et hors de ces établissements, d'autre part de développer les applications des recherches au progrès industriel et agri-

cole, tout en assurant les études demandées par les services publics et en aidant les inventeurs.

Or, une telle œuvre ne s'improvise pas et il faut que sans hésitation ni tâtonnements, d'emblée, son fonctionnement réponde au désirable. Nous nous sentons en puissante renaissance nationale; à cette heure, la création d'un organe de vie intellectuelle propulseur et coordonnateur, qui serait de réalisation médiocre, donnerait une grave désillusion.

Afin que, le jour où il aura été institué, l'Office national de recherches scientifiques puisse exercer une action pleinement vigoureuse, on a voulu, pour ainsi dire, en provoquer l'essai en lui donnant, sous une forme plus simple, une solution provisoire.

C'est dans cette pensée que, tout récemment, la *Direction des Inventions, des Etudes et des Expériences techniques*, créée au cours de la guerre et dont l'action a été si précieuse sous la direction de M. J.-L. Breton, vient d'être transformée en *Direction des Recherches scientifiques et industrielles et des Inventions*, installée à Bellevue, près Paris. Elle doit devenir « le noyau technique et financier » de l'Office projeté. Et déjà elle s'est mise à l'œuvre, s'inquiétant des besoins nouveaux de notre industrie, proposant aux industriels de leur obtenir tout concours nécessaire pour les recherches susceptibles de déterminer une amélioration ou un perfectionnement de la production, demandant ces concours aux laboratoires qui disposent de ressources spéciales et exceptionnelles, offrant aux savants de leur procurer les moyens d'actions qui leur manquent et prêtant sa collaboration aux inventeurs.

Voulant assurer, au grand profit de la Science française, une liaison efficace entre les différents laboratoires de nos Facultés et de nos Instituts scientifiques et s'appliquer à mettre à leur disposition tous les moyens d'action dont elle peut directement ou indirectement disposer, la *Direction des recherches scientifiques* et bientôt l'*Office national* qui doit lui succéder donneront à nos laboratoires

les ressources dont ils ont tant besoin : et ceux-ci, plus puissants, pourront alors, mieux que jamais, animer, inspirer et utiliser les sociétés savantes qui se trouvent dans leur voisinage, rendant ainsi peu à peu la France savante tout entière participante au progrès scientifique enfin organisé.

EDME TASSY.

LE BÉLIER, LA BREBIS
ET LE MOUTON

(*Suite*[1])

—

IV

Le lendemain matin, je l'avoue à ma honte, ce fut à contre-cœur que je pris le chemin du bureau. J'avais d'ailleurs mal à la tête, parce que, sortis de l'hôtel, Valentine et moi nous avions bu. Pour rester toute la nuit avec elle j'aurais volontiers continué, tant elle m'avait pour ainsi dire ensorcelé ; mais, vers onze heures, elle avait à toute force voulu partir. Quant à Mlle Davesne, j'étais irrité contre moi-même presque autant que lorsque je songeais à la Duverne. Elle me faisait maintenant l'effet d'une poseuse, et, ma foi ! pas si jolie que longtemps j'avais cru. Arrivée avant moi, elle s'attendait sans doute à ce que j'aille lui serrer la main. Je n'en fis rien. Elle penserait ce qu'elle voudrait ; ça m'était égal. Toute la journée, je travaillai distraitement, ruminant mon bonheur et me traçant un nouveau plan de vie.

D'abord, j'allais écrire à ma mère pour lui demander de l'argent, ce qu'elle pourrait m'envoyer, deux cent cinquante francs, par exemple. Je réduirais mes frais personnels en prenant chez moi mes repas, au lieu de continuer chez Chanteloube. Enfin je tâcherais de trouver du travail en dehors de ma banque ; avec ma belle écriture, je serais vite agréé. Et je calculais : « Des 450 francs que j'avais encore hier, il m'en reste 230 ; avec les 250 que m'enverra ma mère, ça me fera 480. Je gagne, par an, 1.300 francs, soit,

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 523, 524, 525, 526.

par mois, 108 fr. 33 centimes, plus 50 que m'envoie régulièrement ma mère, soit 158 fr. Qu'avec des écritures en dehors je réalise seulement 42 fr., je disposerai d'un budget mensuel de 200 fr. En m'arrangeant à n'en dépenser pour moi que la moitié, il me restera 100 fr. pour Valentine, plus ma provision de 480 fr. en cas de besoin urgent. » Ça n'était pas mal, et je n'étais pas mécontent. Mais il va sans dire que j'aurais préféré être beaucoup plus riche. J'allais jusqu'à envisager le cas où Valentine voudrait se mettre en ménage avec moi ; on voit que je ne doutais de rien. Et j'attendais avec grande impatience que le moment vînt de sortir.

Ce ne fut pas, cette fois, Valentine qui m'ouvrit, mais la Duverne. Et je fus en même temps très étonné et très contrarié de voir Lagoutte dans la chambre. Assis près de la fenêtre qui donnait sur une cour intérieure maussade et sombre, pas loin de Valentine elle-même assise sur le lit, il ne se dérangea pas pour me serrer la main.

Moi, je ne bougeai pas non plus, faisant comme s'il n'avait pas été là. Mais c'est façon de parler, car je ne pouvais pas ne point le voir se balançant sur sa chaise, la jambe gauche repliée sur la droite et, selon son éternelle habitude, les pouces aux entournures du gilet. Il m'agaçait et m'irritait à un point que je ne peux dire ; et c'était bien pis encore quand je voyais Valentine le regarder presque sans retenue, avec soumission et admiration. Hier, j'avais pu la croire détachée de lui. Comme, une fois sortis de cet hôtel du boulevard Sébastopol, dès le premier bock je mettais la conversation sur Lagoutte, elle m'avait répondu :

— Laisse-le donc tranquille où il est, et n'y pense pas plus que moi.

Je n'en revenais pas : elle avait donc menti ? Je pensai d'abord faire claquer la porte et partir. La Duverne dut deviner mes intentions. Me retenant par le bras, tout de suite elle engagea la conversation en parlant au hasard de ce qui lui vint à l'idée. Je répondais n'importe quoi, pensant

au fond de moi-même à ce que tout à coup je venais de découvrir. Je me disais :

— Ils se sont arrangés tous les trois pour me rouler. Qu'elles soient restées deux jours de suite sans le voir, c'est peut-être vrai, mais c'était convenu. Autrement, il ne serait pas venu aujourd'hui. Hier, ma visite annoncée, la Duverne a fait pour moi comme pour lui ; elle s'est absentée au bon moment ; peut-être même qu'elle a guetté mon arrivée du tournant de la rue ou de dessous une porte, et elle est remontée quand elle a jugé que ça devait être fini. Cette petite garce de Valentine, en somme, je l'ai eue pour de l'argent, comme une fille des rues. Certainement, je ne l'ai payée qu'après, mais elle devinait bien que je ne m'en irais pas comme ça, puisque j'étais venu, et je l'ai payée cher. Je ne m'en plains pas, puisque j'avais envie d'elle depuis plus de dix ans, mais, tout de même, je l'ai payée cher.

Et je me répétais ces mots avec amertume, sans que mon désir en fût diminué, bien au contraire. J'enrageais de n'être pas seul avec elle, pour bondir encore dessus. Et Lagoutte, toujours se balançant, s'était mis à me regarder bien en face, en affectant de siffloter avec ironie J'étais joué, et de quelle façon ! J'étais bien resté le mouton de la farce tout en me croyant devenu le bélier. Mais pouvais-je leur crier qu'à présent j'y voyais clair ? Pouvais-je dire à Lagoutte :

— Hier, à cette même heure, à la place même où elle est assise aujourd'hui, je l'ai eue ?

Car je pensais bien que, tout de même, elle n'avait pas été jusqu'à le lui raconter. C'était un secret entre elle et moi ; si la Duverne s'en doutait, ça m'était égal. Seulement, que Lagoutte fût installé là comme chez lui, dans cette chambre qu'elles auraient dû évacuer si la veille je ne leur avais pas donné deux cents francs, cela augmentait encore mon irritation, et je trouvais que Valentine ne se montrait guère reconnaissante de mon geste. Elle estimait même, peut-être, que je n'avais pas été généreux ? Enfin, Lagoutte revenu, cela signifiait qu'elles n'étaient plus à ma charge.

Tous mes projets étaient détruits. On pensera que cela aurait dû me faire plaisir : certainement, dans un sens, celui du porte-monnaie. Mais, dans un autre, j'aurais voulu avoir Valentine pour moi tout seul, et il n'y avait, comme on dit, encore rien de fait. Donc, brusquant les choses, je dis à la Duverne :

— Je crois qu'aujourd'hui je suis de trop ici. Hier, ça n'était pas la même chanson. Je m'en vais. Au revoir !

— Qu'est-ce qui te prend ? s'écria-t-elle. Tu vas te dépêcher de rester ! Je voudrais bien voir ça !...

Comme Lagoutte continuait de me regarder ironiquement, je n'y résistai pas. J'attrapai ce qui me tomba sous la main, un petit banc, je crois, que je lui lançai à la volée, au risque de briser une vitre : il est vrai que j'avais laissé de l'argent pour la remplacer. Il ne perdit rien de son flegme, se contentant de dire :

— Mal visé ! C'est à recommencer.

Valentine s'était mise debout, pendant que sa mère, plus qu'interloquée, disait :

— Mais enfin, Jean, qu'est-ce que tu as ?

Au lieu d'avoir conservé tous mes avantages en faisant mine d'être indifférent à la présence et à l'indifférence même de Lagoutte, en me démasquant je venais de me mettre en état d'infériorité.

— Qu'est-ce qu'il a, dis-je, à me regarder comme ça depuis que je suis entré ?

— Un chien regarde bien un évêque ! marmonna-t-il en ricanant.

— Tais-toi ! criai-je. Ou je saute sur toi et je t'étrangle.

— Allons, Jean ! faisait la Duverne. Calme-toi !

Cependant Valentine haussait les épaules, en se détournant de moi : ce n'était pas pour m'apaiser. Et j'allais sortir tout ce que je venais de ruminer, quand la Duverne s'entremit.

— Monsieur Henri, dit-elle (ainsi, elle l'appelait toujours Monsieur Henri ?) vous avez des torts tous les deux. Mais il

ne sera pas dit que deux vieux amis comme vous se seront disputés chez moi. (Il était joli, son « chez moi » ! Et si elle l'avait encore, c'était grâce à qui, à Lagoutte ou à moi ?) Allons ! Serrez-vous la main, et que tout soit fini !

Comme nous ne bougions ni l'un ni l'autre :

— Voyons, Monsieur Henri ! reprit-elle. Voyons, un bon mouvement ! Et toi, Jean ?

J'attendais, alors que j'aurais bien mieux fait de m'en aller. Mais il me tendit la main, mollement, et je ne la refusai point, par faiblesse de caractère.

— Maintenant que vous voilà réconciliés, dit la Duverne, (elle allait bien vite !) j'offre l'apéritif à tout le monde.

Pour ce que ça lui coûtait ! Elle aurait mieux fait de dire : « C'est Corniaux qui l'offre. » Mais elle était ainsi faite, ne connaissant point la valeur de l'argent, le gaspillant lorsqu'elle en avait, criant misère quand elle voyait sa bourse vide. Dans la gargote où nous avions dîné la veille, Lagoutte se dégela un peu : il consentit même à rire, mais je n'avais réussi à m'asseoir ni à côté, ni en face de Valentine. Bien que je me sois rendu compte que toutes deux elles m'avaient dupé la veille, je restais violemment amoureux de Valentine, à tel point que, contre toute apparence, je me faisais fort de la détacher, à la longue, de Lagoutte et de la conquérir. Nous parlâmes du temps passé, principalement d'Autun et du service militaire, en laissant de côté, bien entendu, l'histoire de la nuit où Martin l'avait trouvé, en bonne compagnie, couché dans son propre lit. Et, ma foi ! je ne fus pas peu surpris d'entendre mon Lagoutte s'exclamer — si l'on peut dire cela de lui qui ne parlait guère que par phrases courtes :

— Autun ! La bonne vie ! Pas comme ici. Mais j'y retournerai... M'y établirai.

Valentine avait-elle entendu ? Je ne m'en aperçus pas. Mais, à la réflexion, je cessai de m'étonner. Le tempérament de Lagoutte, c'était celui de ces hobereaux et de ces bourgeois à qui, peut-être, pendant une certaine partie de

leur jeunesse, a plu la vie de Paris, mais qui s'en sont vite lassés. Ce qu'il leur faut, c'est la province ou la campagne, la petite ville, ou le château isolé dans les champs, mais pas très éloigné de celle-ci où ils peuvent venir aussi souvent qu'il leur en prend fantaisie. Paris est trop compliqué pour eux, comme il l'est pour nous, les employés, mais, pour nous, c'est autre chose en plus ou en moins, notre fortune ne nous permettant pas de goûter à tous les plaisirs qu'eux, malgré tout, pourraient s'offrir ; mais ils n'y tiennent plus, après en avoir tâté. C'est en province et c'est à la campagne que, dans leurs grandes salles à manger ou dans des auberges qu'ils sont seuls à connaître, ils éprouvent le plus de joie à rester des heures de suite le ventre à table, qu'ils peuvent chasser jusqu'à ce qu'ils tombent de fatigue, mettre enceintes leurs servantes et leurs bonnes, courtiser des femmes qu'ils connaissent depuis longtemps, se rencontrer entre intimes dans des cafés où ils font la partie avec le patron, venus de chez eux en pantoufles et nu-tête. Et je voyais très bien mon Lagoutte, établi pharmacien à Autun, prenant rapidement du ventre, et y recommençant la vie qu'il y avait menée collégien et soldat. Il se marierait, et, au bout de quelques mois, se mettrait à tromper sa femme.

— Tu n'as peut-être pas tort, lui dis-je. Mais Paris, c'est tout de même rudement intéressant ! Il n'y a que là qu'on trouve de ces grandes administrations comme celle où je suis employé !

Je pensais que peut-être il allait m'en complimenter, et j'en aurais été heureux, mais il se contenta de dire :

— Moi, je commence à m'y embêter, mais ça ne durera pas autant que moi.

Puis, comme ébloui par la perspective de la vie qui l'attendait à Autun, il dit :

— J'offre à dîner, ce soir, mais pas ici. Patron, une autre tournée ! Valentine, va t'habiller, vous aussi, Mme Duverne, si vous voulez.

Suivant son habitude, quand nous étions tous les trois réunis, Valentine ne disait à peu près rien à Lagoutte, mais je vis bien qu'elle se retint de lui sauter au cou : devant moi, elle n'osa pas. Pourtant, je n'aurais pas pu protester; n'étaient-ils pas comme mari et femme ?

Quant à la Duverne, elle dit en minaudant :

— Oh ! mais, Monsieur Henri, je suis trop vieille, moi ! Et puis, je n'ai rien à me mettre.

— Comme vous voudrez, répondit-il brutalement.

Elle n'en partit pas moins avec Valentine, et nous restâmes seuls, Lagoutte et moi.

Je me faisais mes réflexions. Je me disais : « Qu'il ait manqué d'argent, hier, pour leur payer leur chambre, ça n'est pas possible. Maintenant, je le vois comme si je l'avais fait. Il a besoin de femmes, mais il doit s'arranger pour qu'elles ne lui coûtent à peu près rien. Sous des dehors de viveur, il doit surveiller de très près ses intérêts, et ne lâcher un louis qu'à bon escient. S'il m'invite ce soir à dîner, c'est une façon de me rendre la vingtième partie de ce que j'ai donné hier à sa place, en imbécile que je suis. Bien entendu, je ne le regrette pas, du moins pour l'instant. Mais, après tout, rien ne l'obligeait à m'inviter. Je n'y songeais même pas. » Et, ne m'attardant point à trop peser le pour et le contre, je conclus que Lagoutte en valait d'autres. La perspective me souriait de passer encore cette soirée avec Valentine :

— Alors, lui demandai-je, avec Valentine, ça va comme tu veux ?

Qu'on se représente que, depuis le mois d'octobre de l'année prédécente, nous n'avions pas eu une seule conversation. Il consentit à se déboutonner comme il n'avait pas fait depuis très longtemps ; et moi, tout heureux d'avoir reconquis son amitié et de recueillir ses confidences, je l'approuvais tantôt de la tête, tantôt d'une exclamation ou d'une phrase, en regrettant le geste de colère qui, tout à l'heure, m'avait fait lui lancer le banc. S'étant, il ne savait comment,

procuré son adresse, la Duverne avait, comme il disait, « rappliqué » à Paris au commencement de novembre, s'excusant de le déranger et lui affirmant bien qu'elle ne venait pas du tout avec l'intention de l'embêter, mais que, ne connaissant personne à Paris, elle serait heureuse de l'y avoir comme conseil. Pour elle la vie n'aurait plus été tenable à Autun du jour où Valentine était sortie de l'hôpital. « Ce qui est fait est fait », disait-elle. « Il n'y a plus à y revenir. Monsieur Henri, je ne vous en veux pas, et elle est aussi coupable que vous. Mais on ne peut pas aller contre les sentiments, n'est-ce pas ? » Mais je voulais savoir.

— Enfin, dis-je, Valentine, est-ce qu'elle t'assomme, ou est-ce qu'elle t'amuse ?

Il eut un geste vague et ne me répondit pas. J'en conclus qu'il tenait à elle plus qu'il ne l'avouait. A son tour, il me demanda :

— Et la vieille ? Ça continue comme là-bas ?

Moi, je ne me contentai pas d'un geste vague.

— Il y a beau temps que c'est fini ! répondis-je. Si elle n'était pas venue me relancer l'autre jour, après toi, du reste, j'ignorerais encore si elle est à Paris ou chez les Zoulous.

— Et qu'est-ce que tu lui as donné ?

— Deux cents francs, dis-je sur un ton mi-piteux, pensant bien qu'il allait me prendre pour une poire, mi-triomphant, pour lui prouver qu'on peut n'être pas fils de pharmacien et ne pas être à court d'argent.

— Elle m'a dit cent, la salope ! s'écria Lagoutte qui se tut aussitôt.

Tout ça n'était que trop clair. De toute évidence il y avait eu de leur part une machination, et j'allais jusqu'à me demander si Lagoutte n'aurait pas conseillé à Valentine de se laisser faire. Mais la Duverne réapparut, nu-tête, suivie de Valentine qui, chapeautée, était plus ravissante et plus excitante encore.

— Non ! dit la Duverne. J'ai réfléchi que je vous ferais honte. Je vais dîner ici tranquillement.

Je me dis qu'à ce jeu dans quelques jours il ne lui resterait plus rien de mon argent, mais elle irait se faire pendre ailleurs. Aider la fille, je ne demandais pas mieux, et encore sous certaines conditions. Quant à la mère, j'en avais assez.

Nous partîmes donc tous les trois.

— Où est-ce que nous allons, ce soir? dit Valentine. Au Panthéon ? A la Lorraine ? Au Pascal ? Au Soufflet ?

Aucun de ces quatre noms ne me disait quoi que ce soit, mais il fallait, pour en parler ainsi, qu'elle y eût déjà dîné plus d'une fois avec Lagoutte.

— Où tu voudras, répondit-il. Et toi, Corniaux ?

Moi, je n'avais pas de préférence, et pour cause, mais je ne voulus pas avouer que je ne connaissais rien de la vie du Quartier Latin. Ils se décidèrent pour la Lorraine, qui me parut bizarre et ridicule avec ses vitres qui ressemblent à ces vitraux qu'on voit dans les églises. Il y avait de la musique qui faisait beaucoup de bruit et, comme si ça ne suffisait pas, presque tout le monde chantait; et, tout le monde, c'était de ces gars dont j'ai déjà parlé et que je détestais à cause de leurs cheveux longs. Jamais de ma vie je n'avais vu ça. Jamais je n'avais mangé ailleurs que chez Chanteloube, ni pénétré dans d'autres cafés que ceux du boulevard, et encore pas dans les plus grands. Dès l'abord, je fus abasourdi et gêné. Tous ces gars-là, avec leurs femmes dont plusieurs fumaient la cigarette, j'avais beau les mépriser : je me disais qu'à ma mise ils allaient tout de suite deviner qui j'étais, et m'expulser. Il n'en fut rien, et je suivis Lagoutte et Valentine qui, se faufilant entre les chaises, finirent par trouver une table libre. Une fois assis et moins en vue, je recouvrai mes esprits. Je m'acclimatai et, cinq minutes après, il me sembla que j'avais toujours connu cette brasserie et toutes celles du Quartier qui lui ressemblent. Mais c'était une tout autre vie que je découvrais en regar-

dant ces femmes très jeunes pour la plupart et, ma foi ! jolies, avec des manières qu'on ne voit pas à celles qui travaillent de l'autre côté de la Seine. Et je pensais qu'après tout il n'est pas désagréable d'avoir en province des parents riches qui vous envoient assez d'argent pour que vous fassiez la fête une partie de la nuit. Quand je me revoyais jouant aux cartes, tous les soirs, dans la boutique mal éclairée de Chanteloube, je trouvais qu'il y avait loin de ma vie à celle que menait Lagoutte, beaucoup plus libre que moi. Et je finissais par me dire — il fallait que je sois devenu fou ! — que, d'être employé, même dans une grande administration, ça n'était pas grand'chose, qu'on y gagnait à peine sa vie, c'est-à-dire de quoi se loger petitement et manger tout juste à sa faim, et se payer des plaisirs pas trop coûteux, tandis que les étudiants s'offrent tout ce qu'ils veulent et avec de l'argent qui leur tombe du ciel. Et cette musique qui jouait des airs comme jamais je n'en avais entendu de pareils, et qui faisaient penser à des choses ! .. Valentine écoutait en secouant la tête de droite à gauche. Elle était assise à côté de Lagoutte, et moi en face d'elle. Sur son pied j'essayai de poser tout doucement le mien pour la toucher, si peu que ce soit, mais elle le retira. J'en fus mortifié ; hier, elle s'était montrée moins sauvage. Non contente d'écouter la musique, elle regardait de tous côtés, et j'étais surpris de ce que l'on ne fît pas plus attention à elle, tant elle me semblait être la plus jolie de toutes. Tout ce mouvement, tout ce bruit si nouveaux pour moi m'ayant donné des envies de faire la fête, j'exigeai qu'avant de dîner aux frais de Lagoutte on prît, aux miens, un nouvel apéritif. Je voulais que Valentine constatât que je n'étais ni en reste, ni à court d'argent, et qu'un employé vaut un étudiant. Il dut en être ainsi, car elle battit des mains en disant :

— Chic ! ce soir je veux me saouler.

Dit par elle, le mot ne me parut pas grossier, tant elle y mit de gentillesse et de malice. A Lagoutte elle demanda une cigarette qu'elle fuma, les deux coudes sur la table, la main

gauche à la hauteur de la bouche ; et la cigarette passait de ses lèvres à ses doigts, de ses doigts à ses lèvres. Elle renvoyait tout de suite la fumée comme quelqu'un qui n'a pas encore l'habitude.

Or, ce ne fut pas elle qui se saoula, mais bel et bien moi. Les apéritifs y contribuèrent sans doute, et le vin, mais aussi Valentine, qui, à un moment donné, comme sous la table je la pressais du genou, non seulement cessa de se retirer, mais sembla me répondre. Mon sang ne fit qu'un tour, en même temps que j'enveloppais d'un regard de pitié Lagoutte, qui, s'empiffrant, ne se doutait de rien. Cette fois, je l'avais conquise. Je la tenais bien, et ne la lâcherais pas. Et j'étais impatient de sortir pour voir ce qui allait se passer, je veux dire : comment elle allait s'y prendre pour plaquer Lagoutte et s'en aller avec moi. Elle ne dut pas avoir cette peine, puisque, le lendemain matin, je me réveillai, tête malade et bouche amère, dans une chambre que je ne connaissais pas, près d'une femme qui dormait tranquillement. Mon premier soin fut de regarder quelle heure il était. Comme je me levais pour chercher ma montre dans mon gilet (le froid me pinçait aux jambes, et le moindre mouvement que je faisais me causait des douleurs plus violentes à la tête et me valait des envies de vomir), elle se réveilla à son tour. Je lui demandai où nous étions.

— Chez moi, dit-elle, rue Monge.

Ce nom ne me disait rien, mais je ne voulais pas avouer mon ignorance. C'était peut-être très loin, à l'autre bout de Paris. Comment allais-je faire pour me rendre au bureau ?

— Tu as bien le temps de partir, me dit-elle. Recouche-toi donc ! Quelle heure est-il ?

— Sept heures et demie, répondis-je.

Mais je ne me recouchai pas, dégoûté que j'étais de moi-même. Vraiment, j'allais bien. Depuis deux jours je menais une belle vie ! La chambre me paraissait sinistre et, tout en me passant de l'eau sur le visage, je claquais des dents.

Dans la mienne, sans doute, en me levant je ne trouvais pas non plus de feu, mais j'y étais au milieu d'objets et de meubles familiers, et je n'avais qu'à allumer mon réchaud à alcool pour avoir au bout de quelques minutes de l'eau chaude. Ici, plus que dépaysé, j'étais perdu. J'avais hâte d'être dehors, loin de cette femme qui m'agaçait et me répugnait comme un témoin de ma bêtise. Je m'habillai rapidement, et partis. Sur le trottoir, je demandai mon chemin à un balayeur.

— Tout droit jusqu'au boulevard Saint-Michel, me dit-il.

Rassuré sur ce point, pour être fixé sur un autre qui me tenait à cœur, j'ouvris mon porte-monnaie et constatai que, dans la soirée, j'avais dépensé plus de cinquante francs. Je me rappelai que, sortis de la Lorraine, nous étions descendus au bar du Panthéon où j'avais tenu à offrir le champagne et des boissons anglaises. Une jeune femme, que connaissaient Lagoutte et Valentine, celle avec qui j'avais passé la nuit, s'était jointe à nous, et voilà ! Je calculai qu'à ce jeu j'aurais plus vite fait encore que la Duverne d'épuiser ma réserve d'argent, et j'allais, transi et mourant de soif, par ce matin du premier Mars, en regardant l'eau claire couler le long des trottoirs, avec des envies de m'allonger pour m'abreuver. Je m'infligeai cette punition de n'entrer nulle part pour boire du vin blanc ou du café au lait : pour rattraper mes dépenses, j'allais me mettre à faire des économies. « Ah ! me disais-je, j'ai encore été bien roulé ! C'est Lagoutte qui m'invite, et c'est moi, imbécile que je suis, qui fais plus de frais que lui ! Comme il doit rire en y pensant ! » Quelle autre vie, et plus conforme à mes goûts, j'aurais menée avec Mlle Davesne devenue ma femme ! Je me demandais si Valentine ne m'avait pas répondu du genou pour m'exciter et me pousser à la dépense, et si ce n'avait pas été pour se débarrasser de moi qu'elle avait fait signe à cette femme de se joindre à nous. Certainement, si j'avais passé la nuit avec elle, mes sentiments, ce matin-là, n'auraient pas été les mêmes. Tout ça, c'était la basse noce

qui ne laisse qu'amertume à l'âme comme aux lèvres, et j'enviais le sort de tous ceux que je rencontrais ou dépassais, employés comme moi, se rendant à leur travail, seuls ou accompagnés de leur femme ou de leur petite amie, tous frais et dispos, bien lavés, bien peignés, lestés d'une bonne soupe ou d'un café chaud, après une bonne nuit dans un lit propre. Je prenais de fermes résolutions ; et à mesure que j'avançais, mes remords étaient diminués par l'espoir et par la volonté qui s'ancrait en moi de reprendre une vie meilleure. Quand j'arrivai Chaussée d'Antin, à l'endroit d'où l'on commence à distinguer l'heure à l'horloge de la Trinité, je constatai qu'il n'était que huit heures et demie. Puisque j'étais en de si bonnes dispositions et qu'il était encore vraiment un peu tôt pour arriver au bureau, je m'accordai l'autorisation d'entrer dans un café Biard où, pour m'encourager à persévérer, je m'offris un vin blanc gommé, puis un café chaud.

V

Des jours passèrent, pendant lesquels je mis mes projets à exécution, mais il ne s'agissait plus d'économiser cent francs par mois pour entretenir Valentine. Je voulais simplement rattraper tout cet argent qu'en deux jours j'avais si bêtement dépensé. Cessant d'aller chez Chanteloube, je pris tous mes repas, à midi et le soir, dans ma chambre. Je trouvais de la distraction et du plaisir à faire moi-même ma cuisine. A midi, je ne disposais que d'une heure un quart : c'était un peu juste. J'arrivais pourtant à me tirer d'affaire à la satisfaction de mon estomac.

J'avais quand même écrit à ma mère pour lui demander une avance de cent ou deux cents francs, faisant valoir que, lors de mon arrivée à Paris, j'avais eu certaines dépenses extraordinaires, que j'inventais après coup. Si j'avais pensé que, pour me les envoyer, elle dût se priver, je ne les lui aurais pas demandés, mais je me disais que, somme toute, ils ne courraient pas plus de risques et seraient tout aussi

bien dans mon portefeuille qu'à dormir dans un des tiroirs de son armoire.

J'avais aussi renoué mes relations, si j'ose parler ainsi, avec Mlle Davesne. Elle avait bien remarqué mon silence d'une journée, mais pour le mettre au compte d'une discrétion de bon aloi. Moi, comme on doit penser, je m'étais abstenu de lui en dire le véritable motif. Nous nous parlions peu, mais ce peu était beaucoup plus que rien, et Lereuil me disait :

— Est-ce que c'est à cause d'elle, Corniaux, que vous ne venez plus chez Chanteloube ?

Et Desmoulins :

— Je le savais bien, que vous seriez pincé un jour ou l'autre ! Mais rappelez-vous ce que je vous dis : méfiez-vous ! Est-ce que c'est pour le bon motif ?

Je répondais à Desmoulins :

— Ni pour le bon, ni pour le mauvais !

Et à Lereuil :

— Laissez-moi donc tranquille ! Ça n'a aucun rapport.

Mais je m'apercevais bien qu'ils n'en pensaient pas moins.

J'appris, ce que j'aurais pu savoir depuis longtemps, si je m'en étais occupé, qu'elle habitait avec sa mère rue des Moines, tout près du square des Batignolles. Comme les jours allongeaient, j'allai faire un tour par là, un soir, en sortant du bureau, avant de rentrer chez moi. On pourra dire que je ne suis pas curieux, et c'est bien vrai. Depuis quatre mois que je vivais dans ce quartier, pas une fois je n'avais dépassé ma maison dans la direction du nord, celle de la grande gare aux marchandises. Ce que je découvris d'abord, ce fut l'église, qui me fit une drôle d'impression, puis, derrière, le square avec son ruisseau, son bassin, ses pelouses, ses statues et ses arbres. En été, on devait y être au frais, mais ce n'était tout de même pas la campagne, avec tous ces trains qui passaient en contre-bas, dont on entendait les sifflets et dont on respirait la fumée. N'importe ! Déjà, je me voyais assis près de Mlle Davesne sur un de ces

bancs, par une nuit d'été. Je rentrai, content d'avoir trouvé, pas trop loin de chez moi, un petit coin non bâti, content aussi comme un propriétaire dont le domaine vient de s'agrandir, N'étant pas pressé, je me cuisinai un bon plat que je mangeai lentement et d'excellent appétit. Je fumai deux pipes, et me couchai en me félicitant, comme chaque soir, depuis huit jours, d'avoir eu l'énergie de rompre avec Lagoutte et Valentine.

Le lendemain matin, par lettre recommandée, je reçus deux billets de cent francs. Ah! si ma mère avait su qu'ils étaient destinés à remplacer, dans mon portefeuille, ceux que j'avais donnés à la Duverne! J'eus comme un remords d'avoir trompé cette honnête femme; mais je me tranquillisai en pensant qu'elle n'en saurait jamais rien, et que cette somme ne lui ferait pas défaut. A peu de chose près, ma petite fortune avait donc retrouvé son équilibre. Il ne me restait qu'à chercher des écritures pour m'occuper le soir, mais ce n'était pas facile, vu que je n'avais pas d'autres relations à Paris que mes collègues. Je me dis que ça viendrait un jour ou l'autre, quand j'y penserais le moins. En attendant, puisque j'étais débarrassé des Duverne, avec mes goûts modestes, je pouvais largement me suffire; et quand il me souvenait d'avoir regretté de ne pas gagner assez d'argent, je ne me reconnaissais plus.

Les deux premières semaines, tout alla pour le mieux, et il faut y ajouter qu'il faisait très doux, qu'après quelques jours de giboulées et de grand vent, le ciel était devenu si bleu et le soleil si chaud qu'on se serait cru au milieu du printemps. Mais, j'ignore si ce fut la faute du beau temps, voici que je me mis à m'alanguir et que devant les yeux j'avais toujours l'image de Valentine renversée sur le lit. Toute la nuit je rêvais à elle, les yeux grands ouverts dans le noir, les oreilles bourdonnantes dans le silence. Même quand je causais avec Mlle Davesne, il me venait un besoin brutal de l'avoir, elle aussi, comme j'avais eu Valentine; mes lèvres et mes mains en tremblaient. J'eus beau me rai-

sonner et me sermonner, beau me dire qu'il m'était interdit de gaspiller cet argent que m'avait envoyé ma mère : je le sentais, malgré moi, dans la poche de mon veston, sur mon cœur, et un soir, au lieu de rentrer chez moi, comme poussé par les épaules par une force contre laquelle je ne pouvais rien, je pris le chemin de la rue de la Harpe. J'étais même si pressé que je sautai dans l'omnibus Square des Batignolles-Jardin des Plantes qui allait me dépasser derrière l'Opéra. Comme j'avais franchi le seuil de l'hôtel sans rien demander, une grosse femme m'interpella. Je répondis que j'allais chez Mme Duverne.

— Les Duverne? fit-elle. Elles sont parties depuis huit jours.

Avaient-elles laissé leur adresse ? Elle ne perdit pas longtemps à me dire oui ou non. Elle referma violemment sa porte en criant :

— Tout ce que je sais, c'est que c'est un bon débarras pour nous !

Il était inutile d'insister, et je me hâtai de partir, humilié pour elles et furieux contre Valentine et contre moi-même. Qu'avaient-elles donc pu faire dans cet hôtel, qui pourtant devait en voir de toutes les couleurs, pour qu'on y fût heureux de leur départ ? Où retrouver Valentine ? Puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, j'allai sonner à la pension de famille de Lagoutte, avec la certitude qu'il n'y serait pas. J'y fus mieux accueilli que rue de la Harpe, mais, s'il n'avait pas, lui, déménagé, on ne pouvait me dire où il était pour le moment : il ne rentrait qu'à l'heure des repas, et encore pas toujours, et que pour se coucher et souvent très tard.

Entrer tout seul dans une de ces brasseries bruyantes où j'étais allé avec lui et Valentine, je ne m'en sentais pas l'audace. Je m'imaginais qu'elles étaient réservées aux étudiants et qu'on n'y pouvait pénétrer qu'accompagné par quelqu'un de la corporation. Démarche ratée, et mon désir n'en était que plus violent. « Qu'est-ce qui les a prises de déménager

si brusquement ? » me demandai-je. « Sont-elles seulement encore à Paris? Sans doute, puisque Lagoutte n'en est point parti. Mais ont-elles changé de quartier ou simplement de rue? » En même temps je voyais dans cette coïncidence une manifestation du destin : il était écrit que, pour mon bien, je ne devais plus les revoir, mais, pour l'instant, insensible et même hostile à ce qui pouvait être mon bien, j'enrageais de ne point savoir où rejoindre Valentine. Avec moins de hâte que je n'en avais eu à gagner la rive gauche, je retraversai la Seine pour rentrer à Batignolles, pestant et remâchant des injures à ma propre adresse, mais dans un tel état d'esprit que si je l'avais rencontrée au tournant d'une rue, je me serais jeté sur elle, non pour l'étouffer, mais pour l'embrasser. Tous les griefs que je croyais avoir contre elle étaient oubliés ; je ne songeais plus qu'à la maîtresse idéale, et peut-être à jamais perdue, qu'elle était ou qu'elle avait été pour moi.

De nouveau les jours s'écoulèrent. J'entendis sonner, à leur départ pour Rome et à leur retour, les cloches de la Trinité. Ce sont là des vieilles histoires bonnes à amuser les gamins. Il y a beau temps que je n'y crois plus, mais quand il m'arrive d'y penser je me rappelle l'époque où j'y croyais et ça me rajeunit, en me mettant au cœur de ces sentiments comme j'en éprouve à lire chez moi ou à écouter dans la rue une belle chanson. J'aurais pu écrire à Lagoutte, et d'abord ce ne fut pas l'envie qui m'en manqua, même qu'en réalité je le fis; mais, le moment venu de coller mon timbre sur l'enveloppe, je déchirai ma lettre. Il y allait de ma dignité de n'avoir pas l'air de courir après lui. Je n'éprouvais aucun remords de l'avoir trompé avec Valentine, puisqu'il me semblait que c'était à moi plutôt qu'à lui qu'elle aurait dû appartenir: avant lui j'avais commencé à l'aimer. Et tous les soirs, aussitôt sorti du bureau, sauf quand il pleuvait, j'allais directement au square des Batignolles. Je m'asseyais sur un banc d'où je regardais la maison où habitaient Mlle Davesne et sa mère. Je voyais

leurs trois fenêtres garnies de rideaux blancs très propres. Je me disais qu'elle-même, à cette heure, devait être rentrée et je me l'imaginais allant d'une pièce à une autre, — elles devaient en avoir trois, plus une cuisine, — en bonne petite ménagère, à moins qu'en attendant l'heure du dîner elle ne lût des livres. Car, je ne sais pourquoi, elle me faisait l'effet d'être très instruite, beaucoup plus que moi qui n'avais guère lu que *Graziella* et d'autres petites histoires, au hasard, dans mon journal. Je m'imaginais aussi quelle bonne vie ce serait pour moi, une fois que nous serions mariés, de rentrer tous les soirs dans cette maison où je la retrouverais avec sa mère qui devait être une dame très distinguée, et avec qui, malgré toutes les légendes qui circulent sur les belles-mères, il me semblait que je m'entendrais parfaitement. Je rêvassais ainsi, toujours dans le même sens, jusque vers sept heures. Les soirs où il pleuvait, mon square me manquait. Elle, je ne lui parlais de rien de tout cela. Il nous aurait été impossible, même si elle y avait tenu autant que moi (et je n'en savais rien), de nous attendre pour aller ensemble au travail ou pour regagner notre quartier; à ces heures-là, les rues que nous empruntions étaient suivies également par quantité d'autres employés du Crédit Industriel qui auraient eu vite fait de remarquer et de répéter que nous nous fréquentions ; ou bien, alors, il aurait fallu que nous fussions officiellement fiancés, et je n'en étais pas là. Du moins, les collègues de notre service ne pouvaient-ils pas trouver à redire à ce que nous eussions des conversations un peu moins courtes, et même de plus en plus longues : est-ce qu'ils et elles se gênaient entre eux ? Pourquoi, entre elle et moi, cela aurait-il tiré davantage à conséquence? Pas une fois, au dehors, on ne nous avait vus ensemble. Ils finirent par s'y habituer, mais Lereuil ne comprenait toujours pas que j'eusse délaissé Chanteloube. A midi, passe encore, puisque « la Davesne », comme il me disait, déjeunait sur place, mais il estimait que, le soir, nous devions avoir des rendez-vous secrets: sinon, pour-

quoi aurais-je perdu l'habitude de nos parties de cartes? Il ne s'en préoccupait d'ailleurs pas outre-mesure, et ne m'en parlait qu'à l'occasion, pour dire quelque chose.

J'avais fini par connaître de vue les habitués du square. C'étaient des vieux qui devaient vivre de petites rentes, anciens fonctionnaires, anciens employés, anciens commerçants, des bonnes accompagnant gamins et gamines qui faisaient des pâtés de sable ou jetaient du pain aux canards dans l'eau, aux pigeons et aux moineaux sur les pelouses, des dames de tous âges, — je regardais de préférence les jeunes, en pensant à Mlle Davesne qui pouvait s'appeler, un jour, Mme Corniaux, — des ouvrières en congé qui, nu-tête mais bien chaussées, gazouillaient comme les moineaux ou roucoulaient comme les pigeons. J'ai lu cette expression quelque part : le beau mois de mai. Je la trouve exacte, car il n'y a pas dans toute l'année un autre mois pareil. Pour moi, ce fut bien pire encore qu'en mars. Quoique je ne sois guère sensible, j'étais dans un état inexprimable. Dans l'ombre, j'aurais suivi et embrassé n'importe quelle femme ; en plein jour, de loin, je déshabillais du regard toutes celles qui me paraissaient jeunes et jolies. Jour et nuit, je ruminais les paroles et les airs de belles chansons que j'avais apprises par cœur : « *Vous êtes si jolie, ô mon bel ange blond !...* » « *L'hiver s'enfuit, et la saison — Du lilas va renaître. — Allons, ma charmante Lison, — Parais à la fenêtre !* » « *Le soir s'étend sur les vallons ; — Viens sous le cerisier, ma belle !* » Je n'ai guère plus d'imagination que de sensibilité. Je sens bien qu'avant tout j'ai l'esprit pratique. N'empêche que tout cela me bouleversait, que je brodais sur les paroles et sur les airs, et que je rêvais d'écrire moi aussi quelque chose en l'honneur de Mlle Davesne. Une fois, elle m'avait dit son prénom : Angèle. Je commençai une chanson dans le genre de celles que je connaissais. Je la retrouve dans le tiroir de ma table. Le papier a jauni, l'encre s'efface de plus en plus, mais je me la rappelle quand même sans la relire. Je disais : « *L'hiver n'est*

plus. Ah ! le printemps — Revient vers nous, ô mon Angèle ! — Si tu savais ! je t'aime tant — Que je te trouve la plus belle ! » Je composai ces vers, un soir, en rêvant sous la lune, ma lucarne grande ouverte. Quand je les relis, je me revois, tel que j'étais alors, de même que, si j'arrive à quatre-vingts ans et que je relise ce que j'écris ici à peu près tous les jours depuis bientôt deux mois, je me reverrai tel que j'étais à quarante ans, mais ça ne me rajeunira pas autant. Ça me vieillira peut-être davantage encore.

Autant que mes souvenirs soient exacts, c'est aux environs du quinze mai que le fait se produisit. Comme on le pense bien, je n'avais pas au square de banc qui me fût réservé. Je m'asseyais où je trouvais de la place, toujours dans le sens où je pouvais voir la maison de Mlle Davesne. Ce soir-là, ou plutôt cette après-midi-là (puisque, à mesure que les jours augmentent, l'après-midi semble s'allonger), j'arrivai à peu près à la même heure que d'habitude et m'assis sur un banc qui, par le plus grand des hasards, se trouvait être complètement inoccupé. Cinq ou dix minutes après, vint prendre place à côté de moi une dame d'un certain âge, nu-tête, cheveux gris, et qui marchait en s'aidant d'une ombrelle. Je n'y vis rien d'extraordinaire. A Paris, c'est ainsi : on s'assoit les uns à côté des autres sans se connaître et sans s'adresser la parole, et cela est tout naturel. D'un réticule profond elle tira un ouvrage de crochet, tandis que son ombrelle, qu'elle avait dressée à sa gauche contre le banc, s'inclinait de mon côté jusqu'à finir par me tomber sur les genoux. Je la lui rendis.

— Vous êtes bien aimable, Monsieur, me dit-elle. Merci.

Je n'éprouvais pas le moindre désir de lier conversation avec elle. Je lui répondis pourtant :

— A votre service, Madame.

Et de fil en aiguille, de mot en mot, de bout de phrase en bout de phrase, je finis par apprendre, avec quelle heureuse stupéfaction ! que c'était à Mme Davesne elle-même

que j'avais l'honneur de parler. Elle aussi parut contente de savoir que je m'appelais Jean Corniaux.

— Eh bien ! dit-elle, pour une rencontre, c'en est une ! Angèle me parle si souvent de vous !...

Alors mon bonheur fut si vaste que je n'aurais pas pu l'embrasser d'un seul regard. Et puis, je ne m'étais pas trompé : Mme Davesne était bien, vraiment, la femme que j'avais pensé. Il me semblait, à causer avec elle, qu'elle devait tout savoir, qu'elle ne pourrait me donner que des conseils judicieux, et des plus utiles, et qu'elle serait pour moi bien plus une mère qu'une belle-mère. Quand nous eûmes ainsi bavardé près d'une heure, — elle n'avait pas touché à sa dentelle, — elle me dit :

— Monsieur Corniaux, surtout n'allez pas prendre ça en mauvaise part ; mais, puisque vous êtes le collègue de ma fille, pourquoi ne nous feriez-vous pas le plaisir de venir dîner avec nous ce soir ?

Je répondis que tout le plaisir serait pour moi. Trop enchanté de cette invitation, il ne me vint même pas à l'esprit de refuser d'abord pour la forme, comme il paraît qu'on fait d'habitude.

Leur maison me parut plus belle que la mienne. Quant à leur appartement, il était mille fois plus beau que ma chambre. Des tapis partout, des meubles élégants en même temps que solides, comme on n'en trouve guère qu'en province, des images aux murs, des photographies, et, ce qui me frappa le plus, un piano dans un coin du salon ; car il y avait salon, salle à manger et chambre à coucher. Je visitais tout cela, m'extasiant, d'autant plus que c'était Mlle Angèle qui me faisait les honneurs, après avoir paru très surprise de me voir arriver avec sa mère qui lui disait : « Imagine-toi, Angèle, qu'au square j'ai fait la connaissance de M. Corniaux ! Pour un hasard, c'en est un ! » Que ce fût un hasard en même temps qu'une chance inespérée pour moi, j'en étais bien persuadé.

— Quand nous sommes seules, disait Mlle Angèle, nous prenons nos repas dans la cuisine sans être gênées.

La cuisine était en effet assez spacieuse pour qu'on y pût manger à quatre sans se sentir les coudes. Je la trouvais ravissante avec ses casseroles en cuivre qui luisaient, accrochées par rang de taille ; mais Mlle Angèle était plus ravissante encore, avec son gentil tablier de petite ménagère soigneuse et propre.

— Je vous occasionne déjà assez de dérangement, dis-je, pour que vous n'alliez pas mettre, à cause de moi, le couvert dans la salle à manger.

Elle protesta, mais assez mollement pour que je devine que ma proposition ne lui déplaisait pas. Mme Davesne ne voulait, soi-disant, rien entendre, mais, après une courte discussion, il fut convenu que nous dînerions dans la cuisine. Je n'en revenais toujours pas, de la facilité avec laquelle je m'étais introduis chez elles. Je me répétais qu'il faut laisser au hasard le soin de vous arranger votre vie ; car jamais, même à mes plus beaux moments d'enthousiasme où tout m'apparaissait aisé, je n'aurais osé espérer que, toutes complications supprimées, je ferais si vite connaissance avec ma future belle-mère. Pour manger, je m'assis en face de Mlle Angèle, et je me disais : « Quand nous serons mariés, ça sera ainsi, du moins les premiers temps. Peut-être que, par la suite, nous irons nous installer ailleurs. » Quand je leur dis qu'à peu près tous les soirs j'allais au Square des Batignolles, elles parurent très étonnées, mais je n'avouai pas que ce fût pour regarder la maison où j'espérais vivre avec elles. Nous parlâmes de tout, de mon pays, du leur, qui était la Creuse, de ma famille et de la leur. Mme Davesne poussait des soupirs.

— Ah ! disait-elle, nous avons eu bien des malheurs !

Mais elle ne précisait pas davantage. Moi, pour la consoler, je lui faisais remarquer qu'elle n'avait pas l'air d'être dans la misère, et Mlle Angèle, avec des gestes d'impatience, disait :

— Voyons, maman ! Voyons !...

La conversation étant tombée sur les jeunes filles qui se conduisent mal, « tous les jours on en a des exemples sous les yeux », affirmait Mme Davesne, je crus bon de lui montrer que je pensais comme elle, oubliant de lui parler de Valentine, dont je ne me désintéressais pas tellement, malgré tout, que si, ce soir-là je l'avais eue à ma disposition, je n'eusse pas recommencé.

— Cependant, dit-elle, il y a mauvaise conduite et mauvaise conduite, n'est-ce pas, monsieur Corniaux ?

— Certainement, Madame ! répondis-je, tout en ne voyant pas du tout la distinction qu'elle voulait faire.

— Par exemple, poursuivit-elle, il ne faut pas confondre la jeune fille qui faute une fois et se repent, avec celle qui continue.

— Je pense tout à fait comme vous, Madame, répondis-je.

Toute cette conversation m'est restée très présente à l'esprit, quoique, sur le moment, je n'y aie attaché aucune importance.

Le repas terminé, nous passâmes au salon. Sur la demande de sa mère, et comme j'insistais beaucoup de mon côté, Mlle Angèle se mit au piano. Il n'y a que les gens distingués qui en possèdent. Dans mon pays, personne n'en avait, pas même Mme Lagoutte. A Autun, de temps en temps, on en entendait un dans les quartiers riches. Moi qui ne comprends rien à la musique, le piano me fait donc toujours penser à la richesse, mais aussi à l'amour, puisqu'il n'y a que les jeunes filles et les jeunes dames qui en jouent. Elle exécuta une ou deux valses, puis je lui demandai si elle savait les jolies chansons que je connaissais. Elle joua sans déplaisir « *Vous êtes si jolie, ô mon bel ange blond !* » pendant que je la regardais en soupirant assez fort pour qu'elle m'entendît.

— Vous êtes sans doute musicien, Monsieur Corniaux ? me demanda Mme Davesne.

J'eus tellement honte de moi-même que je répondis par un mensonge.

— J'avais appris la musique, dis-je, avec mon maître, M. Mariller, un instituteur très savant, comme on en voit peu. (Je n'en savais rien, n'en ayant jamais eu d'autre.) Je l'ai oubliée un peu, mais je vais m'y remettre. A Autun, je ne manquais pas un des concerts de musique militaire, et j'étais très bien avec Debenne, un de nos cantiniers, qui jouait de la clarinette.

J'avais bu quelquefois avec lui : toutes nos relations s'étaient bornées à cela, mais je tenais à me faire valoir. Devant une musicienne comme Mlle Angèle et qui serait un jour ma femme pouvais-je avoir l'air de me désintéresser de la musique ? Pour l'avoir lu je ne me rappelle plus où, je réfléchissais à ceci que les femmes éprouvent des besoins de tendresse et de sentiment, et que, si leur mari n'est pas à la hauteur de la situation, elles cherchent ailleurs ce qui leur manque à la maison. Ainsi, quand nous serions mariés, si elle jouait du piano le soir et que moi je reste à fumer ma pipe dans la pièce à côté, certainement ça ne lui ferait pas plaisir. L'espace d'une seconde, il me vint à l'esprit qu'elle était trop distinguée pour moi, mais je me hâtai de chasser cette pensée. Je me dis : « Après tout, je ne suis pas plus bête qu'un autre, et je m'arrangerai bien pour la satisfaire. »

Ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut qu'ensuite Mme Davesne mit la conversation sur le bureau où je travaillais avec Mlle Angèle. Je parlai de nos collègues avec beaucoup de respect, et, des fois, Mlle Angèle m'interrompait pour dire à sa mère en souriant :

— M. Corniaux est un excellent cœur.

Je dis qu'avec ma belle écriture, — je n'oubliai pas de rappeler que du régiment j'étais sorti sergent-fourrier, — je pensais bien arriver à me faire une situation dans cette maison de banque.

— Pour cela, dit Mme Davesne, je crois que des relations ne sont pas inutiles.

Je me souvins fort à propos du cousin de Berdaine, et dis que j'étais dans les meilleurs termes avec un des avocats du Crédit Industriel.

— C'est un atout dans votre jeu, me dit Mme Davesne. Mais, moi, je connais un des administrateurs.

Je la regardai avec admiration. Si j'épousais sa fille, mon avenir était assuré. De simple employé, je passais chef de section, puis sous-chef, puis — avec de la volonté et du travail, peut-on jamais savoir? — peut-être même chef de service. Bref, la soirée s'écoula pour le mieux, et je rentrai chez moi en excellentes dispositions.

Les jours qui suivirent furent délicieux. Entre Mlle Angèle et moi il y avait un secret dont aucun de nos collègues n'avait le moindre soupçon, tous ignorant que j'eusse dîné chez elle. Et j'attendais avec une certaine impatience la date où je pourrais leur annoncer que j'étais officiellement fiancé avec elle, pour voir la tête que feraient Desmoulins et Lereuil, sans compter Papuchon. Je ne dis pas qu'elle était avec moi comme il m'arrivait de rêver qu'une jeune fille doive se comporter vis-à-vis de quelqu'un qui l'aime et, surtout, qu'elle aime : trop souvent, elle me faisait penser à Valentine. Mais, après tout, qu'est-ce que je savais de la vie? Rien, sinon ce que je m'en imaginais d'après quelques feuilletons et mes propres désirs; et j'avais vite fait de me consoler en me disant que ni mes désirs ni les feuilletons ne pouvaient me fournir une image exacte de la vie, telle que la vivent des millions d'hommes et de femmes. Parce que pas une seule fois jusqu'à présent Mlle Angèle ne m'avait donné rendez-vous ni ne s'était jetée à mon cou, devais-je en conclure qu'elle ne m'aimait pas autant que je l'aimais? Sa réserve n'était-elle pas pour moi une garantie de son honnêteté? Sa timidité ne pouvait-elle pas être aussi grande que la mienne? Moi-même, lui avais-je fait, en dehors de quelques galanteries banales, le moin-

dre aveu? Qui me disait qu'elle eût entendu mes soupirs pendant qu'elle jouait du piano? N'empêche que, lorsque je me rappelais les airs énamourés de Valentine en face de Lagoutte, je finissais toujours par me demander si, parmi les femmes, Valentine était la règle ou l'exception. Tout en ayant cessé de me tenir à distance, Mlle Angèle, comment dire cela? restait un peu distante de moi, à peu près comme si, pendant qu'avec son autorisation je faisais dix pas pour me rapprocher d'elle, elle en avait fait cinq pour s'éloigner de moi. Mais, bien entendu, je me disais qu'à la longue, et plus tôt peut-être que je ne pouvais l'espérer, je finirais par la rattraper, et, presque toute la journée, selon mon habitude je faisais des calculs — mais pas de chiffres — pour plus tard.

Nous pourrions nous marier à l'entrée de l'hiver, ou même avant la fin de l'automne. Il ne fallait pas brusquer les événements, bien que je fusse pressé. De rentrer chaque soir dans ma chambre et de m'y préparer moi-même mon repas, lorsque je me disais qu'avec une jolie petite femme et une belle-mère accommodante je n'aurais à m'occuper de rien, cela me pesait de plus en plus. Je m'arrangerais pour faire des heures supplémentaires comme Desmoulins, qui, avant de regagner son logis, ne dédaignait point, dans la belle saison, de s'arrêter une demi-heure à la terrasse d'un café de l'Avenue de Clichy où il prenait son apéritif en fumant une pipe et en lisant un journal, certain de n'avoir plus qu'à se mettre à table pour faire honneur à un bon dîner. Mlle Angèle, devenue Mme Corniaux, continuerait de travailler avec moi. Sortant à cinq heures, elle aurait le temps de vaquer à certaines petites besognes à la maison. Nos appointements réunis, joints aux rentes de ma belle-mère, nous permettraient d'avoir une existence exempte de soucis, et même confortable. Quel bonheur ce serait aussi de sortir ensemble le dimanche! Nous irions nous promener le long des grands boulevards où il y a toujours beaucoup de monde. Elle me conduirait dans des en-

droits que je ne connaissais pas, comme ce fameux Bois de Boulogne où nous pourrions à midi déjeuner sur l'herbe, ou bien dans la banlieue, que je m'imaginais alors comme un pays extraordinaire où l'on rit tout le temps en se faisant sauter, à la figure les uns des autres, des bouchons de bouteilles de limonade; après, on va regarder des gens qui pêchent; on marche tout près de sa petite femme qui ouvre son ombrelle pour deux, et, quand on est bien amoureux, on tâche de trouver un coin de bois où l'on soit bien seuls. Inutile de dire que, quand je pensais à ça, mon sang ne faisait qu'un tour, et que, si j'avais eu Valentine ou même Mlle Angèle sous la main, je n'aurais point passé un mauvais quart d'heure. Nous irions aussi au théâtre, car, instruite comme je supposais qu'elle l'était, elle devait aimer ça. Moi, le théâtre ne m'a jamais intéressé, mais j'irais avec elle pour lui faire plaisir. S'il me venait des envies de dormir, je me pincerais le bras pour rester éveillé, et, si je comprenais moins qu'elle, je ferais celui qui comprend tout aussi bien. J'y suis allé, depuis, deux fois en tout, et je n'y remettrai jamais les pieds. Ces hommes qui gesticulent en criant, ces femmes qui se traînent par terre en pleurant, où est-ce qu'on voit ça, dans la vie courante, parmi les gens qui ne sont ni déséquilibrés, ni fous? Moi, par exemple, il ne m'est jamais venu à l'idée de m'arracher les cheveux quand il m'est arrivé ce qu'on sait déjà et ce qu'on saura bientôt. Nous irions aussi écouter de la belle musique au café-concert, dans un des établissements comme il n'en manque pas sur les boulevards de Clichy et Rochechouart. Assis à côté d'elle, j'y entendrais de ces jolies chansons comme en écrivent et en chantent ces artistes qui sont d'autres gars que Papuchon. Déjà, plusieurs fois, j'avais eu envie d'y entrer le dimanche après-midi, mais c'était comme pour les brasseries du Quartier Latin : je m'imaginais qu'il fallait être de la partie. Encore, là, avais-je vu quelque chose, tandis qu'à Montmartre j'ignorais comment on devait se comporter, comment étaient disposés les lieux. Je

me promenais dans les environs, ou m'asseyais à la terrasse d'un bar ou d'un café voisin, d'où j'entendais la sonnette des entr'actes, où j'entendais les auditeurs échanger, quelques minutes durant, leurs impressions.

C'est justement ce que je fis le premier dimanche de juin. J'aurais préféré de beaucoup être avec Mlle Angèle, mais, n'ayant pas le choix, je trompais mon ennui en me disant que bientôt la vie ne serait plus pour moi qu'une succession de dimanches où toujours je sortirais avec elle. Il faisait à la fois doux comme au printemps et chaud comme en été. Ça sentait les feuilles nouvelles, mais vraiment poussées, le linge frais, le sable humide, le bitume surchauffé. On voyait beaucoup de chapeaux de paille et de toilettes blanches. Je brûlais d'envie d'entendre des chansons. Pas plus ce dimanche-là que les autres, je n'eus le courage d'entrer, mais je n'hésitai pas à m'asseoir à l'intérieur d'un café où il me sembla que je serais plus au frais qu'à la terrasse, où le soleil tapait encore en plein. Il y faisait non seulement frais, mais sombre, et j'eus besoin d'une bonne minute pour reconnaître les lieux dans cette demi-obscurité. Et l'on peut m'en croire si je dis que je n'en crus pas mes yeux lorsque je vis, quittant une des tables en face de la mienne, venir à moi la Duverne rajeunie d'au moins vingt ans : du moins me le parut-elle, dans l'ombre. Elle avait une toilette claire, et un chapeau de paille qui me rappela celui de Valentine, à Autun. Mon premier mouvement fut de sortir sans attendre qu'elle m'eût atteint. Je n'avais nul besoin qu'elle réapportât des complications dans ma vie au moment où celle-ci allait se fixer ; mais je suis ainsi fait que je n'osai pas. Et puis, j'allais sans doute apprendre des choses, qui ne m'intéressaient plus du tout, à son sujet, mais aussi avoir des nouvelles de Valentine, à qui je ne pouvais m'empêcher de penser, à certains moments d'excitation. Sans même que je l'y eusse invitée, elle s'assit en face de moi, comme si nous nous étions vus la veille. Elle ne me parut pas du tout embarras-

sée. Nous nous serrâmes la main, pendant qu'elle disait :

— Eh bien, vrai! Pour un hasard, on peut dire que c'en est un, de se rencontrer ici, depuis trois mois que nous ne nous sommes pas vus!

Je pensais à l'autre hasard, dont j'étais plus heureux, qui m'avait mis en rapports avec Mme Davesne. Je fus bien obligé de lui demander ce qu'elle devenait, et comment il se faisait que Valentine ne fût pas avec elle. Sans me répondre, elle me demanda à son tour pourquoi je n'étais pas revenu rue de la Harpe. Me gardant bien de lui avouer que j'y étais retourné quinze jours après la fameuse nuit, je lui dis simplement : « Oh! Une idée! » Mais il était visible qu'il ne lui répugnait pas du tout, au contraire, de me narrer sa vie depuis cette date.

— Imagine-toi, me dit-elle, que le lendemain du jour où vous avez dîné tous les trois ensemble, Lagoutte est venu à la maison, furieux, disant que c'était à choisir entre lui et toi. Qu'est-ce qui lui avait passé par la tête? Je n'en sais rien. Peut-être que tu avais trop fait de l'œil à Valentine? Je ne pense pas qu'elle soit allée jusqu'à lui dire que tu avais couché avec elle. Ne te récrie pas. Elle ne me l'a pas dit à moi, mais je le sais. Je m'étais arrangée pour que ça marche, voyant bien que tu en mourais d'envie depuis des années. J'ai répondu à Lagoutte que je ne comprenais pas, que tu venais de nous rendre service, que tu étais pour nous un aussi vieil ami que lui. Il a dit : « C'est à prendre ou à laisser. Je ne discute pas. » Je préfère ne pas te dire ce que Valentine a ajouté. (C'était inutile : je m'en doutais bien; mais, d'en avoir maintenant la certitude, j'eus un serrement de cœur.) Tu comprends : je ne suis pas une bête. Il y a des années que je me rends compte que, pendant que tu courais après elle, c'était elle qui courait après Lagoutte, qui ne tenait pas plus à elle qu'à n'importe quelle autre. Il faut croire qu'il est pincé à son tour, car les jours suivants il est revenu à la charge, offrant d'installer Valentine dans une chambre où il irait la voir, et de me don-

ner cinq cents francs à moi. Comme je m'entendais de moins en moins avec elle, comme j'avais mes raisons d'être contente de retrouver ma liberté, j'ai accepté tout de suite, et nous avons déménagé chacune de notre côté. Nous ne nous sommes pas revues depuis ce jour-là.

— Mais enfin, lui demandai-je, qu'est-ce que vous faites, à présent, et à Montmartre ?

— Il faut te dire, fit-elle sans le moindre embarras, qu'au Quartier j'avais fait la connaissance d'un jeune homme très gentil, de bonne famille, et qui était momentanément dans l'embarras. Il aurait bien voulu que nous habitions ensemble, mais je lui disais : « Je suis avec ma fille. Je ne peux pas. » Des fois, quand Valentine s'absentait, il venait me retrouver. Quand Lagoutte m'a fait cette proposition, il m'a dit : « Il faut accepter ça tout de suite. C'est une bonne « occase » ! » Car il parle l'argot comme pas un. Si tu l'entendais, c'est à en mourir de rire. Pour l'instant, il est au « caf'conc' » à côté, comme il dit, avec sa sœur. Comme il ne tient pas à ce qu'elle sache qu'il vit avec moi, j'attends ici que ça soit fini, et nous partirons ensemble. Nous n'habitons pas loin d'ici, rue Lepic, en meublé. Tiens, le voici ! Regarde-le, sans avoir l'air de rien.

Je n'avais pas encore une grande expérience de la vie à Paris. Je n'eus pourtant pas de peine à deviner en lui un de ces individus qu'on nomme « marlous », et sa prétendue sœur me fit l'effet d'être une pierreuse des boulevards extérieurs, une des femmes, sans doute, qu'il exploitait. Et ce fut seulement alors que je découvris jusqu'où la Duverne était tombée : elle aussi devait être une des femmes de son jeune homme très gentil. J'exagérerais si je disais qu'à partir de cette minute j'éprouvai d'elle un profond dégoût : trop de fois j'avais eu recours aux offices de ce genre de femmes. Je ne ressentis plus aucune pitié : au fond, la plupart de celles qui font ce métier auraient pu en exercer un autre. En se surveillant un peu plus, la Duverne, par exemple, se serait maintenue dans une honnête situation sociale.

Son tempérament l'y poussait, me dira-t-on? Alors, qu'on ne s'en prenne pas à la société, qui n'y peut rien. Je m'aperçus bien que l'autre nous regardait, lui aussi, sans avoir l'air de rien. Il devait me prendre pour un gibier que la Duverne avait levé et calculer, d'après mon air et ma mise, ce que ça pourrait lui rapporter. Et moi, bien que les circonstances n'y prêtassent guère, je riais sous cape.

— Et toi, me dit-elle, qu'est-ce que tu deviens ?

— Il n'y a rien de changé dans ma vie, lui répondis-je.

Elle ne me demanda point de nouvelles du pays. Je vis clairement que plus rien n'existait pour elle, que son marlou. Elle m'avait raconté les trois derniers mois de sa vie comme elle devait, à l'occasion, les raconter au premier venu, sans toutefois, probablement, leur parler de son jeune homme très bien. Au fond, j'étais triste, et je n'avais pas eu besoin de la regarder longtemps pour me rendre compte qu'en réalité elle avait encore vieilli. La sonnette se faisant entendre, l'autre disparut avec sa sœur. J'en avais assez. Je voulus me lever pour partir.

— Tu t'en vas déjà ? me dit-elle. Reste encore un peu, que nous parlions du pays.

Elle y pensait donc toujours? J'en fus stupéfait. A mesure que nous prononcions des noms qui nous rappelaient des tas de souvenirs, c'était comme si l'un et l'autre nous avions rajeuni, et, au bout d'un quart-d'heure, je n'eus aucun effort d'imagination à faire pour me figurer avoir en face de moi la vraie M[me] Duverne que, tout enfant, j'avais aimée.

— Je retournerai chez moi dans quelques mois pour une dizaine de jours, lui dis-je.

En poussant un soupir elle s'écria :

— Tu as de la chance! Moi, des fois, je pense aux années où j'y ai vécu.

Je me levai pour partir. Elle me serra la main en me disant :

— Au revoir, Jean ! Souvent je me rappelle quand tu étais petit, petit, et Valentine aussi.

VI

Deux jours durant, je fus sous l'impression de cette rencontre. J'avais beau me dire que, si la Duverne en était là, elle n'avait à s'en prendre qu'à elle seule : je me demandais si vraiment il n'y avait rien à faire pour l'en sortir ou pour lui ouvrir les yeux. Pour Valentine, je n'avais aucune inquiétude : à son âge surtout, c'était une gaillarde à se tirer d'affaire dans n'importe quelles circonstances. Quant à Lagoutte, j'étais complètement dérouté ; je ne comprenais pas qu'il pût être tombé à ce point amoureux de Valentine. Puis, avec un égoïsme que je ne cherche pas à dissimuler, je finis par me dire que comme on fait son lit on se couche, et que la Duverne n'avait que ce qu'elle méritait. Parce qu'elle avait raté sa vie, ce n'était pas une raison pour qu'à cause d'elle, c'est-à-dire en voulant la remettre dans le droit chemin, je rate la mienne. Et je ne pensai plus qu'à Mlle Angèle.

Avec sa mère, elle devait aller passer la première quinzaine d'août dans la Creuse. Nos congés annuels n'étaient pas trop longs. Suivant le nombre de leurs années de présence, les simples employés avaient droit à dix, douze ou quinze jours : avec un certificat du médecin, elle s'arrangeait pour avoir le maximum. Pour moi, mon tour me reportait au vingt et un septembre. Je parlerais à ma mère de mon projet de mariage, et je rentrerais à Paris pour le premier octobre, muni de son consentement qu'elle ne me refuserait pas, j'en étais certain. Je comptais les jours, comme on fait à la caserne. Trois mois et demi encore me séparaient de la date de mon départ, trois mois et demi au milieu desquels j'apercevais, avec une sorte d'effroi, les quinze jours qu'il me faudrait passer sans apercevoir, ne fût-ce que de loin, Mlle Angèle.

Je continuais d'aller presque chaque soir à mon square,

mais, depuis que je connaissais leur appartement, je regardais moins la maison. De temps en temps, j'y retrouvais Mme Davesne, avec qui j'avais de longues conversations sur les sujets les plus différents, mais principalement sur sa fille et sur moi. Elle me la donnait comme une personne très sensée, mais très autoritaire, et elle me disait en souriant :

— Dame ! Je crois qu'avec elle son mari n'aura pas toujours le dernier mot.

Moi, je souriais aussi, pensant bien que je serais ce mari qui saurait la réduire, à moins — tant elle me paraissait captivante et jolie, — qu'il ne me fût agréable de la laisser avoir toujours raison.

Parlant de moi-même, je lui racontais qu'après avoir rêvé d'être instituteur, des malheurs de famille m'avaient fait me lancer dans « la basoche », — une expression qu'affectionnait Berdaine, — puis dans le métier militaire, où mes mérites m'avaient valu le grade de sous-officier, et ma belle écriture les baguettes de fourrier, que je n'avais d'autre ambition, — et c'était déjà assez beau — que de faire mon chemin dans la banque, mais que la solitude me pesait de plus en plus, et qu'il viendrait bientôt un jour où je ne pourrais faire autrement que de me marier. Mme Davesne me disait alors :

— Se marier, cher monsieur Corniaux, c'est bien grave ! Sait-on jamais ce qu'on fait, et les responsabilités qu'on prend, lorsqu'on s'engage pour toute une vie ?

Au fond, nous avions tous les deux la même idée de derrière la tête, mais ni elle ni moi nous n'osions l'exprimer carrément. Je répondais :

— Oh ! quand on s'aime vraiment, jamais on n'a rien à regretter.

— Certainement ! disait-elle. Ainsi, moi, je me suis toujours bien accordée avec mon mari. Quel dommage pour nous qu'il soit mort !

Plusieurs fois aussi, — et c'est seulement par la suite et à

distance que cela me frappa, — elle remit la conversation sur les jeunes filles qui se conduisent mal. Dans ces temps-là, je me demandais si elle n'avait pas été — mais par qui ? — mise au courant de mes amours avec Valentine : pauvres amours, à la vérité, et si elle n'y voyait pas un obstacle à mon union avec sa fille. Car il n'y avait pas besoin d'être bien malin pour s'apercevoir que, comme futur gendre, je ne lui déplaisais pas ; et il ne devait pas lui être nécessaire de réfléchir bien longtemps pour deviner que je ne serais point fâché de l'avoir pour belle-mère. Quand je m'étonnais de ce que Mlle Angèle ne l'accompagnât point quelquefois au square :

— Pensez donc, me répondait-elle, que cette petite est toute la journée hors de la maison ! Lorsqu'elle rentre, le soir, son plus grand bonheur est de n'en plus sortir jusqu'au lendemain matin. C'est une vraie femme d'intérieur.

Tout cela m'amollissait singulièrement le cœur, et il me semblait impossible d'évaluer la joie que j'éprouverais un jour à l'avoir pour légitime épouse.

En attendant, sa mère et moi, nous perdions notre temps en allusions de plus en plus directes, en finasseries de moins en moins dissimulées, chacun espérant que, le premier, son partenaire découvrirait son jeu. Assez souvent, aussi, je revenais au square après avoir dîné chez moi sans lumière. Quand j'arrivais, il faisait déjà assez nuit, mais il restait assez de jour pour que l'on vît les grands arbres se profiler sous le ciel, mais sans savoir au juste jusqu'où montaient leurs cimes, et, jusqu'au moment de la fermeture, je restais là à fumer des cigarettes dont la pointe allumée faisait comme une petite étoile. Les trains continuaient de passer en sifflant et crachant de la fumée, mais je n'écoutais que les nombreuses et différentes roulades des pianos dont on jouait un peu partout, fenêtres ouvertes, et je ne respirais que l'odeur des feuilles et des fleurs. Si j'avais eu Mlle Angèle à côté de moi, je l'aurais couverte de baisers, à moins qu'elle ne m'ait si bien intimidé que

je n'aie même pas osé l'effleurer du bout des doigts.

Une fois en juin, une fois en juillet, je fus par Mme Davesne réinvité à dîner. Je ne dis pas que mes affaires y firent de progrès sensible, mais elles ne demeurèrent pas stationnaires : absolument comme au bureau, où je me flattais de gagner chaque jour du terrain, presque rien, mais, si peu que ce fût, c'était tout de même quelque chose. A telle question que je lui avais posée la veille, elle consentait à répondre le lendemain quand je la renouvelais sous une autre forme, brièvement sans doute, mais enfin, pour moi, c'était un résultat que j'enregistrais avec satisfaction. En juin, le soir où je dînai avec elle, comme je parlais des poètes qui écrivent des chansons et que je leur comparais notre collègue Papuchon, elle dit :

— Ce pauvre Papuchon ferait bien mieux de prendre au sérieux ses devoirs d'employé.

— Vous avez bien raison! lui répondis-je. Qu'est-ce qu'il y a de plus beau que d'être un bon employé ? Mais je croyais que, jouant du piano, vous aimiez les chansons.

— Peuh ! fit Mme Davesne, laissez donc ça ! Angèle s'en moque un peu.

Je fus en même temps déçu et satisfait : déçu de découvrir qu'elle n'était pas aussi sentimentale que j'aurais cru et que, lorsque nous serions mariés, elle ne me jouerait peut-être pas du piano, les soirs d'été, pendant que j'embrasserais ses cheveux ; satisfait à l'idée que je n'aurais pas besoin d'apprendre la musique pour être à la hauteur de la situation, ni pour avoir l'air d'y connaître quelque chose.

En juillet, dans les mêmes circonstances, comme nous parlions mariage, bien entendu sans sortir des généralités, et que je disais que, des fois, à mon avis, une femme peut se fatiguer de son mari sans être pour ça une criminelle, elle me répondit :

— Moi, je ne l'admettrais pas, Monsieur Corniaux !

Et Mme Davesne de s'écrier :

— Ah ! vous ne la connaissez pas, mon Angèle ! C'est

qu'elle a ses idées, dont personne ne la ferait démordre.

Ce soir-là je fus entièrement satisfait.

Elles partirent dans la nuit du trente et un juillet. Il me sembla que jamais plus je ne reverrais ma future femme. Je tremblais à l'idée qu'elle pût être victime d'un accident de chemin de fer, qu'en cours de route elle rencontrât un inconnu dont elle s'éprît et qu'elle épouserait, que dans son pays même elle liât connaissance avec un jeune homme riche qui demandât sa main, et bien d'autres pensées baroques qui se chassaient pour se remplacer l'une l'autre dans ma cervelle. Mais les jours n'en passèrent pas moins, et je reçus d'elles deux cartes-postales. Sur la première il y avait : « Bon souvenir », sur la seconde : « A bientôt » avec, au-dessous, leurs deux signatures. Je n'aurais encore qu'à ouvrir mon tiroir pour les retrouver, mais je me les rappelle bien assez sans ça. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je fus tranquillisé, en constatant que Mlle Angèle était toujours en vie, et qu'elle ne m'oubliait pas. Je fus même plus que tranquillisé. Il n'avait pas été convenu que je recevrais d'elle quoi que ce soit, et je n'eus pas besoin de me forcer pour y découvrir le meilleur témoignage que j'eusse pu désirer de l'affection qu'elle avait pour moi.

C'est vers le quinze août qu'on s'aperçoit vraiment, surtout à Paris, que depuis un mois et demi déjà les jours diminuent. Le crépuscule vient plus tôt, les nuits sont plus longues et plus fraîches, et l'on pense à la saison, qui va recommencer, des pluies et du vent. On sent davantage le besoin de vivre calfeutré chez soi, tandis qu'en été l'on est mieux dans les rues, aux terrasses des cafés, ou dans les jardins publics.

Le matin du seize août, je revis Mlle Angèle avec une mine superbe, le teint un peu bruni. Non sans surprise, je la trouvai plus expansive qu'avant son départ, ce qui ne signifie nullement qu'elle se soit jetée à mon cou ; d'abord, nous étions en public, et puis, même si nous avions été seuls tous les deux, je ne pouvais m'imaginer que la chose

fût possible, d'autant plus que, jamais, à proprement parler, je ne lui avais dit que j'étais amoureux d'elle.

— Nous sommes rentrées hier après-midi, me dit-elle. Maman m'a priée de vous inviter pour ce soir. C'est entendu ?

Si c'était entendu!... Il ne m'en fallait pas davantage pour me combler de joie. Au lieu de l'avoir éloignée de moi, l'absence ne l'en avait-elle pas rapprochée ? Et, même, n'était-ce pas elle, peut-être, qui avait insisté auprès de sa mère pour que je vienne dîner avec elles ce soir? J'en arrivais à me demander si j'avais raison de tant retarder ma déclaration : pourquoi ne la ferais-je pas tout à l'heure ? J'arrivai très résolu. Mais, de tout le temps que durèrent le repas et la causerie, je ne réussis à triompher ni de mes hésitations, ni de mes craintes. J'avais beau me dire : « Imbécile que tu es ! Tu devrais bien voir qu'elles n'attendent que ça ! » Mais cela me paraissait si invraisemblable, si merveilleux, qu'une jeune fille si distinguée et si jolie se fût éprise de moi, que je craignais, par un geste maladroit ou trop précipité, de renverser mon château de cartes. De la Creuse elles avaient rapporté des légumes, des fruits, du beurre et du fromage qui sentaient bon la campagne. Je dis que dans mon pays il y en avait d'aussi beaux et qu'au retour du voyage que j'y ferais prochainement je ne manquerais pas d'en rapporter. Et l'idée me vint, que j'exprimai, que nous pourrions dîner, ce soir-là, tous les trois dans ma chambre de garçon. Je m'attendais à ce que Mlle Angèle en sautât de joie. Elle n'en fit rien, et je me dis alors que c'était uniquement parce qu'elle était trop réservée. Ce fut Mme Davesne qui frappa dans ses mains comme une petite fille en disant :

— C'est ça ! Nous serons comme en partie fine. Nous n'avons pas encore vu votre chambre, Monsieur Corniaux : ce sera une occasion. D'ailleurs, il en est grand temps, car, si vous devez vous marier comme vous me le disiez dernièrement, vous serez forcé de déménager pour vous agrandir.

Ne me tendait-elle pas la perche, et une fameuse ? Je fus assez bête et assez gauche pour répondre :

— Oh ! Madame, je ne suis pas si pressé que ça !

Qu'on se l'explique ou non, c'est ce que je répondis textuellement, et j'eus tort, car je la vis, d'une seconde à l'autre, changer de visage. Elle laissa traîner la conversation qui avait été, jusque-là, fort animée, et je partis plus tôt que les fois précédentes, alors que je m'étais promis de rester plus longtemps. J'avais dit une bêtise qui pouvait me coûter cher.

Les jours qui suivirent, sans qu'elle cessât de m'adresser la parole, je n'eus pas de peine à me rendre compte que Mlle Angèle était devenue plus froide à mon égard, mais je manquais d'audace pour lui donner à entendre que j'avais dit le contraire de ce que je pensais, et que je n'avais en tête qu'une idée, qui était non seulement de me marier le plus vite possible, mais bel et bien de me marier avec elle. Comme j'étais resté beaucoup de soirs de suite sans voir sa mère au square, et que la saison était proche où il ferait toujours froid et nuit de si bonne heure que les bancs ne seraient plus guère fréquentés, je me décidai.

— Je ne vois plus Mme Davesne, lui dis-je. Est-ce qu'elle serait fâchée contre moi ?

— Mais pas du tout. Elle est seulement fatiguée.

Je sentis bien que ce n'était pas une réponse. Et je me morfondais d'être incapable de fournir et d'obtenir une seule explication. Et la date de mon congé qui approchait ! Cinq jours avant, prenant mon courage à deux mains, je dis à Mlle Angèle :

— Voulez-vous demander à Mme Davesne quand je pourrais la voir avant mon départ ? J'aurais quelque chose de très important à lui dire.

Elle me rapporta la réponse le lendemain.

— Maman me prie de vous inviter à dîner la veille de votre départ. Quel jour est-ce exactement ?

— Le vingt et un, vers sept heures du matin, Mademoiselle.

— Eh bien, alors, vous viendriez le vingt, à la même heure que d'habitude.

Je respirai, attendant cette date avec impatience, et aussi avec un peu d'inquiétude. Car, après tout, je n'étais sûr de rien. Où avais-je pris que Mme Davesne serait heureuse de m'avoir pour gendre, et Mlle Angèle, pour mari ? En attendant d'être fixé, à mes heures de loisir je nettoyai et arrangeai ma chambre du mieux qu'il me fut possible. Personne n'y devant entrer pendant mon absence, je préparai même les trois couverts pour le repas que nous ferions ensemble le soir de mon retour, lorsque je leur aurais annoncé que je rapportais le consentement de ma mère.

Vint le fameux jour où je devais faire ma déclaration et ma demande. Un peu après cinq heures, je dis au revoir à mes collègues en pensant que, onze jours plus tard, en même temps que je leur dirais bonjour, je leur ferais part de mes fiançailles avec Mlle Davesne. Desmoulins en serait étonné, et j'en riais à l'avance. Je me promettais de lui demander, à elle, de n'en rien dire. Mme Davesne me reçut très aimablement, et ne fit aucune allusion à la froideur passagère qu'elle m'avait témoignée. Je n'étais pas arrivé trop tôt, pensant que je m'expliquerais plus facilement à table. Nous parlâmes d'abord de choses insignifiantes, lorsque je dis, abordant de front la difficulté :

— Mlle Angèle a dû vous prévenir que j'ai une communication très importante à vous faire ?

— Mais oui, cher Monsieur ! me répondit Mme Davesne. Je ne vois pas ce que ça peut être. Mais n'en parlerons-nous pas aussi bien tout à l'heure, au salon ?

Avec ça, qu'elle ne voyait pas ! Çar enfin, j'avais beau n'être sûr de rien : ça n'était tout de même pas pour mes beaux yeux qu'elle m'avait invité aujourd'hui pour la quatrième fois !

— Comme vous voudrez, Madame, répondis-je, un peu déçu.

Au moment où j'allais partir, on me coupait net mon élan. Quand nous eûmes terminé :

— Angèle, dit-elle, prépare donc le café.

Nous passâmes tous les deux au salon, et tout de suite, comme une leçon que je repassais depuis des mois, je lui dis sans hésiter et sans sourciller :

— Madame, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

J'ajoutai une phrase que j'avais préparée depuis cinq jours :

— Quand je vous ai dit que je n'étais pas pressé de me marier, j'ai parlé comme un maladroit qui dit le contraire de ce qu'il pense, et je l'ai beaucoup regretté.

Elle me regardait bien en face.

— Votre demande me surprend, me répondit-elle. (Moi, je n'étais pas moins surpris.) Je ne m'y attendais pas du tout. Je puis pourtant vous dire dès maintenant qu'en ce qui me concerne je ne vois aucun obstacle sérieux à vous donner satisfaction. (Je recommençai à respirer.) Mais j'ignore ce qu'Angèle en pensera. (C'était bien le plus terrible pour moi qui, dans ma naïveté, m'étais attendu à un « oui » immédiat et enthousiaste.) Je vais la consulter.

Cinq minutes après, qui me parurent bien longues, elles arrivèrent toutes deux.

— Angèle, lui dit sa mère, M. Corniaux vient de me demander ta main. Les formalités habituelles sont singulièrement simplifiées, mais M. Corniaux est, comme toi, orphelin de père, et sa mère habite loin d'ici. Êtes-vous sûr, au moins, de son consentement ?

— Oh ! Madame, je l'aurai dès mon arrivée au pays, dès demain soir.

— Eh bien, Angèle, quelle est ta réponse, mon enfant ?

Je n'osais pas la regarder. Elle dit, sans émotion dans la voix :

— Moi, maman, je veux bien.

— Embrassez-vous, dit Mme Davesne qui me poussa vers elle.

Sur son front, je posai mes lèvres avec gêne, sans aucun plaisir. C'était ça, cette demande en mariage d'où dépendait, pensais-je, le bonheur de toute ma vie? Eh bien, vraiment!... Entre ma fiancée et ma belle-mère je pris le café, tout désemparé, tout inquiet, m'interrogeant, au lieu de contribuer à entretenir la conversation que Mme Davesne s'évertuait — je ne le voyais que trop — à ne pas laisser tomber. Mlle Angèle causait aussi peu que moi. Pour des fiancés, nous ne nous montrions pas plus enthousiastes l'un que l'autre. Et j'éprouvai comme une impression de délivrance quand Mme Davesne me dit:

— Monsieur Corniaux, vous pensez bien que ce n'est pas pour vous chasser, mais vous devrez sans doute vous lever demain matin de très bonne heure. Je vais me permettre de vous accompagner jusqu'à votre porte.

Avait-elle déjà la prétention de surveiller mes mœurs? Ou bien, s'étant aperçue de mon désenchantement, voulait-elle me remonter le moral? J'embrassai de nouveau ma fiancée sur le front, toujours sans le moindre plaisir, et je descendis avec Mme Davesne, qui, dans l'escalier, ne prononça pas une parole. Mais, aussitôt que nous fûmes sur le trottoir, sans doute parce qu'il n'y avait pas de temps à perdre, puisque je n'habitais pas à plus de cinq minutes de chez elle, voici à peu près ce qu'elle commença à me dire, sans qu'il me fût possible de placer un mot:

— Mon cher Monsieur Corniaux, depuis que nous vous avons connu l'une après l'autre, nous avons toujours eu, ma fille et moi, beaucoup de sympathie pour vous, et j'ai cru m'apercevoir, que, vous aussi, vous en aviez pour nous. Jamais je n'aurais cru que, de votre part, cela dût aller plus loin. Je sais ce que c'est que la vie d'un jeune homme seul à Paris, et c'était un plaisir pour moi que de vous inviter de temps en temps à dîner pour vous distraire, et aussi pour vous donner l'illusion d'être en famille. Aussi

vous répéterai-je que tout à l'heure votre demande m'a vraiment surprise. Pour Angèle, je n'en sais rien. Elle est très réservée, cette petite, et elle me fait excessivement peu de confidences. Quand je vous dis que j'ai été surprise, je ne vous dis pas que je l'aie été désagréablement. Non pas... Mais enfin je l'ai été... (Je vis clairement que Mme Davesne commençait alors, non pas à chercher ses mots, mais à hésiter à en prononcer certains.) Quant à elle, je crois qu'elle en est heureuse,... et que vous-même, mon cher Monsieur Corniaux, vous serez heureux avec elle... Car vous voici fiancés, n'est-ce pas ?... Mais vous m'avez si bien prise à l'improviste que je n'ai pas eu le temps de réfléchir à tout,... de tout vous dire... Oh! n'ayez pas peur! Ce ne sont pas des questions d'argent que je vais agiter,... pas plus que vous, d'ailleurs, j'en suis sûre... Quand on s'aime, on se tire toujours d'affaire, et puis soyez sûr qu'Angèle ne se mariera pas sans le sou... Mais ce que je n'ai pas songé à vous dire, sur le moment, est d'un autre genre,... à la fois un peu plus et beaucoup moins grave,... selon moi et selon vous aussi d'après ce que vous m'avez dit,... qu'une question de gros sous... Certainement, c'est un aveu qu'il m'en coûte de vous faire,... moi qui, épouse et mère de famille,... ai toujours donné l'exemple de l'honnêteté... Voici, en deux mots: ma fille a commis une.... une erreur de jeunesse... Elle a cessé de voir son séducteur... Mais... de sa faute... il lui reste un enfant, un petit garçon, qui est élevé... là-bas... au pays... dans la Creuse,... et que je vous demanderai de reconnaître le jour où vous vous marierez... Depuis cette faute,... sur le mien... je vous réponds de l'honneur d'Angèle.

Si je disais que tout se mit à tourner autour de moi, je mentirais. Il fut même singulier que je n'éprouvai aucune souffrance. J'estimais que Mme Davesne venait de me parler avec la plus parfaite honnêteté. Au fond, il m'était indifférent que Mlle Angèle eût déjà un enfant qui ne fût pas de moi. A tout péché miséricorde! me disais-je. Et je répondis à Mme Davesne :

— Mais certainement, Madame! Il est tout naturel que je reconnaisse cet enfant...

Il me vint à l'idée d'ajouter : ... naturel, mais je me retins à temps, estimant que ce serait déplacé.

— C'est bien de vous ! s'écria-t-elle. Vous êtes un noble cœur, Monsieur Corniaux, et une belle âme.

Comme nous arrivions devant ma porte, elle tint à m'embrasser en me souhaitant excellent voyage, bon séjour au pays. Elle me demanda aussi de présenter ses meilleures amitiés à ma mère qu'elle espérait bien voir prochainement, et me recommanda de ne point les laisser sans nouvelles de moi pendant ces dix jours. Mais, si je disais que je dormis bien, je mentirais également. Toute la nuit des idées bizarres me traversèrent l'esprit, et je n'eus pas besoin d'entendre la sonnerie de mon réveil-matin pour être debout à cinq heures. Mais j'étais moins sûr de moi que je ne l'avais été la veille : je me sentais la tête lourde et, ma foi ! le cœur gros.

Une fois que je fus installé dans le train, ce voyage dont je m'étais fait une fête m'apparut dépourvu de charmes. Ce n'était certainement pas la faute de la petite pluie fine qui tombait : je m'accommode de tous les temps, mais je ne saurais mieux me faire comprendre qu'en disant que c'était comme s'il avait plu au dedans de moi-même. L'année précédente, lorsque j'étais venu à Paris, je n'avais pas vu du tout sa banlieue dont j'avais, depuis, entendu dire le plus grand bien. Mais c'est en vain que je m'efforçais de regarder les jolies maisons toutes neuves entourées de jardins bien entretenus. Certainement, je les voyais, mais je ne pensais qu'à la révélation que m'avait faite Mme Davesne. Et si je me disais : « Comme il me sera agréable, plus tard, si nous gagnons de l'argent, de vivre avec ma femme dans une de ces villas ! » c'était pour me rappeler tout de suite que ma future avait déjà un enfant. Quand je demanderais à ma mère son consentement, il faudrait bien que je lui dise, ou à peu près : « Ma fiancée est une fille-mère ! » Et je la

voyais, avec ses idées de femme de la campagne qui ne badine pas sur ce chapitre, se cachant le visage dans les mains pour pleurer, ou se dressant comme une furie pour me chasser en me maudissant. Mais même cela n'était pas ce qui m'effrayait le plus, et je me passerais de son consentement. Si elle me déshéritait, je me passerais de l'héritage. Une fois marié, grâce aux influences dont disposait ma belle-mère, j'avancerais rapidement. Et, tout en continuant de regarder la campagne et l'horizon gris, je m'efforçais de voir l'avenir de ma vie en rose, mais c'était au dedans de moi-même qu'il faisait gris.

Nous dépassâmes Melun, Fontainebleau, Sens, Joigny. A Laroche je dus descendre pour changer de train. La gare sentait la fumée et le charbon. La pluie avait cessé de tomber. Le vent secouait rudement les grands peupliers plantés sur les bords du canal. Je n'étais toujours pas gai. Je faisais les cent pas, machinalement, de long en large, tout en continuant de tourner autour de la même idée, lorsque brusquement la lumière se fit dans mon esprit : elles m'avaient monté le coup! Elles, oui ! Mme Davesne et sa fille, et il m'avait fallu plus de douze heures pour m'en rendre compte ! Est-ce qu'avec elles comme avec Valentine j'allais jouer le rôle du mouton imbécile ? Et comme tout s'enchaînait bien ! Nul doute que je ne fusse pour elles le bon provincial naïf à qui l'on fait avaler tout ce qu'on veut. Au bureau, Angèle m'avait laissé venir, trop fine, trop rouée pour ne pas s'être aperçue dès le premier jour de l'impression qu'elle produisait sur moi. Le jour de notre rencontre, place de la Bourse, je lui en avais sans doute assez dit, et peut-être même un peu trop, pour qu'elle eût la certitude de ne s'être pas trompée sur mon compte. Et tout le reste avait suivi. Lui avais-je confié que j'allais le soir au square des Batignolles ? Je n'en avais plus souvenance, mais plus que probablement j'avais dû le faire, dans l'espoir ridicule qu'amoureuse de moi elle viendrait m'y rejoindre ; au lieu que ce fût elle, ç'avait été la vieille, que je ne pouvais plus

appeler d'un autre nom, et qui m'avait tout de suite témoigné trop d'intérêt pour que ce fût, de sa part, vraiment désintéressé. Sa fille ? Parbleu ! Je comprenais maintenant pourquoi elle risquait de coiffer sainte Catherine. Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui acceptent de reconnaître un enfant qui n'est pas d'eux, et elles s'étaient dit que j'étais d'une assez bonne pâte pour jouer le rôle du père nourricier. La scène d'hier ? Du truquage. La vieille m'avait laissé m'engager pour ne me casser qu'ensuite le morceau. Et, sur le moment, moi, je n'y avais vu que du feu. Vraiment, pour quatre dîners que j'avais faits chez elles, elles s'étaient bien payé ma tête, comme ce soir où la vieille m'avait tâté sur ce que je pensais des jeunes filles qui se conduisent mal, comme cet autre soir où, plus royaliste que le roi, Angèle avait affirmé qu'elle n'admettait pas qu'une femme trompât son mari. Et je me disais : « Qui a bu boira. Qui a fauté à dix-huit ans, peut recommencer à vingt-cinq, à trente ! » Seulement, comme on dit, tant va la cruche à l'eau... Hier soir, elle s'était cassée d'elle-même, mais je ne m'en apercevais que ce matin. Et je pensais à ce qu'il me restait à faire. Aussitôt arrivé chez nous, je m'empresserais non pas de demander à ma mère son consentement, mais d'écrire à la vieille une lettre qui ne serait pas piquée des vers, et où je lui montrerais que j'avais percé à jour toutes leurs machinations. J'ajouterais que j'étais heureux de rendre sa parole à Mlle Angèle, qui serait ainsi débarrassée de moi, tant elle m'avait de fois laissé deviner qu'elle ne tenait guère à ma présence à ses côtés... Arrivé à ce point, tout à coup je vis trouble : je pensais à tout, excepté au bureau. Ce que n'avait pu faire la confidence de la vieille, cette seule pensée le fit, et tout tourna autour de moi. N'était-ce pas mon avenir que je jouais ? La vieille n'avait-elle pas assez d'influence pour me faire mettre à la porte ? Même au cas où il n'en serait pas ainsi, comment pourrais-je continuer de travailler si près de celle, qui, douze heures de suite, avait été ma fiancée ? Je ne voulais plus l'épouser. Je ne dis pas

qu'elle me faisait horreur. Je dis simplement que j'étais vexé et humilié d'avoir été joué par elle et par sa mère. Mais, si je ne l'épousais pas, ou je perdrais ma place, ou la vie au bureau me deviendrait intolérable.

Installé dans un autre train, ce fut autour de cette autre idée que je tournai. Mais c'était tout de même moins compliqué, maintenant que je voyais clair dans ma situation. Je finis par me dire que la vieille ne devait tout de même pas avoir tant d'influence que ça, sans quoi sa fille eût occupé un poste plus important. Certainement, elle pouvait connaître un administrateur, mais il y a connaître et connaître. On ne pouvait pas me mettre à la porte sans motif sérieux, et je me savais coté comme excellent employé. De ce côté, je me crus donc autorisé à être tranquille. Sur l'autre point, à savoir : que nous restions elle et moi dans le même service, eh bien ! ce serait comme dans les premiers temps : nous ne nous adresserions la parole que lorsqu'il n'y aurait pas moyen de faire autrement. Nos collègues ignoraient tout de nos relations. Et je devinais bien qu'elle ne se presserait pas d'annoncer nos fiançailles, quoique j'eusse oublié de lui recommander de n'en rien faire. La vieille était assez fine, et elle aussi, pour se dire que, malgré tout, tant que je n'aurais pas le consentement de ma mère, il n'y avait rien d'absolument décidé. Quand j'eus ainsi tout arrangé selon mes désirs, je respirai, et déjeunai, d'assez bon appétit, de quelques provisions que j'avais dans ma valise. Ensuite, je fumai ma pipe en songeant que je venais de me tirer d'un fameux mauvais pas, et il me sembla qu'à mon retour à Paris j'allais commencer une vie nouvelle.

Quand j'arrivai au pays, la nuit était tombée depuis longtemps. Il faisait noir comme dans un four, et je me sentis tout fier de pouvoir me diriger à travers cette obscurité : j'aurais bien voulu qu'un étranger fût à ma place ! Rien qu'à passer devant, je reconnaissais toutes les maisons. Il me sembla que, quand j'en étais parti l'année précédente, je n'étais encore qu'un gamin, quoique j'eusse achevé mon

service militaire, et qu'aujourd'hui j'étais un homme : peut-être parce que je sortais de Paris où je venais, à mes dépens, d'apprendre à connaître la vie. Je reconnus la place de l'église à ce que l'ombre y était moins épaisse, et je pensai à la boutique où la Duverne et Valentine avaient vécu. Quant à notre ancien hôtel, ses fenêtres du rez-de-chaussée étaient encore éclairées. Je me dis que j'y viendrais demain matin pour écrire à la vieille, et je continuai de monter devant moi, dans la direction des bois. Plus j'avançais, et plus il faisait noir. Je trouvai ma mère assise au coin du feu, m'attendant sans m'attendre. Elle avait déjà mangé sa soupe et son fromage, pour le cas où je ne serais arrivé que le lendemain. Je me mis à table et, pendant que je dînais, nous causâmes d'elle et de moi. Elle me donna des nouvelles du pays. Je lui donnai quelques renseignements sur ma vie à Paris, sans lui dire que j'avais été sur le point de m'y marier. Bref, nous n'étions ni l'un ni l'autre à plaindre, et, quoiqu'elle entrecoupât ses paroles de gémissements,par manie de quelqu'un qui,presque toujours seul, tient à entendre le son de sa propre voix, je vis bien qu'elle était encore solide. Je me couchai, et restai quelque temps avant de m'endormir, trouvant un certain plaisir, qui me rappelait mes nuits d'enfance, à écouter le bruit du vent dans les arbres nombreux de nos bois : c'était autre chose que les peupliers de Laroche. En même temps, je réfléchissais à la lettre que j'enverrais à la vieille : inutile d'être brutal, ni blessant. Après tout, j'avais été son invité, et puis ce serait pour elle une grande déception. Quant à Angèle, j'étais à peu près certain que ça lui serait égal.

Le lendemain, m'étant levé à huit heures, je fis quelques visites dans la matinée. Ma première fut pour mon maître, M. Mariller, qui avait obtenu de faire la classe encore, et seulement pour l'année scolaire à venir : après, il serait obligé de prendre sa retraite. Il me dit tristement :

— Tu vois : je profite de la fin de mes dernières vacances.

Je compris bien que, pour lui, des vacances perpétuelles ne seraient qu'un long ennui. Il me demanda où j'en étais. Quand je lui dis que, dans la maison où je travaillais, nous étions près de deux mille employés, je vis nettement qu'il était fier d'avoir eu un élève tel que moi. J'allai ensuite chez M. Lagoutte, qui me parut beaucoup plus vieilli que ma mère, et même que M. Mariller, qui pourtant était plus âgé qu'eux. Et c'est alors seulement que je pensai à son fils pour me dire que, probablement, à cette époque, il devait être comme moi, au pays, mais depuis longtemps.

— En descendant, me dit-il, tu n'as pas rencontré Henri ? Ça m'étonne, car il est allé ramasser des champignons. Après tout, je ne sais pas de quel côté. Est-ce que vous vous voyez seulement, à Paris ?

— De temps en temps, répondis-je.

Revoir Lagoutte, surtout ici, ne me disait rien de bon, surtout après ce que m'avait raconté la Duverne ; mais peut-être réussirais-je à l'éviter? Sorti de chez M. Lagoutte, je dus entrer chez les uns, chez les autres, qui me reconnaissaient,et si j'avais voulu accepter tous les verres de vin, toutes les gouttes qu'on m'offrait de bon cœur, avant dix heures j'aurais été incapable de mettre un pied devant l'autre. Heureusement pour moi, je sais me contenir, et la dernière nuit que j'ai passée avec Lagoutte et Valentine m'avait servi de leçon. A onze heures, j'étais installé au rez-de-chaussée de notre ancien Hôtel où Basdevant voulut absolument m'offrir l'apéritif. Je le priai de m'excuser quelques minutes, vu que j'avais une lettre très pressée, et très courte, à écrire. Je ne l'avais pas ruminée aussi longtemps que ma demande en mariage, mais assez pourtant pour que je n'aie qu'à laisser courir ma plume en fournissant de ma plus belle écriture. Je dis donc ce qui suit :

— Madame. J'ai l'honneur, à mon grand regret, d'être obligé de retirer la parole que je vous ai donnée, et de rendre la sienne à Mademoiselle votre fille, après avoir réfléchi à ce que vous m'avez dit, et vu que ma mère me refuse

son consentement. Considérez ceci comme ma parole définitive. Votre dévoué serviteur, Jean Corniaux.

Son serviteur, pas tant que ça ! Pas du tout, même ! Tant pis pour elle, si elle avait pensé que je puisse le devenir. Je me relus. Il n'y avait pas un mot de trop, ni qui fût offensant. Je me retirais d'une combinaison qui ne me plaisait plus : c'était bien mon droit, puisque nous n'avions encore passé ni devant le notaire, ni devant le maire, ni devant le curé. Lorsque j'eus cacheté mon enveloppe, Basdevant vint s'asseoir en face de moi. Quant au teint il ressemblait à mon père ; il devait boire beaucoup avec l'un, avec l'autre. Il me dit qu'il n'était pas mécontent des affaires, surtout depuis que, chaque été, des touristes commençaient à se répandre dans le pays. Je tournais le dos à la porte d'entrée, regardant du côté de la cuisine où j'avais passé de si bons moments ; et je revoyais par la pensée, dans leurs moindres détails, les chambres d'en haut et tous les coins où j'avais joué avec Valentine. Comme tout cela était loin ! Je veux dire : nos jeux et nos jeunes années ! Quant aux endroits, ils étaient toujours là et n'avaient pas changé. Et, sans l'écouter, j'entendais Basdevant me raconter des histoires, lorsqu'il s'interrompit pour se lever brusquement en criant, comme à la caserne : « A vos rangs, fixe ! »

— Repos ! fit une voix que je n'eus pas de peine à reconnaître. Je ne me retournai même pas : c'était Lagoutte qui entrait, chaussé d'énormes souliers, coiffé d'une casquette de paysan, et portant un filet rempli de champignons de toutes tailles. Il ne parut ni heureux, ni mécontent de me voir là, mais très étonné. Nous nous serrâmes la main très mollement. Puis il dit :

— Je porte ça à la patronne dans la cuisine pour qu'elle nous fasse une fricassée à s'en lécher le museau. Tu m'en diras des nouvelles, mon vieux Basdevant.

Ainsi tutoyait-il cet homme qui avait au moins vingt ans de plus que nous. Il revint, et s'installa, les jambes écar-

tées, pour cracher plus commodément, car il avait aux dents une énorme pipe en merisier, en me regardant avec obstination et malice. Pour ne pas recommencer la scène de la rue de la Harpe, je préférai continuer de causer avec Basdevant, absolument comme si Lagoutte avait été à cent lieues de nous. Mais je ne pouvais pas l'empêcher de prendre part à la conversation ; non qu'il parlât beaucoup : il n'avait pas changé de système, mais il nous interrompait assez souvent par une phrase courte dont on ne distinguait pas toujours le sens, vu qu'il la prononçait la pipe au bec. Moi, cependant, je me demandais ce que devenait Valentine pendant qu'il était ici, pour des vacances qui n'étaient pas, comme les miennes, de dix jours seulement. Bientôt je fus évincé, sans regret : ils s'étaient mis à parler chasse, pêche et bons repas. Et je voyais bien mon Lagoutte tel que je l'avais découvert, tenant du hobereau bon vivant et du bourgeois pratique, sachant concilier son esprit d'économie et son amour du bien-être.

— Les parties qu'on fera quand tu seras installé ici, s'écria Basdevant, c'est rien de le dire !

J'en conclus qu'il avait l'intention non pas même de s'établir dans une ville comme Autun, mais sans doute de succéder sur place à son père. Mais, par exemple, quand on aurait besoin de lui pour quelque médicament, on le trouverait avec plus de facilité chez Basdevant qu'à sa pharmacie. J'avais beau me sentir de plus en plus éloigné de lui, le seul fait de nous retrouver ici, dans cette salle où lui aussi avait joué quelquefois avec Valentine et avec moi, me le faisait voir avec d'autres yeux, avec des yeux de camarade de première communion. Et puis, nous allions bon train. Basdevant avait offert sa tournée et moi la mienne, lorsqu'un camion s'arrêta devant le perron : c'étaient trois feuillettes de vin qui arrivaient. Basdevant dut nous quitter.

— En trois minutes je décharge ça, dit-il, et je reviens, les enfants.

J'étais donc un peu ému, des deux façons, et, aussitôt que je me trouvai seul à seul avec Lagoutte, je lui dis, malgré que je me fusse promis de ne jamais parler plus que lui :

— Eh bien, mon vieux, est-ce qu'on ne dirait pas que nous sommes destinés à nous revoir toujours ?

— Ça dépend ! ronchonna-t-il. A Paris, tu as été assez longtemps sans te montrer.

Je ripostai :

— Allons ! Tu n'as pas dû le regretter tant que ça ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que quinze jours après je suis retourné rue de la Harpe, et qu'elles n'y étaient plus. Qu'est-ce qu'elles sont devenues ? Tu dois bien le savoir ?

— Ma foi, non ! dit-il en cognant violemment son énorme pipe sur le bord de la table pour en faire, du fourneau, tomber la cendre. Et toi ? Tu as dû revoir la Duverne, puisque tu couchais avec ?

Il me regardait, avec un sourire ironique, faux et méchant. Comme je voulais savoir, je passai par dessus mes susceptibilités.

— Tu ne me feras pas croire que, si elles ont déménagé, tu n'y étais pour rien.

— Peut-être bien, dit-il. Mais ça me regarde, et qu'est-ce que ça peut te faire ?

On ne savait vraiment par quel bout le prendre pour en tirer quelque chose.

— Oh ! rien du tout ! Moi, je m'en moque.

Alors son sourire s'accentua, et il consentit à parler, au moment précis où je désespérais.

— Tu mens comme un arracheur de dents, me dit-il. Tu as toujours eu envie de Valentine. Tu ne l'as jamais eue. Tu ne l'auras jamais. (Je vis qu'il ne savait rien, et me demandai si je devais le détromper.) Oui. C'est moi qui l'ai sortie de la rue de la Harpe. La vieille, ta maîtresse, quoi ! est allée se faire pendre où elle a voulu. Je crois qu'elle fait la retape sur les « boul exter » ; mes compliments. Valentine ? Je l'ai mise dans ses meubles. Un beau matin que

j'allais chez elle, j'ai trouvé le nid vide, avec une lettre sur la table. Elle me disait qu'elle avait trouvé mieux que moi, plus riche que moi. Moi, ça m'est égal. Je suis bien débarrassé. Maintenant, si tu veux son adresse, cherche-la. Paris est grand. Es-tu content ?

Je demeurais abasourdi de ce que leur liaison se fût ainsi dénouée. A la réflexion, je conclus qu'il n'en pouvait guère être autrement. La goutte en avait-il souffert ? Il ne me le dirait pas, et puis ça n'avait pour moi aucune importance. Quant à Valentine, elle avait dû se lasser de jouer le rôle de brebis précisément à la date où Lagoutte cessait d'être le bélier qui se satisfait avec l'une aussi bien qu'avec l'autre, pour se consacrer uniquement à elle. Obstinée, têtue, elle l'était, mais fantasque aussi. Dans ce Paris où, pour les jolies filles, les occasions de se tirer d'affaire ne sont point rares, elle avait dû sauter sur la première qui s'était offerte. Pour ne pas être en reste, je narrai à Lagoutte ma dernière rencontre avec la Duverne.

— C'est ce qui attend sa garce de fille ! dit-il avec un ressentiment qu'il n'eut pas l'habileté de dissimuler.

— Ça dépend, dis-je. C'est une rusée.

— Oui. Tu l'as toujours défendue. Ça t'a coûté deux cents francs, pour rien du tout.

— Ça dépend ! dis-je de nouveau.

Il n'insista point et, Basdevant nous ayant rejoints, nous nous remîmes à boire. Il était plus de midi quand je repris le chemin de la maison pour aller déjeuner. J'eus la présence d'esprit de ne pas oublier de jeter ma lettre dans la boîte de la poste.

Il me fut impossible de ne pas revoir Lagoutte. Comme la pluie tomba presque sans arrêt pendant ces dix jours, ma seule distraction était d'aller chez Basdevant. Là j'étais certain de le rencontrer. Il ne m'apprit pas grand'chose en plus, sinon que, si Valentine était partie, ça ne pouvait être que parce qu'il ne lui donnait pas assez d'argent. Il lui en coûtait moins de penser et de dire que ce fût pour ce motif,

que de penser et de dire qu'elle l'avait quitté parce qu'elle ne tenait plus à lui. Je devinais que, sans en avoir l'air, il avait toujours été flatté de la voir le poursuivre, que son amour-propre de jeune bourgeois n'allait pas jusqu'à l'empêcher d'avouer que ses facultés de dépense eussent des limites, mais que son amour-propre de mâle ne comportait pas de restrictions.

A la maison je restais assis au coin du feu en face de ma mère. En passant sur la route, le vent frappait à notre porte. Par la fenêtre je voyais les bois humides et sombres, les bruyères décolorées, les fougères jaunies. C'était une vie très douce, toujours entre deux sommeils. Des fois, je m'imaginais être devenu déjà un de ces vieux qui, ne marchant plus guère, finissent quand même par user leurs sabots à les avoir toujours le nez dans les cendres brûlantes. Je me remémorais mes amours comme si elles avaient été très anciennes. Angèle et Valentine se confondaient, comme des images qui s'effacent. Quand je finissais par m'endormir d'un demi-sommeil devant les bûches suintantes, elles étaient plus indécises encore. Réveillé par ma mère qui tisonnait, je les revoyais moins indistinctes, mais perdant de plus en plus de leurs contours précis. Et, mes souvenirs se confondant avec mes imaginations, rajeuni et vieilli à la fois, me rappelant certains soirs d'octobre où, quand j'avais huit ans, ma mère m'emmenait à la prière dans notre vieille église, il me semblait les voir pareilles à ces figures peintes sur les murs qui se dégradent, et qu'on regarde avec des envies de prier, en pensant à des choses du temps jadis.

VII

Ici s'achève le récit de la seule partie intéressante de ma vie.

Mon maître, M. Mariller, est mort, comme ma mère, comme M. Lagoutte, comme d'autres vieux du pays qui se transforme. Maintenant il est desservi par une petite ligne

de chemin de fer d'intérêt local. Presque toutes les diligences de la région sont mortes, comme les vieux. Les maisons aussi ont changé : au bourg même, on ne voit plus un seul toit de chaume. Il n'y a que l'église qui soit restée pareille à ce que je l'ai toujours vue : mais il y a si longtemps qu'elle est vieille, qu'elle n'a plus d'âge, à peu près comme les hêtres de nos bois et les houx qui bordent nos sentiers. Deux autres hôtels se sont bâtis, qui font un peu concurrence au nôtre, je veux dire à Basdevant, qui vit toujours, parce qu'à un moment donné il a cessé de boire, sans quoi il était perdu. Mon pays est devenu un centre d'excursion pour touristes, et ma foi ! de juin à septembre, les trois hôtels suffisent à peine à les héberger tous. Le reste du temps, ils vivotent des dimanches, des marchés et des foires. Lagoutte y est installé depuis longtemps comme pharmacien. Il a épousé une assez riche héritière des environs qu'il trompe avec toutes les femmes qui lui tombent sous la main, même avec des souillons qui se succèdent chez lui et qu'il met à la porte quand il les a engrossées. Basdevant ayant cessé de boire, il a cessé d'aller à notre hôtel pour établir son quartier général chez Guyard, un ancien garçon de café de Paris, qui s'est marié avec une femme de dix ans plus jeune que lui, pas laide, et qui, bien entendu, le trompe avec Lagoutte. On m'a dit qu'il le sait, mais qu'il fait semblant de ne s'apercevoir de rien, parce qu'il est flatté d'avoir la clientèle du pharmacien du pays, et qu'il y trouve son profit. Lagoutte est devenu énorme, ce qui ne l'empêche pas de battre les bois à l'époque de la chasse ; la barbe lui mange la figure. Il a deux enfants de sa femme, sans compter ceux qu'il a semés et continue de semer un peu partout. Sa crise passée, il est redevenu bélier. Il n'est pas revenu une seule fois à Paris. Il va de moins en moins souvent à Autun. De plus en plus, il ne se trouve bien qu'au pays où il boit et mange comme quatre. Comme nous ne nous voyons plus qu'une fois par an, lors de mes vacances, il se montre moins revêche et moins taci-

turne : si le souvenir de Valentine m'est resté, il ne s'interpose plus entre nous. Lagoutte m'invite une ou deux fois à déjeuner chez lui. Moi je lui rends la politesse à l'hôtel, et, comme je ne déteste pas, à l'occasion, de faire un bon repas, je lui tiens tête, et nous buvons cinq ou six bonnes bouteilles en nous racontant des histoires.

Au bureau, Desmoulins est mort d'une maladie des poumons, comme Pascaud, comme d'autres anciens de la maison, qui se transforme. On y fait des travaux. Les affaires prospérant, nous nous sommes agrandis, et on emploie des femmes en plus grand nombre. Depuis cinq ans, je suis chef de section, mais Papuchon est toujours simple employé. Je fais des opérations de bourse qui me rapportent un peu d'argent, et je pense que, vers la cinquantaine, je pourrai me retirer au pays où je vivrai de mes rentes. J'ai rencontré des gens qui se moquent des employés, qu'ils traitent de ronds-de-cuir, autant dire d'imbéciles. Je les laisse pour ce qu'ils sont ; je trouve de grandes satisfactions à être toujours exact, à faire convenablement mon travail, je me dis que je suis une des pièces de la grande machine qui, sans moi, fonctionnerait moins bien, et que mon expérience vaut quelque chose ; je me dis que, certainement, on pourrait me remplacer, mais pas du jour au lendemain, et cela suffit à mon orgueil. Mon grade de chef de section est peut-être mon bâton de maréchal, mais je n'en demande pas plus, puisque je ne le dois qu'à mes mérites et qu'à mon travail ; on m'offrirait une place de chef de service, que je la refuserais, sachant bien que je ne pourrais pas l'occuper à la satisfaction de mes supérieurs.

Ici aussi s'achève le récit de mes amours.

Pauvres amours ! Quelques minutes de bonheur avec Valentine, près d'un an de rêvasseries autour d'Angèle, et c'est tout. Dupe dans le premier cas, j'ai failli l'être aussi dans le second. Ma naïveté m'a coûté deux cents francs, et j'ai failli ensuite la payer de tout le restant de ma vie. Ces deux expériences m'ont servi de leçon, et plus jamais je

ne me suis amouraché de personne. Je ne dis pas que l'envie m'en ait toujours fait défaut, mais je me disais à moi-même : « Deux fois tu as été le mouton. Une troisième, ce serait une de trop. » Me marier, pour tomber sur une fille qui ait eu un mioche à mon insu, ou qui me trompe après quelques mois de mariage, et qui me fasse des scènes à propos de tout et de rien ? Merci ! Oh ! je sais bien que toutes les femmes ne se ressemblent pas, et je connais de mes collègues, mariés, qui ne se plaignent jamais de l'être. Mais, d'abord, peut-être qu'ils ne racontent pas tout, et puis, eux, du premier coup ils sont bien tombés, tandis que, moi, mes deux premières expériences ne m'ont pas donné envie de recommencer. Quand je rentrai au bureau, le matin du premier octobre, Desmoulins se hâta de me dire :

— Vous allez vous ennuyer, Corniaux ! Votre chérie qui débute aujourd'hui dans une succursale !... On dirait qu'elle a profité de votre absence.

J'exagérerais en disant que je ne m'étais pas inquiété de ce qui pouvait m'attendre à mon retour. Sans le faire exprès, Desmoulins me soulageait fameusement ; je lui répondis :

— Je causais avec Mlle Davesne ni plus ni moins que vous autres.

Il me dit :

— Allons ! Corniaux, n'essayez pas de me faire prendre une vessie pour une lanterne.

Malgré tout, les premiers temps, le bureau me parut vide, puis je m'y habituai.

J'ai dit que j'ai été dupe, que j'ai joué le rôle du mouton ! C'est bien possible, mais je ne le regrette pas. Il y a de cela plus de quinze ans. Avant de mourir, plusieurs fois, soit dans ses lettres, soit quand je revenais au pays, ma mère m'a dit :

— Tu ne penses donc pas à te marier ? Quelle idée, de rester vieux garçon !

Je lui ai toujours répondu :

— C'est comme ça, qu'est-ce que tu veux! Je suis bien plus tranquille.

Mais je ne lui disais pas le fond de ma pensée. Si je ne me suis point marié, c'est parce que je n'aurais pas pu vivre avec une femme autre que Valentine ou qu'Angèle : jamais je ne leur ai gardé la moindre rancune. Tout de suite je leur ai pardonné. Si elles me plaisaient beaucoup, si je ne leur plaisais pas, ce n'était ni leur faute, ni la mienne. Elles ne sont responsables de rien. Je ne peux même pas dire qu'elles m'aient brisé ma vie : je restais libre de m'arranger comme bon me semblait. Ceux qui ne réfléchissent pas diront que je suis un pauvre homme qui n'a pas eu de chance : c'est bien ce que j'ai pensé, jadis, sur le moment. Mais, aujourd'hui, et à distance, je me demande si d'autres ne sont pas plus à plaindre que moi. Qu'est-ce qui serait arrivé, si j'avais vécu tout le temps avec Valentine, ou avec Angèle? Tandis que je n'ai qu'à penser à elles pour les revoir telles que je les ai aimées: Valentine pendant un peu plus de dix ans, Angèle pendant près d'un an. Qu'est-ce qu'elles sont devenues? Je ne me le demande pas. Si elles ne sont pas mortes, elles ont vieilli comme moi, mais, pour moi, elles auront toujours vingt ans.

HENRI BACHELIN.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Ernest Delahaye : *Verlaine*, Messein. — Henri Deheran : *La Carrière africaine d'Arthur Rimbaud*, Champion et Larose. — Isabelle Rimbaud : *Mon frère Arthur*, Camille Bloch. — E. de Clermont-Tonnerre ; *Almanach des bonnes choses de France*, Crès. — *Almanach de Cocagne*, « Aux éditions de la Sirène ». — *Almanach des Essaims nouveaux*, Emile Paul. — *Almanach des Saisons*, « Au logis du Peu qui grimpe, Coutances ».

Verlaine, par M. Ernest Delahaye. C'est un beau livre, écrit avec simplicité et émotion ; avec une simplicité qui nous ouvre toute grande l'âme du poète, claire comme une source dans ses joies comme dans ses détresses ; une émotion qui comprend et nous fait comprendre le génie de Verlaine, d'une telle pureté de la langue et d'inspiration qu'il n'y en eut peut-être jamais de semblable. M. Delahaye insistera aussi sur cette constatation que la poésie spontanée de Verlaine jaillit d'une sensibilité cultivée par une intelligence rare. Son intelligence révélée par une œuvre, écrit l'auteur, est « un monde énorme et touffu de notions acquises, comparées, de sensations non pas « fraîches », de sentiments non pas « neufs », mais ressentis par lui cent fois, et alors scrutés, analysés profondément à chaque retour ». Verlaine, ayant puissamment vécu, beaucoup pleuré, ri, souffert, avait plus que tous amours, constate M. Delahaye, celui des mots, plus que tous vices, la sensualité des mots :

> Parce qu'il subissait plus que n'importe quel écrivain cette action pénétrante, cette irradiante volupté des mots. Parce qu'il avait exaspéré encore cette sensibilité par l'étude intense, dans le texte anglais, de Shakespeare sorcier, enchanteur, démon des mots.

Oui, sa passion, c'est d'atteindre à la suprême clarté des mots, des idées et des images. Que l'on relise cet aveu, exprimé dans ces derniers vers publiés après sa mort :

> Moi je fume ma pipe et compose des vers
> Et quand tombe la nuit je m'endors vite, et comme

Je rêvasse toujours, je rêve à des vers mieux,
Bien mieux que ceux de tout à l'heure, vers, grands dieux !
Pathétiques, profonds, clairs telle l'eau de roche,
Des vers à faire un jour mon renom sans pareil
Et dont je ne sais plus un mot à mon réveil...

M. Ernest Delahaye répond encore à ceux qui veulent que Rimbaud ait été « le mauvais génie » de Verlaine. Seule, son œuvre nous intéresse. Le reste : qu'il ait été heureux ou malheureux, que son ménage ait été paisible ou troublé, « c'est son affaire, c'est l'affaire de sa femme ». Et quelle exigence inouïe de vouloir lire de très beaux vers écrits par un homme tranquille! Rimbaud eût été le mauvais génie de Verlaine s'il l'avait empêché d'être un grand poète. On s'aveugle étrangement, écrit M. Delahaye, quand on ne voit pas que la crise morale qui mettait en si grand péril le génie de Verlaine existait, à son paroxysme, avant la venue de Rimbaud, et que « c'est plutôt Rimbaud qui a écarté le danger, que c'est plutôt Rimbaud qui a dissipé la crise ».

Nous voyons Rimbaud entrer dans la vie de Verlaine, et les pages que consacre M. Delahaye à l'auteur d'*Une saison en Enfer* nous disent l'éblouissement que ce fut. Et il faut se souvenir, pour bien donner leur valeur à ces notes, que l'auteur a vécu dans l'intimité royale de Rimbaud et de Verlaine. « Devenu maître du verbe, écrit-il de Rimbaud, ayant tout lu, tout étudié, tout absorbé des poètes, des historiens, des philosophes, il sent vivre dans son âme ce qui était l'art, la science, la pensée de siècles morts bouillonnant avec la passion la plus douloureuse, les désirs les plus audacieux du temps où il respire. »

Mystique attendri d'abord, négateur furieux ensuite, cherchant, éperdu, quelque religion démesurée, si absolue, si vaste et si tendre, qu'elle convienne à l'immensité de son absolutisme et de sa tendresse, il a passé en revue les idées, les cultes, les institutions, les systèmes, les a jugés, condamnés, rejetés tour à tour. Son amour pour l'homme est égal à ses répugnances : il rêve d'une autre humanité, d'un autre univers. En attendant il veut anéantir en sa propre personne les faiblesses ou les vices qui lui causent tant d'horreur. Cet esprit mille fois supérieur commence par entrevoir comme bien suprême la totale humilité ; mais la lutte pour y parvenir est terriblement cruelle ; c'est pourquoi il poursuit, faute de mieux, la volupté d'être méprisé par autrui. Cultivant en soi, pour les bien connaître et les écraser, chaque sensualité que le vulgaire affectionne, il se découvre chaste et c'est une première victoire qu'il dissimule sous des allures et un parler cyniques...

Rimbaud arrive à Paris ; il apporte le *Bateau ivre*. Déjà, il n'a plus d'ambitions ni d'espérance. Accueilli par les grands poètes, Hugo, Gautier, Mallarmé, Banville, « ce qu'il désirait s'est réalisé si entièrement et si vite qu'il éprouve le vide comme d'une déception énorme ». Ses dix-sept ans, continue M. Delahaye, fleurissent de vigueur et de mutinerie enfantine, son esprit est « d'un vieillard qui aurait fini, en un siècle d'études, par toucher la solution de chaque problème et touché le fond de tout ».

Il nous apparaît, dans ces souvenirs de M. Delahaye, comme une sorte de Messie, destructeur comme le Messie, avec un désir identique, mais irréalisé et irréalisable, de fonder une nouvelle humanité. Dans son esprit, ce paradoxe qu'il émet devant Verlaine de la nécessité de brûler le Louvre et la Bibliothèque Nationale n'est pas tout à fait un paradoxe ; « l'action révolutionnaire vraiment efficace et définitive, c'eût été de mettre l'humanité devant la suppression irréparable de ce qui faisait son plus cher et son plus néfaste orgueil. » Et malgré tout, il y a dans ce bolchévisme intellectuel un peu d'enfantillage, un peu aussi de la suggestion des idées de J.-J. Rousseau. Comme lui, comme tous les révolutionnaires et les terroristes et les saints, il croyait que l'humanité était bonne, mais que la civilisation l'avait abîmée, gâtée. A côté du mépris de Rimbaud pour cette humanité il y avait une profonde pitié. Il faut, écrit encore M. Delahaye, avoir connu Rimbaud, pour comprendre la fascination qu'il exerce :

Il est l'intellectualité suprême, toutes les puissances, toutes les séductions à un degré inouï. La langue qu'il parle — je dis son langage familier — c'est la « prose de diamant » des *Illuminations* et d'une *Saison en Enfer*, mais sortie de l'hallucination décrite, mais claire comme une aurore d'été, juste et vivifiante comme l'air pur. Il possède la faculté d'observation qui voit, classe et distingue, celle d'intuition qui devine, le courage qui nie la souffrance et ignore la plainte. Il n'a pas une infirmité d'intelligence, pas un illogisme, pas un préjugé. L'extraordinaire macération morale qu'il voulut subir l'affranchit de toute faiblesse, le libère de toute manie. On ne trouverait pas dans son cœur une grossièreté ni une tare.

Rimbaud disparu de sa vie, Verlaine perd pied dans la sentimentalité religieuse qui d'ailleurs lui inspira ses plus beaux vers. Et, tandis qu'il essaye de convertir « le monstre », Rimbaud, lui, — avec quelle douloureuse sérénité ! — écrit *Une saison en En-*

fer, où il tord le cou à l'orgueil et déchire en lambeaux la sirène Gloire. Et puis il disparaîtra vers l'Afrique où il oubliera sa première vie d'écrivain et de poète. Dans le petit livre qu'il a consacré à **La Carrière africaine d'Arthur Rimbaud**, M. Henri Dehéran écrit :

... de sa vie à Paris où il séjourna d'octobre 1871 à juillet 1872, de l'hospitalité qu'il avait reçue chez Théodore de Banville, de Verlaine et de leurs voyages, pas la moindre allusion dans ses lettres. Pendant qu'il parcourait la brousse du Mindjar et du Tchercher, seul avec Jules Borelli, jamais il ne se livra. Celui-ci soupçonnait un passé chez son compagnon de route, mais jamais il n'en reçut confidence : « Malgré les longues heures passées ensemble, jamais je ne lui ai rien demandé ayant trait à sa vie antérieure, jamais il ne m'en a rien dit. »

Verlaine essaie, lui aussi, d'oublier qu'il fut un homme de lettres et un poète décadent, en cette Institution Notre-Dame, à Rethel, où il professe l'anglais. Ces aimables prêtres au milieu desquels il vit sont aussi ignorants de la littérature contemporaine que le pouvaient être les nègres du Harrar, les compagnons de Rimbaud. Mais Verlaine devait bientôt retrouver Paris, la misère et la gloire. Après avoir fermé ce livre de M. Ernest Delahaye, on a l'impression d'avoir un peu vécu dans l'intimité, non seulement d'un grand poète, mais d'un saint.

« Le Saint », « le Juste », c'est le nom que les nomades Bédouins donnaient à Rimbaud, nous dit Isabelle Rimbaud dans ce petit livre qu'elle a consacré avant de mourir à **Mon frère Arthur**, et qui est un hymne à sa bonté et à son génie : « L'étincelle divine départie à chacun de nous est dans son âme un foyer incandescent, une lumière éblouissante qui pénètre tout, partout... »

§

Voici toute une moisson d'almanachs qui renouent la vraie tradition de ces sortes de recueils. Et d'abord, l'**Almanach des bonnes choses de France**, où Mme E. de Clermont-Tonnerre nous donne avec une simplicité vraiment française une philosophie de notre goût et de notre sensualité. Et l'auteur esquisse ici, et comme en jouant, une juste théorie qui fait comme jaillir notre pensée du sol même où nous puisons notre nourriture. Rien n'existe sans la pensée, écrit l'auteur. L'imagination joue un rôle prépondérant dans la dégustation des aliments. Or, les

gens d'imagination se nourrissent bien, « parce qu'ils associent leur substance terrienne au lieu d'où ils sont, et qu'ils ressentent jusque dans leurs fibres le lien qui les unit à la terre qui les porte ; ils sentent la secrète essence des choses s'incorporer à la leur, et ainsi communient avec la terre dans un festin d'amour. »

La France est le pays des nourriture choisies, cultivées « avec ce goût anarchique et individuel de vivre, qui est sa caractéristique parmi les nations ». Et, ajoute Mme de Clermont-Tonnerre, ce sont ces nourritures merveilleuses et faciles à obtenir qui, pendant des siècles, ont nourri la race des Français.

L'individu, en effet, est un produit du sol. L'homme est une plante, dont les racines plongent dans le sol, puisque les herbes et les animaux dont il se nourrit sont eux-mêmes des produits directs du sol. Différences de crus et d'essences, d'esprits et d'âmes, comme pour les crus de vignobles et les espèces de gibier. Si le Français est fin, léger, spirituel, cela tient au sol où il est attaché comme à l'atmosphère qu'il respire et aux champs et aux jardins dont il broute les fruits et les herbes, les raisins, les pommes, etc...

... N'a-t-on pas déjà esquissé une carte de l'ethnographie intellectuelle de la France? Voici les terrains crétacés qui produisent des poètes, d'autres terrains font pousser des philosophes, des rêveurs... Alors c'est la pensée même d'une race qui semble jaillir du sol et fleurir avec les plantes. D'ailleurs l'œuvre d'un écrivain ne nous restitue-t-elle pas l'atmosphère même du paysage où il a poussé, l'odeur même de la terre et des feuilles?...

Mme de Clermont-Tonnerre, parlant des herbes, des plantes savoureuses, des légumes chers à Mme de Noailles, que cultivent les jardiniers des environs de Paris, écrit avec esprit : « Les Allemands seraient moins fumeux, les Italiens moins loquaces, et les Russes moins égarés, si leurs pays étaient couverts de rafraîchissants légumes. »

Et, à travers les jours, les mois et nos diverses provinces, Mme de Clermont-Tonnerre nous énumère, en nous les faisant savourer, toutes ces bonnes choses de France qui sont comme l'aliment de notre génie, de notre littérature et de notre poésie.

L'Almanach de Cocagne, *dédié aux vrais gourmands et aux Francs Buveurs*, et qui se publie aux éditions de la « Sirène », n'a pas la même préoccupation philosophique, mais il s'ouvre par une « marche de Cocagne » par Erik Satie, et nous

fait entendre des confidences culinaires d'écrivains tels que Laurent Tailhade, Apollinaire, Raoul Ponchon et Rabelais, Balzac, Baudelaire, etc. Mais, pages plus précieuses encore pour les vrais gourmands, et plus précieuses même que les illustrations de Dufy, de Friez et de Laboureur qui les entourent, plus de cinquante recettes de cuisine inédites. Rêvons devant ces titres de poèmes culinaires, que nous ne dégusterons sans doute jamais, de « crème gentilhomme », « foie de poularde des gourmands » et de « crêpes Suzette ».

§

L'Almanach des Essaims nouveaux, qui se donne comme tâche annuelle de replonger la littérature française dans les eaux du classicisme et du catholicisme romain, afin d'assurer « la rénovation française et la continuité de notre grandeur », publie des lettres inédites de Huysmans. Adressées à J. Esquirol, l'auteur de *Cherchons l'Hérétique*, ouvrage consacré aux milieux hétérodoxes de Lyon, ces lettres sont un singulier mélange de naïveté et d'ironie. Huysmans est à Ligugé, et il trouve qu'on y abuse un peu du carême, dont il est sorti esquinté. On le fait ici « dans les grands prix ».

Le résultat le plus certain de la dureté de ces observances, c'est de nous mettre dans un état de nervosité et d'irritabilité permanente. Le manque de viande est tout bonnement une source de péchés. Avec les complexions de maintenant, les affaiblissements corporels détraquent l'âme, et le diable aux aguets en profite.

A part cela, les cérémonies de la Semaine Sainte ont été magnifiques à la fois et éreintantes. La compensation a été l'Agneau Pascal, mangé au Cloître; mais le dit agneau tenait du vieux bélier. Ce qu'il se défendait dans la bouche !

Il faut retenir aussi cette formule dans une autre lettre : « Le manque de viande tue la charité. »

Quelle singulière idée, pour un homme de lettres, même satanisant, d'aller s'enfermer avec des moines ! Enfin, il s'échappe quelques jours pour aller à Paris présider l'Académie Goncourt. Il en revient effaré comme s'il revenait des Enfers, et renseigné, écrit-il, sur cet amas de turpitudes qui se passèrent dans ce bagne, l'Exposition de 1900 : « Si, après ça le pays n'écope pas, eh bien, ce sera que le bon Dieu dort. »

J'aime cette conception, familière aux chrétiens, d'un Dieu

agent des mœurs, qui surveille de là-haut nos petites turpitudes, et prend des notes. Huysmans parle encore de Johannès et de X... qui était « un diabolique de la pire espèce », et il écrit sans rire : « Bien qu'ennemis acharnés, les deux rivaux rivalisaient de sacrilèges pour s'entrenuire. »

Il est absolument certain que le culte luciférien existe, et il connaît de sources authentiques « d'effroyables histoires qui viennent de se passer ». Le vol des hosties « devient de plus en plus fréquent, et les messes noires, dont une a été célébrée, dit-il, le 28 avril dernier, dans l'église de Sainty, près de Corbeil ».

Huysmans promène ces imaginations diaboliques dans les jardins du monastère où se déroulent lentement « les délicieuses processions des Rogations ». Puis il s'entretient avec le poète Le Cardonnel, qu'on lui « donne, une après-midi, de temps en temps ». Ça lui permet, écrit-il à sa manière, « de ne pas éclater de poésies rentrées, car il jaillit alors en des niagaras de vers ! »

Vie monotone :

Ce sont d'incessants déjeuners au cloître, des déjeuners un peu compassés, avec l'abbesse derrière la grille. On parle de la liturgie du jour, tandis que de discrètes tourières servent les plats : et il n'y a ni petit verre, ni cigarettes.

O pauvre Folantin !!! Il passe, comme il l'écrit, « une bien drôle de fin de vie, tout de même ».

§

Voici l'**Almanach des saisons**, qui s'imprime à Coutances, « au logis du Pou qui grimpe ». Véritable petit Almanach qui se présentera à nous, diversement vêtu selon les saisons, et qui nous apparaît aujourd'hui vert comme les feuilles du printemps. Il nous renseignera sur les astres et sur les saints, comme tout almanach qui se respecte, et sera illustré des bois taillés dans des poiriers normands par de probes imagiers. Mais aussi il nous dira la vieille fluctuation de la mode et de la vie, qu'il s'agisse de robes ou de poésie ou de musique. On y lira des vers de jeunes poètes, même cubistes ou dadaïstes, et des contes fugitifs. Dans ce premier numéro, déjà, une grande variété de noms, d'images et de pensées, que M. Joseph Quesnel a su harmoniser. Voici parmi des bois de Carlègle, Ludovic Rodo, Joseph Quesnel, Henri Chapront, René Jouenne et Jean Thézeloup, des pages de Henri Bachelin, feuilles vertes qui sentent encore le chêne où elles ont été

cueillies, et quelques aphorismes de Remy de Gourmont, extraits d'un livre de Pensées encore inédit :

L'art qui ne sait pas évoquer en un vers, en une phrase, en une mélodie, d'un coup de pinceau, tout un moment de la vie, peut bien être de l'orfèvrerie, ce n'est pas de l'art.

Et ceci, qui est peut-être un regret, et un aveu de la vanité, de la gloire et de la fortune :

Une vie de grandes satisfactions passionnelles, même traversée de luttes et de difficultés, vaut mieux qu'une existence sacrifiée à la poursuite d'une fortune qui arrive trop tard, quand le ressort vital est brisé, quand l'homme solitaire n'est plus qu'une somptueuse horloge qui marque des heures inutiles.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Lucie Delarue-Mardrus : *A Maman*, Fasquelle. — Adrien-Pierre Bagarry : *Voici des rêves d'enfant*, sans nom d'éditeur. — François Baron : *Sous le Casque, loin des lauriers*, Figuière. — Henri Dutheil : *Les Roses-Sang*, avec une lettre d'Adolphe Willette et des dessins de Joseph Quesnel, au « Pou qui grimpe », Coutances. — Gabriel Vian : *Les Appels vers l'aurore*, Figuière. — Abel Moreau : *Primavera*, Neuchatel, Delachaux et Niestlé S. A. — Maurice Caillard : *L'Or, l'Encens, la Gloire*, « Maison française d'Art et d'Edition ». — A.-P. Garnier : *Le dit de Sainte Odile*, Garnier frères. — A.-P. Garnier : *Les Corneilles sur la Tour*, Garnier frères. — Marcel Raval : *Le Rêve en Croix*, avec une préface de Georges Duhamel, « les Feuilles Libres ». — Edmond Coutances (Edmond Girard) : *Du Sourire et des larmes*, avec sept dessins de Sandy-Hock, préface de Henri Mazel, « en la Maison des Poètes ». — Paul Eluard : *Les Animaux et leurs Hommes ; les Hommes et leurs Animaux*, avec cinq dessins d'André Lhote, « au Sans-Pareil ». — Edouard Beaufils : *Les Rades*, Lemerre. — Edouard Beaufils : *Amour sacré de la Patrie*, Francisque Guyon, Saint-Brieuc. — Paul Lientier : *La Grande Tourmente*, Sansot. — Camille Quiévreux : *Mes Chants de Guerre ; en France envahie ; en exil*, Sceaux, Impr. Charaire. — Léon Quénehen : *Cris d'Enthousiasme et de Haine*, préface de Gustave Geffroy, de l'Académie Goncourt, cinq dessins frontispices de Georges Pavis, « Revue des Indépendants ». — E. G. Dupuy : *Fleurs de Guerre*, Impr. ouvrière, Tonneins. — Emmanuel Devun : *Simplesse*, « la Ghilde les Forgerons ». — Louis Cabanis-Brunel : *Premières Gammes*, préface de Louis Payen, « la France littéraire et artistique ». — Paul Bonté : *Terre consacrée*, « les Essaims Nouveaux ». — Madeleine Dabout : *Essais poétiques*, Schaub-Barbé. — Antoine Gallet : *Des Mots*, « Sté anonyme d'edition et de Librairie ». — René Hugues : *Mecs du Rif*, « Maison française d'art et d'édition ».

De ce poème précieusement douloureux et votif, **A Maman**, que dédie, l'âme amère, au souvenir de la chère disparue Mme Lucie Delarue-Mardrus, toutes les parties ne sont pas également

émouvantes et attachantes ; il suffit que le poète ait rencontré quelques élans de profonde sincérité, d'ingénuité, de tendresse humble et troublée. Sans doute ne lui est-il guère favorable de s'exalter sur de faciles et superflues déductions d'ordre général ou philosophique, mais, à chaque fois, et c'est presque le livre entier, que son esprit se heurte à l'effroi de la mort, que ses grands beaux yeux s'ouvrent sur les terreurs de l'ensevelissement, sur les angoisses suprêmes de celle qu'elle a assistée en ses instants derniers, sur les affres du retour de la poussière à la poussière, elle a proféré des plaintes dont le sanglot enfantin se réfrène non sans effort, elle a oublié le souci de l'effet, elle s'est donnée telle qu'elle est, j'imagine, pure de cœur, d'affliction, de regret, et fervente de son doux passé enfantin, sans même qu'elle songeât à ce qui est volontiers sa manière, sans descendre aussi selon ses habitudes à de la platitude insolente ou à d'irritantes négligences. Elle n'a pas eu en vue son public, ou son public ne se composait que de ses cinq sœurs dont elle évoque le visage comme le sien doucement filial et baigné par les pleurs. Certes, des morceaux tels que *les Funérailles* ou la *Ronde* des six petites filles, l'entière série intitulée *En deuil*, avec cet âpre dégoût qu'elle y exprime pour sa propre notoriété et ce désenchantement langoureusement désespéré de s'en aller du côté de l'ombre, « sans enfant et sans compagnon », n'auraient point besoin d'être composés avec toute la fermeté souple et décisive de vers qui sont des pleurs, des soupirs et des cris, pour remuer l'âme du lecteur et pour l'attendrir ; ils sont d'une grande ferveur de lyrisme intime. Mais les *Souvenirs*, non moins (*A ses mains*, *Intérieurs* et la fraîcheur odorante de ces délicieuses *Verdures*), d'un charme doux et de sourire encore frileux, frémissent et captivent l'imagination.

Egalement « à la mémoire de ma Mère » et, à la fois, « à mon Père » M. Adrien-Pierre Bagarry offre le bouquet plutôt copieux et disparate de ses poèmes, **Voici des rêves d'Enfant**, de sa quatorzième à sa vingtième année. On y voit, avant tout, ondoyer son inspiration sous les influences les plus diverses, comme il est naturel ; cependant, dès ses débuts puérils, on s'aperçoit que le jeune auteur porte en lui le souci d'écrire bien, sans clichés ni redites, et de faire vibrer un vers dans l'éclat sonore de sa couleur et de sa musique propres. Quelques poèmes sont mieux venus, indiquent une maturité du sentiment et de la

pensée, une conscience tendue. M. Bagarry s'essaye avec passion à conduire le déroulement de ses vers libres, et il n'est point indifférent de le surprendre ainsi à la recherche d'une forme qui lui soit personnelle ; elle surgira d'elle-même, un jour proche, mais qu'il se méfie de la facile improvisation...

François Baron, « la veille de ses trente ans, a été frappé à mort par un obus », le 5 mai 1918, à Moyenneville, dans l'Oise. Il avait voulu faire la guerre comme simple soldat dans l'infanterie, et simple soldat jusqu'au bout il était demeuré. Ce fut un fin lettré, un érudit, un homme de foi et de goût dont on était en droit d'attendre beaucoup... Ses amis ont avec piété réuni et publié les vers qu'il écrivit au jour le jour durant ces quatre années indicibles, où, prenant joyeusement ses peines de guerrier enfoui au fond des sapes et des tranchées ou ses douleurs impatientes qui le retiennent à l'hôpital tandis que se battent ses frères, il évoque en sa mémoire la tendre existence heureuse en son Lauraguais natal, les jardins plus beaux que toutes les merveilleuses chimères (Espagne, Italie) de ses voyages éblouis, et les parents et les amis, la « maman » adorable qui a façonné son cœur et son cerveau, et la petite sœur avec qui il avait tant joué. **Sous le Casque, loin des Lauriers** il combat pour le souvenir de Lamartine et de Verlaine, pour les roses de France, enfin

Pour conserver comme un bienfait intact et libre
Le scrupuleux orgueil de bien parler français...

Par endroits son art averti, méticuleux et prudent atteint avec ses formes concises et toujours pures, à la beauté d'une émotion vraiment lyrique, vraiment profonde. En tous cas, non plus que son âme ou son intelligence, sa lyre ne s'est jamais une expression basse ni médiocre.

En exil, avant la guerre, « chez la Lorelei », chansons tendres et frêles au bord du Rhin, sur le Neckar, ou, au mois de juin 1913, dans cet ancien « bastion de France », Neuf-Brisach (aujourd'hui rédimé), quand « les cloches de France ont sonné le tocsin », adieu, douceurs ! adieu, amours, dont le parfum au cœur et le visage persistent, même lorsque l'exigence des sens rend infidèle et non pas inconstant, hélas ! **les Roses-Sang** effeuillent leurs pétales sur les routes de l'Oise ou de la Meuse, en Champagne, autour de Verdun, et, bientôt, songeries d'hôpital, chansons « presque basques », c'est à Neuilly, à Dax, à Langrune-sur-Mer,

que dans les vers légers, charmants ou graves de M. Henri Dutheil, « un mutilé parle... », il cache sa douleur et l'inquiétude de son cœur ardent, mais la frontière imposée cède à l'armistice ; et il revoit, dans une lumière égale et chaude, le visage aux yeux meurtris de Celle qu'il croyait perdue. De ce volume luxueux, semé de dessins et de croquis fins par M. Joseph Quesnel, à l'enseigne du « Pou qui grimpe », ce sont, je l'avoue, le tour ironique et l'accent badin des petits vers jetés délicieusement comme au hasard dont j'apprécie le charme délicat, et où le mieux apparaît à mes yeux la personnalité franche d'un talent aisé et subtil.

Fervent, malgré la torrentueuse coulée d'une éloquence parfois enflée et nuageuse, M. Gabriel Vian élève du fond de son cœur altier **les Appels vers l'Aurore**, en « mémoire de tous ceux qui généreusement se sont sacrifiés pour le triomphe d'une noble et juste cause, dans tous les peuples, dans tous les temps », sous l'inspiration divine des trois Muses héroïques et éternelles de la Joie qui moissonne et qui vendange, de la Paix fraternelle qui relève l'humanité folle ou endort les cœurs meurtris, de l'Espoir, de l'Amour, « du bonheur véritable et simplement humain ». Les ambitions de M. Vian sont nobles, la réalisation de ses poèmes ne les trahit point, mais, si son talent certain s'épurait, se mesurait, se contractait, il y gagnerait en harmonie, en force, en émotion. Il ne suffit pas pour être poète de l'ardeur des sentiments, il y faut une maîtrise de soi, une exacte connaissance de ses moyens, une conscience méticuleuse d'artiste plutôt que l'emportement d'un tribun.

Primavera, depuis la salle d'études, Joigny, 1909-1911, jusqu'en « la Maison des Retours », avril, octobre, novembre 1915, accompagne la destinée rêveuse, filiale, studieuse, guerrière ou amoureuse du poète jeune, M. Abel Moreau, avec des vers habilement tressés, une science de la prosodie et une ressource d'images qu'on ne saurait contester. Y a-t-il un intérêt puissant à confier au public de si fugaces intimités, précieuses pour l'auteur et pour les siens, quoique, à la vérité, elle ne diffèrent pas énormément de beaucoup d'autres qui les ont précédées ou qui, sans fin, les suivront ?

C'est aussi par le besoin de tout raconter de lui-même et de ce qui lui advint que M. Maurice Caillard, élégant et habile poète

quand il y veut attacher un peu de dilection, lasse la sympathie. Encore une fois les sentiments nobles du poète ne suffisent pas à soutenir l'édifice : on y a à enfermer de rares et de somptueuses collections, je le veux bien, mais encore conviendrait-il que les murailles fussent construites en matériaux de choix et les parquets résistants. Il y a trop longtemps que le vers traditionnel et même le vers libre ont été maniés par des saboteurs adroits pour qu'on se puisse satisfaire de redites et de formules ressassées. **L'Or, l'Encens, la Gloire**, ah, les beaux thèmes éternels, mais qu'il faut de force et de jeunesse splendide pour en renouveler la substance usée, le parfum dolent, l'élan volontiers assoupi.

Dans **Le Dit de Sainte-Odile**, collection de trois dizains de sonnets qu'encadrent, au début, une Ode dédicatoire à « la grâce enfantine et rieuse » de la fillette du poète, un rondeau et un sonnet au lecteur, et, à la fin, un sonnet pour la Sainte et un rondeau pour le lecteur, pas plus que dans **Les Corneilles sur la Tour**, croquis, *au ras du sol, à vol d'oiseau, vers les cimes*, en spirituels douzains, de l'existence dans une petite ville, M. A.-P. Garnier n'est point possédé, je pense, par l'ambition de rénover l'art des vers ou d'ouvrir au lyrisme des domaines inaperçus. Il suffit que ses loisirs s'occupent à des jeux intellectuels et agréent à l'esprit de ses lecteurs. Il y parvient, à ce double but de dilettante et d'homme de goût ; qu'il en soit loué selon son mérite et remercié pour le fin délassement qu'offrent ces deux charmants volumes. Ils sont nettement, purement imprimés sur un excellent et bon papier de choix, et quoi qu'il en puisse penser, on sent bien que, poète non moins, il peut écrire « j'ai mis...

> Toute mon âme au livre que je crée,
> Etant libraire. »

Avec une préface encourageante de Georges Duhamel, le poète adolescent livre au monde ses poèmes. Dans l'universelle et poignante détresse, malgré le ciel si pur et si lumineux, a-t-il ouvert des yeux épouvantés ? Il aperçoit sous le ciel et les étoiles **Le Rêve en Croix**, et il s'insurge, mais à quoi bon ? Sa voix s'apaise ; ému de pitié, il fleurit dans sa fièvre toutes les croix de son amour, puis se recule et se retire, masque la clarté du jour extérieur, s'exalte à lire la *Maison du Berger* et *Plein Ciel* et l'*Albatros*, part, loin de la guerre, à la quête des espoirs dans le rappel des souvenirs. Et le recueil premier de M. Marcel Raval,

émouvant de tendresse, d'indignation, d'enthousiasme et de conviction sainte, malgré le goût contestable de sa présentation, formerait un livre de poète très beau, si l'inspiration en était plus discrète, mieux dirigée, plus sûre, si le métier, le dur, méprisable et indispensable métier, qu'il faut bien qu'on surmonte malgré toutes les facilités et tous les dédains, n'était aussi incertain et souvent hasardeux. « C'est maintenant, lui jette Georges Duhamel, qu'il lui faut tout apprendre. » De la vie à coup sûr, mais de son art non moins certainement, et il n'est point à désespérer que, un jour, M. Raval devienne un poète.

Ah, que ces vieux temps évoqués par Henri Mazel dans sa preste préface au livre d'Edmond Coutances, **Du Sourire et des Larmes**, remémorent à ceux de notre génération des jours anciens et délicieux ! Tant de visages, cependant, ont disparu : ils vivent par nos pensées et dans notre cœur à tous. Et c'était la confiance fière et douce, la fièvre d'aimer, d'écrire, de chanter : ô poèmes ingénus, Edmond Coutances vous perpétue, doux poète en ton mineur, et ne se lasse pas des fraîches sollicitudes d'autrefois. A lire son livre, on se retrouve avec le visage de sa jeunesse. Quelle belle époque fut celle que nous vécûmes ! Oh, que ce serait donc vrai pour nous, si ce n'était pour tous et pour chacun le cri successif des générations !

La beauté, la laideur, enseigne l'auteur en sa préface, importent moins que la puissance ou la grâce, la douceur ou la brutalité, la simplicité ou le nombre. Il ne faut point prendre parti : rester purs, et nous nous apercevrons de tout ce qui nous lie. Soit. « Le monde rit » — « un animal rit aussi ». Voici **Les Animaux et leurs Hommes, les Hommes et leurs Animaux**, tout se lie ; ils dépendent les uns des autres et en rapport inverse. De très brefs poèmes le suggèrent, et leurs images évoquent d'un trait allusif, parfois amusé, narquois et rapide, la relation. M. Paul Eluard a quitté la région plus tourmentée où l'agitaient le *Devoir et l'Inquiétude* ; il a conquis son assurance et s'affermit dans une maîtrise discrète, souvent rapprochée par son genre d'une attitude qu'affectionnait Jules Renard :

Le poisson avance
Comme un doigt dans un gant,
Le nageur danse lentement
Et la voile respire.

Notation mobile, colorée, et dont s'impose, pourquoi ? le rythme.

D'éducation parnassienne, très peu dégagé des rites observés par la génération dernière du Parnasse, et, en outre, avec ferveur chantre d'Ar-Mor et des grandeurs armoricaines, admirateur, disciple, ami de Louis Tiercelin, M. Edouard Beaufils, dans **Les Rades**, assemble d'irréprochables et calmes poèmes. Il y célèbre, d'un cœur tendre et probe, la beauté du printemps, l'amour de la famille, le charme de l'Italie, la musique, la douceur d'une aventure sentimentale, son amitié pieuse pour le fin et délicat poète-prêtre Louis le Cardonnel, pour le breton Olivier de Gourcuff ; il dédie la ferveur de larges chants d'enthousiasme ou de souvenirs graves aux hautes et pures figures de Hugo, le Père de toute la Poésie lyrique, de Chateaubriand, de Balzac, de Brizeux, de Villiers de l'Isle-Adam. Et cela est très bien, cela est parfait non moins, au surplus, que les poèmes de guerre que, pour être vendus au profit des Aveugles de la Grande Guerre, il a réunis sous le titre : **Amour sacré de la Patrie...**

A son tour, M. Paul Lieutier, ayant exprimé son regret que Victor Hugo manquât, qui seul eût été assez puissant pour chanter l'horreur et la grandeur des plus récentes années, se met en devoir de suppléer à la divine présence en célébrant, à sa place, **La Grande tourmente**. Ses poèmes sont emportés, fougueux, éloquents, d'un patriote amoureux et douloureux. La colère que les événements obligeaient M. Camille Quiévreux, en région envahie, où il administrait une petite commune de l'Aisne, de contenir dans son cœur, débordait, et il eut la sagesse d'en faire des poèmes, **Mes chants de Guerre**, emplis de beaux élans indignés et d'amour pour la patrie meurtrie. Non moins les **Cris d'Enthousiasme et de Haine**, très sincères, sont des poèmes patriotiques où M. Léon Quenhéen s'est efforcé de mettre toute l'inspiration d'un cœur généreux ; il y a joint quelques morceaux où il incline son admiration devant plusieurs des gloires pacifiques de notre pays, Alfred de Musset, Flaubert, Mistral, J.-H. Fabre, François Coppée, Corneille, des récits dramatiques en exécration des Armées allemandes. M. E. Dupuy, « instituteur public », est d'âme plus idyllique : la guerre qu'il a faite lui a inspiré de doux chants où il exalte le charme des fleurs de France et la tristesse des jeunes amours à jamais troublées : **Fleurs de Guerre**.

—

Vers vieillots, nous assure M. Emmanuel Devun, et, encore que son petit volume **Simplesse** ne soit formé que de ballades et de villanelles, il fait songer surtout aux chansons des caveaux d'antan ; M. Louis Payen, diligent préfacier, loue M. Louis Cabanis-Brunel d'avoir prouvé par ses **Premières Gammes** qu'il connaît les règles et qu'il les respecte : il se trouve, dans les dernières pièces du recueil, quelques passages qui permettent de pressentir dans leur auteur un poète qui prend conscience de son art. M. Paul Bonté — ce nom! — édité par les « Essaims Nouveaux » chante, avec l'agrément de P. François, can., censor, Valentiæ, 27 aprilis 1919, la **Terre Consacrée** : non moins que L. Closson, V. G., je lui eusse concédé l'*imprimatur :* Nihil obstat. — **Essais poétiques** auxquels se plaît Mme Madeleine Dabout, **Des Mots**, en un si joli cahier de goût pur et classique, que rassemble M. Antoine Gallet, on n'y perçoit que d'hésitantes promesses, un début dont il est permis de mieux augurer ; M. René Hugues, dans ses **Mecs du Rif**, comme font d'autres, se délecte au rude argot des tranchées, on y trouve de l'humour et de la vraie émotion.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : *Les Mille et Une nuits*, pièce en 3 actes et 9 tableaux, d'après les Contes populaires arabes, de M. Maurice-Verne (12 mai). — Une lettre. — La réponse de Mme Aurel.

Je suis allé plein de préventions au Théâtre des Champs-Elysées pour entendre la pièce de M. Maurice-Verne. Je n'ai jamais lu *les Mille et Une Nuits*. Je n'ai jamais eu grand goût pour les légendes, les contes merveilleux. Les histoires de Sinbad le Marin, d'Ali-Baba, d'Aladin, tant d'autres, je ne les connais que par leurs titres. Je ne dis pas cela pour m'en glorifier. C'est une tournure d'esprit, voilà tout. Je suis un réaliste. Il me faut des faits, des traits humains, des choses vraies. Je n'ai aucun don d'invention et je le goûte peu chez les autres. Je n'ai jamais été tenté de lire un livre de Wells. C'est pour moi sans intérêt. Je donne volontiers tous les romans du monde pour un recueil d'anecdotes vraies. J'y ai cent fois plus de plaisir, de réflexions, de véritable jouissance intellectuelle. Voilà les hommes! puis-je me dire, voilà la vie! Ces gens qui racontent des histoires inventées

de toutes pièces, avec tous leurs accessoires d'enjolivement, sont seulement pour prêter de l'âme aux lecteurs qui n'en ont pas. Je suis un grand rêveur, pourtant! J'ai passé, je passe la plus grande partie de ma vie à rêver. Mais je rêvais, je rêve sur des choses vraies. Si je n'ai pas d'invention, j'ai de l'imagination. Quand je surprends, dans mes promenades, un couple de ces amants qui respirent, non pas la fade élégie sentimentale, mais le goût le plus vif l'un pour l'autre, cette ardeur charnelle qui met sa marque jusque sur les visages, je m'arrête souvent à les regarder, je rêve alors à la passion, à cette exaltation qui tout à la fois anoblit les êtres ou les dégrade, en tout cas les fait vivre avec une certaine intensité. Une autre preuve, c'est que j'ai été conquis, que j'ai perdu mes préventions dès les premières scènes de la pièce de M. Maurice-Verne. Je ne saurais dire en quoi elle ressemble aux *Mille et Une nuits* ou en diffère. Il semble qu'il y ait là un raccourci prodigieux de tous ces contes. Mais l'ensemble est beau, d'une très grande poésie, d'une inspiration noble et généreuse. L'idée de cette synthèse est une vraie trouvaille et il y fallait aussi beaucoup de talent. Voici en substance le sujet de ces **Mille et Une Nuits** portées au théâtre. Le Sultan, retour d'un voyage, a tout lieu de soupçonner la fidélité des femmes de son sérail qui se livrent en secret à la débauche avec des esclaves noirs qu'elles font ensuite mettre à mort. En vain, une nouvelle venue, Sheherazade, la fille du Vizir, lui représente que ces femmes ne sont pas si coupables, ne lui ayant promis que le spectacle de leur beauté et le plaisir de leurs caresses et non leur âme. Le Sultan, qui épie son harem, et le surprend une nuit dans l'orgie, fait trancher la tête à toutes ses femmes. Il proclame ensuite un Iradé aux termes duquel toutes les vierges du pays devront être envoyées à son palais. Elles lui appartiendront chacune une fois et seront mises ensuite à mort. Ainsi le royaume sera purgé de l'infidélité naturelle à toute femme. Cette loi est promulguée devant le peuple, qui l'approuve et s'y soumet. Sheherazade, dans le dessein de sauver ses sœurs, supplie alors le Sultan de commencer par elles, et ce prodige se produit, qu'après mille nuits, aucune vierge n'a encore été mise à mort. Sheherazade elle-même est encore vivante et encore pure aussi. C'est que, dès la première nuit, elle a commencé une histoire, restée inachevée au matin, reprise le deuxième soir, et qu'elle a continué ainsi, tenant sous le charme

la curiosité, l'intérêt, le Sultan, celui-ci ne pensant plus, chaque soir, qu'à la prier de poursuivre son conte. Cependant, le peuple est mécontent. Il réclame l'application de la loi. Mille nuits se sont écoulées depuis l'Iradé. Aucune vierge n'a été mise à mort. C'est, pour le peuple, mille fois que le Sultan manque à la loi. Le peuple se révolte, cerne le palais, réclame la mort de Sheherazade et la déchéance du Sultan, enhardi dans sa révolte et encouragé dans sa cruauté par deux gnomes envieux : un bouffon et un muet. D'ailleurs, Sheherazade a fini ses histoires. Il ne lui en reste plus qu'une à dire. Elle est prête à mourir, et elle-même conjure le Sultan, pour sa sécurité, de l'immoler. Mais sous l'influence de ces merveilleuses histoires, le cœur du Sultan s'est amolli. Un autre homme est né en lui. Il s'aperçoit que la douceur, la générosité, l'amour valent mieux, dans ce monde, que la cruauté, la vengeance et la haine. Il revoit dans une sorte de vision les femmes qu'il a fait égorger pour un ressentiment vulgaire. Elles sont là, devant lui, nues, sans vie, encore éclatantes dans leur jeunesse et leur beauté. Il les regarde, il les nomme, et, à son nom, chacune se ranime et lui donne le pardon de sa cruauté. Cette vision complète le miracle opéré par les belles histoires de Sheherazade. Le Sultan renonce à l'exécution de son Iradé. Le peuple, séduit à son tour par la noblesse et le courage de Sheherazade, fait une volte-face complète, et réclame qu'elle vive. Et Sheherazade vit, qui a montré à tous la bonté plus belle que la vertu, l'amour meilleur que la haine, la pitié et le pardon plus grands que la justice.

Je connais quelqu'un à qui cette pièce ne va probablement pas faire plaisir. C'est M. Jean de Pierrefeu, qui a écrit récemment dans l'*Opinion* un article assez amusant. Il s'en prenait à l'*Hérodienne* de M. Albert du Bois, représentée à la Comédie-Française, et qui exprime les mêmes idées, la même morale que les *Mille et une Nuits* de M. Maurice-Verne. Selon lui, cette pièce ne tendrait rien moins qu'à ruiner nos plus belles traditions nationales. Pour un peu, M. Jean de Pierrefeu trouverait là du bolchévisme. Il n'écrit pas le mot, mais celui-ci n'est pas loin de sa plume. M. Jean de Pierrefeu sait-il d'ailleurs exactement ce qu'est le bolchévisme ? Il serait, dans ce cas, à peu près le seul en France. On nous a d'abord présenté le bolchévisme comme le crime, l'assassinat, le vol, la ruine de toute civilisation. On

nous le présente maintenant comme l'organisation féroce du travail et de l'ordre. Lequel des deux est le vrai ? Probablement ni l'un ni l'autre ! Des deux côtés, exagération, pure pâture pour les niais. Nous en avons fait bien d'autres en 89. On peut nous égaler. Nous dépasser serait difficile. Quand il y a des excès à commettre, on peut compter sur les Français. Nous indigner alors aujourd'hui, — indignation d'ailleurs intéressée, — cela est assez drôle. Il faut plutôt penser que M. Jean de Pierrefeu a écrit en écrivain de parti, en soutien de cette littérature d'Etat, qui est, comme on sait, une bien jolie chose, aussi élevée que généreuse. Peut-être aussi est-il un moraliste, ce qui est bien, à mon sens, l'espèce d'écrivains la plus comique qui soit. Suivons-le néanmoins pendant un moment. Regardons avec lui, au théâtre, ce qui le choque si fort. Après l'*Hérodienne* de M. Albert du Bois, l'*Animateur* de M. Henry Bataille. Après *La Captive* de M. Charles Méré, *les Esclaves* de M. Saint-Georges de Bouhélier. Après les *Mille et une Nuits* de M. Maurice-Verne, *Revivre*, de M. Roland Charmy. M. Jean de Pierrefeu ne doit plus se tenir d'inquiétude! Voilà tous les grands principes en jeu, et les solennelles plaisanteries, dont il est l'apôtre, bien en péril ! Comme ces écrivains patriotes et bien pensants sont naïfs, quelquefois! Qu'ils prennent donc peur facilement! M. Jean de Pierrefeu croit-il vraiment que tout est perdu ? Qu'il se rassure ! Les bonnes choses ne servent heureusement à rien. Les mauvaises ont toujours beaucoup plus d'effet. M. Paul Souday nous parlait récemment des scrupules qu'éprouvait, sur le tard, Ludovic Halévy, pour les audaces satiriques de *la Grande Duchesse*. Il faisait cette remarque, à ce propos, que cette opérette n'était pas plus dangereuse que ne l'étaient, en leur temps, les pages de *Candide* sur la guerre des Bulgares et des Avares. C'est la justesse même. Rien n'est jamais dangereux de ce qui est bienfaisant, de ce qui montre l'erreur, la duperie, de ce qui éclaire l'esprit, de ce qui enseigne le bien, la concorde, la clairvoyance et l'équité. On a écrit de tout temps sur la honte de la guerre, sur la folie qui fait les hommes s'entretuer, sur les mensonges, les conventions, les préjugés dont ils sont, de part et d'autre, les victimes aveugles, crédules et soumises, sur la comédie qu'est la chose qu'on décore pour eux du nom de justice, sur le servage dans lequel ils sont tous, au grand profit de quelques malins qui tirent les

ficelles. A quoi cela a-t-il jamais servi ? A quoi cela servira-t-il jamais ? Absolument à rien. Jeux d'écrivains, rien de plus. Les hommes entendront toujours bien mieux les encouragements au soupçon, à la haine, les excitations au meurtre et à la spoliation, si bien décorés des noms de devoir, d'honneur, d'héroïsme et de patriotisme. On est là dans la vérité, on parle là à leur naturel, on est sûr, là, d'être écouté et suivi. Et ces superstitions disparaîtraient, qu'il ne faudrait pas désespérer. Après la religion, la patrie. Après la patrie, on trouvera bien autre chose. Il faut une idolâtrie. Les hommes ne sauraient s'en passer. Cela, il n'est pas possible que M. Jean de Pierrefeu l'ignore. Il l'a oublié un moment, dans l'ardeur civique, voilà tout. Qu'il se reprenne et cesse de craindre. Tout est pour le mieux, comme il en fut et sera toujours. Nos admirables vertus sociales sont solides, étant basées sur ce qu'il y a de meilleur en nous. Ce ne sont pas quelques pièces de théâtre qui y changeront quelque chose. Au reste, M. Jean de Pierrefeu peut doublement se rassurer. Si les *Mille et une Nuits* ne sont qu'un conte, *l'Animateur* et *Revivre* sont de bien mauvaises pièces. Des phrases, de la vulgarité ! Pas un mot qui porte, qui morde vraiment à quelque chose ! Rien que du bavardage solennel et médiocre. De la vraie satire, aucune ! Nous sommes loin du *Mariage de Figaro*, qui eut une part, dit-on, dans la Révolution française. Qui nous donnera aujourd'hui notre *Mariage de Figaro ?* Il y faudrait, comme pour le premier, beaucoup d'esprit ! M. Jean de Pierrefeu sait à quoi s'en tenir sur l'esprit aujourd'hui. Nous ne courons aucun danger.

J'ai été plusieurs fois tenté de reprocher à M. Gémier son amour extrême pour la mise en scène. Il a quelquefois nui, par là, en les surchargeant, à l'intérêt réel de certaines œuvres, comme dernièrement, l'*Œdipe* de M. Saint-Georges de Bouhélier. Au risque de me répéter, je le dirai une fois de plus : les décors, la mise en scène ne sont que des éléments secondaires dans le vrai théâtre. Ce sont les œuvres vides qui ont besoin d'être rehaussées par un spectacle pour les yeux. Les autres tirent amplement leur intérêt d'elles-mêmes. Mais il faut, cette fois, adresser les plus grands éloges à M. Gémier pour sa mise en scène des *Mille et une Nuits*. Nous sommes là dans le domaine de la légende, du merveilleux, de la rêverie la plus fastueuse et la plus irréelle, toute la poésie orientale évoquée à nos yeux. Tout était

possible comme richesse, comme éclat de mise en scène, tout était même nécessaire. M. Gémier a pu satisfaire son goût en demeurant fidèle au caractère de l'œuvre. Les neuf tableaux qui nous sont montrés sont très beaux : décors, attitudes et costumes, mouvements de la figuration. L'interprétation également est excellente. Madame Andrée Mégard, belle, simple, avec une voix merveilleuse, est la perfection dans le rôle de Sheherazade, et M. Francen mérite de grands éloges dans le rôle du Sultan.

A propos de ma chronique dans le *Mercure* du 1er mai j'ai reçu la lettre suivante :

Paris, le 7 mai 1920.

Monsieur,

C'est à propos de votre dernière chronique au *Mercure de France* que je me permets de vous écrire. Excusez d'abord la perte de temps considérable que je vais vous occasionner, et le droit, peut-être abusif, que je prends, de mêler mon opinion à la vôtre. Nous sommes un certain nombre de jeunes gens, peu soucieux de dancings, d'opérettes obscènes et de critique intéressée, qui avons la faiblesse de suivre avec intérêt les observations que vous donnez dans une revue (qui, après tout, compte des lecteurs de toutes opinions) sur le piètre théâtre de notre époque. Nous sommes de tous vos avis et partageons avec la meilleure volonté votre humeur contre les entrepreneurs et bâtisseurs de spectacles. N'y aurait-il, d'ailleurs, que faute vénielle, si ces gens ne pratiquaient leur cuisine en se réclamant de l'Art ! Il est superflu d'écorcher les fœtus boursouflés d'un Bataille et les colères et emportements, mesurés pour la galerie, d'un Bernstein... Où irait-on s'il fallait énumérer tous les noms illustres en dramaturgeomanie ? Mais vous avez parlé de Corneille et de Racine. Pour Corneille, liquidons la question. Vous avez dit : « odieux Corneille ». Nous en sommes ravis. Il faut avoir fait de l'Erreur une maîtresse exigeante pour soutenir que notre meilleur théâtre comique est de sa veine. Ce tragique pompifiant peut contenter encore quelques Prudhommes solennels, partisans du Devoir entre la poire et le fromage, émus des mots sonores et que façonna longuement la bêtise propre à chaque pays. Vous n'ignorez pas que des liqueurs choisies auréolent ces bagatelles, périphrases et formules de vertus que ne soupçonnent pas d'honnêtes citoyens comme vous et moi. Joignez à ces parangons de sottise égoïste un quarteron d'esprits moroses et névrosés qui voudraient, par impuissance personnelle, supprimer le bonheur et la bonne vie de ce monde. Et tirons un trait. — Pour Racine, le doux Racine, s'il vous plait, Racine à qui Anatole France promettait un livre de dévotions, permettez-nous de ne pas faire les moutons. La *Phèdre* joyeuse de G. Fourest ne nous a

tout de même pas fait oublier celle de la fameuse cabale et tant de chefs-d'œuvre, simples mais combien passionnés, rapides mais tant précis, élégants mais naturels et humains jusqu'aux derniers vers. Mettons à part, si vous voulez, *Athalie* et les tragédies du début. Mais, dites-moi, qui ne palpite et ne sent l'âme éperdue à *Britannicus* ou *Bajazet*, voire *Mithridate*? Peu d'action, soit; à peine un ou deux coups de théâtre ; le ramassé abusif de *Bérénice*, même — que voyons-nous? des hommes et des femmes qui souffrent, se révoltent, ironisent, insultent, nous livrent (avec l'ingénuité des crises de désespoir) le secret de leur conscience naïve ou relâchée, leurs préjugés, leur foi intime, et une langue qui garde la plus savoureuse mesure dans l'emportement, la douleur, la versatilité. On ne comprendrait pas que la règle des trois unités ait vécu et survécu en France, si toujours devant les plus farouches contempteurs ne se dressait l'ombre unique et grandiose de Jean Racine, premier (disons seul ?) poète français. A côté de qui, en ce « grand siècle » je ne place que Molière. Joignez-y Shakespeare. C'est une trinité sublime qui vaut bien l'autre. Depuis eux, il y a eu Voltaire, Flaubert, France... (mais chacun, n'est-ce pas? se fait son petit système en littérature et le garde devers soi).

Que ces quelques lignes vous paraissent sinon courtes du moins raisonnables. Mes amis vous font leurs compliments. Je vous prie, pour ma part, de me croire votre lecteur attentif et vous adresse mes salutations distinguées.

JEAN-BAPTISTE HUBESBAG.

Je suis heureux de voir des jeunes gens être arrivés à se faire sur Corneille une opinion dégagée de tout enseignement et de toute morale officiels. Le mysticisme civique de Corneille, son apologie de la cruauté et de l'instinct guerriers, son culte de l'héroïsme au mépris des plus justes sentiments, sont, à chaque page de son œuvre, une offense à la raison dans ce qu'elle peut avoir de sensible, de noble et de généreux. On est loin d'être grand quand on est à ce point inhumain. Pour Racine, que mon correspondant se rassure. C'est à mon tour, sur ce point, d'être tout à fait de son avis. Je ne suis pas sans l'aimer. A beaucoup d'endroits il me touche. Je sais de lui par cœur, sans les avoir jamais appris, des morceaux entiers. Dans *Phèdre*, dans *Bérénice*, dans *Bajazet*, il y a bien des vers que je ne puis me dire sans émotion. Je l'ai écrit autrefois dans une chronique : ôtez, dans certaines de ses tragédies, l'époque, la qualité des personnages, quelques termes pompeux, certains morceaux déclamatoires et emphatiques, le caractère de tragédie pour tout dire, vous avez une pièce

de tous les temps, tant elle est vraie humainement. *Andromaque*, par exemple. Un homme aime une femme, et, s'en voyant repoussé, joue à en aimer une autre. Cette autre, qui aime cet homme, le voyant, en dépit de son jeu, épris ailleurs, quand enfin il épouse sa rivale le fait assassiner par un autre homme qui l'aime et qu'elle n'aime pas et à qui elle a promis son amour en récompense de son crime. Et celui-ci commis, quand l'auteur lui en vient donner la nouvelle et réclamer le prix, elle n'a pas assez de mots pour le détester et lui reprocher son forfait, jusqu'au moment où elle se tue elle-même pour rejoindre dans la mort celui qu'elle aimait. Abstraction faite de tout ce que j'ai dit plus haut, n'est-ce pas là une pièce sur l'amour, vraie, éternelle, une comédie psychologique, pour employer un mot ridicule ? Seulement, je l'avoue, je pense peut-être trop à tout ce qu'il faut enlever pour arriver à ce théâtre vrai. Cela, et ma profonde préférence pour le théâtre comique, me font quelquefois méconnaître le reste, que je connais néanmoins et fort bien, mon correspondant peut en être assuré.

On lira dans les *Echos* la réponse de Mme Aurel aux quelques mots que j'ai dits sur elle dans une récente chronique. Sa lettre m'enchante. Je ne l'ai pas nommée. Elle s'est tout de suite reconnue. J'aurais pu mettre en note à son petit portrait : *ressemblance garantie*.

MAURICE BOISSARD.

HISTOIRE

Pierre-Edmond Hugues : *Un Impôt sur le Revenu sous la Révolution*. — Histoire de la « Contribution patriotique » dans le Bas-Languedoc. Préface de M. Paul Delombre, ancien ministre ; Edouard Champion. — Alphonse Aulard : *La Révolution Française et le Régime féodal* ; Félix Alcan. — Albert Mathiez : *Danton et la Paix* ; La Renaissance du Livre. — Memento.

L'histoire financière de la Révolution française est une triste histoire, on le sait. Il y a, malheureusement, une sorte d'intérêt actuel à se répéter cela aujourd'hui en ce temps où, à la suite d'un cataclysme non moins énorme que celui de la fin du XVIIIe siècle, *d'un cataclysme qui ne consistait pas seulement en la guerre de 1914*, la question d'argent, avec tant d'autres questions, est devenue aussi pénible qu'elle le fut jamais en France et partout.

En écrivant sa monographie minutieusement documentée, qu'il a pu certainement intituler : **Un Impôt sur le Revenu**

sous la Révolution, car la « Contribution patriotique » proportionnelle au revenu annuel, établie par l'Assemblée Nationale sur la proposition de Necker, fut bien, dans la forme et le fond, un tel impôt, M. Pierre-Edm. Hugues a retracé un des moins enviables chapitres de cette histoire financière.

Les recherches sont localisées dans le département de l'Hérault. Ce qui s'est passé là s'est produit identiquement ailleurs aussi, comme le montrent la législation et les mesures générales prises. M. Hugues a pu de la sorte, — en une suite de recherches documentaires d'ordre financier et administratif, — saisir dans tous ses détails l'histoire de la Contribution patriotique votée en 1789 : Répartition de la Contribution, d'abord libre et volontaire, finalement obligatoire et vérifiée ; Recouvrement, avec le personnel fiscal chargé de l'assurer, — plutôt mal ; Recettes ; Liquidation à la fin de 1795 (le décret établissant la Contribution est du 6 octobre 1789), dans les conditions les plus décevantes.

Sortie des affreux embarras financiers de l'Ancien Régime agonisant, l'idée de la Contribution patriotique aboutit, en somme, à un échec. Ecoutons M. Hugues :

On reste... confondu de la légèreté avec laquelle, sans réfléchir, sans les étudier de façon approfondie, on put voter de confiance, et d'urgence, des dispositions qui auraient réclamé un minutieux examen. En un moment où toutes les sources de fortunes privées ou publiques se trouvaient compromises, où l'intérêt de l'argent s'élève à 1 pour 100 par mois, où le crédit est ébranlé définitivement par la création des assignats, où le commerce et l'industrie sont paralysés, comment peut-on créer un impôt atteignant le quart du revenu, etc...

Certains traits de cette situation peuvent être discernés dans d'autres temps que celui de la Révolution. L'auteur n'en a pas moins raison de stipuler : « Il ne saurait être bien entendu question d'établir un parallèle avec l'impôt sur le revenu qui est dans les préoccupations actuelles », bien qu'il y ait, d'ailleurs, « des points de ressemblance ».

Une longue préface de M. Paul Delombre, ancien ministre, étudie la politique financière de Necker et celle de la Révolution. Dans les rapports de cette politique avec la « Contribution patriotique », ou impôt sur le revenu, M. Delombre relève le trait suivant : « La Contribution patriotique du département de l'Hé-

rault fut recouvrée en son entier... Voilà l'apparence : 2.462.848 livres étaient à percevoir ; au 20 mars 1795, les rentrées atteignaient 2.444.763 livres... Mais que représentaient, en réalité, les sommes apportées au fisc ? M. Hugues écrit :

L'Etat, en continuant, comme il le fit jusqu'en 1797, de recevoir les assignats pour leur valeur nominale, n'encaissait qu'une infime partie de la valeur réelle de ses créances.

Assignats, coupures... M. Paul Delombre retrace toute cette vieille histoire révolutionnaire — elle ne peut être que révolutionnaire — de la circulation fiduciaire intensive. Lecture à recommander.

M. Aulard, dans sa longue carrière d'historien spécialiste de la Révolution, sera au moins arrivé à ce résultat d'esquisser les grands faits, ou quelques-uns des grands faits de cette époque, d'une manière qui se distingue par ces deux caractéristiques : généralité et sûreté. Il avait déjà écrit de la sorte une « Histoire politique de la Révolution française » ; il donne aujourd'hui, rédigée suivant le même plan, une étude sur **La Révolution française et le Régime féodal**. Il indique la voie, il trace un programme aux auteurs futurs de monographies. Je me contenterai de résumer ce programme, en observant qu'il correspond assez, dans l'ensemble, à ce qu'un agrégé d'histoire peut vous dire sur cette matière (abolition à peu près immédiate de la féodalité dominante, survivance temporaire de la féodalité contractante).

Le décret du 3 novembre 1789, dont nous trouvons un curieux historique, donne à croire qu'il y avait, sous le rapport féodal, bien des choses encore à détruire, en effet, lors de la nuit du 4 août. Ce que fut, au juste, cette Nuit, nous l'entrevoyons. Beaucoup d'enthousiasme et de générosité, certes, qui en doute ? Le libéralisme fut surtout chez la Noblesse, — ingénue Noblesse ! — qui s'immola allègrement, les joues animées de la pointe de champagne d'un bon dîner, avec tout le brio de la légèreté politique montrée par elle en d'autres occasions encore que celle-ci. Saute, Marquis ! Et après ce fut : Saute, l'Abbé ! Mais l'Abbé sauta moins lestement. Le clergé suivit avec plus de lenteur. Quant à la bourgeoisie, elle ne sauta guère, ou pas très haut. Le poids de son estomac, déjà gavé, l'attachait à la terre. Son action fut comparativement plus conservatrice ; deux de ses « lea-

ders » n'assistaient pas à la séance : ni le réaliste Mirabeau ni l' « égoïste » Sieyès, qui la critiquèrent ; et l'on nous déclare que la bourgeoisie souffrait moins (que les paysans) du régime féodal, « parfois même en profitait ».

La partie conquérante du féodalisme jetée bas après le 3 novembre 1789, il subsista, constate M. Aulard, les deux tiers ou les trois quarts peut-être du régime féodal, la partie sinon la plus historique, du moins la plus pratique, la plus lourde à la France rurale, — et l'Assemblée nationale eut là-dessus une politique conservatrice et répressive. Il y eut des jacqueries parfois « formidables à la bourgeoisie ». Les Constitutionnels pratiquèrent, jusqu'au 10 août, la tactique de la porte fermée. Le trône abattu, le tiers-état affaibli, on fit des concessions aux paysans, et enfin, en 1793, au moment du péril étranger, la Convention rallia la France autour d'elle, et principalement les masses rurales, en abolissant tout ce qui restait du régime féodal.

Sans pouvoir étudier le détail de ces survivances, ni tracer un tableau complet des vicissitudes qui précédèrent leur définitive disparition, M. Aulard, dans deux chapitres de son livre (chapitres IV et V), donne des faits en ce qui concerne : la politique conservatrice et répressive de la Constituante, la Dîme ecclésiastique, les Droits seigneuriaux honorifiques, les « Droits utiles », les difficultés du rachat des redevances, les concessions légales aux paysans, la réalité du paiement des droits féodaux (jusqu'en 1793) ; comme aussi en ce qui concerne la perception des droits féodaux par la Nation, c'est-à-dire des Droits — autres que ceux « dont les propriétaires étaient des particuliers et des corps » — qui faisaient partie des biens nationaux ; et enfin l'abolition radicale du régime féodal par la loi du 17 juillet 1793.

C'est un chapitre de l'histoire rurale de la France sous la Révolution que s'est trouvé surtout écrire M. Aulard ; et il l'entend bien ainsi. On songe à un autre chapitre d'histoire rurale, dans une autre histoire révolutionnaire, là-bas, de l'autre côté de l'Europe. Mais il faut se garder des rapprochements.

Cette fois-ci, c'est le grand coup ! M. Albert Mathiez, qui, on le sait, est l'exterminateur-juré de Danton, a, dans ce gros ouvrage sur **Danton et la Paix**, prononcé une offensive de grand style. Le moment n'est pas mal choisi, les divers états de l'opinion, au cours de la récente guerre, aidant plus ou moins à

nous faire comprendre les diverses mentalités manifestées pendant les guerres de la Révolution.

Nous donnerons, sans entrer dans la discussion, un bref exposé de la thèse de M. Mathiez. J'ai dit que l'hostilité de M. Mathiez à l'égard de Danton ne date pas d'hier. La *Revue des Etudes Robespierristes*, qu'on me fait tenir depuis longtemps et dont je donne des analyses, est pleine des témoignages de cette hostilité. Comment cette hostilité est-elle née? En étudiant le mouvement de déchristianisation (s'agit-il des Hébertistes?) répond M. Mathiez, qui crut y découvrir une « surenchère démagogique » dirigée contre Robespierre. Par qui? « Par un groupe de députés d'affaires dont les friponneries étaient sur le point d'être révélées. » Je me souviens, en effet, de curieuses études de M. Mathiez sur la finance au temps de la Convention. Or, c'est au cours de ces recherches, dit-il, qu'il rencontra le nom de Danton; et si de telles recherches lui avaient fait rencontrer ce nom de Danton, c'est que « le Mirabeau de la populace avait été, comme l'autre, un homme d'argent qui ne vit dans la Révolution qu'une superbe occasion de s'enrichir ». Voilà de la psychologie simplificatrice ! Un peu de philosophie pourrait montrer que les choses ne sont jamais, — hormis dans le cas de non-être, — aussi simplement et complètement fausses. Danton était-il du pur non-être? On ne le pense pas! Quoi qu'il en soit, Danton, selon M. Mathiez, poussa le désir de s'enrichir jusqu'à faire, le cas échéant, « bon marché des intérêts du pays ». Et en quoi chercha-t-il à les trahir?

En appelant de tous ses vœux et de tous ses efforts une paix hâtive, une paix prématurée, qui aurait été fatale à la France et à la Révolution, mais qui aurait servi les ambitions démesurées de son auteur.

Bref, il fut ce que, de nos jours, on a appelé un défaitiste.

Le rapprochement est spécieux. Mais les deux situations ne sont pas tout à fait les mêmes. La France, en 1918, luttait pour la vie, tandis que la Révolution, à l'époque du procès de Danton, avait remporté des victoires qui mettaient le pays hors de cause. Le Comité de Salut public n'eût pas été plus défaitiste en offrant alors la paix, ou en s'y prêtant, que ne le furent Louis XIV et Bonaparte. Les discours belliqueux de Barrère, à les relire aujourd'hui, — quand on a vu de ses yeux la profonde immoralité qu'il y a dans la guerre, — sont des plus agaçants.

Quant aux dangers de la Paix, je remarque d'une façon générale que M. Albert Mathiez les expose principalement d'après les discours de Robespierre et de ses amis. On se souvient alors, non sans quelque scepticisme, — M. Mathiez a-t-il eu le même souvenir ? — que c'est Robespierre, sous le gouvernement des Girondins, qui était le pacifiste. Danton, à présent, était-il réellement plus répréhensible que ne le fut alors Robespierre? Robespierre ne voulut point d'abord de la guerre afin de s'occuper surtout de la contre-révoluton à l'intérieur; plus tard, quand la guerre fortifiait son parti, il la voulut par le même souci de combattre la contre-révolution. Certes, il n'y avait point contradiction, quant au but, entre les deux phases de la politique de Robespierre : mais on peut juger qu'il y avait, dans la seconde phase, excès de développement; excès de développement : on sait ce que cela veut dire quand on considère le terrible spectacle de la France au moment de la loi de Prairial. Et la guerre, victorieuse, n'avait-elle pas *déjà* donné ce qu'il fallait pour éviter, justement, de tels excès?

Memento. — *Revue Historique* (novembre-décembre 1919). Maurice et Marcel Dunan. L'armée d'après guerre il y a cent ans. Le premier ministère Gouvion-Saint-Cyr. (On sait que l'administration du maréchal à la guerre, après 1815, a été jugée habile et libérale. Ayant retracé les circonstances désespérées où Gouvion-Saint-Cyr prit le ministère, les auteurs étudient la question du licenciement, les ordonnances royales et la création des légions départementales. La réaction de 1821 jugea que l'armée avait encore besoin d'être épurée, et Clarke succéda à Gouvion-Saint-Cyr, c'est-à-dire, selon l'expression du général Thiébault, « un ministère de parti à un ministère d'organisation militaire ». Mais la Restauration avait ses raisons pour se méfier des militaires. Peut-être n'avait-elle pas tout à fait tort.) Louis Halphen : Etudes critiques sur l'histoire de Charlemagne. La Conquête de la Saxe (*suite et fin*) (Voir numéro du 15 mars dernier). Bulletin historique. Histoire d'Allemagne, publications relatives à la Réforme, par Alfred Stern, comptes rendus critiques, notes bibliographiques, chronique, index bibliographique.

Revue des Etudes historiques (octobre-décembre 1919. On nous refait le service de cette publication, service qui s'était trouvé interrompu). Pierre Rain : Les Centenaires de la Restauration. Chronique de 1819. (Cette chronique contemporaine, qui semble assez intéressante, est reproduite sans aucune présentation, du moins à ma connaissance. Elle comprend toute l'année 1919.) Marquis de Montmorillon : Une

querelle d'Allemands sous Charles X : L'affaire Cousin. (C'est de Victor Cousin qu'il s'agit. L'affaire est celle de son arrestation, durant son séjour à Dresde, en 1824, sur la requête de Berlin et les diligences de la Société des Nations, pardon!... de la Sainte Alliance (1). H. Stein : L'Arc de triomphe de l'Etoile. (A propos de la solennité du 14 juillet 1919, l'auteur refait, de manière intéressante, l'historique de la construction de l'édifice.) I. Depoin : Le secret d'une énigme : Interprète ou auteur? (Il s'agit de la « brûlante » question Stanley-Shakespeare. On sait que M. Abel Lefranc a proposé d'attribuer à Stanley, comte de Derby, la paternité des tragédies de Shakespeare. Reproduction, d'après l'ouvrage de M. Lefranc, des signatures de l'acteur et du gentilhomme. D'après ce document graphologique, comme d'après le texte de M. Depoin, le lecteur pourra faire des réflexions intéressantes.) A Nicol : Nicolas Fouquet et le port de Vannes. (Origines curieuses de la construction de ce port.) J. Lortel : Un projet de République prussienne en l'an IV. (Le titre dit l'intérêt de cette étude.) — Nous comptons achever la prochaine fois cette liquidation des Revues d'histoire.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

M. Leclerc du Sablon : *L'Unité de la Science*, Nouvelle Collection scientifique, Félix Alcan. — E. Lambling : *Précis de Biochimie*, Collection des Précis médicaux, Masson. — Sir William Pope : *Sur la Dissymétrie moléculaire*, Revue scientifique, 1920.

Au milieu du siècle dernier, on a introduit dans le domaine de la science un certain nombre de croyances, qui malheureusement y règnent encore, et qui sans doute seront aussi difficiles à déraciner que les croyances religieuses, contre lesquelles précisément elles furent dressées.

Ainsi l'évolution a été regardée comme la poursuite d'un but : le *progrès*. Comme critère du progrès, on a choisi le *rendement maximum*, atteint par la *spécialisation* et la *division du travail;* comme application de cette manière d'envisager les choses, on peut citer la *théorie des localisations cérébrales*. Comme facteur du progrès, on a mis en avant la *sélection darwinienne*. *Principe de la division du travail, théorie de la sélection*, sont des préjugés scientifiques qu'on ne saurait trop combattre ; derrière eux se dissimule le *finalisme*. Presque tous les physiolo-

(1) Lapsus d'autant plus regrettable, que la Société des Nations ne disposerait même pas, elle, des quatre gendarmes nécessaires.

gistes sont finalistes ; le darwinisme est entaché de finalisme. Les matérialistes d'antan, aux conceptions si grossières, si simplistes, et les positivistes ont une grande part de responsabilité en ce qui concerne cet état de choses. Et, encore de nos jours, dans les milieux socialistes, il ne ferait pas bon de critiquer Darwin ou la théorie des localisations cérébrales. Il semble bien qu'à force de combattre les prêtres on finisse par en prendre la mentalité. Il y a des idoles auxquelles on ne doit pas toucher, et la liberté de penser, de critiquer est une audace qu'on ne doit pas se permettre. Il serait temps que ceux qui rêvent, à juste raison, de rénover l'état social s'efforcent aussi de rénover leur mode de pensée, et ne soient plus esclaves de formules surannées. Depuis 50 ans, la science et ses méthodes se sont renouvelées. Des phrases telles que : « le cerveau secrète la pensée, comme le rein secrète l'urine », ne doivent plus nous satisfaire. Il serait temps de rejeter les classifications hiérarchiques des sciences, si chères aux disciples d'Auguste Comte, et où figure toujours une « science de l'âme ». Finira-t-on par reconnaître combien sont enfantines les comparaisons qu'on a établies entre les organismes vivants et les sociétés humaines ?

M. Houssay, dans *Force et Cause* (voir ma dernière chronique), ne craint pas de dénoncer quelques-unes des erreurs des positivistes. Il substitue aux conceptions « matérialistes » de la vie des conceptions « dynamiques » ; il oppose aux explications finalistes de la vie les seules explications mécanistes.

§

Dans l'**Unité de la science** M. Leclerc du Sablon parcourt « l'échelle des sciences », depuis les mathématiques jusqu'aux sciences morales ; il étudie dans leurs méthodes et leur développement l'arithmétique, la géométrie, la cristallographie, la mécanique, l'astronomie, la physique, la chimie, la physiologie (bioénergétique et excitabilité), la morphologie, les sciences morales. Partout, à une phase descriptive succèdent, d'abord, la phase inductive ou expérimentale, puis la phase déductive ou théorique. Mais chaque science diffère des autres par la phase du développement où elle est arrivée ; d'une extrémité à l'autre de l'échelle des sciences, le rôle de la déduction et de la théorie diminue pendant que celui de l'induction et de l'expérience augmente.

L'ouvrage débute par un chapitre sur l'*Origine de la connaissance scientifique*. Ensuite, le *Principe de causalité* conduit l'auteur à établir qu'*il n'y a pas de phénomènes réversibles*.

Les changements d'état des corps sont, de tous les phénomènes physiques, ceux où la réversibilité semble la plus évidente. Duhem a cependant montré que, dans aucun cas, il n'y a vraiment de réversibilité. Il en est de même des réactions chimiques, dites réversibles. Par exemple les graines des légumineuses renferment d'abondantes réserves albuminoïdes ; lorsqu'elles germent, les albuminoïdes se transforment en asparagine, se répandent sous cette forme dans toute la plantule, puis reviennent à leur premier état pour former le protoplasma des jeunes cellules. C'est ce qu'on appelle la régénération des albuminoïdes. Il y a deux réactions inverses, mais la première dégage une quantité considérable de chaleur, tandis que la seconde n'est possible qu'avec le concours d'une énergie extérieure fournie par la décomposition du sucre. D'autres exemples peuvent être empruntés au cycle de l'azote.

Au cours de l'évolution individuelle chez les animaux et les plantes, à la période de croissance succède la période de destruction ; mais ces deux périodes ne comprennent pas les mêmes phases dans l'ordre inverse. D'autre part, si on considère l'évolution des éléments cellulaires, on constate qu'une fois la différen ciation acquise, elle est irrévocable : une cellule différenciée et remplissant une fonction spéciale ne peut revenir à l'état de cellule embryonnaire. De même les espèces animales et végétales évoluent en se spécialisant, mais, une fois spécialisées, il leur est impossible de revenir à l'état primitif par une série de transformations inverses. Lorsqu'une espèce est engagée dans une voie, elle ne peut plus reculer. *L'évolution est irréversible.*

§

M. Leclerc du Sablon distingue, au début du chapitre consacré à *l'Excitabilité*, les « propriétés physico-chimiques » et les « propriétés physiologiques ». Déjà Herbert Spencer faisait cette distinction, et il est encore de mode, dans certains milieux biologiques, d'opposer les théories « physiologiques » aux théories « chimiques » ; il y a des théories physiologiques de la fécondation, des théories physiologiques de l'hérédité...

« Dans un phénomène biologique, considéré dans son ensemble, il y a, dit M. Leclerc du Sablon, à côté des éléments physico-

chimiques et associés étroitement à eux, d'autres éléments qui, sans être contraires aux lois de la physico-chimie, ne paraissent pas leur être soumis. »

Comme exemples, l'auteur cite : l'excitabilité, les tropismes (ou mouvements dirigés)...

Personnellement cette façon d'envisager ou de présenter les choses ne me plaît pas beaucoup. Je crains une nouvelle offensive du vitalisme.

Dans le cours libre que je professe à la Sorbonne, j'ai montré, particulièrement en 1919 et en 1920, que les mêmes lois, physico-chimiques, s'appliquent à la genèse des formes chez les animaux et les plantes, à leurs mouvements, à leur sensibilité, et aussi à l'activité du cerveau.

Dans son excellent **Précis de Biochimie**, un maître éminent, E. Lambling, s'efforce de montrer que l'irritabilité, les tropismes, les phénomènes rythmiques de la vie, ne sont pas inaccessibles à des explications physico-chimiques.

L'irritabilité est l'aptitude à répondre à des excitations d'ordre divers et souvent minimes par des phénomènes variés (mouvement, sécrétion). Or, la chimie sait préparer des corps très instables qui répondent à une excitation mécanique médiocre par une explosion violente. On sait aussi, en matière de synthèse organique, que l'instabilité d'un corps augmente à mesure que l'on accumule dans la molécule un nombre plus grand de fonctions différentes. La moindre intervention provoque alors des réactions internes. Les protéiques, principaux constituants de la cellule vivante, sont précisément de tels corps ; agrégats de plus de 2.000 atomes, ils présentent côte à côte un nombre considérable de fonctions chimiques diverses. Et voilà un des secrets de l'irritabilité de la matière vivante.

Le déterminisme physico-chimique des tropismes ressort assez nettement des beaux travaux de Jacques Loeb.

Quant aux oscillations rythmiques dont les êtres vivants sont le siège, on m'a objecté que rien de semblable ne s'observait dans l'étude des systèmes chimiques. Cependant, comme le fait remarquer Lambling, lorsque l'on met de l'eau oxygénée en contact avec une surface de mercure, on réalise une décomposition catalytique de cette eau, par suite un dégagement d'oxygène ; et celui-ci se poursuit pendant plusieurs heures suivant un rythme

variable selon les conditions de milieu. C'est la *catalyse pulsatile*, la *catalyse rythmique*.

§

Pasteur, esprit génial et réactionnaire en même temps, à la suite de ses expériences mémorables sur les *cristaux dissymétriques inverses droit et gauche*, tels que l'un apparaît comme l'image de l'autre dans un miroir, et qui font tourner le plan de polarisation de la lumière, l'un à droite, l'autre à gauche, a tenu à signaler une différence soi-disant fondamentale entre la chimie de la nature morte et la chimie de la nature vivante. La synthèse au laboratoire des composés optiquement actifs aboutit, sans exception, à la formation des deux inverses optiques en quantités égales. Les plantes et les animaux, au contraire, ne fabriqueraient qu'un seul des deux inverses optiques.

Récemment, sir William Pope, dans une conférence faite devant la Société chimique de France, **sur la dissymétrie moléculaire**, a protesté contre cette assertion de Pasteur, fort exagérée. Ainsi les acides lactiques droit et gauche se trouvent simultanément dans les produits de la nature vivante. La dissymétrie de la matière vivante ne se manifeste que quand les produits organiques fabriqués par les plantes et les animaux acquièrent une constitution chimique fort complexe.

Sir W. Pope pense qu'au début de l'évolution, les plantes et les animaux fabriquaient à la fois des substances droites et gauches, mais, petit à petit, en vertu du « principe d'économie », les êtres vivants se seraient habitués à ne produire que des corps ayant la même dissymétrie. De même, par raison d'économie, nous n'apprenons à écrire qu'avec une seule main.

C'est là une vue discutable ; le *principe d'économie*, pour nous, est un préjugé scientifique.

Retenons seulement pour l'instant que les phénomènes de la vie se ramènent toujours utilement aux phénomènes étudiés par les physiciens et les chimistes.

GEORGES BOHN.

HYGIÈNE

Le triste bilan. — La guerre est terminée depuis plus de dix-huit mois et la France victorieuse reste étourdie comme un grand blessé qui a perdu beaucoup de sang. Son appauvrisse-

ment en hommes est tel qu'aucune grande nation n'en a jamais subi de pareil en si peu de temps. Dans la coalition d'efforts à réaliser pour conjurer le péril que ses blessures font encore courir à son existence, une part prépondérante incombe à l'hygiène. Pour conserver le capital humain qui lui reste et en accroître la valeur, jamais l'introduction de l'hygiène dans les mœurs, les institutions et la pédagogie n'a paru plus nécessaire.

Cultiver la vigueur de ses muscles, se protéger et protéger ses proches contre les maux évitables, améliorer les conditions de son existence ne doivent plus être de platoniques vœux, mais des *devoirs* pour les Français. L'hygiène doit inspirer la vie même de la cité. Protéger le capital humain, source de toute prospérité, sauvegarder la santé de tous dans la collectivité saine : tel est le double but auquel doivent tendre les efforts des pouvoirs.

Il existe une loi sur l'hygiène publique en France. Mais comme, dans les communes, presque toutes les mesures coercitives qu'elle comporte sont exécutables sous l'autorité et le contrôle des maires, elles ne sont pas exécutées. Les élus n'ont garde d'indisposer les électeurs.

En donnant Pasteur au monde, la France a, la première, révélé l'existence des véritables causes des maladies épidémiques. Elle eût dû, la première, bénéficier des découvertes de la bactériologie. Il n'en a rien été. C'est encore un Français, Calmette, qui a opéré une véritable révolution sur les problèmes de l'eau potable, des infections alimentaires, de l'épuration des matières usées. Roux a neutralisé la diphtérie, Vincent a supprimé la thyphoïde, comme Jenner, il y a un siècle, avait supprimé la variole. Des esprits généreux et nobles, les Duclaux, les Landouzy, se sont attaqués à la tuberculose, à l'alcoolisme, maladies sociales qui, jour à jour, dissolvent la race et se développent sur les ruines.

Nous avons eu et nous avons encore des maîtres dont le monde écoute les oracles. Où en sommes-nous ?

La tuberculose enlève plus de 100.000 Français par an. Nos villes, semblables à de grandes tanières, offrent aux vivants un air empoisonné, le bistro et le taudis. Nous ne mangeons plus à notre faim, faute d'aliments et faute de savoir utiliser ceux que nous avons. Nos ouvriers ont arraché au Parlement le vote de la loi de huit heures que, dès 1558, le roi d'Espagne, Philippe II, avait instituée pour les ouvriers mineurs. L'estaminet — club re-

doutable — apparaît à l'ouvrier plus agréable que son foyer insalubre, surpeuplé, privé d'air et de lumière : il ne désemplit pas. 100.000 enfants nouveau-nés meurent dans la première année de leur vie : 25.000 parce que les mères ont dû travailler jusqu'au terme de leur grossesse et ont mis au monde des prématurés ; presque tous les autres, parce qu'ils ne reçoivent point les soins nécessaires. Les échanges et les communications intenses de pays à pays, l'urbanisation et l'industrialisation à outrance brassent toutes les misères humaines et en multiplient les sources.

Que fait l'Etat ? Peu de chose. Avec les moyens qu'il possède, il ne peut faire plus. « L'hygiène publique en France est une façade derrière laquelle il n'y a rien », s'écriait le regretté Wurtz à l'Académie de Médecine, au grand scandale des académiciens. La façade, c'est la loi du 15 février 1902 sur la protection de la santé publique dans ce pays.

Nous avons un ministère de l'hygiène. Il en est à la période d'installation. Formons des vœux pour que le nouveau ministre, d'accord avec son collègue de l'Instruction publique, exige que, de suite, l'école devienne une maison où l'on pratique l'ordre et la propreté. Ces deux qualités entraînent toutes les autres. La propreté corporelle donne le goût de la netteté du vêtement, du logis, du village, de la vie. L'habitude de l'ordre forme le jugement et moralise les enfants. C'est en commençant par éduquer nos enfants que nous verrons la propreté s'installer dans les mœurs et la préoccupation de la santé publique dans les esprits. Ne cherchons pas à changer les pères : il est trop tard.

La loi a laissé aux départements la faculté d'organiser les services d'inspection de l'hygiène : 53 départements seulement en sont pourvus. Les médecins ne me démentiront pas quand je dirai qu'ils fonctionnent mal en trop d'endroits. La plupart des conseils généraux se désintéressent complètement des questions d'hygiène. Veulent-ils donner à leurs électeurs une sage leçon d'économie : ils réduisent le crédit des services de l'hygiène départementale.

Voilà le bilan dans un pays qui a perdu 1.600.000 jeunes hommes sur les champs de bataille et qui, dans le même temps, a présenté un déficit de 1.030.000 naissances. Et je ne compte ni les infirmes, ni les malades, ni les mutilés.

§

La première chose à faire, la plus urgente, pour lutter contre le dépeuplement, c'est d'empêcher les petits enfants de mourir. L'importance de la mortalité du jeune âge est grande. Les maladies de la première enfance sont trop souvent engendrées par l'ignorance des règles les plus élémentaires de la puériculture infantile, ainsi que par la misère dont souffrent les femmes de la classe ouvrière, misère qui les oblige à négliger ou à abandonner leurs enfants, pour gagner leur vie, et à subir, de plus en plus, leur accaparement croissant par l'industrie, le commerce, etc.

Il ressort d'un rapport du regretté professeur Budin qu'il est mort en moyenne, chaque année, de 1896 à 1900, la quantité énorme de 134.434 enfants âgés de 0 à 1 an.

Soit 672.170 dans cette courte période de cinq années.

D'autre part, il est mort 534.000 enfants de 1 à 4 ans dans le même temps.

Si nous additionnons ce chiffre avec les 672.170 enfants de 0 à 1 an, d'après la statistique de Budin, nous arrivons à la somme colossale de :

1.206.170 enfants de 0 à 4 ans morts en France pendant cinq années.

MM. Balestre et Giletta de Saint-Joseph ont démontré que 132.198 décès d'enfants de 0 à 1 an se sont produits en 1907 sur 793.889 décès enregistrés cette année-là pour toute la France (167 décès pour 1000.)

Le pourcentage varie beaucoup selon les villes. Ainsi, pour 1.000 enfants de 0 à 1 an il est de :

251 à Rouen ;

294 à Lille ;

342 à Dunkerque ;

414 à Marc-en-Bazœuf ;

507 à Halluin ;

509 à Saint-Pol-sur-Mer.

Pour Paris, Langlois a trouvé que sur 50.000 enfants qui y naissent dans une année, il en meurt 26.000, en comprenant les enfants qui sont envoyés en province, soit plus de 50 o/o.

D'une façon générale, on peut dire que la mortalité des enfants de 0 à 1 an dépasse 40 à 50 o/o dans les villes maritimes et industrielles, c'est-à-dire là où les femmes sont forcées de négliger

ou d'abandonner leurs enfants, pour se livrer au travail qui doit assurer leur propre existence.

De ces statistiques il ressort que la mortalité des enfants de 0 à 1 an est presque aussi élevée que celle des vieillards ayant atteint 90 ans.

La plupart des mères ignorent l'art de la puériculture. De plus, un grand nombre sont tenues d'aller travailler au dehors pour gagner leur vie, même dans les derniers mois de leur grossesse. Ainsi, elles mettent au monde des enfants chétifs et peu résistants, qu'elles ne peuvent pas nourrir convenablement au sein, ou qu'elles sont obligées d'allaiter avec du lait à bas prix souvent altéré.

Elles confient cet enfant à une nourrice mercenaire qui le néglige pour les mêmes raisons que celles attribuées à sa propre mère, ou parce qu'elle est mal ou même pas du tout rétribuée.

La mortalité des enfants privés de leur mère et confiés à des nourrices mercenaires s'élève à 50 o/o.

Au point de vue de l'allaitement, il faut savoir que les enfants nourris :

Au sein maternel ont une mortalité de........	10 à 20 o/o
Au biberon donné par la mère...............	30 o/o
Au sein, en nourrice........................	30 à 50 o/o
Au biberon, en nourrice....................	50 à 63 o/o

Enfin, même lorsque l'allaitement maternel est pratiqué, la situation misérable d'une mère dénuée de ressources demeure un facteur prépondérant de mortalité infantile. M. le Professeur Pinard a produit à l'appui de cette thèse des statistiques, prises en observant uniquement des femmes appartenant à la classe ouvrière.

Ces données confirment les préceptes des religions, des philosophes, des moralistes et des médecins qui proclament la nécessité de l'allaitement maternel. Saint Grégoire enseigna que toutes les mères doivent nourrir elles-mêmes leurs enfants : il regardait comme un abus et un désordre considérable que quelques-unes s'en dispensassent. Le Coran déclare que le sein de la femme « nourrira l'enfant et réjouira le père ». Ambroise Paré tenait les femmes qui ne nourrissent pas pour des demi-mères. Beaumarchais disait : « N'oublions jamais qu'il n'y a pas un sein tari sans qu'on trouve un enfant qui souffre ; rendons le cours à la

nature ; le lait des mères supplée à tout et rien ne supplée au lait des mères. »

En date du 15 pluviose, an II, le Comité de salut public arrêta que « les femmes qui seront jugées en état de nourrir leurs enfants seront tenues de remplir leur devoir imposé par la nature ».

En 1871 le Docteur Mayer déposait une proposition de loi rendant l'allaitement obligatoire, à moins d'empêchement tenant à l'état de santé de la mère ou de l'enfant, constaté médicalement, et, la même année, une pétition prévoyait la création d'un impôt de 300 francs sur les familles ayant une nourrice mercenaire.

Dans la statistique du ministère de l'Intérieur (*Officiel* du 20 sept. 1912) qui porte sur 5 ans (de 1906 à 1910), on constate que la diarrhée infantile tue deux fois plus d'enfants de 0 à 1 an dans les villes contenant plus de 5.000 habitants, que dans les campagnes et les villes de moins de 5.000 habitants.

Il ressort de ce document que la mortalité générale due à cette terrible maladie s'est abaissée de 119.237 (1906) à 88.033 (1910) sous l'influence des mesures d'hygiène et de salubrité qui ont été vulgarisées.

N'est-ce point là une indication encourageante qui doit engager le législateur à persévérer dans la voie que nous préconisons après bien d'autres qui avaient vu le péril comme nous ?

L'insuffisance de la protection des mères est une cause directe et notable de la débilité et de la mort des enfants.

Les sentiments éveillés par la présence d'une femme-mère étaient, dans les sociétés anciennes, empreints d'une déférence spéciale. On ne peut affirmer qu'il en soit de même aujourd'hui. Les duretés de la vie moderne ont peut-être rendu les cœurs moins aptes à saisir la grandeur de la maternité.

Avant la guerre, quatre millions cent cinquante mille femmes vivaient, en France, de leur salaire. Sur ce nombre, cinq cent trente sept mille allaient à l'usine. Combien, parmi elles, pouvaient garder auprès d'elles un enfant en bas âge ? Une infime minorité.

La moitié au moins des enfants qui meurent avant d'avoir atteint la quatrième année aurait été gardée à l'existence, si les mères avaient pu s'occuper d'eux. La loi du 17 juin 1913 n'a pas mis un terme à cette saignée pratiquée au flanc de la nation. Formons des vœux pour que des dispositions nouvelles et plus heureuses soient couronnées de succès.

Dr MAURICE BOIGEY.

ETHNOGRAPHIE

A. van Gennep : *Recherches sur les Poteries peintes de l'Afrique du Nord*, tirage à part des *Harvard African Series*, tome II, 1918, 4°, XVI planches, carte. — A. Bel : *Les industries de la Céramique à Fez*, 8°, 226 figures, Paris, Leroux, 1918. — E. Laoust : *Mots et Choses Berbères, Notes de Linguistique et d'Ethnographie, Dialectes du Maroc*, 8°, 112 figures, 4 planches, Paris, Challamel, 1920. — Les quatre sociétés d'Ethnographie de Paris et l'Union sacrée.

Quelques lecteurs du *Mercure de France* se rappellent peut-être la propagande que j'ai faite ici jadis en faveur de l'ethnographie nord-africaine et mes recherches dans les ateliers locaux de poteries berbères. Mes matériaux dormaient quand, pendant la guerre, mais avant que les Etats-Unis se décident à entrer dans l'Entente, l'Université Harvard me demanda un article sur un sujet d'ethnographie coloniale française, qu'elle s'engageait à publier en français, pour montrer que ses sympathies allaient à nous. Un certain nombre d'amis, mobilisés en Tunisie, en Algérie et au Maroc, consentirent à faire des enquêtes qui complétassent les miennes, et c'est le résultat de toute cette recherche que l'Université Harvard a publié, avec un véritable luxe de planches en couleurs et en phototypie, dans le deuxième volume de ses *African Series*, fondées et dirigées par le regretté Oric Bates, l'explorateur de l'Egypte occidentale et de la Tripolitaine.

Mes **Recherches sur les poteries peintes de l'Afrique du Nord**, quoique incomplètes, permettent dès maintenant de se faire une idée générale des conditions géographiques et culturelles dans lesquelles s'est développée cette industrie qui a, comme on sait, le mérite d'être un criterium vrai. Ces *Recherches* décrivent les productions d'une trentaine environ d'ateliers, sur près de quatre-vingts, dont je connais l'existence. Il s'en dégage cette observation intéressante que les types de production céramique berbère se répartissent en trois groupes : la poterie non peinte, façonnée à la main ou au tour, avec des décors en relief ou en creux, dont la relation de parenté avec la poterie néolithique du continent européen est indéniable ; cette parenté se marque non seulement dans les thèmes décoratifs, mais aussi dans la forme des vases, plats, écuelles, etc. Le deuxième groupe comprend les poteries peintes, façonnées à la main par des femmes ; quelques découvertes archéologiques récentes en Algérie, à Malte et en Phénicie permettent de relier ce groupe

aux poteries peintes dites égéo-cananéennes et d'en discerner la persistance depuis la moitié au moins du deuxième millénaire avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours.

Le troisième groupe enfin comprend les poteries peintes émaillées, faites au tour par des hommes et cuites au four, au lieu que celles du groupe précédent sont toujours cuites à l'air libre. Ces trois groupes céramiques se localisent ainsi : le premier dans des massifs montagneux isolés et assez loin de la mer (Matmata septentrional en Tunisie, Aurès et Nedroma en Algérie, Atlas au Maroc), le deuxième dans d'autres massifs formant une ligne presque ininterrompue depuis la Tripolitaine jusqu'à l'Atlantique (Matmata méridional et Kroumirie en Tunisie, Petite et Grande Kabylie, Dahra en Algérie, Riff et Zerhoun au Maroc, etc.) ; le troisième enfin se constate à Nabeul en Tunisie, à la Qalaa des Beni Hammad et à Tlemcen en Algérie, à Fez et à Safi au Maroc.

Le décor des poteries peintes du deuxième groupe est à base rectilinéaire ; celui du troisième comprend en outre des motifs courbes ; cette différence est partiellement due à la forme du pinceau, mais aussi aux emprunts faits au dehors ; ainsi le décor de la céramique émaillée présente des caractères orientaux (byzantino-persans) en Tunisie et dans l'Algérie orientale et des motifs hispaniques à Tlemcen, Fez et Safi. L'origine de tous ces décors n'est pas encore déterminée, et ne pourra l'être d'ailleurs que quand des enquêtes complémentaires auront décrit les autres variétés locales jusqu'ici connues de nom seulement ou par quelques spécimens recueillis par des collectionneurs occasionnels.

Le problème d'origine et de technique est surtout intéressant pour les productions de Fez et Safi ; elles viennent d'être étudiées avec un soin parfait par Alfred Bel, dans sa monographie sur **Les industries de la Céramique à Fez**. On devait déjà au savant directeur de la médersa de Tlemcen une excellente monographie, en collaboration avec M. Prosper Ricard, sur *Les industries de la Laine à Tlemcen* (Alger, Jourdan, 1913) ; la méthode est la même dans son nouveau volume. L'auteur y a étudié dans le plus grand détail, avec nombreux dessins à l'appui, les variations technologiques, les noms et les formes des outils, les formules magiques destinées à assurer le succès des opérations, etc. Le classement des thèmes décoratifs de Fez établi par Bel diffère sur quelques points du mien ; ses matériaux sont bien

plus nombreux que ne l'étaient les miens, et comme il a pu interroger les ouvriers mêmes, je pense que son classement est le meilleur. Mais il resterait à expliquer l'origine de certains sigles qui se rencontrent à la fois à Fez et sur les poteries rurales des montagnes. Il me semble aussi que, pour comprendre l'origine du décor de Fez, et par contre-coup de Safi, il conviendrait d'ajouter aux matériaux de comparaison utilisés par Bel ceux que fournit l'étude des poteries dites celtibériennes. Quoi qu'il en soit, il reste encore beaucoup à chercher dans le domaine de la poterie peinte de l'Afrique du Nord et de la Tripolitaine ; le problème en vaut la peine, parce que cette industrie se rattache à celle du bassin oriental de la Méditerranée et permettra, sans doute, d'interpréter certains faits de céramographie crétoise, cypriote et grecque continentale, au sujet desquels les archéologues classiques discutent encore.

§

Des renseignements nouveaux se trouvent dans une monographie volumineuse sur le Maroc central de M. E. Laoust, **Mots et Choses berbères**. Le titre dépasse le contenu du volume ; en fait, l'auteur n'a pas étudié tous les groupements berbères (ils s'échelonnent, comme on sait, de la Tripolitaine au Maroc), mais seulement quelques-uns d'entre eux, ceux de la région de Demnat au Maroc ; il est vrai que, chemin faisant, et pour expliquer certains faits de Demnat, il leur a comparé ceux qui avaient été relevés en d'autres régions par des explorateurs antérieurs. Les documents recueillis ont été publiés suivant une méthode qu'on ne peut qu'appeler hybride : elle n'est ni linguistique seulement, ni purement ethnographique, mais les deux à la fois, c'est-à-dire que l'exposé descriptif est continuellement coupé par des textes berbères qui n'intéressent que quelques rares spécialistes, ou par des discussions et des listes de mots et de formes, et leur interprétation. Je sais bien que M. Laoust n'est pas responsable de ce grave défaut ; il n'a fait que suivre, sur l'exemple d'auteurs plus âgés, une mode allemande qui, de par le fait même qu'elle était allemande, semblait plus scientifique à nos arabisants et à nos berbérisants. Il n'était pas obligé de savoir que cette mode avait été inventée par un certain Meringer, qui voulait se venger à la fois des ethnographes et des linguistes pour je ne sais plus quelles critiques qu'on lui avait faites des deux côtés, et qui s'était

taillé un domaine propre sur le terrain de jonction des deux sciences en inventant le vocable *Wœrter und Sachen*, grâce auquel on n'étudiait plus à fond ni les mots, ni les choses. Il n'avait en cela que suivi l'exemple de Ratzel, qui, pour des raisons personnelles aussi, avait inventé une science ni chair ni poisson, à savoir l'Anthropogéographie, que quelques savants français eurent le tort de prendre au sérieux, en la dénommant Géographie humaine (étrange accolade de termes).

Ce défaut a rendu le livre de M. Laoust moins maniable ; je me hâte d'ajouter que cela ne diminue point sa valeur documentaire, qui est grande. Les faits sont classés comme suit : 1° habitation ; 2° mobilier ; 3° nourriture ; 4° vêtements ; 5° maladies ; 6° météorologie ; 7° agriculture ; 8° moisson, etc. ; 9° jardin ; 10° flore. En ajoutant au livre de M. Laoust le *Merrakech* de Doutté, la monographie de Joly sur Tétouan, celle de Bel sur Fez signalée plus haut et les mémoires de Westermarck, on possède dès maintenant un bon début de bibliothèque ethnographique marocaine.

§

J'ai signalé dans mes chroniques précédentes le danger que courent nos revues d'ethnographie, de folklore, d'archéologie, de préhistorique, etc., de disparaître, faute d'abonnés et de fonds suffisants pour faire face aux difficultés actuelles de papier, d'impression et d'illustration. Je ne croyais pas que ma prophétie, énoncée au surplus en manière de contre-offensive, se réaliserait si vite. Le danger commun a rapproché tous ceux qui conservent encore quelque persévérance et leur a donné l'idée d'amalgamer en une seule quatre sociétés actuellement indépendantes : l'Institut Ethnographique international de Paris, qui publie ma *Revue d'Ethnographie et de Sociologie* ; la Société des Traditions populaires, qui publie la *Revue* jadis fondée et dirigée par Paul Sébillot ; la Société d'Ethnographie, fondée il y a une cinquantaine d'années, qui publiait l'*Ethnographie* ; et la Société des Amis du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, qui ne publiait rien. Les comités centraux des quatre sociétés ont séparément voté leur dissolution, sous condition que, dans la nouvelle société, les intérêts antérieurs seraient sauvegardés ; cette Société hériterait des diverses revues, en publierait une nommée *Revue d'Ethnographie de Paris*, et jouirait de la reconnaissance d'u-

tilité publique acquise, il y a plus de trente ans, par la société d'Ethnographie. Les savants qui tiennent la tête dans les quatre groupes se sont engagés à ne pas susciter de questions de personnes. Les négociations sont en cours : espérons que cette Union sacrée durera et que la fusion des quatre moribondes fera une vivante bien conformée.

A. VAN GENNEP.

HAGIOGRAPHIE

Adolphe Retté : *Sainte Marguerite-Marie,* vie de la révélatrice du Sacré-Cœur, d'après les documents originaux, Bloud et Gay.

Les origines de la dévotion au Sacré-Cœur remontent assez loin dans l'histoire de l'Eglise catholique. On la trouve pratiquée notamment au XIe siècle par sainte Lutgarde, cistercienne belge, au XIIIe siècle par sainte Mechtilde et sainte Gertrude, bénédictines, au commencement du XVIIe siècle par le Bienheureux Jean Eudes, fondateur de l'ordre des Eudistes. Mais c'est seulement dans la seconde moitié du XVIIe siècle qu'elle se formule d'une façon précise, par les révélations de sainte Marguerite-Marie, et que, par les soins de la Compagnie de Jésus, elle commence à se répandre hors des monastères.

A cette époque, la signification et la portée du culte du Sacré-Cœur s'affirment par le fait qu'il oppose aux hérésies janséniste et quiétiste une doctrine à la fois mystique et ascétique qui prit assez rapidement place parmi les enseignements de l'Eglise.

Le jansénisme, — sorte de dérivation du calvinisme — peut se résumer dans les propositions suivantes : « Jésus-Christ n'est pas mort pour le salut de tous les hommes. Il n'accomplit la Rédemption que pour quelques-uns, prédestinés par lui de toute éternité. Si vous n'êtes pas de ces élus, c'est en vain que vous multiplierez les prières et les actes de vertu pour obtenir sa Grâce, vous n'en serez pas moins damnés. Demeurez donc prosternés et tremblants dans l'incertitude de sa miséricorde arbitraire, car la crainte de Dieu n'est pas seulement *le commencement* de la sagesse, elle est *toute* la sagesse. »

Le quiétisme disait : « La perfection consiste, *même dès cette vie*, dans un acte de contemplation et d'amour de Dieu. Cet acte une fois produit subsiste toujours, même pendant le sommeil, en sorte que les *parfaits* n'ont jamais besoin de le réitérer. Dans cet

état, l'âme ne sait réfléchir ni sur Dieu ni sur elle-même, ni sur rien, elle doit anéantir totalement ses facultés pour s'abandonner à Dieu. La pratique de la confession, l'usage des sacrements, les bonnes œuvres deviennent inutiles parce qu'ils détourneraient l'âme de son repos. Notre libre-arbitre ainsi remis à Dieu, avec le soin et la connaissance de notre âme, il ne faut plus se soucier des tentations ni prendre la peine d'y résister. L'homme, englouti dans son repos en Dieu, n'est plus comptable de ses actions même les plus criminelles, parce que son corps peut devenir l'instrument du démon sans que l'âme, intimement unie à son Créateur, prenne aucune part à ce qui se passe dans cette chair qu'elle habite. »

En réaction contre ces erreurs, au moins bizarres, la dévotion au Sacré-Cœur demande à l'âme fidèle de s'unir à la Passion de Jésus-Christ par l'abnégation réfléchie, par la foi dans la miséricorde du Sauveur, par la confiance en ses mérites, par une vie *crucifiée*, au milieu d'un monde où règnent le matérialisme avec les trois concupiscences : sensualité, délectation morose, orgueil de l'esprit.

Ascétique, le culte du Sacré-Cœur signifie : *souffrance acceptée pour l'amour de Dieu*. Mystique, il signifie : *amour par union avec les souffrances de Jésus au Calvaire*.

C'est pourquoi cette dévotion est fort bien représentée par le symbole célèbre : un cœur percé d'une plaie, enlacé d'épines, surmonté d'une croix.

Cette doctrine, conforme aux enseignements de la théologie catholique, se trouve impliquée dans le livre que vient de publier M. Adolphe Retté : **sainte Marguerite-Marie**. Mais qu'on se rassure : l'auteur ne s'est pas livré à d'arides développements qui n'auraient pu intéresser que les friands d'abstraction pure. Il s'est servi, d'une façon presque exclusive, des documents de l'époque : *Autobiographie de la Sainte*, *Témoignage des Contemporains*, *Pièces du procès introductif de la Cause*, pour nous donner un tableau complet de l'existence de Marguerite avant son entrée en religion et durant sa vie religieuse. La doctrine ressort avec netteté de l'exposé des faits.

Possédant bien la Mystique, M. Retté a réussi à nous présenter d'une façon fort claire, dans un style incisif et coloré, les états d'âme de la Sainte, son contact avec le surnaturel et les diffé-

rentes phases de sa mission. Les descriptions sont sobres, dessinées en traits caractéristiques et, par là, évocatoires. Usant de comparaisons ingénieuses, il nous fait concevoir ces états d'oraison qui constituent la vie intérieure des Saints. Les épreuves subies par Marguerite-Marie, ses ravissements, ses luttes et son triomphe sur l'inintelligence des religieuses, ses compagnes au monastère de la Visitation de Paray-le-Monial, sont décrits avec une verve entraînante. Enfin, certaines anecdotes, bien choisies, nous donnent une idée vivante des mœurs religieuses du temps.

Le livre de M. Retté, publié au moment de la canonisation à Rome de Marguerite-Marie (13 mai 1920), offre aussi un intérêt d'actualité. Les curieux d'hagiographie y trouveront une référence très substantielle. Les esprits prévenus et les personnes mal informées, qui ne voient dans le culte du Sacré-Cœur qu'une superstition amollissante ou un fétichisme grossier, pourront y apprendre qu'il s'agit là d'un mode d'oraison très élevé et d'une source d'énergie morale découlant de la parole du Christ : « *Je suis venu apporter le Feu sur la terre, et que veux-je, sinon qu'il s'allume ?* »

ROBERT ABRY.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : version d'un vieux conte populaire donnée par M. le Dr Labat. — *La Revue universelle* : la méthode de M. Léon Daudet, un portrait de M. Paul Bourget. — *Le Divan* : deux poèmes de M. Claude Odilé. — Hommage à Jean Moréas : *la Revue critique* : M. Maurice Barrès ; *les Ecrits nouveaux* : M. Tristan Klingsor ; *la Minerve française* : MM. de la Tailhède, E. Raynaud, Léo Larguier, Louis Mercier ; *Action :* M. André Salmon. — Memento.

M. le Dr Emmanuel Labat conte une bien jolie histoire de jadis d'après de « vieux papiers », dans **la Revue hebdomadaire** (17 avril). Ce récit vient en droite ligne de notre riche fonds populaire. Il s'agit de deux moines qui demandent à un meunier de les héberger. Il les envoie au château de M. de Rouillac où, dit-il, ils feront leurs délices d'une belle « carpe de rivière ». Le châtelain les régale d'oignons. Huit jours durant, enfermés dans une chambre, ils ne se peuvent nourrir que de pain sec et d'oignons suspendus au plafond et qu'ils décrochent en y envoyant leurs sandales. Le frère Barthélemy, l'un des moines, sou-

haite à son mauvais hôte,« sous forme d'incantation » : « Que le diable lui fasse faire le repas que je lui souhaite ! » Et voici le conte :

Donc, à quelque temps de là, près du château passait un pauvre soldat pliant sous le poids de ses armes et de son bagage, qui fut subitement obligé de s'arrêter : il y a des choses qui ne peuvent se remettre. Il regarde, ne voit personne, pose son sac à terre, son fusil contre le mur. C'était dans l'apaisement d'une délicieuse soirée d'automne. Soudain, sur le malheureux, déboule en trombe M. de Rouillac lui-même. Il s'est emparé du fusil, et furieux : « Misérable, — on devine bien que ce ne fut pas la seule injure, — tu te permets d'insulter mon château. Je veux faire un exemple dont il sera parlé. Tu n'as qu'un moyen d'éviter la mort, c'est d'effacer le témoignage de ton crime. Mange ou meurs. Je suis ici maître de tout. »

Le soldat, à ces mots, fit une étrange grimace de joie à laquelle M. de Rouillac ne prit pas garde. Il ne voyait rien, tant sa colère était grande, ni le visage affreux de l'homme avec barbiche de bouc, ni ses cheveux ramenés sur le front qui cachaient mal deux petites cornes, ni ses mains velues, ni ses pieds pointus qui perçaient les souliers. Cependant le soldat répond avec humilité : « Que votre Seigneurie ne se mette pas en colère, et, puisqu'il le faut, que sa volonté soit faite. Permettez seulement, car je suis d'habitudes pieuses, que, pour un tel repas, je dise mon *Benedicite.* » Et il tombe à genoux.

M. de Rouillac, qui ne s'attendait pas à celle-là, ne se tient pas de rire, et, pour s'en donner plus à l'aise, il remet le fusil contre le mur. Prompt comme l'éclair, le soldat saute dessus, et le retournant contre le rieur : « Rira bien qui rira le dernier. Le festin est pour vous, monseigneur. Le festin ou la mort. Le maître, ici, c'est moi. » En même temps, de son corps se dégage une vapeur soufrée, paralysante pour l'interlocuteur. On pense bien que le conte ne faisait à M. de Rouillac grâce de rien, par où l'on voyait ce que peut la malice d'un moine quand elle s'associe à celle du démon.

§

La Revue universelle (15 avril) publie les souvenirs de M. Léon Daudet relatifs à « La mort de Syveton ». Il est curieux que l'on ait déjà besoin d'un effort de mémoire pour se rappeler qui était ce partisan tapageur dont ses amis pensaient faire un chef. L'intéressant, c'est le style de M. Léon Daudet. Il sourirait lui-même de cette phrase, si elle était d'un de ses ennemis politiques :

Quelque temps auparavant avait eu lieu, toujours chez Mme de Loy-

nes, le dîner de fiançailles de Mlle Marguerite de Bruyn, que Mme Syveton avait eue d'un premier mariage, et qui était la plus jolie, la plus vaporeuse et délicate jeune fille qu'il soit possible d'imaginer : un lis flexible, pur et long, *trempé dans l'eau d'un regard bleu* d'une indéfinissable douceur.

M. Léon Daudet est plus heureusement inspiré quand il parle de soi. Il rapporte un entretien qu'il eut avec Syveton :

Pendant qu'il me tenait ce langage, je lui trouvais la figure altérée et je me demandais s'il ne fabriquait pas, à la suite de tant d'émotions, un peu de neurasthénie. Je me permis de lui conseiller, comme remède aux menaces et avertissements, l'offensive, la divine offensive qui libère l'esprit de ses tourments et dissocie l'adversaire ou l'ennemi au centre de sa préparation hostile ou de sa conjuration. Mon proverbe favori est : « Celui-là t'en veut, saute dessus. »

Voici un aveu propre à nous renseigner sur la méthode du grand accusateur quotidien. Syveton mort, M. Daudet apprend la nouvelle, court à la maison. Il a vu le cadavre. M. Barrès croyait au suicide.

Je continuais à croire davantage au crime, et ce qui se passa ensuite ne fit que renforcer ma conviction. C'est une impression très pénible que d'avoir devant soi tous les éléments, encore chauds et frémissants, d'un pareil drame et de ne pouvoir en percer le mystère. Nous savions seulement que Syveton était mort entre midi et trois heures, moment plus favorable à un suicide qu'à un crime. Mais comment admettre qu'un pareil lutteur se fût tué la veille d'un procès qui devait le mener au Capitole ! Je m'informai auprès des personnes présentes, de l'heure et de l'endroit de l'autopsie, dont on parlait dans tous les coins. On me répondit : « Demain soir, dix heures, à la Morgue. » Les visiteurs, curieux, journalistes, commençaient à affluer. Je me retirai et dis à mes confrères de la presse, qui m'interrogeaient : « C'est un assassinat, vraisemblablement maçonnique. Le Grand-Orient s'est vengé du révélateur des fiches. » J'ai renoncé, depuis plusieurs années, et pour cause, à cette explication, mais (je raconte les choses comme elles sont) elle me paraissait, à l'époque, satisfaisante.

Ce : « elle me paraissait, à l'époque, satisfaisante » est particulièrement exquis. Il prête à la vérité une capacité transitoire qui est d'une application commode pour un pamphlétaire. Même s'il consent à l'éloge, on peut douter qu'il le maintienne longtemps, serait-ce ce portrait flatteur de M. Paul Bourget :

Ce moraliste d'envergure est, à mon avis, le premier observateur de

notre temps, et sa perspicacité, dont il a donné tant de preuves, rejoint des détails en apparence insignifiants ou secondaires, donne corps aux probabilités. Il induit en même temps qu'il déduit, ce qui a fait de lui, en science médicale ou policière, un diagnostiqueur de premier plan. Il aime à élucider les problèmes complexes et les situations mal définies. Il connaît l'homme mieux encore que la femme, dont les soubresauts le déconcertent. Il sait comment se forme et se développe le vice, comment il peut être repris et combattu par la vertu, ou inversement. Il a étudié les plis et replis des caractères, dans lesquels sont les sautes d'humeur et le secret des évolutions lentes. Un maître, je vous le dis, un grand maître et de la plus délicate bonté, comme ceux, fort rares, qui, comprenant tout, excusent presque tout... sauf la perversité féroce, ou la trahison.

§

Le Divan (mars-avril) donne, sous ce titre : « Fleurs lunaires », une série de six petites pièces de M. Claude Odilé, — d'un charme que l'on subit avec gratitude. Nous ne croyons pas nous tromper en choisissant ces deux poèmes pour les meilleurs :

FAN-SOU

Où brille dans le ciel le vol des alouettes
On n'entend plus chanter le rivulet Milo.
Je mêle, en fredonnant dans l'eau qui les reflète,
A mes cheveux de jais des aubes de pavots.

Vaine, la brise fuit des lotus de la rive.
La lune dans le soir caresse les bambous.
Dans l'ombre de la nuit qui, frissonnante, arrive
Je souris à l'amour qui sourit à Fan-Sou.

LI-LAO

Je viendrai dans la nuit qui s'éclaire te prendre.
Tu suivras au jardin mon ombre et ma blancheur.
Attends que sur le mur bouge l'ombre des fleurs,
Si les flûtes du vent t'empêchent de m'entendre.

Je reverrai briller les nénuphars de l'eau,
Et, lorsque nous serons seuls dans la chambre peinte,
Pour goûter tes baisers, ô pâle Li-Lao !
Je fermerai les yeux près de la lampe éteinte.

§

La Revue critique (25 mars) a rendu un bel hommage à Jean Moréas. On y lit ces vers qu'à son lit de mort le poète pria M. Silvain de lui réciter. Il demanda ensuite qu'on les écrivît et il les relut :

A cette heure où le soir tombe du ciel et plane
Et frémit doucement dans l'ombre du platane
De roses enroulé,

Tandis que je songeais le cœur plein d'amertume
Aux bords où le Céphise, en se brisant, écume,
Sophocle m'a parlé.

Quelle pureté ! quelle sereine grandeur ! quel infini ! dans cette brièveté. D'avoir connu le maître d'une langue si parfaite et d'un rythme tellement sûr, il nous semble avoir vu vivre Racine.

M. Maurice Barrès parle excellemment de Jean Moréas, « ce compagnon de ma jeunesse », écrit-il :

Je n'ai jamais vu personne de plus désabusé que Moréas. Il y avait bien de quoi ! Il tenait avec la vie une gageure impossible et qu'il devait nécessairement perdre. Il aurait voulu mener à Paris l'existence de ses compatriotes de Patras, qui, matin et soir, s'ils ne sont pas en mer, et toutes les nuits jusqu'à l'aube, flânent sur le port et boivent des verres d'eau parfumée d'une innocente résine, en causant interminablement. Pendant une trentaine d'années, il a navigué sur nos boulevards comme il eût fait, entre les récifs de sa Grèce natale. A son insu, il s'obstinait à chercher de Montrouge à Montmartre les moyens de satisfaire ses mœurs héréditaires, et, l'âge venant, nous le vîmes resserrer de plus en plus le cercle de ses manœuvres, puis décidément tirer sa barque sur la grève.

C'était un exilé ! J'ajoute, sans y insister, que j'ai connu un Moréas amoureux et prince charmant. Je me rappelle les temps lointains et recouverts déjà par la brume, où, boulevard Saint-Marcel, dans le vaste appartement à peine meublé d'une maison neuve, il reçut une belle étrangère qu'il ne devait plus revoir. Son chagrin fut un des éléments de son art, et la passante voilée respire à toutes les pages de son œuvre.

Mais de son exil et de son amour, Moréas n'eût rien fait sans un sortilège qu'il tenait de son pays où les rustres eux-mêmes chantent des chants qui se prolongent en plein soleil sur le ravin des montagnes ou sur le rivage avec une tristesse de crépuscule. Ses *Stances*, d'une brièveté profondément émouvante, annoncent déjà cette Asie où l'on fait tenir un champ de roses dans un flacon.

Mme de Noailles, MM. Henri de Régnier, F. Plessis, Maurice du Plessys, J.-L. Vaudoyer ont consacré au poète des poèmes dignes de sa belle mémoire. MM. A. Thérive, A. Thibaudet, E. Henriot, Jean Longnon, E. Marsan ont écrit des pages de critique et de souvenirs où apparaissent son œuvre et sa personne, tels qu'il voulait qu'ils parussent.

Dans **les Ecrits Nouveaux** (avril), M. Tristan L. Klingsor, dans une de ses plus heureuses « humoresques », évoque l'auteur des *Sylves* et des *Stances :*

Au temps où Moréas montrait son nez
Et sa moustache
Dans les cafés de Montparnasse,

Le vieux cheval de fiacre
Etait de roses couronné,
Au temps de Moréas.

Monsieur Lintilhac
D'ire protestait :
« Qu'on harnache
D'un vil cuir
Cette carcasse
De baudet ! »
Sur quoi, tous de rire.

Et tandis qu'un nuage flottant
Au-dessus de Paris
Filait dans l'espace,
La brise fine du printemps
Portait du Luxembourg jusqu'à notre terrasse
L'odeur des marronniers fleuris.

Dans **La Minerve Française** (1er avril) nous trouvons des Stances inédites, des hommages de MM. Raymond de la Tailhède et Ernest Raynaud, de l'école romane, et des meilleurs poètes groupés dans l'admiration de Moréas.

Voici quatre strophes de l'*Ode* admirable de M. de la Tailhède :

O toi, de l'univers la seule Impératrice,
Mort ! tu te promettais de garder et d'avoir
A jamais enchaîné dans l'oubli le plus noir
Celui qui, bravement, sans que son front se plisse,

Assurant son regard au néant de tes yeux,
Tel un fier ennemi t'a contemplée en face !
Mort ! il te défiait de lui trouver sa place :
Au funèbre charnier ne tombent pas les dieux !

Tu l'admirais, ô Mort, ce Moréas superbe,
Comme on guette une proie, et voilà que soudain,
Le poison, le poignard ont glissé de ta main :
Quel printemps à tes doigts épanouit sa gerbe !

Quelle aurore se lève aux abîmes de nuit
Que sont tes yeux ! Quel lys tissa la fine trame
De ta chair où l'on sent de nouveau battre une âme !...
Et tu n'es plus la mort, ô Mort, mais ce qui vit !

L'*Ode* consacrée par M. Ernest Raynaud à son maître n'est pas moins belle. Nous voudrions l'imprimer ici tout entière. En voici l'heureux début :

Moréas ! pour fêter ce jour anniversaire
Où tu pris place au ciel comme un astre lointain,
Je rends visite aux lieux où la Parque adversaire
A filé ton Destin.

Tout y redit ton nom : l'octroi, la grille nue,
Les feuilles que la brise agite doucement,
L'église de Montrouge au bout de l'avenue,
Et son clocher roman.

Avril fléchit les cœurs d'une tiède caresse.
J'y respire, avec joie, au sortir de l'hiver,
Ce souffle parfumé, tout chargé de promesse,
Qui circule en tes vers.

M. Léo Larguier évoque ainsi Moréas :

Un des derniers repas que vous prîtes, ô Maître,
Ce fut devant un feu d'hiver et ma fenêtre
Ouverte sur la cour d'une vieille maison.

Et quelle grave émotion anime les vers pleins, construits, de ce rare poète :

Je ne pense jamais à ce soir sans émoi.
Que d'autres plus savants, plus habiles que moi,
Mais moins pieux, viennent, aux jours anniversaires,
Vous porter des lauriers mêlés de cinéraires,
Qu'ils vous dédient des mots voilés comme ces fleurs
Que l'on jette aux tombeaux en retenant des pleurs,
Et qu'on cache toujours sous des crêpes, Poète
Qui me fîtes l'honneur de partager mon pain,
Je ne sais vous offrir qu'un vers que je répète,
Un vers désespéré, taciturne et lointain...

Un très grand poète : M. Louis Mercier, l'un des très grands d'aujourd'hui et de tous nos temps français, adresse à Moréas, païen, cette « offrande » d'un catholique dont l'œuvre est un acte de foi :

O mort, grandi par le tombeau,
Ma muse rurale et chrétienne
Ne ressemble pas à la tienne ;
Dans un marbre sonore et beau

Je n'ai pas, d'un divin ciseau,
Sculpté la grâce athénienne,
Mais une rudesse terrienne
Vibre en mon âpre chalumeau.

Cependant j'admire tes « Stances »
Riches d'accords et de silences,
Et j'apporte à ton monument

Quelques fleurs des champs, les premières
Dont mon terroir va s'embaumant,
Et — tu permets ? — une prière.

Dans **Action** (mars), M. André Salmon venge Moréas des souvenirs « déplacés » qui ont paru dans *la Revue des Deux Mondes :* « L'attitude de Jean Moréas nous enseigna la dignité; ce que doit être la vie du poète », écrit Salmon. Et il se souvient :

Aux funérailles de Jean Moréas vint toute la jeunesse, et notre peine visible n'était point parure d'occasion.

Tu étais là, Guillaume !

Mais je ne sais plus, si, sur cette carte postale rimée que, un peu auparavant, Guillaume Apollinaire, voyageur, adressait — hommage à Jean Moréas, il y avait :

Tous les autres chanteurs ne sont que tes valets...
Ou
Tous les autres rimeurs ne sont que tes valets.

Tout n'est pas à retenir de l'enseignement oral de Moréas. C'est pourtant le poète des chœurs d'*Iphigénie* qui a donné à ceux de ma génération les plus pures indications.

A trop mépriser les *Stances*, ne risque-t-on pas de s'interdire d'aimer et louer le *Bestiaire* d'Apollinaire ?

Nier Moréas, c'est sacrifier au culte le plus faux, le plus absurde. C'est afficher la foi la plus hurone en la fausse nouveauté.

« Je suis un poète moderne, s'écriait Moréas, j'ai chanté la porte de Montrouge ! »

Il avait raison.

A la terrasse du *Vachette*, ce café qui a cédé la place à une banque, un camelot lui hurlait au visage :

— *Je dis tout !... Je dis tout !...*

— Eh bien, vous avez tort! lui répondit Moréas en frisant sa moustache bleue.

Memento. — *Le Monde libre* (1er avril) : « La législation bolchéviste » : (15 avril). — « La décomposition du socialisme allemand ».

Le Feu (15 mars) : « Iphigénie en Tauride », de Gœthe, nouvelle traduction en vers et préface de M. J.-L. Gaston Pastre. — (1er avril) : « Jean Reboul », par M. C.Pitollet. — (15 avril) : « La Fille de la Terre », tragédie populaire, en vers, de M. Emile Sicard.

La Minerve Française (15 avril) : « Les orageuses vacances de M. de Chateaubriand », par M. M. Levaillant.

La Revue de Paris (1er avril) : « Stendhal journaliste », par M. Jean Mélia. — (15 avril) : « Dans les ténèbres », roman de M. G. Boffico.

Les Marges (15 avril) : M. A. Fontainas : « L'art de traduire des Poètes ». — M. E. Tisserand : « Eloge de l'absinthe ». — M. R. Martineau : « Une invitation de J.-K. Huysmans ».

Les Annales (17 avril) : « L'Amateur », comédie de M. Nozière. — « Le reporter sensible », par M. de Miomandre. — Un poème heureux : « La maison natale », qui révèle la signature de Mme Odette Albert-Lambert : un poète.

Les Amitiés françaises (avril) : « Les Etats-Unis et la France », par M. Hugues Le Roux.

Le Jardin sur la Montagne (mars), fascicule consacré à M. Loys Labèque, poète.

Le Carnet critique (mars) : M. G.-L. Tautain : « Les grands prix littéraires ». — M. Jean Royère : « Edgar Poe et l'Esthétique de la poésie pure ».

Revue des Deux Mondes (15 avril) : une « Jeanne d'Arc », par M. Georges Goyau. — « La poésie de Kipling », par M. A. Chevrillon.

Le Scarabée (avril) : « Du Cinéma », par M. G. d'Aulan. — Poèmes de MM. E. Marie, E. Cagin, etc.

Rythmes et Synthèse (mars) : M. J. de Cours : « F. Vielé-Griffin et la Fleur de Joie ». — M. Ch. Cousin : « Air sur des thèmes védiques ». — M. P. Jamati : « Le mysticisme scientifique ».

Feuilles au Vent (avril) : « Quelques fleurs », inédit d'Emile Pouvillon.

La Renaissance (17 avril) : « Le visage de la région », par M. J.-H. Rosny, jeune.

Les Feuilles libres (mars-avril) : M. R.-M. Hermant : « Bandurria Vieja », poème. — « Perul », conte par M. Vincent Muselli. — « L'Egaré », roman de M. Georges Polti.

Revue bleue (10 avril) : M. Ch. Géniaux : « L'évolution des femmes musulmanes ».

L'Opinion (17 avril) : M. J. Bardoux : « La crise de la Ruhr vue

d'Allemagne ». — M. P. Abram : « La guerre du Service de Santé ».

L'Europe Nouvelle (17 avril) : « La question d'Irlande », par M. A. Mirmande.

La Revue Critique (10 avril) : « Le Théâtre et le Rêve », par M. Henri Bidou. — « La mort de Paul-Louis Courier », par M. Jacques Boulenger.

La Vie (1er mai) : « Une lettre de Charlet à Thiers », communiquée par M. Daniel Halévy. — « Les Amulettes malgaches », par M. J.-P. Rabaté.

La Connaissance (avril) : Lettres intimes de Stendhal. — M. L.-C. Mercerot : « Un aspect peu connu de Pasteur ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Le Salon des Artistes Français. — Exposition de portraits, galerie Crès. — Exposition William Malherbe, galerie Bernheim jeune.

Le Salon des Artistes français. — Le Salon des Artistes français dégage en son ensemble, pour les peintures ou les dessins, une impression de déjà vu. Sa banalité résulte de ce que nombre de ses artistes ne se renouvellent jamais et se sont créé une manière de spécialité, exposant tous les ans à la même place une toile à peu près semblable, peinte du même métier. Secondement, un jury assez mal choisi écarte volontiers tout effort nouveau, réservant la place à de bons élèves, reconnus bons à une servile imitation de leurs professeurs. Troisièmement, les professeurs, les grands médaillés, ceux qui reprochent aux novateurs de ne fonder leur réputation que sur des tableautins et prétendent que c'est faute des connaissances nécessaires à qui veut peindre un tableau d'histoire, un grand ensemble décoratif, un plafond, renoncent, pour leur part, à exercer les grandes facultés de l'artiste sur de vastes surfaces. Tous ou presque tous se livrent avec monotonie au portrait lucratif. Ils le dessinent mal et le peignent lourdement, la plupart sans indépendance. En regardant les Flameng, ne pense-t-on point à Boldini ? et encore notons que cela représente, chez leur auteur, quelque inquiétude imprévue. Il y a assez de snobs pour croire qu'un portrait est bon s'il offre quelque exactitude photographique et si les étoffes y sont lustrées. De là tant de portraits de présentation lourde et de facture agressive. Ils sont rares ceux qui se donnent la peine de chercher un mouvement, de composer un fond. Cela se trouve chez quelques élèves

comme Mlle Rondenay. Presque tous les professeurs se bornent à poser le modèle à l'orifice d'un tunnel, comme disait justement Louis Morin, et les élèves font comme les professeurs.

N'y a-t-il point, disent-ils, aux musées, maints portraits de maîtres sur fond monochrome ou à peine varié? Sans doute, mais ce sont des portraits de maîtres, et puisque c'est cela qu'ils ont fait, c'est autre chose qu'il faut chercher, et, si on ne veut pas imiter les impressionnistes, autre chose que la mise en milieu que ceux-ci ont trouvé avec une logique et un bonheur incontestable. Exemples : le portrait de Mme Charpentier de Renoir, le Clemenceau et le Goncourt de Raffaelli, les figures de Claude Monet, le Pertuiset de Manet, etc. S'ils ne veulent pas mettre le portrait en milieu, en décor et se borner aux fonds harmonisés, les portraitistes du Salon de la Société des Artistes français ont une bonne leçon à prendre à la Société Nationale de cette année; ils y verront comment on peut traiter un foud en logique de la lumière devant le portrait de Mlle Lequien, du peintre William Malherbe.

Bref, les *Artistes français*, privés par leur attitude intransigeante de défenseurs d'un beau patenté de la présence des vrais maîtres de ce temps, hostiles aux jeunes gens audacieux, désertés peu à peu par des artistes de sûre technique à qui leur incompréhension a pesé, sont impuissants à fournir un salon pictural d'une réelle importance. Il est d'ailleurs à noter que l'Ecole leur échappe et que les jeunes de quelque valeur qui fréquentent chez eux ont subi l'emprise impressionniste, qui de Renoir, qui de Pissaro, qui de Gauguin. Ce sont ceux-là, quelques caractéristes et un ou deux paysagistes, qui sauvent la face à ce Salon.

§

Exceptons M. Cormon du reproche de ne pas tenter la grande peinture. Il fait brûler, casque en tête, lance fixée au poing, sur un cheval d'armes, un chef gaulois. C'est une grande illustration sans émotion. Les guerriers sont mélodramatiques, les femmes éplorées semblent des filles, sortant de la fabrique en menace de grève; c'est indifférent, mais il a sauvé le principe. Le Salon lui doit ce qu'on appelle, à l'Institut, un tableau d'histoire.

Il y a au Salon une droite conservatrice avec MM. Cormon, Flameng, Humbert, etc., et une gauche représentée par Henri Martin et Ernest Laurent, dont l'influence s'exerce sur quelques peintres, moins nombreux qu'on ne le croirait. Peut-être n'y

tâchent-ils guère ! Henri Martin, absorbé par ses grandes décorations, semble éloigné du prosélytisme, Ernest Laurent a quelques fidèles, de tempérament très artiste. Henri Martin expose un panneau pour la salle de délibération du conseil d'Etat. Nous en connaissons un de ton sévère, automnal : un sage se promenant parmi une belle forêt de pins. Le panneau de cette année est d'un admirable ensoleillement. Quelques travailleurs et quelques paysannes nouent des gerbes dans une vaste étendue, près des blés debout, chantant de toutes les variations des couleurs des fleurs des champs. Un panneau décoratif, *Printemps*, est d'une ornementation très touffue et très harmonieuse.

M. Ernest Laurent a deux portraits infiniment délicats, d'une jolie orchestration colorée, très expressifs dans une nuance légèrement mélancolique.

Autre gloire légitime de ce Salon : M. Ernest Quost, peintre de fleurs et paysagiste, nous montre un large paysage de teintes douces, d'atmosphère charmante; le paysage est encore noblement représenté par M. Victor Charreton ; les harmonies de M. Victor Charreton, très analytiques, sont charmantes. Il sait voir et faire voir. Il a eu des études de neige, des études de vieux murs, d'une sensibilité aiguë. Cette année il pavoise le seuil d'une maison d'un beau luxe de fleurs éclatantes. C'est un bel artiste. M. Graux montre d'indéniables qualités de mouvement, d'interprétation des ciels; il donne bien la diversité des terrains; il est artiste.

M. Boggio, d'une vision personnelle un peu emportée, compte parmi nos bons peintres d'arbres et d'horizons.

M. Gagliardini évoque les ensoleillements du Midi et de l'Algérie avec de beaux détails de lumière ; ses terrains sont souvent très heureusement traduits ; sa mise en page est toujours pittoresque, M. Foreau est expert à dire les rivières aux matins des temps gris ; il expose un intéressant bassin de Versailles sous une lumière douce. M. Robert Blot a le sens de la structure de l'arbre et une belle vision de l'étendue. M. André des Fontaines marque de l'émotion. Les bons peintres de marines sont rares. Citons MM. Paul Morchain et Vigoureux.

Nombre d'artistes se sont plu à figurer des personnages dans des jardins ; quelques-uns y montrent un joli sens de la nature et du moderne. M. Gustave Pierre, Mlle Labatut, Mme Damart, M. Marcel Bain, Mlle Camus; c'est là une des parties les plus so-

lides du Salon. L'influence de l'impressionnisme a passé par là. Les silhouettes de M. Marcel Bain sont joliment imprégnées de vie ; il y a du soleil et une bonne structure d'arbustes en fleurs chez Mme Damart. Mlle Camus note bien les jeux de lumière sur les robes simples et de joli goût de femmes assises en un jardin de Provence. Mlle Jonclard est une animalière remarquable et met en belle lumière et en éclatants décors les bœufs qu'elle peint.

Il n'y a guère qu'un orientaliste à citer : M. Dabat, avec un cimetière algérien curieusement ouvragé, au fond harmonieux savamment campé, ornemental plus que réel. M. Cauvy ne tient pas les belles promesses de ses débuts. Mme Desportes interprète avec quelque éclat des musiciens marocains.

Le nu, une des spécialités de ce Salon, est assez mal tenu, sauf par M. Biloul ; le corps de la femme couchée qu'il expose est peint dans une belle matière ; l'expression de figure est un peu prétentieuse. Il y a de bonnes parties dans les tableaux de vie légendaire décorative et arcadienne de M. Allard l'Olivier. Il y a une Eve très heureusement peinte dans le *Réveil d'Adam*, de M. Tapissier, mais M. Tapissier est plutôt un évocateur de légendes et de symboles qu'un peintre de nu. Il est méditatif, et parfois, comme dans sa *Fontaine de Jouvence*, d'un salon antérieur à la guerre, un beau peintre d'intellectualités. Il a parfois des bizarreries, mais il possède une individualité bien nette. Notons encore une femme adroitement inscrite dans une vague, marchant sur la grève d'un pas assez véridique de M. André Humbert, et c'est tout ce qui offre de l'intérêt parmi un énorme apport de carnations diverses. Les baigneuses de M. Paul Chabas, de bonne structure dans la lumière froide, reviennent trop souvent au Salon, pour que leur arrivée cette année suscite l'étonnement.

Parmi les modernistes apportant une jolie vue de la vie de Paris, de l'élégance féminine, sachant rendre une atmosphère et y placer des figures, M. Synave nous montre un petit orchestre de cinéma de la plus aimable vérité. Les attitudes sont très justes, la lumière bien enveloppante. C'est un artiste de grand talent aux incessants progrès et qui trouve une formule très personnelle. M. Jean-Gabriel Domergue sait faire chatoyer les étoffes, il excelle à en parer des femmes qu'il sait doter d'une vie expressive. Il harmo-

nise son tableau avec une audace correcte, rabattant sur un de ses personnages les reflets d'un paravent rouge dont le vieux Stevens l'eût félicité, multipliant les coussins pour la tache, mais sachant les mettre en place. Il y a une recherche de joli et de l'élégance où l'art est présent, s'il s'accompagne de virtuosité. M. Caputo a de beaux dons de coloriste; ses études de femmes joliment parées dans des intérieurs éclatants sont intéressantes, non sans quelque mièvrerie, de même que les apparitions féminines, les personnages du Décaméron que M. Befani place dans de beaux jardins près de Trianons riants. C'est aussi parmi les modernistes qu'il faut ranger Henry Bataille, peintre, comme on y placerait Henry Bataille poète et dramaturge. La peinture n'est pas pour Henry Bataille un violon d'Ingres. Dirai-je que je place au même rang dans la gloire l'évocateur de *Poliche* ou de la *Vierge folle*, le poète de la *Quadrature de l'amour* et le peintre de ce portrait de Mme Yvonne de Bray? Non ! il est parfaitement évident que depuis ce recueil de *Têtes et Pensées*, où s'affirmait une divination caractériste du premier ordre, Henry Bataille a favorisé une de ses aptitudes, il s'est livré à l'art littéraire avec trop d'acharnement pour donner à l'art plastique, plus que ses repos, ses nonchaloirs, en somme ses vacances. Mais beaucoup de peintres qui ne s'adonnent qu'à la peinture, beaucoup de professionnels pourront envier le talent, non point de cet amateur (car Henry Bataille sait bien le métier), mais de ce peintre intermittent. On voit à ce portrait de Mme Yvonne de Bray de belles qualités de ligne et une vie intéressante du regard. C'est surtout du dessin. Bataille ne tient qu'un compte médiocre de l'influence réciproque des couleurs, mais combien de peintres experts à noter ces reflets pourraient écrire le *Songe de l'amour ?*

Victor Margueritte est représenté par M. Patrinot non sans relief. Un portrait de M. Jules Joets (le compositeur Claude Dubosq), un peu sombre, n'est point sans qualités. La plupart des grands chefs de la dernière guerre ont là leurs portraits. Le plus heureux est le général Herr, qu'a peint Jean-Gabriel Domergue. M. Baschet s'est chargé du général Gouraud et du général Lyautey, M. P.-M. Dupuy du général Pau, M. Dagnan-Bouveret du maréchal Joffre. Les personnalités des modèles sont les principaux éléments d'intérêt de ces portraits.

§

Il était évident que la guerre déferlerait au Salon en vagues furieuses, mais ordonnées; que les peintres militaires délaisseraient les hussards du Premier Empire et les gardes-françaises pour les poilus. De même on pouvait s'attendre à nombre de toiles symboliques ou au moins emblématoires.

Les meilleurs de ces tableaux de guerre sont consacrés à des civils. En rangs pressés, l'espoir au cœur, et soigneusement variés dans leur étiage social mais monotones dans leur alignement obligé, ils saluent en 1914 le départ des soldats; ce tableau d'Adler n'est point empreint de toutes les belles qualités de ce peintre. Rochegrosse évoque les deuils et les incendies, dans une grande image admirablement agencée mais sans accent. C'est pourtant un peintre doué; il a donné sa mesure dans le portrait, qu'il fait vivant et hardi. Ses harmonies de couleur sont, quand il le veut, intéressantes. Attendons. M. Finez a représenté une fuite devant l'invasion, son chariot de bagages est pittoresque, son tableau bien meublé de foule et de troupeaux; cela piétine bien. Malheureusement, ses figures de premier plan sont mélodramatiques. C'est tout de même un tableau remarquable.

M. Leroux a convié les poilus à venir inscrire leur victoire sur une longue stèle commémorative. Son arrangement de généraux, de drapeaux, de soldats et de canons s'arrange harmonieusement. Ses soldats sont de belle ligne simple. Il y a là une note de hiératisme moderne bien saisie.

Une *relève au Mont Kemmel* de M. Gautier est émouvante en sa simplicité, dans sa personnification de l'extrême fatigue. Le *Sauveur* de M. Jonas sera popularisé par la gravure. C'est un tableau à effet; il est des plus médiocres. La peinture militaire à uniformes variés est représentée par deux tableautins de feu Sigriste, un peintre suisse, qui ne manquait ni de fougue ni de fantaisie.

§

Charles Léandre, en deux tableaux fortement établis, évoque des heures sereines. Son chemineau, auquel on réserve bon accueil, est d'un beau dessin. Les funérailles en Corse de M. Caniccioni frappent par l'allure sarrasine de ses pénitents au capuchon blanc qui prend des aspects de turban.

M. Laparra nous montre un ouvroir clair et orné. Il groupe

autour de la statue de Jules Ferry une chaude harmonie de drapeaux sous un clair soleil. La Fête-Dieu de M. Balande est l'œuvre d'un peintre habile à silhouetter les masses et à les imprégner de lumière.

Mlle Cormier, d'un talent probe et un peu sévère, dessine des effigies sincères, d'un bon modelé ; c'est, parmi les jeunes artistes de ce salon, une des plus douées. Mme Wolff-Jué sertit d'une belle luminosité des visions de poète. Citons encore des pages bretonnes de MM. Hirschfeld, Godeby, une place souriante au soleil d'Afrique de M. Junés, un Jolendam de M. Lièvre, les portraits de M. d'Estienne, de Mlle Dorbritz, une figure de M. Pierre Prunier, les toiles de M. Descudé, de ton grisâtre, d'une simplicité extrême, à dessein, et de bon style.

§

Aux dessins et pastels, M. Buyko, M. Maillaud, M. Charles Duvent, Mlle Suzanne Quost, M. Henry Royer, Mme de Deken. Une salle est consacrée à M. Luc-Olivier Merson, hommage confraternel de MM. Cormon, Dagnan, Flameng à un de leurs émules en frigidité.

§

La Sculpture offre une valeur supérieure. Question d'emplacement. La Société nationale n'a point le hall nécessaire à la présentation des monuments. Donc, plus de sculpteurs de talent demeurent fidèles aux Artistes français.

Le monument aux morts d'Henry Bouchard est une très belle œuvre, avec une nouveauté de style résultant de l'emploi alterné du hiératisme dans les figures principales et d'un réalisme puissant dans les bas-reliefs ; les victoires élèvent leurs ailes et leurs palmes au-dessus du cadavre d'un poilu, dont le dernier sommeil est figuré avec noblesse et sérénité, très humainement.

M. Paul Dardé expose un Faune, de haute stature, de vie profonde. Comme André Abbal, Paul Dardé n'utilise aucun praticien. Il attaque lui-même son bloc de pierre et en fait naître la statue. Cette technique supprime toute une série d'opérations habituelles aux sculpteurs et par lesquelles une esquisse banale en plastiline devient un marbre séduisant. Cela ne permet point de petites retouches et, forcément, le tailleur de pierre, par sa matière même, est aiguillé vers le goût sévère et simple des gothiques. C'est une voie de rénovation par le métier qui s'ouvre à nos sculpteurs.

Ce Faune, c'est à la fois Pan et le loup-garou, c'est un énorme écureuil à face humaine imprégnée de ruse et de lascivité ; c'est aussi toute la force ramassée et prête à bondir. Paul Dardé est un grand sculpteur de demain. M. Sevestre a figé dans le bronze une jeune femme s'amusant des ébats d'un chevreau ; c'est une jolie œuvre à parfum d'antiquité grecque très pur. M. Maillard expose un monument, *Les Fils*, d'une émotion pieuse. Citons Landowski ; un buste de Paul Adam. Piron, un Faune, M. Benneteau : un buste de Maurice Donnay. Les monuments aux morts sont nombreux. Le voisinage de la belle œuvre de Bouchard n'est point facile à supporter.

L'exposition a groupé deux rétrospectives : celle d'Antonin Carlès, où se trouvent quelques bons bustes, et celle de Raoul Larche, d'un art tourmenté, avec trop de draperies et peu expressif.

§

Les Arts décoratifs ne sont jamais très brillants à ce Salon. Quelques céramistes : MM. Nies de Bank, Rumèbe, le ferronnier Brandt.

§

La place nous est strictement mesurée pour signaler les expositions particulières qui ont coïncidé avec les Salons. La galerie Crès a organisé une belle exposition de **portraits** ; à côté de belles œuvres de Cézanne, de Degas, de Renoir (quelques-unes peu connues), des pages excellentes de Picart le Doux, Valtat, Dufy, un bon crayon de Jean-Richard Bloch par M. Mahn, des portraits simples de belle tenue d'art signés Charles Pequin. Galerie du Luxembourg, on a pu voir des œuvres de M. Le Scouézec, jeune artiste de vigoureux talent, des dessins consciencieux et pittoresques de Mlle Olga Bing.

Chez Bernheim jeune, une très importante exposition de **William Malherbe**, considérable par le nombre (82 numéros) et la valeur d'art, donnant la dominante de l'art d'un peintre des mieux doués de l'heure présente. Ce sont des nus, des fleurs, des natures mortes, des portraits, de la plus belle unité, d'une savante, heureuse et multiple recherche de la lumière. Le peintre procède par des accords de couleur qui se volutent logiquement. Il y a du musicien dans sa façon d'harmoniser, d'un musicien expert à trouver des timbres neufs et des modulations rares. Cette peinture possède un don incontestable de charme et de fraîcheur.

Certaines pages font songer à la magie de Turner, à la magnifique transmutation des choses par la lumière, du grand Anglais. Cela procède, sans vasselage, du principe turnérien, en toute vérité et franchise de tempérament, avec une foncière originalité; c'est la plus belle fête de la couleur donnée depuis les néo-impressionnistes; c'est aussi parfaitement construit. La lumière irradie la couleur à travers les êtres, se calme en harmonies sourdes, puis fuse en bouquets. La joie de vivre respire là. C'est de la vraie grâce faite de légèreté et de complexité ordonnée. L'exposition de William Malherbe est une des plus complètes et des plus curieuses qu'il nous ait été donné de voir ces temps-ci.

§

André Méthey est mort. Il faudrait indiquer la valeur de son génie d'artiste et d'artisan, sa place et son influence parmi notre art décoratif. Nous y tâcherons dans un article prochain.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Le Théâtre belge. — Emile Polak. — Livres et Revues.

Les récentes représentations de *la Tragédie du Dr Faust* de M. Demasy ont ravivé la question du théâtre belge et, en présence de l'insuccès de cette œuvre admirable, on rechercha, une fois de plus, les raisons pour lesquelles les essais de nos auteurs dramatiques sont régulièrement voués à l'échec.

Comme le faisait remarquer naguère M. L. Dumont-Wilden, la proximité de Paris et le fait que toutes les pièces qui y obtiennent quelque succès sont immédiatement représentées à Bruxelles, entrent en ligne de compte pour expliquer le manque d'indulgence de nos compatriotes vis-à-vis d'œuvres dépourvues de l'estampille boulevardière. Il y a toujours un coin de snobisme dans l'âme du spectateur le plus averti.

Mais le problème est plus complexe et ne peut se résoudre que si l'on étudie les origines de notre mouvement littéraire et l'orientation que lui imprimèrent les écrivains français, dont nos romanciers et nos poètes subirent la tutelle jusqu'au moment où quelques-uns d'entre eux affirmèrent, d'abord par des nuances, par des différences nettement marquées ensuite, l'existence d'une littérature nationale qui devait bientôt s'imposer à l'attention des

lettrés de tous les pays et doter la littérature française d'aspects nouveaux.

Lorsqu'en 1880 *la Jeune Belgique* groupa nos écrivains, le Parnasse et le Naturalisme régentaient les poètes et les prosateurs français.

Le schisme Mallarmé-Verlaine n'avait pas encore franchi nos frontières. Epris de plasticité, parce qu'appartenant à une race de peintres, les écrivains flamands de la *Jeune Belgique* s'inscrivirent au Parnasse ou à Médan, tout comme, un peu plus tard, les écrivains wallons, plus soucieux de sensibilité et d'harmonie, devaient suivre, dans leurs rythmes instables et leurs suggestions, les symbolistes français.

Dans *la Revue Critique*, M. A. Thibaudet a signalé le goût extrême qu'ont les étrangers pour l'ancienne littérature française ou, au contraire, pour la plus récente, ainsi que leur peu d'enthousiasme pour les œuvres classiques.

En 1880, nous étions des étrangers vis-à-vis de vos lettres, — certains bons esprits affirment même que nous le sommes restés, — et si la gloire de quelques-uns de nos écrivains leur a valu l'investiture française, il faut bien reconnaître qu'aujourd'hui encore notre éducation littéraire est incomplète et que l'ordre, la discipline et le goût classiques, sensibles seulement aux races riches d'un grand passé intellectuel, semblent à la plupart d'entre nous des qualités mineures.

A de rares exceptions près, nos écrivains continuent d'envisager la vie et les choses sous leurs seuls aspects lyrique ou plastique. De là, la richesse d'images de nos poètes et l'outrance de coloris de nos romanciers.

Si le Parnasse et le Naturalisme n'exercent plus sur eux leur tyrannie primitive, ils restent présents dans leurs œuvres où on les dépiste sans peine, parce qu'ils répondent trop bien, l'un et l'autre, à cet amour de la vie « en décor » que l'on retrouve chez tous les peuples jeunes et sans traditions intellectuelles.

Mais, exaltés par notre frénésie native, ils semblent s'être fondus dans une sorte de néo-romantisme qui fausse, tout en la magnifiant, la vision de ceux-là mêmes de nos rares écrivains que sollicitent les conflits idéologiques. Racine et Stendhal se trouvent aux antipodes de la sensibilité flamande, et l'alcool des mots nous trouble encore de trop de fantasmagories pour que nous

puissions tenter, sans danger, l'épreuve du théâtre où seules résistent la vérité et la simplicité.

La légende, source primordiale du lyrisme scénique, a trouvé chez nous d'incomparables évocateurs qui, grâce au prestige même de ce lyrisme, échappent aux querelles d'écoles et aux classifications arbitraires.

Maeterlinck, Verhaeren, van Lerberghe et récemment M. Demasy ont modelé, à la clarté de leur génie, d'inoubliables statues, et M. Paul Spaak, qui transposa avec bonheur dans ses pièces les toiles des petits maîtres flamands et hollandais, a frappé à son effigie quelques précieuses médailles.

Mais sitôt qu'ils abordent le théâtre de caractère, nos écrivains se trouvent moins à l'aise : tandis que, dans ses drames austères et puissants, M. Gustave van Zype reste l'esclave d'une doctrine qui paralyse l'élan de ses héros et les emprisonne dans le cercle étroit des postulats moraux, Mme Marguerite Duterme subit trop despotiquement l'influence d'Ibsen et de Maeterlinck pour libérer du masque littéraire les protagonistes de ses poignantes tragédies.

Seul, peut-être, Henry Maubel, qui signa quelques-uns des livres les plus pénétrants de ce temps, réussit à enclore dans ses pièces assez de vie et d'idéologie pour leur assurer cet équilibre scénique qui manque précisément à l'*Appassionata*, un curieux essai dramatique que vient de faire paraître un jeune écrivain de talent, M. Edouard Fonteyne.

Si le public pardonne aux héros et aux dieux évoqués par les poètes des actions ou des pensées surhumaines, il a tôt fait de repousser les exagérations doctrinales ou les confuses théories d'un personnage livré à l'imprévu quotidien.

Aussi n'admit-il pas l'opinion d'une critique pâmée devant *l'Ame en folie*, ce faux chef-d'œuvre que représentèrent récemment sur la scène du Parc ses admirables interprètes de Paris.

Et pour peu que l'affabulation en soit maladroite — elle l'est souvent — et exempte de ce brio qui fait le succès des pièces boulevardières, les essais embrumés ou dogmatiques de nos auteurs dramatiques, malgré d'indiscutables qualités tragiques, se heurteront forcément à l'indifférence parfois coupable, mais d'autres fois parfaitement justifiée, d'un public trop souvent déçu et que l'étiquette *théâtre belge* incite à la méfiance.

Le cycle d'auteurs belges, inauguré voici quelques années, a sorti de l'ombre plus d'un écrivain de valeur, mais il faut bien le dire, en dehors du théâtre de nos poètes, nous attendons encore l'auteur dramatique capable d'arracher à la vie autre chose que de vaines apparences ou d'illusoires enseignements.

Ce ne sont pas les représentations de l'*Oiseau bleu* au Théâtre de la Monnaie qui rallieront à nos écrivains les faveurs du public, mais il faut reconnaître que la faute en est ici au musicien qui saccagea l'adorable féerie de M. Maeterlinck au point de n'en plus laisser qu'un scénario malhabile, aggravé d'une banale partition.

Cette fois, auditeurs et critiques furent d'accord dans la réserve comme il le furent aussi dans l'admiration pour l'œuvre interrompue, hélas, d'Emile Polak, que l'on glorifia récemment dans une émouvante soirée.

Emile Polak, mort à 26 ans, s'était révélé, voici quelques années, par un recueil de vers, *les Sentiers du silence*, où, à travers les hésitations d'une pensée à peine éveillée, transparaissaient déjà des espoirs merveilleux et une secrète nostalgie qui devait s'accroître par la suite et trouver son expression définitive dans des poèmes posthumes, préfacés par Grégoire Le Roy et édités avec un art exquis par M. Van Buggenhoudt.

Verhaeren, qui fut le maître et l'ami d'Emile Polak, l'honorait d'une paternelle sollicitude, et cette âme charmante, blessée dès son premier sourire, trouva dans le grand poète des *Débâcles* le conseiller le plus tendre et le plus attentif.

Vers la Vie, le nouveau et dernier livre d'Emile Polak, s'ouvre sur ce vers quasi bergsonien :

> Les mots sont bien trop durs pour dire les pensées

et tout le long des strophes frémissantes on peut suivre les secrets déboires d'une âme ouverte sur l'infini et que la mort effleure sans cesse, mais qui se réfugie tantôt dans la lumière de l'amour, tantôt sur la cime inaccessible d'un songe, tantôt enfin dans la fallacieuse joie de vivre, comme pour échapper à la tyrannie des mots qu'elle sent indignes de ses métaphysiques angoisses.

Et cela forme un poème douloureusement émerveillé qui s'allume comme la lampe de Psyché dans la vallée des ombres.

M. Georges Feld, qui fut un de nos plus héroïques soldats,

fixe dans *les Chants de la Misère et du Devoir* les étapes de sa sensibilité, depuis son départ pour les armées, le 4 août 1914, jusqu'au Nouvel An de 1919.

Ce journal poétique abonde en notations pittoresques ou poignantes, rendues avec une fougue et un rythme où se précisent tour à tour le sifflement des balles, les clameurs du tocsin, les hallucinants silences des jours d'hiver dans les boues flamandes, les plaintes des blessés, la mort d'un ami et ces troublants souvenirs d'amour qui lancinent l'âme d'un soldat, soudain reconquise à de lointains mirages.

Parfois le poète guerrier se recueille, et, devant le fusil et le casque, consacre sa pensée laurée à ceux qu'il a quittés :

Mon père, m'entends-tu ce soir ? Il faut m'entendre,
Toi qui, tout à la fois grave, joyeux et tendre,
M'appris la joie et la beauté de vivre
Et quel noble fardeau peut être le Savoir.
Toi, dont la main m'aida à feuilleter le livre
Du Devoir,
Je t'appelle. Réponds à ma pensée ardente...

Assurément, tout n'est pas d'égale valeur dans ce copieux volume qui eût gagné à s'alléger de quelques poèmes. Mais on aime à vivre au jour le jour avec un jeune homme qui, au cours de ces longues heures de détresse, trouva le courage d'ennoblir d'images et de rythmes une âme sans cesse étreinte par l'horreur des combats et la résignation du sacrifice.

De M. Lucien Christophe, un autre poète combattant, l'éditeur Robert Sand vient de publier l'admirable *Hommage à Albert Giraud*. La prose harmonieuse et grave de M. Christophe a reçu ainsi la consécration qui lui était due.

M. Robert Sand, qui est un artiste connu depuis longtemps des peintres et des lettrés, s'est proposé, en ces jours de disette bibliophilique, de rénover l'art du livre, et son premier essai le classe d'emblée parmi les plus parfaits éditeurs. Plantin eût aimé le merveilleux Hollande et la typographie royale par quoi sont éternisées les nobles périodes du poète de la *Rose à la lance nouée*.

Memento. — Aux derniers sommaires du *Thyrse* : de beaux vers de M. André Foulon de Vaulx et de M. Marcel Darchambeau et une péné-

trante étude sur *Emile Verhaeren* de M. Guillaume Vandekerkhove, un bon critique qui vient de mourir à Bruxelles.

A *la Nervie* : des vers exquis de Max Elskamp, dont on est heureux de saluer la résurrection.

Aux *Cahiers* : un harmonieux poème d'*Albert Mockel* et une belle prose désenchantée de M. Lucien Christophe.

A *la Bataille littéraire* (avril) : des vers émouvants de Nicolas Beauduin et une alerte prose d'Horace van Offel.

M. Félicien Leuridant, qui a consacré sa vie au Prince de Ligne, publie des *Annales* trimestrielles à la gloire de l'illustre Seigneur de Belœil. Les deux premiers numéros, édités chez Edouard Champion, abondent en documents précieux et en textes inédits, dont je mé borne aujourd'hui à signaler l'incomparable et la piquante originalité.

GEORGES MARLOW.

LETTRES RUSSES

Alexandre Blok : *Les Douze*, Povolotzky.— Dioneo : *Anglia*, Povolotzky. — Stanislas Volsky : *Dans le royaume de la famine et de la haine*, éd. de « l'Union pour la régénération de la Russie ». — D. Gavronsky : *Le bilan du bolchévisme*, id. — Marc Vichniac : *Le régime soviétique*, id.— « La Russie future ». — « Les Dernières Nouvelles ».

Nous avons parlé, dans une précédente chronique, des maisons d'édition russes qui se fondent à Paris, à Londres et en Allemagne. Certaines de ces maisons, outre la publication de livres russes, se sont donné la tâche de faire connaître au public français le mouvement littéraire russe. C'est ainsi que l'éditeur Povolotzky a publié la traduction française des poèmes d'Alexandre Blok réunis sous le titre **Les Douze**.

Alexandre Blok, dont le talent s'affirma, voilà une quinzaine d'années, est actuellement l'un des grands poètes russes et, avec Gorki, l'un des rares écrivains de valeur qui ont accordé leur collaboration au bolchévisme. *Les Douze*, recueil de douze poèmes, ont eu en Russie un succès inouï ; tiré à plus de deux millions d'exemplaires, ce recueil a, en outre, été traduit en polonais, en suédois et en yiddish. Ces poèmes chantent l'avènement du bolchévisme et rendent à merveille l'atmosphère de la Russie actuelle. Alexandre Blok ne s'y montre pas tendre pour les bourgeois et les prêtres, non plus que pour les intellectuels :

Et celui-ci ? — Il a des cheveux longs
Et dit à voix basse :
— Traîtres !

— La Russie est perdue !
C'est un écrivain, sans doute,
Un phraseur...

Et du prêtre :

En voici un autre, en frac, à longs pans, qui passe à l'écart, derrière le tas de neige.
— Tu n'es pas gai, à présent,
Camarade pope ?
Te souviens-tu ? autrefois
Tu marchais le ventre en avant,
Et ton ventre, de par ta croix,
Sur le peuple rayonnait.

Très bien rendue, la description de l'avance de l'armée rouge :

Le vent rôde, la neige voltige,
Douze hommes marchent.
Fusils et bretelles noires...
Partout des feux, des feux, des feux...
Cigarette aux dents, casquettes aplaties,
L'as de carreau ferait bien sur leur dos !
Liberté, liberté,
Eh ! Eh ! Sans croix !
Tra-ta-ta !

Puis ce sont des visions tragiques : des femmes assassinées, des hommes poignardés...

La traduction française de ces douze poèmes est de M. Serge Romoff. Le défaut de cette traduction, qui du reste est bonne et rend bien le rythme des vers de Blok, c'est l'emploi assez fréquent de mots russes, sans aucune note explicative. Ainsi, dans le premier chant, nous lisons :

Combien de *portianki*
On en pourrait faire aux enfants.

Mais le lecteur français sait-il ou non que les *portianki* sont des bandelettes qu'on enroule autour des jambes ? Le traducteur n'en a cure. Ailleurs, c'est le mot russe *likhatch*, qu'il laisse, sans même expliquer dans une note qu'il s'agit d'une voiture de luxe attelée d'un trotteur, etc.

Le recueil *Les Douze* est édité fort luxueusement et le texte est accompagné de très belles illustrations dues à M. Larionow, dont le nom est maintenant presque aussi connu en France qu'en Rus-

sie et dont les spectateurs des ballets russes, à Paris, ont admiré les merveilleux décors. Parmi les dessins de Larionow qui illustrent *Les Douze*, deux sont particulièrement remarquables : les soldats marchant dans le brouillard et un chien aboyant à la mort. Puisque nous parlons de Larionow, signalons la parution d'un magnifique ouvrage de luxe : *L'art décoratif russe*, avec les dessins des deux grands artistes Larionow et Gontcharova, aux éditions de « La Cible ».

Nous avions signalé la publication prochaine d'une série de livres en langue russe portant en titre le nom d'un pays et, en sous-titre : 1914-1919, les auteurs de ces livres se proposant de donner dans chacun d'eux le tableau complet de la vie des différents pays pendant ces cinq années. Le premier livre de cette série a paru. C'est **Anglia** (l'Angleterre). L'auteur est M. Dionéo, pseudonyme d'un écrivain de grand talent, M. N. Schklovsky, dont les études remarquables sur le folklore et la vie en Sibérie ont été traduites en plusieurs langues européennes. M. Dionéo, qui depuis quinze ans habite l'Angleterre, où il était correspondant du grand journal russe *Rousskia Viedomosti*, connaît ce pays à fond, et c'est une description très vivante et très exacte de la vie en Angleterre pendant la grande tourmente, qu'il nous donne dans son livre. De la courte préface de ce volume, nous citerons cette « prophétie » de Herzen :

Toute l'Europe — écrivait le grand polémiste en 1854 — sortira de ses cadres et sera entraînée dans une débâcle générale. Les frontières des pays changeront, les peuples se réuniront en différents groupes, les nationalités seront brisées et foulées aux pieds. Les villes, prises d'assaut, pillées, s'appauvriront ; les campagnes deviendront vides ; la terre restera sans bras, comme après la guerre de Trente Ans... Toute l'Europe deviendra ce qu'était la Bohême après les Hussites ; la civilisation disparaîtra.

Un groupement politique existant à Paris, « l'Union pour la régénération de la Russie », a entrepris la publication d'une série de brochures sur le bolchévisme, écrites par des spécialistes. Trois ont déjà paru : *Dans le royaume de la famine et de la haine*, de Stanislas Volsky ; *Le bilan du bolchévisme*, de D. Gavronsky, et *Le régime soviétiste*, de Marc Vichniac.

L'auteur de la première brochure, Stanislas Volsky, a appartenu pendant onze ans à la fraction bolchéviste du parti social-

démocrate russe, qu'il abandonna en mars 1917, quand les bolchévistes se détachèrent complètement de la social-démocratie. Pendant deux années il demeura en Russie soviétique et eut la possibilité de voir fonctionner de près tous les rouages administratifs du gouvernement bolchéviste. Dans son livre, tout objectif, on ne trouve pas un mot de haine ni de rancune ; c'est un simple récit de faits, étayés par une documentation irrécusable, puisque émanant des bolchéviks eux-mêmes ; et c'est bien le réquisitoire le plus formidable qu'on ait dressé contre le bolchévisme. De la lecture de ce livre se dégage l'impression très nette de l'incapacité absolue du bolchévisme à créer quoi que ce soit. C'est du reste à la même conclusion qu'amène le livre de Gavronski : **Le bilan du bolchévisme russe**. Gavronski appartenait au parti socialiste-révolutionnaire qui l'avait délégué à la conférence socialiste internationale. Il prit part au mouvement zimmerwaldien et fut officiellement délégué à Kienthal. « C'est précisément parce que le socialisme me tient tant à cœur, écrit-il, que je suis un adversaire convaincu du bolchévisme. » Le chapitre le plus remarquable du livre de Gavronski — qui est en raccourci l'histoire de la révolution et du coup d'Etat bolchéviste — est le chapitre IV, où sont décrites la situation actuelle de la Russie et l'activité de la fameuse *Tchrezvytchaïka*, « Commission extraordinaire pour combattre la contre-révolution, la spéculation et le sabotage ». « Cette Tchrezvytchaïka, écrit Gavronski, massacre par centaines, par milliers, les soi-disant contre-révolutionnaires et avant tout les socialistes des autres partis, les ouvriers chômeurs et les paysans révoltés. » La torture est le procédé courant pour arracher les aveux. Le *Journal officiel* du gouvernement bolchéviste, *Isvestia*, a publié une lettre adressée à la Commission extraordinaire panrusse, sous le titre : « Pourquoi tant de façons ? », dans laquelle on demande à l' « Extraordinaire » pourquoi elle n'a pas recours à la torture, pourquoi elle a relâché le consul anglais Lockart, au lieu de « le soumettre à torture, dont le seul récit eût suffi à terroriser tous les contre-révolutionnaires » ? Gavronsky rapporte que pendant le pillage d'un grand domaine, les paysans s'emparèrent d'une glace ancienne d'une grande valeur. Longtemps ils ne surent qu'en faire. Finalement, ils décidèrent de la briser et d'en emporter chacun un petit morceau. Et l'auteur ajoute :

C'est là l'image et le symbole de ce qui se passe actuellement sous le régime bolchéviste.

Le livre de Marc Vichniac : **Le Régime soviétique** n'est que l'étude juridique et politique très serrée et très complète de la constitution soviétique. L'auteur, qui est membre du parti socialiste révolutionnaire et qui fut secrétaire général de l'assemblée constituante panrusse, connaît bien son sujet, et sa conclusion est celle à laquelle arrivait le leader du parti menchévik Martov :

On ne peut pas se taire. Au nom de l'honneur de la classe ouvrière, au nom de l'honneur du socialisme et de la révolution, au nom du devoir envers le pays, au nom du devoir envers l'internationale ouvrière, au nom des peuples de l'humanité, au nom de la haine pour les gibets de l'autocratie, au nom de l'amour pour les ombres des champions de la liberté, torturés à mort, que dans toute la Russie se fasse entendre la puissante clameur de la classe ouvrière, que les bourreaux cannibales comparaissent devant le tribunal du peuple.

Le deuxième numéro de la *Griadoutchaia Rossia* (La Russie future) est paru, et, phénomène rare pour une publication russe à l'étranger, il est paru à la date fixée. Ce numéro est aussi intéressant et varié que le premier. Mentionnons un article remarquable du colonel Paradiélow : *Platon Karataiev*, dont la traduction est actuellement en cours de publication dans *l'Action Nationale.*

Un nouveau quotidien russe *Poslednia Novosti* (Les dernières nouvelles) a vu le jour à Paris. Ce journal se propose d'être exclusivement un organe d'information, et, en effet, il donne beaucoup de nouvelles de la Russie, nouvelles empruntées aux feuilles bolchévistes. Une grande place est faite dans ce journal à la partie littéraire ; le rédacteur en chef, M. Goldstein, bien connu en Russie comme avocat et homme de lettres, s'est assuré la collaboration des meilleures forces littéraires russes dispersées maintenant en Europe occidentale. Les *Poslednia Novosti* publient des articles de Boborykine, du comte A. Tolstoï; des feuilletons du brillant écrivain Mme Teffi. Merejkowski et Kouprine ont également promis leur concours. Enfin signalons la parution prochaine, à Berlin, d'un grand quotidien russe, fondé par le parti constitutionnel démocrate (cadet), en tête duquel se

trouvent Hessen, Milioukov, Nabokov et l'ancien chef du parti octobriste Goutchkov, uni maintenant aux cadets.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Charles Benoist : *Les nouvelles frontières d'Allemagne et la nouvelle carte d'Europe*, Paris, Plon. — Stanislas de Moriez : *La question polonaise vue d'Allemagne*, Paris, Alcan.— Charles Paix-Séailles : *Jaurès et Caillaux. Notes et souvenirs*, Préface de Henri Barbusse, Figuière, 3 fr. 50. — G. von Eppstein : *Fürst Bismarcks Entlassung*, Berlin, A. Scherl.— François Denjean : *Le commerce russe et la révolution*, Payot. — Nicolas Svorikine : *La révolution et le bolchévisme en Russie*, Perrin. — Baron Boris Nolde : *Le règne de Lénine*, Editions Bossard. — Jean Izoulet : *Sans Russie pas de France*, Floury. — S. C. Hammer : *To Franskmœnd, Gambetta, Clemenceau*, Cammermeyer, Kristiania.

L'Allemagne, agglomération de tribus nomades rendues sédentaires au cours des siècles, n'a jamais possédé de frontières naturelles. Elle n'est ni un Etat, ni une nation ; ses habitants ne peuvent même pas avoir la prétention de former un seul peuple. Et, selon qu'on la considère au point de vue ethnographique ou linguistique, qu'on envisage son histoire ou ses besoins économiques, il faudra étudier sa configuration d'une façon différente. « Les frontières de la Prusse, ce sont ses canons », disait déjà le poète Gutzkow. La Prusse, après s'être démesurément agrandie, aux dépens de ses voisins, a domestiqué ceux qui avaient conservé leur indépendance, pour les englober dans son empire. Mais cet empire, créé par les hasards de la guerre, laissait des Allemands en dehors de ses frontières, qu'il se réservait du reste d'annexer, à leur tour, au moment opportun, de même que d'autres nations, avec lesquelles il prétendait avoir des affinités. C'est que la Prusse-Allemagne a toujours revendiqué le droit d'assumer l'héritage du Saint Empire romain germanique. Si elle avait réussi le coup de 1914, elle n'aurait pas manqué de s'appuyer sur ses « droits historiques » pour annexer des territoires qui n'ont rien d'allemand, mais dont l'incorporation eût contribué à l'accroissement de sa puissance. Mille documents fournis par les Allemands eux-mêmes attestent cette volonté. On sait quel eût été le sort de la Belgique, du Luxembourg, du Nord et de l'Est de la France, de la Pologne et des Etats baltiques, si les Empires centraux eussent été victorieux. L'Autriche elle-même se fût trouvée réduite au rôle d'une province germanique dans le vaste

Mitteleuropa. La Suisse et la Hollande ne se sont pas encore rendu compte de toute l'étendue du danger auquel elles ont échappé.

Les Alliés, après leur victoire, ont oublié la menace et ont traité l'Allemagne sur le même pied que tout autre Etat européen qui se fût trouvé dans une position analogue. L'empire a été fortifié par les conditions mêmes qui lui ont été imposées et il n'a été amputé d'aucun territoire dont la perte puisse diminuer sa vitalité. M. Charles Benoist le constate dans un volume qu'il intitule **les Nouvelles frontières d'Allemagne et la nouvelle carte d'Europe**. Notre ministre dans les Pays-Bas, qui fut député du sixième arrondissement de Paris, a pris part à la discussion sur le traité de paix. Il avait en outre été chargé, au nom de la Commission, d'examiner les parties II et III de ce traité (frontières d'Allemagne; clauses politiques européennes). Son discours sert de préface au Rapport qui constitue ainsi, sans que l'auteur y ait rien modifié ni ajouté, l'ensemble de l'ouvrage que nous avons sous les yeux. Comme beaucoup de ses collègues, M. Benoist a voté le traité, non sans avoir fait d'importantes réserves sur un certain nombre de ses clauses. « La paix sur une terre ainsi faite, je ne le dis qu'avec chagrin, voudrait des hommes autrement faits. » Dans son rapport, il ne ménage pas ses critiques aux différentes clauses territoriales introduites dans l'instrument diplomatique signé à Versailles le 28 juin 1919. Son exposé historique et géographique, qui comprend huit parties, du fait même que huit Etats ont dorénavant des frontières communes avec l'empire allemand, emprunte une grande partie de sa documentation aux Travaux du Comité d'Etudes, constitué en vue de préparer le traité. Les rapports de ce Comité, rédigés par des spécialistes, dont quelques-uns sont fort remarquables, ont été imprimés, mais, jusqu'à présent, le public n'a pas pu en prendre connaissance. Dans quel coin du Quai d'Orsay les a-t-on relégués et à quel usage les destine-t-on? M. Charles Benoist s'est étendu tout particulièrement sur la question de la rive gauche du Rhin et sur celle du bassin de la Sarre, dont le régime absurde va empoisonner pendant quinze ans la politique française. Les clauses relatives aux plébicistes, dans les régions de la Haute Silésie et de la Prusse orientale qui doivent être attribuées à la Pologne, sont soumises à un examen rigoureux qui permet de se

rendre compte de la légèreté avec laquelle les commissions de rédaction ont travaillé. Enfin l'attribution de Memel et des territoires qui se trouvent à l'Est du Niémen à un Etat purement hypothétique, qui serait la Lituanie, et, provisoirement, aux « principales Puissances alliées ou associées », ne paraît avoir été introduite que pour compliquer l'exécution du traité de paix. Si M. Benoist ne le dit pas expressément, les quatre pages qu'il consacre à l'article 99 montrent assez qu'il envisage avec scepticisme les conséquences burlesques qu'a entraînées l'application de certains principes de M. Wilson.

Nous avons rappelé plus haut ce que l'Allemagne aurait fait de l'Europe si elle avait été victorieuse. La façon dont elle a traité les Polonais pendant la guerre montre clairement quelles étaient ses intentions. En étudiant la **Question polonaise vue d'Allemagne**, le comte Stanislas du Moriez a été amené à passer en revue tout ce qui a été dit et écrit dans les Empires centraux pendant les cinq dernières années, sur le sort de ce malheureux pays. Grâce à une documentation abondante, puisée tant dans la presse que dans un certain nombre de rapports secrets, l'auteur a pu écrire une véritable histoire des vicissitudes de la Pologne sous le régime de l'occupation austro-allemande. Tant que dura la domination tsariste, la France sembla se désintéresser de la Pologne, une censure rigoureuse ayant interdit de traiter publiquement un problème que le loyalisme des Polonais avait posé dès le mois d'août 1914. Par contre, l'Allemagne sut jouer habilement de la Pologne pour essayer d'abord d'amener, sur son dos, la réconciliation avec la Russie et une paix séparée. Le cadavre de la Pologne avait depuis 1772 constitué un lien entre les deux empires. Dans la suite, elle s'efforça de compromettre les Polonais auprès de l'Entente et d'affaiblir leurs aspirations nationales, en s'appuyant sur une Lithuanie artificielle et une Ukraine hypothétique. On se rappelle les innombrables projets de solution de la question polonaise qui furent lancés en Allemagne au cours des années 1916 et 1917. Après avoir ressuscité la « Pologne du Congrès », l'Allemagne ne songea qu'à l'anéantir : incorporation du royaume à l'empire, union personnelle avec l'Autriche, condominium austro-allemand, enfin partage entre les deux empires. La « cristallisation de la volonté allemande quant au règlement de la question polonaise » revêtit successivement les formes les

plus différentes. La seule solution à laquelle l'Allemagne finit par s'arrêter en 1918, au moment où elle se crut maîtresse de la situation, ce fut l'annexion d'une bonne moitié de la Pologne russe. Il faut suivre sur la carte que publie M. du Moriez le tracé de cette nouvelle frontière prussienne pour se rendre compte des ambitions effrénées que nos ennemis nourrissaient à cette époque. On trouvera dans ce beau livre bien d'autres documents intéressants, accompagnés d'appréciations que goûteront tous ceux qui suivent de près l'évolution presque miraculeuse de la Pologne rétablie dans sa magistrature.

HENRI ALBERT.

§

M. Paix-Séailles a écrit un livre intéressant, encore qu'il ne dévoile pas beaucoup d'inédit, mais il n'a assurément pas écrit un livre d'histoire, comme l'affirme Barbusse dans sa préface. **Jaurès et Caillaux** — tel est le titre du volume — n'a de l'histoire ni la sérénité, ni l'objectivité. Il ne procède ni des méthodes scientifiques de l'école moderne, ni de la grande inspiration idéaliste d'un Michelet. Il tire son intérêt de la passion qui anime son auteur plus que de la passion qui émane des faits, ce qui n'est pas précisément le caractère du livre d'histoire. Il ne suffit pas, pour bénéficier de cette espèce d'autorité apaisée que Clio confère à ses prêtres, de fleurir une œuvre de portraits, d'ailleurs vigoureusement tracés, et de documents habilement présentés. Il y a la manière de les composer et de s'en servir.

Le petit volume de M. Paix-Séailles — auquel on pourra tout reprocher, sauf de manquer de vie et de fougue — est purement une œuvre d'apologie. C'est une défense de la politique de M. Caillaux, ou plutôt d'une période de sa politique, c'est un monument élevé à la mémoire de ses négociations de 1911. En choisissant ce piédestal pour y hisser son grand homme, l'écrivain n'a certes pas joué la difficulté, car, de toute l'activité de l'ancien président du Conseil, c'est assurément sa controverse et son accord avec l'Allemagne qui ont été le moins véhémentement pris à partie, sinon par ses ennemis, au moins par l'opinion publique, et probablement, si M. Caillaux n'avait pas été le plus redoutable champion de la réforme fiscale, ses tractations, leur conclusion, la critique et les polémiques ne seraient pas sorties du terrain des luttes intestines avec son ministre des Affaires étrangères, de ses

démêlés avec quelques fonctionnaires et du cercle limité du monde politique. M. Paix-Séailles n'a donc pas cherché, pour composer son hosanna, les rimes les plus malaisées.

Je regrette que pour atteindre le but qu'il se proposait il ait, peut-être inconsciemment, mais certainement tenté de diminuer Jaurès. Il n'est certes pas tombé dans le travers de beaucoup de petits débutants qui, même hors de France, pensent qu'il est souverainement élégant de secouer leur stylo contre cette grande mémoire. Ils ne peuvent rien en comprendre, même pas les indéniables erreurs. Hier encore, je soulignais à M. Andler quelle confirmation les événements ont apportée à sa perspicacité et combien le socialisme allemand a justifié, contre l'illusion de Jaurès, sa pénétration. C'est que Jaurès projetait sa foi et sa générosité en dehors de lui. Cet idéalisme comporte des risques que les réalistes ont mission de prévoir. Mais quand il atteint la force et l'ampleur qu'il prenait chez Jaurès, on n'a pas le droit, comme le fait M. Paix-Séailles (page 79), de rapetisser, par exemple, la campagne du tribun pour la R. P. à la mesure d'une tactique de parti et de prétendre qu'elle l'a entraîné à de louches intrigues (page 82). La question de la R. P. se posait ailleurs qu'en France. Je me souviens que, au cours d'une de ces conversations qu'il voulait bien m'accorder assez souvent, je demandai à Jaurès d'éclairer mon opinion indécise. Avec quelle passion ardente de la justice, avec quelle foi fougueuse dans la vérité, avec quel sens profond de la démocratie il m'entraîna ce matin-là à sa conviction ! En vain pourrait-on chercher dans ses paroles, qui sont encore présentes à ma mémoire, la moindre préoccupation politicienne ou sectaire. Je ne pense pas que ce soit de bien bonne besogne, ni surtout de bien bonne documentation de chercher au fond de son apostolat d'alors je ne sais quelle crédulité obtuse qui lui eût fait prêter l'oreille à de machiavéliques calomnies contre M. Caillaux. Jaurès voyait plus haut et plus loin. M. Paix-Séailles semble en vouloir à son souvenir de ce que l'homme vivant ne se soit pas jeté à corps perdu, avec enthousiasme, dans une alliance complète et définitive avec son héros. La vérité est que si les deux hommes ont pu se rencontrer parfois sur quelques rares idées ou autour de quelques nécessités de tactique parlementaire, Jaurès, portant dans son cerveau une vaste conception générale, un système social complet dont il n'a jamais laissé apercevoir, même à ses intimes, que des

points de vue fragmentaires, ne considérait M. Caillaux que comme un homme politique radical, peut-être plus clairvoyant que d'autres dans le domaine financier, mais enfin limité à des réformes malgré tout secondaires, dans le cadre de la société actuelle, et dominé par la stratégie opportune d'un candidat au gouvernement. Soucieux évidemment d'être juste envers lui à travers la tempête dont l'enveloppaient ses adversaires sincères ou intéressés, il comprenait que son activité, ses qualités et sa force étaient au service d'une autre cause que la sienne et n'avaient, pour les réalisations totales qu'il rêvait, qu'une valeur très relative. Cela ressort d'ailleurs nettement du livre de M. Paix-Séailles lui-même, peut-être à son insu. Alors que Jaurès subordonnait toutes les passions de son âme et toutes les raisons de ses actes à sa vision d'un monde nouveau, M. Caillaux, soit directement, soit par intermédiaire, l'entretenait de tactique parlementaire, de combinaisons politiques destinées à produire des résultats immédiats. Il y avait entre eux un monde. Même dans les grandes questions internationales ou politiques, quand ils se rencontraient, on sentait bien qu'ils étaient mus par des raisons et des conceptions totalement différentes. Et je pense qu'ils sont rares ceux qui nieront que celles de l'un n'aient été infiniment plus hautes que celles de l'autre. Si M. Paix-Séailles avait tenu les promesses de son titre et avait consacré à Jaurès une place égale à celle qu'il a donnée à M. Caillaux, le socialiste aurait écrasé le radical. Mais il a vu le danger.

MARCEL ROUFF.

§

On savait à peu près tout sur les causes et les incidents qui ont amené la démission de Bismarck en 1888, mais ce qu'on savait était dû en général à des révélations de presse où le faux se mêlait au vrai. Le grand mérite du livre d'Eppstein sur le **Congédiement du prince de Bismarck** est d'être écrit entièrement, partie d'après des documents authentiques, partie d'après des notes prises très peu après les événements par deux personnages qui avaient été en mesure de voir ce qui s'était passé : le secrétaire d'Etat de l'intérieur Dr Karl Heinrich von Bœtticher et le chef de la chancellerie impériale sous le prince de Bismarck, Dr Franz Johannes von Rottenburg. Le tome III des *Pensées et Souvenirs* de Bismarck (dont la publication est en-

core arrêtée par le gouvernement allemand) ne pourra nous apprendre en plus que les confidences compromettantes ou maladroites qu'a pu faire le jeune Guillaume II à son chancelier, car le chancelier, comme nous le verrons, paraît avoir révélé le fond de sa pensée à Bœtticher au cours de la crise.

Du vivant de Guillaume Ier, on savait que Bismarck était fort mal avec l'impératrice Augusta. Il fit retentir la presse de l'écho de ses mauvais rapports avec l'impératrice Victoria sous le court règne de Frédéric III. A cette époque, en revanche, l'intimité entre le futur Guillaume II et Bismarck était grande. Le jeune prince allait étudier la politique avec le Chancelier et le célébrait bruyamment comme le « pilote de l'Empire ». Mais il n'était guère sur le trône que depuis un an quand un premier choc eut lieu entre eux le 15 juin 1889 au sujet d'un incident insignifiant : le banquier berlinois Krause avait protesté contre la cotation à la Bourse de Berlin d'un emprunt russe de 250 millions de marks émis à Paris et à Amsterdam pour convertir un emprunt de 170 millions de marks précédemment émis par Krause. Ce dernier prétendait que son contrat lui assurait le monopole de cette conversion, poursuivie à Berlin par le groupe Bleichrœder dont il ne faisait pas partie. Il fit représenter à l'Empereur que, même en tenant compte des taux d'émission, cette conversion représentait de la part du gouvernement russe un emprunt de 60 millions « destinés à renforcer le matériel d'exploitation de ses chemins de fer et par suite pouvant être utilisés à des buts stratégiques ». Guillaume « déclara nettement à Bœtticher qu'il était mécontent d'avoir connu cet emprunt de conversion par une autre source » qu'un ministre compétent (d'après Magdeburg, il avait été averti par le ministre de la Justice v. Schelling). En ayant été informé par Magdeburg, le sous-secrétaire d'Etat au commerce, Bismarck répondit qu'il n'y avait là qu'une « question juridique » qui devait être réglée par le Commissariat de la Bourse (une Commission des Doyens des Marchands). Le 18 juin, cette Commission refusa l'admission du nouvel emprunt jusqu'à ce que les sociétés de chemins de fer russes qui l'émettaient aient accompli les amortissements auxquels elles s'étaient obligées antérieurement. Mais cette décision ne satisfit pas Guillaume, qui, le 23 juin, envoya le chef de son cabinet Lucanus demander à Bœtticher d'agir sur Bismarck pour qu'il empêche cet emprunt de conversion d'être coté et soutenu à

Berlin. Bœtticher se hâta d'aller visiter l'Empereur et lui exposa les raisons qu'il y avait de croire que le Commissariat continuerait à refuser l'admission. Puis, le 24, Bœtticher écrivit à Bismarck pour le mettre au courant. Mais le Chancelier se refusa à « l'action confidentielle » sur le Commissariat que l'Empereur réclamait :

Je considérerais, répondit-il le 26 à Bœtticher, comme politiquement nuisible que l'on apprenne que nous avons agi d'une façon anormale au détriment de l'emprunt russe. Déjà les journaux des dernières semaines prouvent l'inclination de tous les adversaires *intérieurs* du gouvernement à exploiter contre lui l'influence qu'il pourrait mettre en œuvre à la Bourse. Il serait alors inévitable qu'une attitude anti-russe de la politique impériale sur cette question se trouve en contradiction avec la direction générale de notre politique et lui nuise. *Le but de de celle-ci est provisoirement* (vorläufig) *le maintien de la paix, au moins jusqu'au moment connu de S. M. où nous aurons terminé nos préparatifs en fusils et en munitions, et si c'est possible jusqu'au moment où l'Angleterre aura cessé d'être dans l'état relativement désarmé où elle se trouve actuellement et où l'on pourra compter plus que jusqu'à présent sur sa coopération en cas de crise. De ce besoin actuel de paix découle la nécessité de ménager et de soigner nos rapports avec la Russie, au moins* JUSQU'A CE MOMENT-LA. C'est dans le sens de cette politique que je me suis efforcé de réaliser une communauté d'intérêts avec la Russie dans la lutte des Etats monarchiques contre les partis révolutionnaires suisses, de façon à amener une attitude semblable des deux Empires et à la faire remarquer par l'Europe. Ces efforts ont réussi jusqu'au moment où les premiers articles officieux contre la nouvelle conversion russe ont paru à mon insu... Leur publication pourrait bien être en liaison avec l'attitude réservée que la Russie observe actuellement dans la question suisse.

Informé de la décision de la Commission de la Bourse de ne pas autoriser la cotation de l'emprunt de conversion jusqu'à ce qu'il ait effectué les amortissements promis, le gouvernement russe se hâta d'exécuter ceux-ci. Le Commissariat, en ayant été informé, autorisa, le 1er juillet, la cotation. Bismarck, l'ayant appris, se borna à prier Bœtticher d'en avertir Guillaume.

Du 17 octobre au 9 novembre, le kaiser fit des visites à Athènes et à Constantinople. Le 24 décembre, le ministre prussien de l'intérieur transmit à Bœtticher un « pro memoria sur le mouvement ouvrier » composé par le Dr Hinzpeter (de Bielefeld), ancien précepteur de l'Empereur. « Le monarque, dit Bœtticher,

parlait beaucoup et volontiers sur ce thème et m'exprima ses intentions avec une telle vivacité que je me crus obligé d'en donner connaissance à Bismarck », d'abord par écrit (5 janvier 1890), puis au cours d'une visite à Friedrichsruhe (7 janvier). Bismarck opposa

un refus absolu aux intentions impériales. Il ne pouvait souscrire à un changement qui était en contradiction avec tout son passé et avec ses vues économiques, ni prendre la responsabilité de diminuer pour l'ouvrier affamé et pour la veuve dans le besoin les occasions de gagner leur vie. Il considérait de plus qu'occuper les jeunes ouvriers sortant de l'école était une bénédiction pour eux et leur famille... L'Empereur, influencé par des conseillers irresponsables, n'entrevoyait pas la portée de ses plans. Le prince, dès son retour à Berlin, le lui ferait comprendre et y réussirait sans difficulté.

Mais, le 23 janvier, avant que Bismarck ait vu l'Empereur, il recevait de Bœtticher l'avis qu'un Conseil de la Couronne, auquel assisterait l'Empereur serait tenu le 24 à 6 heures :

Bismarck, dit Bœtticher, m'ayant demandé ce qu'on y traiterait, je répondis en chiffres que je ne le savais pas, mais que je conjecturais que l'Empereur y ferait délibérer sur le développement de la législation protectrice des ouvriers. Bismarck fit alors demander à l'Empereur par le secrétaire d'Etat comte Herbert de Bismarck quels sujets il avait l'intention de faire traiter. La réponse donnée au comte confirma la conjecture de Bœtticher.

Bismarck ne vint pas le 23 à Berlin, mais seulement le 24, après avoir convoqué un Conseil des ministres pour 3 heures... Il y proposa de dire à l'Empereur que la question du développement de la protection des ouvriers était trop grave pour que le Conseil puisse émettre un vote séance tenante... Le Conseil se déclara de cet avis... Le Prince se plaignit de ce que les affaires n'étaient pas conduites suivant ses instructions. M. v. Maltzahn (le secrétaire d'Etat du trésor impérial) avait, par exemple, dans le Reichstag, au sujet de la proposition d'augmenter les traitements des fonctionnaires inférieurs, donné une réponse encourageante, tandis que lui, le Prince, avait interdit tout acquiescement, jusqu'à ce que le Reichstag se soit prononcé définitivement.

[Je pris la défense de Maltzahn et dis que c'était moi qui avais donné cette réponse d'accord avec les membres du ministère prussien et avec l'assentiment des plénipotentiaires au Bundesrat...] Mais le Prince n'admit par cette excuse. Il était de mauvaise humeur, et, pour la première fois depuis près de dix ans que nous étions collaborateurs, montra de l'inimitié envers moi.

Dans le Conseil de la Couronne (avant lequel le Prince parla à l'Empereur en tête à tête), le monarque exposa son programme pour développer la législation protégeant les ouvriers. Il avait trois séries de notes : les unes écrites au crayon, pour se guider pendant son exposé, d'autres écrites également par lui et résumant sa pensée sur le sujet ; enfin une troisième, dictée vraisemblablement à un adjudant de service.

L'Empereur conclut en demandant que le ministère d'Etat lui soumît un projet de proclamation traitant des différentes demandes au sujet d'une augmentation de la protection des classes ouvrières et les motivant *dans un langage inspiré* (begeistert).

Bismarck répondit que la chose était trop importante pour que le ministère d'Etat puisse prendre une décision immédiatement et que celui-ci était donc forcé de demander à S. M. le délai nécessaire pour délibérer. Le monarque l'accorda immédiatement et remit à Bœtticher ses deux dernières séries de notes pour qu'elles servissent de guide dans la délibération.

L'Empereur parla alors de la position que le Gouvernement prendrait au sujet de la loi sur les socialistes qui allait venir en troisième lecture au Reischtag. Dans la Commission du Reichstag, et lors de la seconde lecture dans celui-ci, l'article autorisant la police à interdire de séjour des socialdémocrates, avait été biffé. Son rétablissement était impossible, mais d'autre part le parti conservateur allemand ne pouvait être décidé à accepter le projet ainsi mutilé que si le Bundesrath déclarait qu'il attribuait de la valeur au vote de cette loi, même ainsi affaiblie, que l'on essaierait de l'appliquer et que l'on se réservait le droit de demander une aggravation si cet essai ne réussissait pas. L'Empereur proposa d'accepter la loi telle quelle et de donner l'explication demandée par le parti conservateur.

Bismarck fut d'un autre avis. Il qualifia de faute politique lourde de donner l'impression de céder au Reichstag ou à l'un de ses partis. On devait soutenir le projet et, après que le Reichstag se serait prononcé, examiner ce qu'on ferait. Il parla avec vivacité et alla jusqu'à dire à l'Empereur : « Je vois toujours mieux que je ne suis plus à ma place. » L'Empereur resta calme et maître de lui-même. Déjà, pendant la délibération précédente, il avait dit : « Je suis bien éloigné de jeter ma faible expérience dans la balance contre celle si riche de V. E. » La remarque du Chancelier, faite d'une façon absolument tranchante, produisit sur mes collègues et sur moi une profonde impression. Nous sentîmes si vivement le sérieux de la situation que pour enlever au prince tout prétexte de démissionner, quand l'Empereur nous demanda

notre avis sur la loi contre les socialistes, nous nous rangeâmes tous plus ou moins nettement à celui du Chancelier. Le monarque ne fit aucune remarque sur ce vote, mais aurait dit plus tard au grand-duc de Bade : « Les ministres ne sont plus mes ministres, mais bien ceux de Bismarck. » Il fut donc décidé comme le voulait celui-ci que la déclaration souhaitée par le parti conservateur ne serait pas faite. Le sort de la loi fut ainsi scellé...

Le 26 janvier, fut tenu un Conseil des ministres. Bismarck y parla assez longuement du Conseil de la Couronne du 24 et déclara qu'il inclinait à donner plus ample satisfaction au vœu de l'Empereur.

« Les caprices d'un monarque, dit-il, sont comme le beau et le vilain temps, on ne peut s'y soustraire, on prend son parapluie,on est mouillé tout de même. Il faut suivre la coutume. Cette sage résolution nous parut inattendue après ce qui s'était passé. Le prince était cependant d'avis qu'en ce qui concernait l'exécution des intentions impériales, il fallait faire non un rescrit au ministère d'Etat, mais mandater le Chancelier pour un règlement international de la question de la protection des ouvriers, et que pour ce qui serait à faire dans l'Empire, un rescrit devait être adressé au ministre du Commerce et de l'Industrie et à celui des Travaux publics, définissant les buts d'une proposition prussienne devant mettre en mouvement la législation impériale. Il fut convenu que je rédigerais ce projet de rescrit et le comte de Bismarck celui de l'ordre au Chancelier.

Le 27 janvier, les ministres allèrent présenter leurs félicitations à l'Empereur sous la conduite du prince de Bismarck. L'entrevue de l'Empereur et du prince fut en apparence si cordiale que l'on eut l'impression que les différences d'opinion qui s'étaient exprimées pendant le Conseil de la Couronne n'auraient aucune suite. L'Empereur s'invita à dîner chez le Chancelier et y alla en effet le 3 février.

Le lendemain 28, le plénipotentiaire royal saxon au Bundesrath, comte de Hohenthal, annonça à Bœtticher au nom de son gouvernement que celui-ci avait l'intention de faire proposer au Bundesrath un projet de loi sur la protection des ouvriers. Bœtticher le pria de lui adresser une réquisition écrite que Hohenthal rédigea sur-le-champ. Bœtticher alla en avertir verbalement Bismarck, qui s'en montra fort indigné. Il rejeta en termes très forts l'idée d'une protection des ouvriers qui ne serait qu'une « contrainte des ouvriers » et chargea Bœtticher d'écrire au gouvernement saxon

pour qu'il s'abstienne de son projet. Le 30 janvier, Hohenthal vint avertir Bœtticher que Bismarck l'avait fait appeler pour lui dire que le jour où le gouvernement saxon exécuterait son dessein « serait le dernier où lui, Bismarck, resterait en place ». Hohenthal l'annonça aussitôt à Dresde.

Le 31 janvier, le Conseil des ministres examina le projet d'ordre royal au ministère d'Etat au sujet de la protection des travailleurs. Bismarck fit observer qu'il devait être adressé seulement aux ministres du Commerce et des Travaux publics. Le projet, préparé sur l'ordre de Bœtticher par son sous-secrétaire d'Etat Dr Bosse, « fut déclaré trop généreux (*ausgiebig*) ». La délibération avait pris fin quand le Kaiser arriva, Bismarck l'informa de l'avis des ministres.

L'Empereur exprima sa satisfaction de ce qu'il pouvait déduire de cette communication que l'on progresserait vers ce qu'il désirait. Hohenthal me fit savoir plus tard, dit Bœtticher, que l'Empereur l'avait interrogé sur sa conversation avec le prince la veille... et s'était décidé aussitôt à aller trouver celui-là. C'était ainsi qu'il était venu pendant la séance du Conseil. Il est probable que l'Empereur a connu la conversation de Hohenthal et du prince par un télégramme direct du roi de Saxe.

Le 1er février, je portai au prince le projet d'ordre aux ministres prussiens. Il contenait les diverses demandes de S. M. et motivait chacune en termes chaleureux. Connaissant la répugnance du prince pour cette façon de motiver, je lui dis en lui remettant l'ordre que s'il ne voulait pas de ce langage « inspiré », il n'avait qu'à biffer les nos 2, 4, 6, etc., et qu'il ne resterait alors que les points désignés par l'Empereur. Le prince me demanda de lui laisser l'ordre : il le reverrait et le soumettrait éventuellement à l'Empereur. Sur ma remarque au prince qu'il pourrait en saisir encore une fois le ministère d'Etat, il me dit que non, « en ayant assez de négocier tout le temps là-dessus »...

[Le 4 février parurent] les rescrits de Guillaume II. Ils n'étaient pas contresignés et dépassaient à la fois ce qui avait été décidé par le ministère d'Etat et ce que j'avais admis dans mon projet, dit Bœtticher. Un des jours suivants, l'Empereur me fit venir à son thé et me dit que c'était par entêtement que Bismarck n'avait pas voulu contresigner les rescrits du 4. Je me permis de remarquer qu'on ne pouvait demander à un ministre, qui s'était résolument prononcé dans le Parlement contre l'extension de la protection ouvrière, de contresigner un ordre visant le contraire du point de vue manifesté par lui. L'Empereur ayant mis en doute l'exactitude de ce que je soutenais..., je lui envoyai le lendemain les discours du prince contenant les passages décisifs...

[Le 11, Bœtticher ayant entretenu Bismarck de la réunion du Conseil d'Etat dont parlait l'Empereur, le Chancelier lui dit :] « Vous allez avoir à décider si vous voulez devenir ministre président, ou rester ce que vous êtes. » Je répondis que personne, pas même l'Empereur, ne m'en avait encore parlé et qu'en tout cas, s'il me l'offrait, je lui demanderais respectueusement de ne pas le faire sans me laisser à la tête d'un ressort... Le prince répondit : « L'Empereur vous veut comme ministre président... » Cette après-midi là, Rottenburg vint me demander de la part du prince d'aller trouver l'Empereur et de lui déclarer que je n'accepterais pas de devenir ministre président. Je répondis que ça m'était impossible, le premier mot sur un tel sujet et dans de telles circonstances devant appartenir à l'Empereur...

[Le 26 février, Bœtticher apprit que dans une conversation avec l'Empereur, Bismarck s'était déclaré prêt à coopérer à l'exécution des vues de celui-ci sur la législation protectrice. Il reçut même une notice de la Chancellerie impériale semblant indiquer que le prince participerait aux délibérations de la Commission du Conseil d'Etat sur ce sujet. Le 27, Bœtticher alla l'inviter au déjeuner auquel l'Empereur et les membres de la Commission devaient prendre part. Le prince, qui était d'humeur sombre, lui dit qu'il *était fou de croire qu'il coopérerait à une politique qu'il jugeait pernicieuse* et qu'il ne savait pas s'il resterait assez longtemps à la Commission pour prendre part au déjeuner. Rentré chez lui, Bœtticher apprit que l'Empereur était déjà arrivé et fut informé par lui que Bismarck, la veille, lui avait déclaré vouloir coopérer.] J'en fus stupéfais, ayant entendu le prince dire le contraire cinq minutes auparavant et me contentai de répondre que celui-ci viendrait prendre part à la séance du Conseil d'Etat. Ce fut le tour de l'Empereur de s'étonner : « Mais il m'a dit hier qu'il ne viendrait pas. »

[La discussion porta sur la limitation du travail le dimanche. Bismarck n'y prit pas part, mais lorsqu'elle fut close fit] observer à l'Empereur que les ministres ne devaient pas donner leur avis. L'Empereur ne répondit pas et fit prendre les avis. Les membres du Conseil qui n'étaient pas ministres actifs répondirent tous oui à la question posée. L'Empereur dit alors : « Mme de Bœtticher nous attend pour le déjeuner. » En y allant, il remarqua : « Le prince vient de nouveau de me jeter un rondin entre les jambes. » [Au déjeuner qui suivit, le prince était de mauvaise humeur et l'Empereur se mit en vain en peine pour animer la conversation. Lorsque la délibération fut reprise, Bismarck n'y alla pas. Dans un Conseil des ministres qui eut lieu peu après, il leur dit que « son état de santé ne lui permettant pas de soutenir des luttes d'opinion avec leur gracieux Maître, il le lui avait déclaré et il s'était trouvé d'accord avec celui-ci pour qu'il se retire dans ce qu'il appela

« l'antiquariat de l'Office étranger ». Il avait été seulement convenu qu'on n'en dirait rien avant le 21 mars, jour des élections du Reichstag. Mais, le lendemain, le comte Lerchenfeld, plénipotentiaire bavarois, ayant protesté auprès de Bismarck en disant que les postes de chancelier et de président du ministère prussien étaient inséparables, Bismarck le surlendemain fit venir Bœtticher pour lui dire qu'il avait changé d'idée et en avait informé l'Empereur.

A partir du 3 mars, une fille de Bœtticher ayant eu la scarlatine, il cessa de voir l'Empereur. Le 14 mars, ce dernier ayant appris que Bismarck avait discuté avec Windthorst au sujet de la situation au Reichstag, lui écrivit qu'il irait lui en parler le lendemain à 10 h. La lettre arriva une demi-heure après la fermeture des bureaux et ne fut ouverte par Rottenburg que le lendemain à 9 heures.

Le Chancelier était encore au lit quand la lettre lui fut envoyée. L'Empereur, qui ne savait rien de cela, arriva sur ces entrefaites. De là l'attitude étonnée et raide du prince. Il est malheureusement prouvé que le comte Herbert ne fit rien pour calmer son vieux père, ni la princesse, et par ses exposés les excita contre S. M. et Bœtticher. De là ce que Bismarck a dit à Bleichrœder à Friedrichsruhe bien des années après, quand celui-ci essayait de les réconcilier : « Je le ferais bien, mais alors ma femme se séparerait de moi. »

Le 17 mars, Bismarck annonça aux ministres qu'il était résolu à donner à S. M. sa démission de toutes ses charges, « ayant le sentiment que même en affaires étrangères il ne jouissait plus de la confiance de S. M., qui lui reprochait de ne lui avoir communiqué que partie de 14 rapports (200 pages) du consul à Kiew ».

Ces rapports, avait écrit Guillaume à Bismarck, font reconnaître que les Russes sont en plein déploiement stratégique pour aboutir à la guerre. Je dois regretter d'en avoir reçu si peu. Ils m'auraient fait remarquer depuis longtemps le terrible danger qui nous menace. Il est grand temps d'avertir les Autrichiens et de prendre des mesures correspondantes. Dans de telles circonstances, je ne peux naturellement plus songer à aller à Krasnoi [rendre visite au Tsar]. Ces rapports sont excellents.

Bismarck déclara qu'étant au contraire encore inébranlablement convaincu des intentions pacifiques de l'Empereur de Russie, il ne pouvait soutenir les mesures que S. M. exigeait. De plus, il avait appris que l'Empereur, qui avait auparavant approuvé ses propositions au

sujet du Reichstag et de sa dissolution éventuelle, était d'avis maintenant qu'il ne fallait y présenter le projet militaire que si l'on pouvait compter sur son acceptation. Or le ministre de la guerre s'était récemment prononcé pour le présenter sans coupure : si l'on voulait prendre des contre-mesures contre les armements russes et si l'on voyait un danger poindre là-bas, c'était certainement la décision juste. Bismarck en concluait qu'il n'était plus en complète concordance d'appréciation avec ses collègues et ne possédait plus suffisamment la confiance de l'Empereur.

[Le 10 mars, l'Empereur, après un dîner, demanda à Bœtticher pourquoi Bismarck n'avait pas encore présenté sa démission. Le 18, les commandants de corps d'armées, réunis au Château, approuvèrent sa résolution de l'accepter et de nommer Caprivi à sa place. Le 19, l'Empereur fit appeler Bœtticher pour lui dire qu'il l'avait reçue : « V. M. est-elle résolue à laisser partir le prince ? » demanda Bœtticher. L'Empereur, élevant la voix, répondit sans hésiter : « Oui, je le veux. » Guillaume apprit aussi à Bœtticher qu'il voulait nommer le prince duc de Lauenburg pour lui faire accorder une dotation, mais les ministres déclarèrent que ni le Reichstag ni le Landtag ne voteraient celle-ci.]

[Bismarck n'en fut pas moins nommé duc le 20 mars, quoiqu'il eut « ardemment demandé » qu'on ne le fasse point.]

ÉMILE LALOY.

§

M. François Denjean a été chargé de mission en Russie ; l'un des résultats de cette mission est le livre qu'il publie aujourd'hui : **Le commerce russe et la révolution**. Dans ce livre, l'auteur étudie deux choses : les principes de la politique communiste des bolcheviks et l'importance considérable du marché russe pour tous les pays de l'Europe. S'appuyant sur des chiffres et des documents irrécusables, il confirme que l'application des principes communistes avec la socialisation de l'industrie et du commerce a eu pour conséquence la ruine complète du pays. Mais il ne tire pas de cela la conclusion, souvent énoncée, qu'il faut s'abstenir de tout rapport commercial avec la Russie. Au contraire, selon M. Denjean, l'avenir commercial de la Russie n'est point compromis et les possibilités de son marché sont énormes, il s'agit donc d'exploiter cette situation et de ne point arriver bon dernier. Avant 1914 l'Allemagne s'était assurée à peu près le monopole du commerce extérieur russe. La guerre a changé tout cela et nous voyons maintenant les Anglais et les Américains s'implanter un peu partout en Russie et, prévoyant

l'avenir, chercher à monopoliser à leur tour le marché russe. M. Denjean signale cet état de choses. Il attire l'attention du lecteur sur les coopératives russes qui, par leur organisation puissante, demeurent à peu près intactes dans la tourmente bolcheviste et seront le facteur principal des futurs rapports commerciaux avec la Russie.

Le livre de M. Nicolas Zvorikine : **La révolution et le bolchévisme en Russie**, est aussi le fruit d'une mission. Mais il semble que l'auteur ait vu très superficiellement la Russie et qu'il ignore presque tout de l'histoire du mouvement révolutionnaire russe, des origines et de l'évolution du bolchévisme. Très bien écrit et se lisant très facilement, on regrette d'autant les inexactitudes et aussi la partialité de cet ouvrage. L'auteur accepte trop volontiers les légendes sur l'origine allemande du bolchévisme et dans les phénomènes les plus russes il voit partout la main de l'Allemagne. M. H. Blondel a écrit pour ce livre une fort bonne préface dans laquelle il fait une comparaison très heureuse entre les soviets et les clubs révolutionnaires de la Révolution française.

Le règne de Lénine, du baron Nolde, ancien professeur de droit à l'université de Pétrograd, est la réunion de deux articles parus dans la *Revue des Deux mondes*, dont l'auteur a un peu élargi le développement. L'ensemble est un exposé très clair de la doctrine bolcheviste, de son origine et de son évolution. Cette deuxième partie du livre est particulièrement intéressante et se lira avec profit. Le baron Nolde commence son livre par un court aperçu de l'histoire de la social-démocratie russe et, parlant de la réforme de 1861, il affirme que l'émancipation des serfs a été conçue dans l'esprit du vrai socialisme d'Etat. Cette affirmation paraît hardie et peu conforme à l'histoire. L'émancipation des serfs est la réforme la plus grande du règne d'Alexandre II mais, en même temps, la plus défectueuse. Elle fut arrachée aux classes possédantes et à l'empereur par la crainte des jacqueries et des troubles agraires, mais les paysans reçurent un quart à peine du minimum de terre dont ils avaient besoin pour vivre et encore cette terre devaient-ils la *racheter* à leurs anciens propriétaires, et la payer le double de sa valeur réelle. M. Nolde ne mentionne point dans son livre cette obligation du rachat des terres. Cette réforme si mal conçue a pesé lourdement sur toute

la vie des paysans russes. Les souverains qui succédèrent à Alexandre II y apportèrent bien quelque amélioration ; ils allégèrent un peu les redevances, mais tout cela si parcimonieusement que la classe paysanne resta toujours mécontente de son sort. C'est là qu'il faut chercher la raison principale du succès des bolcheviks, car ceux-ci, reprenant la formule des socialistes révolutionnaires : « la terre aux paysans », et la traduisant en acte, leur dirent : « Allez et prenez la terre des propriétaires », ce que les paysans avaient toujours considéré comme leur droit. Si les propriétaires fonciers russes avaient su faire à temps le sacrifice nécessaire, la catastrophe bolcheviste eût sans doute été épargnée à la Russie.

Le professeur au Collège de France Jean Izoulet a réuni en une plaquette quelques articles et interviews parus en différents journaux. Quelques-uns de ces articles sont intéressants et la thèse que l'auteur résume en trois énergiques dénégations est très juste :

1° Non. La vraie Russie n'a pas trahi la France.

2° Non. La vraie France n'a pas renié la Russie.

3° Non. La France et la Russie ne seront pas aveugles pour se laisser désunir et se faire anéantir.

J.-W. BIENSTOCK.

§

M. S. C. Hammer a écrit pendant la guerre un *Guillaume II*, dont j'ai rendu compte ici. Un livre nouveau nous présente ces **Deux Français : Gambetta, Clemenceau.** On n'y trouve pas, comme dans l'ouvrage précédent, une analyse critique et une discussion, mais deux biographies où les faits sont tantôt exposés avec quelque détail, tantôt remplacés par une appréciation éloquente du rôle joué par les deux représentants du militarisme défensif, « profondément résolus à n'attaquer jamais », et non moins résolus à ne pas oublier et à se tenir prêts. Clemenceau est ainsi présenté comme le continuateur de Gambetta, et animé du même esprit, tous deux, d'ailleurs, républicains de principe, et appartenant à la même génération. Leur caractère est donc plutôt décrit et affirmé que vraiment scruté, et l'étude psychologique et personnelle cède le pas à l'étude des conceptions politiques et sociales. Ce n'est pas que la psychologie des hommes d'Etat français soit moins intéressante que celle de l'empereur allemand, mais quand il s'agit de celui-ci, les idées

politiques n'existent qu'en fonction de sa personne, qui est l'essentiel, tandis que la personnalité, si puissante soit-elle, de chefs politiques dans un pays démocratique, ne peut pas être mise en valeur indépendamment des doctrines qu'ils représentent, surtout lorsque l'on s'adresse à un public étranger, à qui la matière même de l'histoire remplie du nom de ces hommes n'est pas familière. De là, une difficulté de composition dans ces deux biographies, dont on ne sait si elles ont pour objet les hommes eux-mêmes, ou, à propos d'eux, un certain aspect de l'histoire française des cinquante dernières années. Mais l'auteur a sans doute su apprécier ce qui pouvait le mieux intéresser le public norvégien, et il a écrit son livre avec une chaude sympathie pour ses deux héros et pour leur pays.

P.-G. LA CHESNAIS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Ariadna Tyrkova-Williams : *From liberty to Brest-Litovsk*, Londres, Macmillan, 16 sh. — Kai Friis-Mœller : *En pilegrimsfærd til Nord Frankrig og Belgien*, Copenhague, Nyt nordisk forlag. — Johannès Mignard : *Dans les Camps*, Bernard, 35, quai Jules-Commond, à Lyon.— Ch. Vallot et G. Quesnel : *Tout en faisant la Guerre*, Maurice Mendel, 58, rue Claude-Bernard. — Raoul Leguay : *Une saison en Artois*, Eug. Figuière. — José Roussel-Lépine : *Les Champs de l'Ourcq*, Plon.

Mme Tyrkova-Williams, membre du Comité central du parti constitutionnel-démocrate (cadet) russe, a écrit l'histoire de la première année de la révolution russe, temps qui a suffi pour mener le pays **De la liberté à Brest-Litovsk**. Son livre est à la fois le travail d'un historien et le récit d'un témoin, car elle vivait à Petrograd, où elle fut élue membre du Conseil municipal, et n'a quitté la Russie que bien des mois après l'établissement du régime bolchéviste. Elle connaissait personnellement la plupart des gens qui ont joué un rôle, et son analyse de leur caractère, simple et franche, même lorsqu'elle parle de ses amis politiques, est courageuse. Elle expose les faits avec clarté, et sait les mettre en lumière selon leur importance relative. Elle les discute aussi, et soumet à sa critique les positions prises par les hommes, ce qui est indispensable pour faire comprendre à un public occidental le sens d'événements qui se sont déroulés dans un milieu, pour lui, si étrange. Mais la discussion et l'exposé sont distincts, l'interprétation accompagne les faits et ne s'y substitue

pas. C'est, je crois, la seule histoire suivie de la première période de la révolution russe, elle mérite confiance et elle est d'une lecture agréable : elle devrait être traduite en français.

On dira que la révolution russe n'est pas achevée, et qu'il est arbitraire d'en découper une tranche d'une année. Cela est vrai, mais l'histoire du régime soviétique serait tout à fait différente de l'histoire du gouvernement provisoire, — différente par sa nature même. Tandis que, de mars à novembre 1917, la presse absolument libre rapporte les actes ou reproduit les débats du gouvernement, du Soviet et des partis, en sorte que tout se passe, en quelque sorte, sur la place publique,— aujourd'hui, au contraire, le gouvernement autocratique et secret de Lénine a supprimé toute activité politique intérieure : il n'y a plus à raconter que les événements militaires et diplomatiques et les progrès de la désorganisation économique, et même les congrès des Soviets ne sont que des manifestations gouvernementales, surtout à l'usage du dehors. Aussi aurait-il été plus naturel de s'arrêter au *pronunciamento* bolchevik de novembre, au lieu de pousser jusqu'à Brest-Litovsk : si Mme Tyrkova-Williams a prolongé son récit, c'est qu'elle n'a considéré son histoire comme achevée qu'avec la consommation du double crime, la dissolution de l'Assemblée constituante et la complète trahison de l'alliance. Mais elle a ainsi affaibli l'unité de son livre, dont le vrai sujet est le glissement continu de la révolution, l'impuissance et la paralysie progressive du gouvernement provisoire devant le bolchévisme.

Ce glissement a commencé dès le premier jour. Même un homme comme Milioukov y a contribué. Mais c'est, naturellement, le « centre socialiste » qu'il est le plus intéressant d'étudier, parce qu'il avait l'influence la plus décisive. « Les appels des bolcheviks, dit l'auteur, mettaient les masses en mouvement, et lorsque les masses s'agitaient, le reste des socialistes était obligé de suivre (p. 70). » Je ne crois pas que tel ait été le mécanisme habituel, surtout au début. Le centre socialiste agissait conformément à ses idées de parti, et il entraînait les masses plus qu'il n'était poussé par elles. Or, ces idées, à beaucoup d'égard, étaient très voisines des conceptions bolchévistes, notamment en ce qui concerne la paix blanche, dite « sans annexions », et le moyen d'y arriver, non par des opérations militaires, mais par l'action du prolétariat international. L'auteur a fortement marqué com-

bien le centre socialiste, indépendant des bolchévistes, et même en conflit avec eux, était proche d'eux par certaines tendances qui n'existaient alors, chez les socialistes d'Angleterre et de France, que parmi les extrémistes. Quant aux masses, il est toujours difficile, et plus qu'ailleurs dans un pays politiquement arriéré comme la Russie, de dire ce qu'elles pensent, et le livre même de Mme Tyrkova-Williams cite bien des faits qui tendraient à faire croire que le peuple, au moins au début, a plutôt retenu les menchévistes qu'il ne les a poussés à l'expression de telles idées. Mais il est rare de trouver chez un écrivain non socialiste des appréciations aussi justes sur les querelles entre leurs fractions.

Mme Tyrkova-Williams dit dans sa préface qu'elle souhaite que d'autres peuples se rendent compte des fautes, des déceptions et des crimes de la révolution russe, afin qu'ils les évitent. Elle a fait, en écrivant son livre, ce qu'elle pouvait pour obtenir ce résultat.

M. Kai Friis-Mœller, écrivain danois, s'est intéressé particulièrement au sort de la Belgique, sur laquelle il a publié, au cours de la guerre, un volume dont il a été rendu compte ici. Aussitôt les hostilités terminées, il est venu voir en quel état se trouvait le pays : **Un pèlerinage dans la France du nord et la Belgique**. La majeure partie du livre est consacrée à la description des ruines causées soit par les opérations de guerre, soit par la volonté destructive allemande : lecture pénible et monotone, en dépit des anecdotes et des souvenirs historiques dont l'auteur s'est efforcé de la couper. M. Friis Mœller a été particulièrement séduit par le charme de Bruges, qu'il appelle « la Vivante », car elle est la seule intacte des villes de la Flandre occidentale. Il conduit ainsi ses lecteurs, de l'ouest à l'est, jusqu'à Liége et même jusqu'au Rhin, ayant rendu à la Belgique un hommage ému, et dressé une fois de plus l'acte d'accusation contre l'Allemagne. Chemin faisant, il a rectifié quelques-unes des erreurs dont M. Georg Brandès s'est fait trop facilement l'écho, au sujet du mouvement activiste flamingant et des revendications belges relatives à la navigation sur l'Escaut.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

On suivra avec intérêt le récit de Joannès Mignard : **Dans**

les Camps, mémoires du sergent Roland Bessières, du 158e, dont un premier volume a paru et donne un récit direct, l'auteur se bornant à rapporter simplement ce qu'il a vu, les choses auxquelles il a assisté. Après les potins, les fausses nouvelles des premiers mois de la guerre, il quitte Tarare pour gagner Lyon et s'engage au début de septembre 1914, avec son grade de sergent. Au bout de quelques jours, on envoie les recrues à Valbonne, où l'on voit défiler les multiples histoires et anecdotes de la vie militaire. Une partie du contingent est dirigée ensuite sur Valréas dans le Vaucluse, et Roland Bessières passe un moment secrétaire du lieutenant-colonel major de la garnison. De temps à autre, le récit donne des nouvelles de la guerre, qui se déroule au loin — à la cantonade, comme on dit sur un autre théâtre. Les troupes sont dirigées sur Piolenc, où l'un des convives du mess fait des récits bien extraordinaires de ses aventures chez un vieil occultiste ; puis à Roybec, et le sergent Bessières finit par être envoyé contre les Boches avec un contingent. — Les volumes suivants : *Sur le front ; de retour du front ; à l'arrière* doivent donner la suite de ses aventures. La publication actuelle se lit avec intérêt et constitue une bonne préparation à celles qui sont promises.

De Ch. Vallet et G. Quesnel, **Tout en faisant la guerre**, est une suite de récits, souvent attachants ; des histoires qui se rapportent à l'existence sur le front et s'étendent à peu près sur toute la campagne (2 août 1914-21 janvier 1919), — du côté du bois le Prêtre, dans la Somme, à Montdidier, Vailly, Saverne. *Le carnet d'un artilleur;* l'histoire de la « brebis noire »; *en sentinelle;* le *cantonnement de détente*, après l'enfer de Verdun ; le théâtre au front ; *la Halette; crépuscule d'Alsace*, etc., sont d'intéressantes narrations se rapportant à cette longue période, mais qui donnent surtout des « à côtés » de la lutte. — Cependant il reste toujours le décor : les villages ravagés, les cagnas, les postes de commandement, les tranchées, le terrain pilonné par l'artillerie, — les paysages souvent de terrain crayeux, « des collines à la fois blanches et sales, retournées, éventrées — comme d'un grand corps dont on aurait arraché la chair et jeté les ossements brisés ». On comprend que ceux qui ont connu ces régions dévastées, avec la fureur des assauts contre les lignes allemandes — ou les attaques terribles de Verdun — en aient conservé le souvenir comme du plus effroyable des cauchemars.

Le volume de Raoul Leguay, **Une saison en Artois**, nous reporte dans le Nord de la France, vers les combats de Neuville-Saint-Vaast, au bois de la Folie, dont l'attaque eut lieu par un horrible temps de boue, du côté du Mont-Saint-Eloy et de la route de Béthune. L'auteur, attaché au service téléphonique, traverse ensuite Arras pour se rendre aux premières lignes, qui se trouvaient tout proche de la ville massacrée ; puis il doit se rendre à Warluzel, presque à la limite de la Somme, et à son retour de permission à Humœrœille, près de Blangy-sur-Ternoise. La dernière partie du livre, surtout mouvementée, se passe à Souchez, du côté d'Ablain-Saint-Nazaire, Notre-Dame-de-Lorette, Givenchy, — vastes marécages et bourbier, suite de trous d'obus et de fondrières dont le narrateur crut bien ne jamais revenir. — Le journal de Raoul Leguay s'étend du 30 mai 1915 au 3 mars 1916, et, à côté des faits d'armes, de la bataille, constitue une curieuse relation professionnelle.

Chez Plon, il faut signaler encore l'ouvrage remarquable de José Roussel-Lépine sur la grande bataille de la Marne en 1914, qui fut l'arrêt de l'offensive allemande. **Les Champs de l'Ourcq** donnent une intéressante physionomie de la région, son atmosphère, les aspects du pays où coule la Thérouanne et dont on rappelle les souvenirs historiques et les légendes. Puis ce sont les églises des endroits où l'on s'est battu, dont on voit défiler la théorie et qui présentent leurs blessures, — Chauconin, Neufmoutier, Penchard, Saint-Georges de Monthyon, Saint-Soupplets, Saint-Pathus, Marcilly, Barcy, Vareddes, Trocy, — d'autres encore, sur lesquelles le volume donne des pages d'émotion. Il rappelle ensuite l'impression d'épouvante et la fuite des populations lorsque se produisit la ruée terrible des Allemands, qui devait balayer tout ; leur arrivée dans la plaine de Meaux, dès le 4 septembre, où ils se trouvaient en terre promise, tant qu'ils ne pensèrent qu'à bâfrer, vider les tonneaux à qui le mieux, déménageant aussi avec des automobiles le mobilier des plus belles demeures, ou s'y installant, même pendant les combats, pour de copieuses ripailles. Après avoir raconté ce que fut la retraite française depuis Charleroi, il décrit longuement la bataille, dont nous pouvons, cette fois, situer aisément les péripéties, — et constater que ce fut le plus beau « rétablissement » militaire qu'on ait encore vu. De fait, la bataille de la Marne déconcerta toutes les

prévisions, et nos adversaires réduits à battre en retraite ne l'ont pas encore très bien comprise. M. Roussel-Lépine raconte ensuite la dévastation du pays et le pèlerinage des tombes, à propos duquel il a peut-être écrit ses meilleures pages, — tant il est vrai que ce qu'on appelle « le miracle de la Marne » fut bien un acte de foi et la communion de tout le pays, qui se redressait pour ne pas périr, et put faire prévoir le résultat définitif de la guerre, l'effondrement du colosse d'Allemagne.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Belgique.

FRANCE, ANGLETERRE ET BELGIQUE. — Au banquet de la Chambre de commerce belge de Paris, des paroles très significatives ont été publiquement échangées entre M. Jaspar, notre ministre des affaires économiques, et M. Alexandre Millerand, président du Conseil français. Il en résulte que l'Alliance franco-belge est virtuellement décidée et que, s'il existe quelques difficultés de détail, elles seront facilement surmontées. Nos deux pays sont ensemble sur le Rhin « *et savent ce que cela veut dire, quels dangers cela représente, quelles précautions cela impose* » (déclarations de M. Millerand).

D'autre part, il n'est plus question, dans la presse belge ni dans nos discussions publiques, du traité avec la Hollande. Il est en sommeil. Evidemment, les litiges en suspens devront être réglés. Mais rien ne presse de ce côté. Commençons par établir le statut franco-belge, après quoi notre alliée et nous nous causerons avec la Hollande. Ses communications entre la Meuse et le Rhin, la sûreté de la frontière limbourgeoise intéressent la France autant que la Belgique. On est stupéfait, quand on songe à tout le temps dépensé pour pénétrer les hommes politiques de ces vérités élémentaires, mais, aux délibérations de Versailles, on n'écoutait que d'une oreille distraite et dédaigneuse les exposés des représentants de la Belgique. Ne récriminons pas, nous sommes en train de prendre notre revanche, la revanche du bon droit et du bon sens, sur ce passé récent. France et Belgique auront tout à gagner dans une alliance étroite. Les avantages militaires sont éclatants. Economiquement, notre nation jeune, active, douée d'une prodigieuse capacité de travail, notre main-d'œuvre incom-

parable, nos richesses en charbon, notre réseau ferroviaire, notre outillage moderne et, par-dessus tout, notre éducation industrielle, notre rude apprentissage à l'école du libre-échange nous permettront, disons-le sans fausse modestie, d'aider puissamment la France dans les luttes économiques de demain. Sympathie foncière, épreuves subies en commun, identique danger suspendu sur nos destinées, intérêt national bien compris, tout nous attire vers la France et, comme disait à Paris notre ministre Jaspar : victoire oblige.

Il est certain, des interventions à la Chambre des Communes ont souligné le fait que, tout comme en 1831 (veto à l'accession du duc de Nemours au trône de Belgique) et en 1839 (pression sur la Belgique pour lui faire accepter un statut de mutilation), l'opinion publique anglaise manifeste quelque nervosité à l'idée d'un rapprochement trop intime entre la France et la Belgique. Cette susceptibilité anglaise est sans motif. Nous n'avons évidemment pas les mêmes raisons de nous unir aussi étroitement à l'Angleterre qu'à la France et nous avons payé trop cher, pour qu'aucune puissance nous le conteste, le droit d'adopter telle politique qui nous convient. Mais, en vérité, quel ombrage l'Angleterre serait-elle fondée à prendre de nos arrangements militaires et économiques avec la France? Il y a la mer entre les Anglais et les Boches. Et les Boches n'ont plus de flotte. Mais sur les frontières de la France et de la Belgique continue à peser l'inquiétante Germanie. L'alliance franco-belge conjurera les mauvais vents de l'Est, elle stabilisera cet indispensable bloc occidental dont l'Angleterre a compris à San-Remo qu'elle ne devait pas s'écarter. Nous n'avons et ne devons avoir rien de caché pour l'Angleterre. Loin d'être un ferment de discorde entre la France et l'Angleterre, notre rôle, notre situation géographique nous commandent de leur servir de trait d'union. A plusieurs reprises, notre ministre des Affaires étrangères, M. Paul Hymans, a manifesté l'intention, le désir de la Belgique de conclure une entente avec l'Angleterre parallèlement à celle que nous poursuivons avec la France. Où en sont les pourparlers ? Le public belge l'ignore. Mais depuis notre intervention armée sur le Rhin et notre participation à la Conférence de San-Remo, une grande confiance règne chez nous. Nous avons l'impression d'être sortis des fâcheux errements et piétinements de naguère. Et nous travaillons d'un cœur allègre ; notre

reconstitution nationale, la reprise de nos exportations s'effectuent avec une énergie qui, certainement, impressionne nos alliés. L'Angleterre est d'un esprit trop réaliste pour ne pas comprendre tout le prix de l'amitié d'un pays comme le nôtre et combien importe au labeur mondial la conservation d'un tel foyer d'activité et d'initiative. Les alliances sont des contrats qui comportent des garanties précises. Si jamais nous étions attaqués à nouveau, le passé nous atteste la loyauté de l'Angleterre, mais ce même passé enseigne à l'Angleterre l'entrave que fut, pour les secours qu'elle nous apportait, l'hypothèque accordée à la Hollande par les anciens traités sur l'embouchure et la rive gauche de l'Escaut. Il résulte de documents publics qu'au cours de la guerre M. Briand avait donné à M. Cambon à Londres des instructions pour attirer l'attention du Foreign Office sur la nécessité qu'il y aurait, après la victoire, de reviser ce statut de l'Escaut. Des maladresses commises par notre ministre des Affaires étrangères de l'époque, le timoré baron Beyens, entravèrent ces démarches. La justesse des vues de M. Briand n'en est pas atteinte et la question reste posée. Elle le reste d'autant plus que, dans le projet d'entente hollando-belge en suspens, la diplomatie hollandaise émet l'invraisemblable prétention d'exercer un droit de contrôle et de « neutralisation » sur les eaux qui bordent l'étroite passe de sortie de notre port de Zeebrugge. En cas de guerre, ce droit équivaudrait à rendre Zeebrugge inutilisable, ou presque, pour la défense nationale belge. Or, durant la guerre mondiale, Zeebrugge était une des plus importantes bases navales allemandes, un des meilleurs points de départ de ses sous-marins, un des repaires d'élection de sa piraterie, et jamais, au grand jamais, la Hollande ne s'avisa d'invoquer contre les forbans teutons ce droit de contrôle et de neutralisation qu'elle s'efforce actuellement de créer contre la Belgique et ses alliés de demain. Si l'Angleterre, conformément au vœu de la Belgique, devient un de ces alliés, nous espérons qu'elle sera à nos côtés pour nous aider à redresser cet état de choses, quand nous jugerons bon de reprendre la conversation avec la Hollande. Nous savons la répugnance qu'éprouve l'Angleterre pour les charges militaires et pour les ententes qui en nécessitent. Qu'elle nous fasse restituer la libre disposition de l'embouchure de notre Escaut, qu'elle nous rende de ce côté, à elle-même et à nous, le même service que nous attendons de la France du côté de l'Est

pour la cause commune, et nos garanties de défense nationale seront assurées, sans qu'il lui en coûte un soldat de plus.

Il ne faut jamais se lasser de répéter que les anciens traités avec la Hollande sont frappés de caducité, qu'ils avaient été imposés par les puissances dans un esprit de méfiance et d'hostilité envers la France et que si nous en demandons la revision, c'est autant dans l'intérêt de nos alliés que dans le nôtre.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Italie.

SUR LA MORT DE LEONIDA BISSOLATI. — Le vendredi 7 mai dernier, Rome a fait à Leonida Bissolati des funérailles qui éclipsèrent celles — restées mémorables — de Cavallotti. Les journaux français ont, d'autre part, exalté le souvenir du disparu en des termes qui rendent inutiles, ici, tous détails biographiques sur celui qui, d'après *Don Quichotte*, aurait, en recevant de M. Poincaré, en mars 1917, près de Verdun, la croix de guerre, prononcé cette phrase, qui, à un tel moment, valait à elle seule tout un programme : « *Ni soldat de l'Italie, ni soldat de la France, ni soldat de l'Angleterre, mais seulement soldat de l'Entente !* » Et le *Temps*, d'autre part, rappelle fort à propos, à la fin de son article sur Bissolati que celui-ci avait su prendre, dans l'épineuse question de l'Adriatique, une position presque unique et, en tout cas, excellente, patriotique à la fois et conciliante, d'entente entre l'Italie et l'Etat yougo-slave reconstitué. C'est donc avec des accents d'émotion sincère que les feuilles parisiennes ont pu saluer la dépouille mortelle de ce rare et sûr ami de l'Union Latine, de l'un des meilleurs représentants du passé italien, unique, presque en son espèce, s'il est vrai — et c'est encore M. Campolonghi qui l'affirme dans son journal — qu'il s'était promis de ne « jamais plus serrer la main d'un Allemand » après la guerre !

Comme le déclarait Filippo Turati à un rédacteur du *Giornale del Popolo* le jour même où, au *Campo Verano*, la vieille terre romaine reprenait possession du chantre de la Commune de Crémone, il serait difficile de citer « *anima più tersa, spirito più dritto, alleanza più pura di filosofo, di guerriero e di poeta* ». Oui, poète, mais, à la manière d'Ugo Foscolo : poète de peu de vers, gravés sur diamant, encore que l'actuelle génération voie plutôt en lui le socialiste qui, de la *Rivista Repubblicana*

d'Alberto Mario par l'*Avanti*, avait conduit son peuple à cette guerre dont, à la période critique d'octobre 1917, il fut, à Trévise, le continuateur décisif, jusqu'à une victoire si féconde, hélas ! en désillusions.

Avec le disparu, c'est une des formes essentielles du socialisme italien qui est descendue dans la tombe. Selon que le notait fort exactement Ettore Sacchi dans l'*Epoca*, à une époque où celui-ci était surtout une révolte sentimentale contre la misérable condition des ouvriers, moins encore qu'un système de théories et de plans pour la réorganisation de la société, à une époque où les classes dirigeantes le considéraient comme un délit digne des pires châtiments légaux, — et Bissolati connut, lui aussi, la prison, avec De Andreis, en 1898 ! — notre Leonida, « presque solitaire, parcourait les campagnes de sa province, affrontant les outrages et les hostilités pour prêcher aux paysans le verbe de l'affranchissement, dont les armes devaient être la solidarité et l'organisation... » Saurait-on dire, cependant, que les enseignements de cet apôtre aient porté le fruit qu'il en attendait ?

Poser une telle question implique l'examen, ne fût-ce que sommaire, des conditions sociales et politiques de l'Italie actuelle. Elles ne sont pas précisément rassurantes. Nous lisions, l'autre jour, sur l'*Idea Latina* d'avril, et dans l'article d'un professeur agrégé d'italien, M. Benjamin Crémieux, cette phrase caractéristique, que « c'est presque toujours l'Italie d'autrefois qui retient l'attention de la France, et qu'on n'avance guère dans la connaissance de l'Italie d'aujourd'hui en se cantonnant dans l'étude de Dante ou de Machiavel ». Cet excellent M. Crémieux ignorerait-il donc, par hasard, qu'une thèse sur Luigi Alamanni, voire un livre sur G. Carducci, une fois, mort celui-ci, en permettant à l'érudition professorale de se déployer, sont infiniment moins compromettants pour d'avisés fonctionnaires, tendant à se ménager la chèvre et le choux dans tous les partis, qu'une suite d'articles de journaux consacrée aux passions de l'heure, aux luttes des factions, à la fièvre politique des multitudes ?

Car c'est ainsi que les Italiens, saturés de proses incompétentes, de jugements fantaisistes sur leur pays, émanant de plumes françaises non préparées, en ont conclu — pour reprendre les termes mêmes de M. Crémieux — et « proclamé couramment que la langue et la littérature italiennes sont en France l'objet d'une igno-

rance et d'un discrédit presque complets ». Et n'est-ce point encore M. Crémieux, qui, dans *Don Quichotte* (numéro du 14 mai), reproche à ce spécialiste de l'Italie qu'est M. André Maurel d'avoir, dans son dernier volume : *L'art de voyager en Italie*, omis de dire un mot, un seul, sur les Italiens! « Pour lui, — écrit M. Crémieux, — comme pour ses prédécesseurs, l'Italie semble n'être qu'un musée, la vieille *terre des morts* de Byron et de Lamartine. » Et il eût, en fait, été curieux de suggérer, à propos de ce livre, un rapprochement avec le travail de Klenze : *The Interpretation of Italy, etc.*, paru à Chicago en 1907 et si instructif !

Rares, en effet, sont, dans la presse française, les impressions d'Italie — de l'Italie post-guerrière — qui ne frappent par leur évidente superficialité, sinon par leur incompréhension totale. Mieux vaut, d'autre part, ne rien dire de l'essai tenté par M. G. Papini avec sa *Vraie Italie*. Nul, en effet, n'ignore qu'après un début heureux, l'auteur a transformé cet organe mensuel en pamphlet où quelques notations exactes, et même quelques articles relativement « objectifs » n'ont pu réussir à compenser le ton haineux, le systématique parti-pris, l'offensante âpreté. Au lieu d'incriminer et de récriminer, M. Papini eût dû, en constatant que l'Italie était lasse de la guerre et regrettait de l'avoir faite, consacrer sa vision critique à dégager les raisons profondes de cette déception, qu'il serait aussi puéril de vouloir nier que de prétendre justifier. Sans doute, il a touché quelques mots sur certains facteurs de cet état de choses : vie chère, horriblement, baisse du change, formidable bond des taxes et impôts, etc. Et aucun homme de bonne foi ne songera à nier qu'il soit peu édifiant de voir le franc spéculer sur la lire. Mais il ne faudrait point, pour autant, affecter de ne pas savoir qu'en France l'on est grugé à deux et trois contre un par la livre ou le dollar. Et, surtout, il ne faudrait jamais oublier que, la civilisation latine n'étant pas un vain mot, c'est pour elle — et non seulement pour la France ! — qu'un million et demi de Français sont tombés et qu'alors — pour emprunter à Joffre, triomphateur en Catalogne, un de ses plus beaux mots — « le sang français faisait cependant prime à Verdun » !

La crise par laquelle passe l'Italie présentement est d'une gravité exceptionnelle. La guerre civile y est déclarée, du moins à l'état latent. Guglielmo Ferrero, écrivant dans le *Secolo* du 8 mai, déclare qu'une grande bataille a commencé dans le pays depuis

plusieurs mois et « qu'elle aura, un jour, son issue, ainsi que les batailles de la guerre mondiale, qui, quatre années durant, semblèrent n'en avoir aucune. » Et le perspicace historien de la Rome antique — qui, dans ses deux livres : *Le génie latin et le monde moderne* et *Mémoires et confession d'un souverain déposé*, fait preuve d'un conservatisme pessimiste si frappant — n'hésite point à consigner ce pronostic terrible : « *O il governo e la monarchia cadranno, o la rivoluzione sarà vinta.* » C'est qu'en effet l'immense tumulte qui, peu à peu, remplit cités et bourgades italiques, est d'une nuance particulièrement redoutable, parce que ne se réclamant d'aucune grande idée. La Révolution française avait été précédée, il est vrai, d'un long désordre, tant intellectuel que politique, qui n'était pas sans quelque analogie avec celui que nous constatons à l'heure actuelle. Mais, dans cette confusion, des idées et des aspirations grandioses étaient en lutte, dont la chimère souleva la France contre elle-même et son propre passé. Aujourd'hui, que voyons-nous ? Ferrero répondra pour nous :

« Dans les entrailles de ce chaos qui bouillonne, il n'est que de vieilles doctrines agonisantes, ou mortes. Et des peurs, des cupidités, des rancœurs. Surtout des rancœurs.

« Menacées dans leur puissance, dans leurs biens, dans leur existence, les classes possédantes, gouvernantes et savantes paraissent avoir été frappées d'hébétude. Aucune question sérieuse ne les occupe plus. Ni étude, ni préparation pour l'avenir. Elles ne veulent plus penser. Alors que, sur les places publiques, l'on discute ouvertement de jeter à bas le trône, d'abolir le parlement et la propriété, ces classes ne savent même plus se décider à abattre ou à maintenir au pouvoir le ministère Nitti (1).

« Les foules, au contraire, crient, en font des leurs, se mettent en grève, jettent des pierres aux carabiniers et à la garde royale, acclament Lénine et la Russie, tentent parfois de recommencer en pleine rue les beaux jeux qu'elles ont appris dans la tranchée. Mais que veulent-elles, si ce n'est venger des torts mal définis, par d'impulsives et fantasques représailles ? Simplement en outrageant des autorités si longtemps respectées, elles s'imaginent, ces foules, avoir enfin découvert le principe d'une félicité nouvelle des temps, née de l'agonie russe. Ce malheureux empire, gisant

(1) Ces lignes étaient imprimées avant la chute du ministère Nitti, survenue, comme on sait, le mercredi 12 mai.

par terre et tout nu, abandonné de tous, recouvert des plaies les plus dégoûtantes dont puisse être affecté le corps d'une nation — disette, pestilence, guerre éternelle, tyrannie, corruption, fausse monnaie — est admiré par l'aveugle exaspération de nos multitudes comme la vivante image de la santé et de la félicité ! »

L'Italie retombera-t-elle donc dans cette chronique anarchie médiévale, si chère à ces historiens académiques qui lui doivent, avec des prix en espèces, la satisfaction de faciles victoires de cabinet sur l'immoralité et les mauvais principes ? Tout est possible, si le Parlement abdique sa fonction.

Cet organisme représente aujourd'hui la seule force reconnue par la Nation. M. Guglielmo Ferrero l'adjure de secouer sa criminelle légèreté et lui cite l'exemple du Parlement français. « La Chambre française — s'écrie-t-il — a voté près de 7 milliards d'impôts nouveaux, mais après une grandiose discussion qui a duré trente-deux séances et où toutes les propositions du Gouvernement et des Commissions, déjà mûries au cours de longues délibérations, ont été examinées une à une, discutées de nouveau et souvent retouchées et améliorées. » Si l'Italie veut se sauver, elle n'a qu'à suivre le conseil que lui donne l'un de ses penseurs les plus perspicaces et suivre, une fois de plus, la route que lui marque la France, mère toujours jeune de la civilisation latine. L'acte accompli par la Chambre, le 12 mai, par le parti populaire catholique, en déterminant une crise ministérielle à un moment si grave de l'histoire nationale, — à la veille de la Conférence de Spa et au moment de la réunion de Pallanza, — a été blâmé par l'organe du Vatican, l'*Osservatore Romano*. Si M. Nitti est tombé, c'est que les catholiques trouvaient qu'il allait trop à gauche, alors que les socialistes lui reprochaient de se compromettre sur la droite, cependant que, pour les nationalistes, sa politique extérieure pacifiste était jugée dangereuse ! Quel que soit son successeur, souhaitons que, les passions une fois apaisées par un règlement équitable de la question de Fiume, soit enfin instaurée une politique d'Entente suivie par les Alliés. Car il n'est que trop évident qu'aux maux réels de l'Italie, ni les complaisances avec l'Allemagne, ni les concessions au bolchévisme ne sauraient apporter un remède autre qu'illusoire. C'est par le concours de la France unie à l'Angleterre et à tous les Alliés que le pays peut et doit être sauvé...

MONTE CITORIO.

§

Russie.

Le régime bolchéviste est-il socialiste et prolétarien ? — Cette question a une importance exceptionnelle. Le monde moderne, qui vient de sortir de la grande guerre et qui est encore tout en ruines et tout en larmes, garde de tels défauts qu'il n'y a, parmi ceux qui se voient obligés de l'habiter, que très peu de gens pour l'admirer sans réserves. La plupart de nos contemporains, au contraire, sont tourmentés de doutes aigus et cherchent, les uns sur le *forum*, les autres dans le silence, de nouvelles voies et de nouvelles solutions. Or, qui aura le droit de leur en faire un grief, même si, dans leur angoisse et leur zèle impatient ils prennent souvent des vessies pour les lanternes du feu sacré ?

Oui, je sais bien qu'ils ne sont pas tous sincères les admirateurs du bolchévisme russe en Europe ! Il y en a, parmi eux, qui ne le sont aucunement et qui exploitent la révolution bolchéviste, sans l'avoir étudiée de près, pour des fins qui n'ont rien de sublime, lorsque ce n'est point pour des motifs très bas. Mais en dehors de ces « nouveaux riches du socialisme » (car cette espèce existe comme les nouveaux riches de la guerre), en dehors de ces mercantis politiciens, dis-je, il se trouve, dans la foule incommensurable de ceux qui travaillent et qui pensent, un grand nombre d'esprits qui scrutent l'horizon russe avec la sincérité la plus parfaite, un grand nombre de gens qui tournent leurs regards, lassés par une attente trop longue, vers le Kremlin, où un Etat communiste, croient-ils, serait déjà formé et d'où une vérité nouvelle doit venir au monde, suivant l'ancienne prophétie : *Ex Oriente lux !*

Est-il donc vrai qu'une société socialiste existe déjà en Russie et qu'un libre Etat de travailleurs y a remplacé l'Empire des tsars ? Toutes les écoles et toutes les fractions du socialisme moderne, malgré la diversité de leurs théories et de leurs plans de réalisation, ont ceci de commun que le socialisme, pour elles, est un affranchissement matériel et moral de l'homme, ou — ainsi que l'un des théoriciens socialistes l'écrit — un saut de l'humanité du plan de la nécessité à celui de la liberté.

A ce point de vue, la Russie d'aujourd'hui est plus éloignée du socialisme que jamais. Un grand recul dans la vie économique et dans le progrès matériel, sous le régime bolcheviste, est constaté

par les représentants les plus autorisés de ce régime. Voici quelques citations :

Sur 4.000 établissements industriels nationalisés, il en est environ 2.000 qui travaillent actuellement (au début de 1920), écrit M. Rykoff, président du Conseil supérieur de l'économie naticnale des Soviets. Tous les autres sont fermés et par conséquent ne travaillent pas... L'état des Soviets, le pouvoir ouvrier et paysan n'a pas même pu utiliser les métiers et les machines et l'outillage technique qu'il avait à sa disposition. Quantité de fabriques et d'usines se sont arrêtées, d'autres ne marchent que partiellement ; certains ateliers fonctionnent, d'autres restent fermés.

Sur 97 hauts-fourneaux en Oural, 14 seulement travaillent. Les ateliers de chemins de fer n'ont réparé en 1919 que 40 o/o du nombre des locomotives qu'ils avaient réparées en 1913. Pour la construction des wagons, ce pourcentage tombe jusqu'à 10 o/o et, pour la fabrication des pièces de rechange, jusqu'à 3 o/o même. Sur une centaine de locomotives, dans la Russie des Soviets, il y en a 60 qui sont hors de service et, chaque mois, on enregistre une nouvelle diminution du nombre des locomotives pouvant travailler ; cette différence se chiffre à 200 par mois. La désorganisation des transports est telle que le gouvernement bolchéviste ne dispose que d'un seul train mensuel pour exporter des métaux de l'Oural en Russie Centrale et de deux trains pour y transporter le coton du Turkestan.

Il nous faudra, dit Rykoff, des dizaines d'années (dans l'état actuel des chemins de fer) pour transporter seulement les métaux et le coton dont nous avons besoin.

Avant la guerre, on récoltait en Russie plus de 20 millions de pounds de lin par an. L'année 1918 n'en apporta que 4 millions 1/2. En 1919, « une nouvelle grande baisse se produit ». Dans l'industrie textile, entièrement nationalisée, l'arrêt du travail est presque complet. Sur 164.000 métiers textiles, seuls 11 o/o travaillent en 1919.

Telles sont les données officielles qu'on trouve mentionnées dans le rapport du grand directeur de l'économie bolcheviste. Il avoue lui-même que, s'il existe encore quelques points clairs au triste tableau de la crise économique en Russie, « ces points clairs ne peuvent modifier la conclusion générale, à savoir : que l'économie nationale, en la Russie des Soviets, va toujours en rétrogra-

dant. » Une autre page du rapport de M. Rykoff nous apprend

qu'en ce qui concerne l'industrie ravitaillant la population en chaussures, en vêtements, en métaux, etc., l'activité en Russie soviétiste ne représente que le tiers de ce qu'elle était en Russie au temps de la paix, et que l'état bolchéviste n'existe que grâce aux anciennes réserves, c'est-à-dire grâce à ce qui lui restait de l'époque précédente de l'histoire russe.

Mais, affirme encore Rykoff, ces réserves s'épuisent et, d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre, nous nous voyons menacés d'une crise complète dans ces branches de l'industrie.

Le ravitaillement de la population en vivres n'est pas mieux organisé. Les rapports officiels bolchevistes relatent que, lorsque les fonctionnaires soviétistes parlent aux ouvriers de l'augmentation du rendement du travail, les ouvriers leur répondent : Donnez-nous du pain et alors nous travaillerons !

Tout cela démontre qu'au lieu d'affranchir le peuple de la misère matérielle, le régime bolcheviste a augmenté cette misère. Le niveau général de la culture économique est descendu en Russie d'une façon incroyable.

N'ayant pas donné au peuple le bien-être, la révolution bolcheviste ne lui a donné aucune égalité non plus, pas même l'égalité dans la misère. L. Kameneff, président du Soviet de Moscou, remarque, dans un discours dont j'ai le texte sténographié, qu'après 2 ans 1/2 de domination communiste, un ennemi terrible surgit devant l'Etat bolcheviste :

C'est la *spéculation*, qui ronge et détruit tous les tissus de la nouvelle économie socialiste.

La spéculation n'a jamais été si acharnée en Russie que sous le régime bolcheviste et la lutte pour l'existence n'y a jamais été plus odieuse qu'aujourd'hui. Je me souviens d'un article que je lisais, l'année dernière, quand j'habitais encore Moscou, dans les « Izvestia », l'organe officiel du gouvernement de Lénine. L'auteur de cet article reconnaissait que le paupérisme augmentait et que la mortalité prenait des proportions énormes dans la Russie des Soviets ; il se consolait avec la théorie de Darwin, suivant laquelle seuls les forts et ceux qui sont les mieux adaptés doivent sortir victorieux de la lutte pour la vie ! Mais il va de soi qu'un régime sous le poids duquel les pauvres et les faibles succombent

de préférence, n'a aucun droit à s'appeler collectiviste, communiste ou socialiste.

Un socialiste démocrate russe assez connu, M. Aviloff, qui était un collaborateur de Gorki dans le journal que celui ci publiait à Pétrograd, journal plutôt sympathique au bolchevisme, expose d'une façon catégorique, après une analyse substantielle, que, non seulement les « contradictions sociales » ne sont pas abolies dans la Russie des Soviets, mais que, « dans les villes et à la campagne, une nouvelle et nombreuses bourgeoisie s'est formée pendant la révolution communiste » et que « l'accumulation des capitaux ne fait que continuer dans l'Etat communiste des Soviets, où elle a simplement pris des formes moins régulières et plus dégoûtantes que pendant la période avant-communiste. »

On ne crée presque pas de nouvelles richesses, dit toujours M. Aviloff, mais il se produit une nouvelle répartition des anciens biens...Les uns s'appauvrissent, les autres s'enrichissent et, peu à peu, la richesse se condense entre les mains d'une minorité. Tel est le bilan de la révolution communiste. S'étant marquée au début par une suppression du capitalisme, elle aboutit, en résultat final, à une nouvelle accumulation des capitaux et prépare ainsi l'avènement d'une prochaine phase de l'évolution économique dont on ne peut prévoir nettement l'aspect, mais qui, en tous cas, sera, indubitablement, très éloignée des principes communistes.

N'ayant aucune ressemblance avec le vrai socialisme qui, selon ses prophètes, doit libérer l'homme du joug matériel et de l'injustice sociale, le bolchevisme a porté un coup terrible à l'avenir même du mouvement ouvrier en Russie.

La désorganisation et la ruine de l'industrie amènent avec elles la diminution du nombre des ouvriers. Le mot de diminution est insuffisant pour exprimer cette tendance effrayante à la *disparition* de toute une grande partie de la classe ouvrière, qu'on observe actuellement en Russie bolcheviste. Le nombre total des ouvriers d'industrie, au commencement de 1920, n'était que de 800.000 (d'après les données de Trotzky), tandis qu'avant la révolution bolcheviste il était de plusieurs millions.

M. Tomsky, président du Conseil supérieur des syndicats ouvriers de Russie (notre C. G. T.), dit, dans un rapport récent, qu' « on observe en Russie soviétiste une émigration des ouvriers des centres industriels, que justifient les mauvaises conditions de

l'existence. » Parmi les ouvriers qualifiés, les uns ont rejoint la campagne ; la majeure partie se trouve dans l'armée.

— Mais aussi le prolétariat quitte l'industrie — c'est notre malheur et notre honte, s'écrie Tomsky, — pour s'occuper de spéculation et de commerce. Ce fait ne peut être passé sous silence. Il y a encore une circonstance qui nuit à la vie industrielle : c'est le vagabondage des ouvriers, errant d'un endroit à l'autre, pour trouver de meilleures conditions de vie.

Trotzky constate également que, d'une part, l'armée rouge est « une grande mangeuse de travailleurs » et que, d'autre part, « la faim, les mauvaises conditions du logement, le froid chassent les ouvriers russes des contrées industrielles vers la campagne et non seulement vers la campagne, mais dans les rangs des mercantis, des parasites ».

Les meilleurs esprits socialistes avaient toujours prétendu que le socialisme devait ennoblir la société en général et la classe ouvrière en particulier. Le bolchevisme, comme on le voit d'après les aveux de ses chefs mêmes, fait le contraire et pousse les travailleurs au parasitisme social.

Les effets sociaux de la révolution bolchéviste se feront sentir longtemps. L'industrie et la classe ouvrière en Russie n'étaient que des oasis de culture moderne, disséminées dans les grands sables de la petite bourgeoisie et de la classe paysanne. Le coup d'Etat bolcheviste a fait que ces oasis sont ravagées par les vents de l'anarchie,et il faudra des dizaines d'années pour reconstruire ce qui est anéanti par une tentative sociale,que des gens sans expérience ont pris sur eux de diriger.

Et il faudra des générations et des générations pour faire oublier aux ouvriers russes leurs souffrances actuelles, leurs désillusions, enfin cette défaite morale qui est beaucoup plus grave que toutes celles que le prolétariat du monde avait eu à subir jusqu'ici.

On parle très souvent, dans la presse bolchevisante à l'étranger, de la dictature du prolétariat qui existerait en Russie soviétiste. A la vérité, c'est une dictature *sur* le prolétariat qui y existe. Et elle est plus dure que le pouvoir même des tsars. Tout récemment encore, 189 ouvriers de l'usine Poutiloff, à Pétrograd, étaient fusillés sur l'ordre de la « commission extraordinaire », pour le crime d'avoir manifesté des sentiments antibolchevistes.

Toute dictature a sa logique immanente. La dictature bolcheviste l'a donc aussi. Ayant été d'abord une lutte policière et militaire contre la « bourgeoisie », elle s'acharne aujourd'hui contre ces mêmes travailleurs dont le gouvernement de Lénine dit représenter les intérêts. Les derniers projets du pouvoir soviétiste relatifs à la « militarisation du travail » sont très significatifs à cet égard. Il y a quelques semaines, Lénine et Trotzky communiquaient au Congrès des conseils locaux de l'économie nationale des rapports où ils faisaient savoir que, seule, l'organisation des « armées du travail » pouvait sauver la Russie soviétiste de la ruine économique actuelle et que la main-d'œuvre dont le pouvoir bolcheviste avait besoin « ne pouvait être assurée qu'au moyen de mobilisations en masses », d'un enregistrement sévère de tous les ouvriers « fainéants », de l'introduction d'une discipline militaire dans les fabriques et les usines.

Je me rappelle une polémique, que le chef bien connu des libéraux allemands, Eugène Richter, engageait contre ses compatriotes socialistes. Il assurait que, si les socialistes démocrates prenaient le pouvoir, ils ne pourraient établir qu'un régime de casernes dans toute la vie sociale du pays. Comme il serait content, ce farouche ennemi du socialisme, s'il vivait encore et pouvait voir le bolchevisme russe à l'œuvre !

Mais ce qui est le plus affligeant et le plus révoltant, c'est de constater qu'il y a partout tant de gens persuadés que la Russie bolcheviste a imaginé une ère nouvelle de l'histoire humaine, celle de l'égalité sociale et du règne du travail, et qu'il se trouve, parmi les chefs du mouvement ouvrier en Europe, des esprits assez légers pour pousser les travailleurs occidentaux à suivre l'exemple de leurs malheureux camarades russes.

G. ALEXINSKY

Ancien député soc.-dém. à la Douma.

§

Suisse.

La Suisse et la Société des nations.— La Société des nations tient des séances à Londres, à Paris, à Rome. Il paraît des communiqués que l'opinion publique enregistre sans en bien comprendre la signification et la portée. Qu'est-ce qui se décide? quelle est la valeur des décisions prises ? On voit bien que la Société des nations existe, mais d'une existence un peu mystérieuse,

comme sur un Mont-Sinaï. Comment son action et ses compétences se raccordent-elles avec celles des premiers ministres réunis à San-Remo, à Folkestone, avec celles du conseil des ambassadeurs ? Quel but poursuit le Bureau international du Travail, si une grande partie du monde ouvrier lui est hostile ?

Parmi les adversaires de la Société des nations, et bien que l'argumentation change de pays à pays suivant des combinaisons diverses d'idées, de sentiments, d'intérêts, on peut distinguer sommairement les sceptiques, les conservateurs et les socialistes.

Les sceptiques pensent que la grande machine de La Haye a fait faillite et qu'il est inutile de recommencer l'expérience sous un autre nom. La guerre n'ayant pu être évitée en 1914 ne le sera pas une autre fois. Ce fatalisme, qui se croit philosophique, est fondé sur le dogme d'une nature humaine immuable et perverse (les théologiens disent pécheresse). Il dispense d'étudier l'histoire et l'effort continu des sociétés européennes, depuis les Amphictyonies. Un livre paraîtra prochainement qui fournira des types de l'organisation de la force au service du droit et de la paix à travers les siècles.

Les conservateurs redoutent toute innovation. Ils ne peuvent pas renoncer au principe de l'équilibre et au système des alliances. Leur double mot d'ordre depuis l'armistice (et avant) est : chacun pour soi, et : méfie-toi. Cette attitude est sage dans la mesure où on refuse de se lancer dans des utopies de fraternité universelle et d'humanité régénérée. Mais elle se croit inspirée par les faits, prenant parfois le nom prétentieux de *Real Politik*, alors qu'elle est à courte vue et néglige une quantité de faits.

Les socialistes enfin considèrent la Société des nations comme une rivale dangereuse et une internationale surannée (ou bourgeoise), au moment où ils cherchent à substituer dans l'internationale ouvrière l'idée de classe à celle de nation.

Cependant la Société des nations avance lentement et manifeste son existence. Certains Etats restés neutres pendant la guerre y ont adhéré presque sans discussion. La guerre a mis en relief l'interdépendance des Etats. Les faibles ont compris le danger et l'impossibilité de l'isolement. Mais plus encore que les adhésions, diversement motivées, les résistances ont permis de sonder l'âme des peuples, de connaître la Société des nations, ses lacunes, son ambition, et son degré de développement.

La résistance a été particulièrement vive en Suisse. On a invoqué pêle-mêle l'exclusion de l'Allemagne et du pape, l'expectative des Etats-Unis, et Dieu sait quoi. La Société des nations a servi de prétexte aux partis. Si les polémiques se sont égarées si souvent à côté de la question, comme dans toute campagne d'opinion, c'est que la question n'a pas été franchement posée, et peut-être que l'incohérence de l'idée de neutralité ne permettait pas de la poser franchement. Le fait est que le matin même du vote l'issue était douteuse. La faible majorité qui a voté l'adhésion donne la mesure du danger couru par la Suisse, met en relief les erreurs d'une politique d'abstention et de compromis, et justifie magnifiquement les écrivains conspués qui ont osé parler sans détour du fossé et des « Deux Suisse ». Quant au gouvernement fédéral, sa volte-face tardive de la dernière heure, il faut reconnaître qu'elle a sauvé le pays.

Cependant les hésitations et les résistances de la Suisse n'étaient pas sans fondement. Le titre même de l'institution nouvelle est incertain. Est-ce une ligue ou une société des nations ? En outre le texte du pacte suggère d'importantes critiques et réserves. Et ce pacte ouvre une ère nouvelle avant que ne soit achevée la liquidation d'un passé qui engage l'avenir. Versailles est un point final, Genève un point de départ. Entre ce qui finit et ce qui commence, il y a un terrain vague et une difficile transition. La Suisse qui était restée neutre pendant la guerre allait-elle cesser de l'être en entrant dans une ligue qui avait l'air d'être le prolongement d'une coalition ? La neutralité a plusieurs significations entremêlées. C'est d'abord un sentiment ; on a vu sa force jusqu'à l'armistice, puis jusqu'au vote du 16 mai. C'est aussi une garantie. Mais quand on a pris l'engagement et l'habitude de ne pas intervenir dans les conflits extérieurs, la pensée et le caractère finissent par être façonnés d'une certaine manière, et le pays n'a pas de politique étrangère. Si bien que, sollicitée d'entrer dans la Société des nations, la Suisse a senti qu'elle s'engageait dans une voie nouvelle. Un ancien président de la Confédération l'a entrevu : « la constitution de la ligue des nations apportera de profondes modifications à notre constitution actuelle... notre neutralité sera profondément modifiée ».

Devant l'inconnu, la Suisse a fait comme les autres Etats. Avant de souscrire à des engagements, les Etats ont pris des précau-

tions. Ils ont cherché à concilier le passé avec l'avenir, le connu avec l'inconnu. La France a demandé et obtenu qu'une alliance soit ajoutée au pacte de la Société. L'Angleterre a demandé et obtenu le maintien de sa flotte de guerre, c'est-à-dire de sa suprématie maritime. Les Etats-Unis ont demandé et obtenu la reconnaissance du principe de Monroe. Or ces demandes ou garanties nationales sont contraires à l'esprit de la naissante Société des nations. De même la Suisse a demandé et obtenu la reconnaissance de sa neutralité (du moins militaire), point central autour duquel s'est livrée en Suisse la bataille pour l'adhésion. Mais au moment où la neutralité (au sens officiel) se trouve ébranlée et où « les membres de la Société des nations ont le droit de s'attendre à ce que le peuple suisse ne veuille pas s'abstenir, s'il s'agit de défendre les hauts principes de la Société », voici que, d'autre part, cette neutralité, par le choix de Genève comme siège de la Société, trouve peut-être un supplément de garantie.

Les sceptiques ont beau sourire et les conservateurs triompher, la Société des nations les entraîne à sa suite, à la faveur de concessions. Pour n'être pas une construction dans les nuages, elle s'adapte aux faits et circonstances. Elle sait que son œuvre doit être progressive, que les succès trop rapides sont inquiétants. Le peuple suisse (et non un parlement) vient de faire qu'elle existe davantage. Les Etats adhèrent un à un à la Société des nations dont la tâche la plus immédiate est de propagande. Il s'agit de conquérir l'opinion publique.

FLORIAN DELHORBE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Camille Enlart : *Villes mortes du moyen âge*. Avec plusieurs dessins et photographies de l'auteur ; Boccard. » »

Ed. Michel : *Hôtels de ville et beffrois de Belgique* ; Van Oest. » »

Esotérisme.

Camille Flammarion : *La mort et son mystère*. Avant la mort ; Flammarion. 6 50

F. Jollivet-Castelot : *Natura mystica ou le jardin de la fée Viviane* ; Chacornac. 7 »

Ethnographie

James George Frazer : *Les origines magiques de la royauté*. Traduction par Paul-Hyacinthe Loyson ; Geuthner. » »

Histoire

J. Mathorez : *Les étrangers en France sous l'ancien régime*. Tome I : *Les orientaux et les extra-européens* ; Champion. 35 »

Linguistique

Henri Bauche : *Le langage populaire*. Grammaire, syntaxe et dictionnaire du français tel qu'on le parle dans le peuple de Paris, avec tous les termes d'argot usuel ; Payot. 9 »

Littérature

Jacques-Emile Blanche : *Cahiers d'un artiste*, 5e série : *La famille d'Aultreville et les Sommevielle* ; Emile-Paul. 5 »

Jacques-Emile Blanche : *Cahiers d'un artiste*, 6e série : *Les intermédiaires* ; Emile-Paul. 5 »

Victor-Elie Bouzou : *Les Solitaires* ; Maison franç. art et édition. 2 »

Paul Claudel : *Introduction à quelques œuvres*. Cahiers des amis des Livres, no 1 ; Monnier. » »

Marie de La Hire : *Princesse Maroussia* ; Figuière. 2 »

Adrien Legros : *Madame d'Epinay valenciennoise* ; chez l'auteur, Valenciennes.

Henri Maréchal : *Lettres et Souvenirs, 1871-1874* ; Hachette. 6 »

F. Martin-Ginouvier : *Piarron de Chamousset, fondateur de la poste sous Louis XV* ; Champion. » »

Edouard Millaud : *Le journal d'un parlementaire*, tome III ; La Nouvelle Revue. 5 »

Hégésippe Moreau : *Le myosotis. Poésies diverses. Contes* ; Nelson. 3 »

Albert Nachbaur : *Mon carnet de Chine* ; Pékin. » »

Pierre de Nolhac : *Le dernier amour de Ronsard* ; Dorbon aîné. 7 50

Ernest Prévost et Charles Dornier : *Le livre épique*, anthologie des poèmes de la grande guerre ; Chapelot. 7 »

Albert Renard : *Les grands petits Belges* ; Librairie du peuple, Bruxelles. 4 50

Trébla : *Madame la Vie* ; Sansot. 3 90

J. Vodoz : *Roland, un symbole*. Précédé d'une lettre de Georges Duhamel ; Champion. 5 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Paul Adam : *Reims dévastée* ; Alcan. 2 75

Commandant Doumenc : *Les transports automobiles sur le front français, 1914-1918*. Notes classées par le lieutenant Paul Heuzé. Avec 22 dessins de A. Cossard. Avant-propos du maréchal Foch et préface du général Payot ; Plon. 7 »

Historique des régiments d'Orléans pendant la guerre. Avec des croquis originaux par A. Martin ; Imprimerie Pigelet, Orléans. 3 »

Maurice Muret : *La littérature allemande pendant la guerre* ; Payot. 7 50

René Simonin : *La souffrance sans auréole* ; Imprimerie strasbourgeoise, Strasbourg.

Pédagogie

E. Jaques-Dalcroze : *Le rythme, la musique et l'éducation* ; Fischbacher. » »

Philosophie

Pierre Godet : *La pensée de Schopenhauer*. Extraits, avec une introduction, une bibliographie, un index et le texte allemand correspondant ; Payot. 10 »

Frank Grandjean : *La raison et la vue* ; Alcan. 10 »

Jules Huré : *Le jardin de la pensée philosophique et morale* ; Giard et Brière. 7 »

Poésie

Marie Allo : *Bretons d'après nature* ; Les Gémeaux. 3 »
Ch. Boulley-Duparc : *Flûtes et buccins* ; Les Gémeaux. 3 »
Léon-Valentin Bujeau : *Les rêves morts* ; Chez l'auteur, Sedan. » »
Jules Castier : *Les heures guerrières* ; Maison franç. art et édition. 6 »
Jacques Chanu : *La gloire des âmes* ; Maison franç. art et édition. 3 »
Maurice Chateau : *Le premier livre des idylles* ; l'Edition nouvelle, Limoges. 6 »
Diane de Cuttoli : *L'ardente rêverie* ; Maison franç. art et édition. 4 »
Luc Durtain : *Le retour des hommes* ; Nouv. Revue française. 5 75
Fagus : *La prière des quarante heures ou les XIV stations sous l'horloge du destin* ; Editions Gallus. 3 75
Maurice Gauchez : *L'hymne à la vie* ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 6 »
Louis Lecoq : *... de treize poètes algériens*. Préface de Robert Randau ; Association des écrivains algériens, Alger. 5 »
Lucy Provençal : *Les heures sublimes*. Préface de Jean de Chatel-Arnaud ; Publications art et littérature. 3 50
Raymond Schwab : *Vision d'un âge d'acier* ; Crès. » »
Robert de Souza : *Terpsichore* ; Crès 7 50

Politique

Philippe Bunau-Varilla : *La Grande aventure de Panama, son rôle essentiel dans la défaite de l'Allemagne* ; Plon. 6 »
Etienne Fournol : *Les volets du diptyque : L'Orient bolcheviste. Les chefs de l'Occident* ; Berger-Levrault. 3 50
Ambroise Got : *L'Allemagne après la débâcle* ; Imprimerie Strasbourgeoise, Strasbourg. » »
Georges D. Herron : *La paix de Paris et la jeunesse européenne* ; Librairie nouvelle de Lausanne. » »
Roger Lévy : *Trotsky* ; Libr. du Parti socialiste. 3 »
Albert Mathiez : *Le bolchévisme et le jacobinisme* ; Libr. du Parti socialiste. 0 50
René Moulin : *L'année des diplomates, 1919* ; Alcan. 5 »
Charles Vermant : *Comment faire payer l'Allemagne* ; Perrin. 5 »

Publications d'art

Cyriel Verschaeve : *Rubens* ; Cahiers de l'amitié de France et de Flandre. Crès. » »

Questions militaires

M. Dutreb et P.-A. Granier de Cassagnac : *Mangin*. Avec des illust., un facsimile d'écriture et une carte ; Payot. 7 50

Questions religieuses

L'Imitation de Jésus-Christ, traduction Lamennais ; Nelson. 3 »

Roman

Jean Aicard : *L'illustre Maurin* ; Nelson. 3 »
Marguerite Audoux : *L'atelier de Marie-Claire* ; Fasquelle. 5 75
Maurice Darin : *La bête et l'ange* ; Flammarion. 5 75
Albert Erlande : *Vivre et mourir là* ; Plon. 5 »
Pascal Forthuny : *Le miracle des pruniers en fleurs* ; Albin Michel. 4 90
Charles-Henry Hirsch : *La chèvre aux pieds d'or* ; Flammarion. 6 75
Maurice Huet : *Ménétès Le Thébain* ; Libr. des Lettres. 5 »
Eugène Le Mouël : *Deux mariages* ; Delalain. 3 25
Pierre Lièvre : *Une amitié* ; Renaissance du Livre. 5 »
Jean-Louis Vaudoyer : *Le dernier rendez-vous* ; Calmann-Lévy. 4 90

Sciences

I. Alvarez de Toledo : *Le problème de l'espace* ; Alcan. 7 50

Sociologie

G. Renard et G. Weulersse : *Le travail dans l'Europe moderne*. Avec 29 gravures ; Alcan. 12 »

Théâtre

Georges Delaquys et Paul Strozzi : *La Croisade de la rose*, conte féerique ; Imp. Cadet. 6 »

Edouard Dujardin : *Les Epoux d'Heur-le-Port*, légende du temps présent. Avec 3 bois h.-t. par Frans Masereel ; Cahiers idéalistes français. 30 »

Varia

Annuaire de la Curiosité et des Beaux-Arts, 1920 ; Paris. 12 »

Roger de Felice : *Le meuble français sous Louis XV*. Avec de nombreuses illustrations ; Hachette. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Avis. — A propos des Souvenirs de Maxime Du Camp. — A propos d'un texte de Tacite. — Pour le centenaire de la mort de Napoléon Ier. — Des nouvelles de Kruska. — Hortense Schneider et la pipe à Ménélas. — La maison de Keats en danger. — Prix littéraires. — L'Offensive du 16 avril. — A propos de la vie chère. — Le « Peuple juif » et le « Ghetto dans la Mosquée ». — A propos des derniers électeurs de Cologne. — L'histoire recommence. — Une protestation de Mme Aurel. — L'Idée latine.

Avis. — La nouvelle et considérable hausse du prix des papiers nous oblige à modifier provisoirement notre tarif d'abonnement et de vente au numéro, qui sera le suivant à partir du numéro du 1er juillet prochain :

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	60 fr.	Un an	68 fr.
Six mois	32 fr.	Six mois	36 fr.
Trois mois	17 fr.	Trois mois	19 fr.
Un numéro	3,50	Un numéro	3,85

Nous espérons que l'application de ce tarif, du reste sensiblement inférieur à celui des autres grands périodiques, sera de courte durée ; mais l'instabilité des prix ne nous permet plus de recevoir le renouvellement des abonnements de trois ans.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Les abonnements nouveaux remontant à une date quelconque de 1920 et finissant à une date postérieure au 15 juin ne sont reçus qu'aux prix ci-dessus indiqués.

Le prix des numéros antérieurs au 1er juillet 1920 reste fixé à 2 fr.50, quel qu'en soit le prix marqué.

§

A propos des Souvenirs de Maxime Du Camp. — Dans une lettre qu'il nous adresse d'Upsal, en réponse à l'écho publié ici le 1er avril

1920, M. Albert Thibaudet regrette, avec tous les « Amis de Flaubert », que les mémoires de Maxime Du Camp demeurent, pour un long temps selon toute apparence, dans le Purgatoire de la Bibliothèque Nationale.

> Le fond de la pensée de Du Camp doit s'y révéler, observe judicieusement M. Albert Thibaudet ; et le masque du faux ami doit y tomber. Je ne pense pas que Flaubert y perde.

Parlant ensuite des manuscrits confiés à la Nationale avec défense à celle-ci de les communiquer, M. Thibaudet écrit :

> La question générale est, en effet, très complexe. Je crois tout de même qu'un dépôt public peut recevoir de tels plis mystérieux comme représentant d'une postérité éloignée,— trop éloignée peut-être pour qu'elle s'intéresse encore à des ragots sur les mœurs de ce temps. En attendant, il serait bien à souhaiter que nous ayons les Lettres à la Présidente, de Théophile Gautier, qui devaient, je crois, sortir ces années-ci...

La question posée par M. Thibaudet est d'autant plus opportune que jamais, à notre connaissance, il n'a été possible jusqu'ici d'être exactement renseigné sur la correspondance que Gautier adressa d'Italie à Mme Sabatier (« *La Présidente*, comme on l'appelle dans le monde de Théophile Gautier », *Journal des Goncourt, 12 janvier 1860*). Ce que nous en connaissons fut tiré à très petit nombre pour quelques curieux, en 1890, sous le titre suivant :

THÉOPHILE GAUTIER. *Lettre à la Présidente* (*Voyage en Italie 1850*). *Imprimé au Château de la Misère l'an 1000.800.80.10.*

Cette édition, une brochure in-12 de 39 pages enrichie d'un frontispice de Rops, ne contenait qu'une lettre, portant la date du 19 octobre 1850. Léon Séché a cité cette brochure et reproduit quelques passages de la lettre dans un article du *Mercure de France* (16 novembre 1910).

Mais n'a-t-on pas dit que, jusqu'à sa mort, qui survint à Neuilly-sur-Seine, en janvier 1890 (l'année même où fut publiée la brochure), Mme Sabatier communiquait assez volontiers à ses familiers toute une correspondance de la même encre qui lui avait été adressée par Gautier ?

Qu'est donc devenue cette correspondance ?

§

A propos d'un texte de Tacite.

Monsieur le Directeur,

Je suis, en principe, contraire à la manie des interpolations dont a été saisie une partie de la critique moderne. La plus grande part de ces prétendues interpolations ne sont que des hypothèses arbitraires, reposant sur des raisonnements aussi subtils que peu concluants. Dans le cas actuel, je ne vois aucune raison très sérieuse pour supposer que le passage soit interpolé plus que tous les autres passages dont se com-

pose Tacite. Quoi de plus naturel que Tacite, ayant nommé les chrétiens pour la première fois au cours de son récit, ait donné une courte explication sur la signification de ce nom ? A cette époque-là, — la lettre de Pline et de Trajan le prouvent, — le haut personnel de l'empire, — dont Tacite faisait partie,— avait une connaissance assez exacte du christianisme. Dans presque toutes les provinces, le problème chrétien — savoir si les chrétiens étaient des braves gens ou des criminels — se posait. Les gouverneurs avaient à chaque instant des ennuis et des difficultés à cause des conflits entre cette doctrine et les autres cultes. Le christianisme n'était plus, comme au temps de Néron, une nouveauté dont le monde officiel ne s'était pas encore aperçu ou commençait à peine à s'apercevoir. Ses progrès avaient été très grands. Tacite devait savoir ce qu'était le christianisme au moins comme un préfet d'aujourd'hui sait ce que c'est que le socialisme. Cette connaissance sommaire suffit pour expliquer le passage en question. Que veut-on davantage ?

L'hypothèse de M. Hartmann, exposée par M. Rébelliau, peut sembler ingénieuse : mais comment pourra-t-on jamais la démontrer ? Elle n'est pas impossible en elle-même ; mais elle est impossible à démontrer. Ce serait comme vouloir décider si Tacite a écrit le chapitre dont ce passage fait partie de jour ou de nuit, au clair de lune ou en plein midi, à l'ombre d'un arbre.

Quant à l'argument de M. Dujardin — que de Tacite à Sulpice Sévère on ne trouve aucune mention des événements de l'an 64, — il ne me semble non plus concluant. Ce qui nous reste de la littérature de ces siècles n'est qu'un fragment d'un fragment ; le fait que nous ne trouvions aucune allusion dans les œuvres que nous possédons pourrait bien n'être qu'un accident de la transmission, qui aurait dispersé les livres où on en parlait. En tout cas, il est impossible de résoudre ce problème : si le silence est dû à cet accident de transmission ou au fait que personne n'en a jamais parlé. Et dans l'impossibilité de résoudre ce problème, quelle conclusion peut-on tirer d'un fait dont la véritable valeur est incertaine ? Aucune, évidemment.

Laissons donc le texte de Tacite tel qu'il est...

GUGLIELMO FERRERO.

§

Pour le centenaire de la mort de Napoléon Ier. — Le 5 mai 1921, il y aura cent ans que Napoléon mourut à Sainte-Hélène, et l'on se prépare à célébrer avec quelque éclat cet anniversaire. Il n'est même question, dans les milieux ou l'on s'occupe de cet hommage, que d'une cérémonie qui ferait évidemment quelque bruit, celle du retour des cendres du duc de Reichstadt. Ce n'est encore qu'un projet, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'y intéresse, mais on voudrait que pour le

5 mai de l'an prochain le gouvernement autrichien permît que le cercueil quittât la crypte où repose la dépouille du fils de l'Empereur, et qu'on pût le mettre aux Invalides à côté de celle de son père.

Il y a naturellement des difficultés de tous ordres. Le gouvernement autrichien, s'il ne peut point nous refuser ce que nous lui demandons, ne peut sans doute point toucher aux sépultures de la famille des Habsbourg sans autorisation de cette dernière. D'autre part, les passions politiques encore mal endormies pourraient se réveiller brusquement à cette occasion.

Souhaitons que ceux qui se sont donné pour tâche d'honorer la mémoire de Napoléon Ier réussissent dans leurs démarches et que reviennent chez nous les restes de l'Aiglon cher aux poètes et aux femmes que sa grâce et sa destinée malheureuse ont toujours douloureusement passionnées.

§

Des nouvelles de Kruska. — Nous nous demandions l'autre jour (*Mercure* du 1er avril 1920) si le nom du général v. Kruska figurait sur la nouvelle liste des coupables qui doivent être jugés en exécution du Traité de Versailles. Il y figure. L'Agence Wolff annonce en effet que le gouvernement allemand a reçu des Alliés la liste révisée suivant les décisions prises le 12 mars dernier.

Elle comprend 46 noms, dont ceux de 4 commandants de sous-marins accusés d'avoir torpillé des navires-hôpitaux ; du général Stenger, accusé d'avoir tué des prisonniers et des blessés : de nombreux généraux accusés d'actes de violences ; du commandant de Kruska, du camp de Cassel, et du gouverneur de Cassel, accusés d'avoir répandu une épidémie de typhus.

Les accusés sont cités devant le Tribunal du Reich, à Leipzig. Rien ne peut, pour eux, être plus rassurant...

§

Hortense Schneider et la Pipe à Ménélas. — C'est en 1864 qu'on commença de répéter, aux Variétés, *la Belle Hélène*. Il y a dans la pièce une scène où les personnages jouent au jeu de l'Oie. Certains nombres qui figurent dans le jeu sont par les joueurs appelés de noms bizarres : 22 les deux cocottes, 7 la pipe à Mathieu.

Il avait été décidé que Mlle Lilly, qui jouait le rôle d'Oreste, tirerait le no 7 et que c'était elle qui dirait, au lieu de « la pipe à Mathieu », « la pipe à Ménélas ! »

Mais Hortense Schneider, qui prévoyait que ce mot ferait de l'effet. protesta et réclama du directeur le droit de tirer le 7.

— Je veux dire : « la pipe à Ménélas. »

— Non, cria Mlle Lilly, le mot est à moi.

— Si je ne dis pas « la pipe à Ménélas », insista Mlle Schneider, je cesse de répéter.

Gros émoi au théâtre. Le directeur tenait beaucoup à la jeune artiste et ce fut, à la représentation devant le public, Hortense Schneider qui prononça le mot.

Mais le drame n'était pas près de finir. En 1867, lors de la reprise de la pièce d'Offenbach, la « pipe à Ménélas » ralluma le feu, si l'on peut dire, qui couvait. Il y eut entre Mlle Lilly et la Schneider disputes ; il y eut même voies de fait. Le *Figaro* donna dans ses colonnes l'hospitalité aux lettres des deux actrices qui, toutes deux, étaient soutenues par d'ardents admirateurs.

Et cela se termina par le départ de Mlle Lilly pour la Porte-Saint-Martin et d'Hortense Schneider pour le Châtelet.

Pendant trois années le Boulevard, le fameux « Boulevard » avait été partagé en deux camps : les Lillystes et les Schneideristes, qui furent irréconciliables. Car c'était par ce genre de petite guerre qu'on préparait l'autre, la vraie, qui devait éclater trois ans plus tard.

§

La maison de Keats en danger. — La maison où Keats passa la période la plus active de sa carrière littéraire est menacée de destruction. Des spéculateurs, peu soucieux des gloires nationales, voudraient l'abattre pour vendre le terrain sur lequel elle est édifiée et réaliser ainsi d'importants bénéfices.

L'auteur d'*Endymion* est considéré par certains Anglais comme aussi grand que Shakespeare. Pour nous, il nous plaît, généralement, de le comparer à Musset.

Il est en tout cas un grand, un très grand poète et un artiste sincère. Ne s'est-il pas écrié, dans un moment d'enthousiasme :

A thing of beauty is a joy for ever ?

Et voilà qui doit justifier la France, si elle intervient en apportant ses encouragements au comité, constitué à Londres, pour sauver la demeure du poète. Ce comité groupe non seulement des hommes de lettres réputés, tels que sir A. T. Quiller-Couch, Edmund Gosse, Thomas Hardy, sir F.-G. Kenyon, H.-G. Wells, mais aussi des personnalités appartenant aux milieux politiques ou mondains comme M. Balfour, le vicomte Bryce, lady Byron — pour ne citer que quelques noms pris au hasard.

Une souscription est ouverte. Le produit permettra d'acquérir le terrain et ainsi de sauver la demeure. Le comité se prépare en outre, comme but ultérieur, d'apporter à l'immeuble diverses modifications afin de lui rendre l'aspect qu'il avait vers 1818, quand Keats y résidait. On le convertirait ensuite en bibliothèque et en musée. Ce serait tâche

aisée, la bibliothèque du district Hampshead — sur le territoire duquel est édifiée cette demeure — possédant déjà une collection d'objets, livres autographes et manuscrits ayant appartenu à Keats ou le concernant, collection du plus grand intérêt, qui lui fut léguée par sir Charles Dilke en mémoire de son grand-père, Charles Wentworth Dilke, ami du poète, et qu'elle est disposée à laisser transférer dans le musée projeté.

A ces collections viendraient s'ajouter, espère-t-on, de nouveaux dons, et de cette façon, la Grande Bretagne, qui possède déjà la maison de Shakespeare, celle de Carlyle, celle encore de lord Leighton, posséderait désormais celle d'un de ses plus grands écrivains — et c'est sans contredit la forme la plus parfaite que puisse revêtir l'hommage d'un peuple à ceux de ses enfants dont il a le droit de s'enorgueillir.

Il n'est pas douteux que chez nous, tous ceux — et ils sont nombreux — qu'intéresse la littérature anglaise voudront faire parvenir leur offrande à sir Sidney Colvin, honorary treasurer of the Keats' memorial Fund C/o the Mayor, Hampstead Town Hall Haverssock Hill, London N. W. Ce sera tout ensemble un geste d'entente cordiale et de piété littéraire ; ainsi sera sauvée, pour la génération à venir, la demeure et son jardin — le jardin où, certain soir, Keats écrivit l'ode célèbre au rossignol :

My heart aches, and a drowsy numbness pains
My sense.....

§

Prix littéraires. — L'Académie Française a décerné le grand prix de littérature, de 10.000 francs, à M. Edmond Jaloux, pour l'ensemble de ses œuvres, et le grand prix du roman, de 5.000 fr., à Mme André Corthis, pour son livre *Pour moi seule*.

Pour la première fois a été attribué le prix Stendhal, fondé en 1913 par la *Revue Critique des Idées et des Livres*. Le jury était composé de MM. René Boylesve, André Hallays et Pierre de Nolhac. Le prix Stendhal pour 1920 a été décerné à M. Marcel Boulenger pour l'ensemble de son œuvre.

§

L'offensive du 16 avril 1917.

Le 12 mai 1920.

Monsieur le Directeur,

Dans les quelques notes que je vous adressais sur l'offensive du 16 avril, je croyais avoir exposé assez clairement que je n'avais pas l'intention de généraliser mes remarques : je restais modestement dans mon coin. Que ma prose ait peu de chance d'éveiller d'intérêt, je n'en disconviens pas. Que, pour un esprit superficiel, la question de divulgation de documents touchant des opérations militaires à venir n'ait

aucun intérêt non plus, je n'en disconviens pas davantage. Une polémique plus longue serait également fastidieuse et ni M. Brauch ni moi n'intéresserions les lecteurs du *Mercure*. Je tiens simplement à ajouter qu'au soir de l'offensive la confiance des E. M. ne m'avait mis en possession d'aucun document. Ce n'est que quinze jours plus tard qu'une série d'ordres, — ordres qui ne portaient pas la mention : « à communiquer jusqu'à l'échelon compagnie » — me tomba entre les mains. Encore ces ordres n'indiquaient-ils que des axes de marche et non le plan d'attaque d'une armée. Aussi bien, ajoute M. Brauch, une armée n'a pas de plan d'attaque. Si c'est là une doctrine de C. I. E. M., je m'incline, n'ayant pas la compétence voulue pour la comparer à celles de l'Ecole de Guerre. Je m'incline davantage devant l'argument péremptoire donné par Jean Norel dans le *Mercure* du 15 avril, argument qui me semblait clore une question à laquelle je mets un point final en ce qui me concerne.

Veuillez agréer, etc.

H.-D. D'A.

§

A propos de la vie chère. — J'ai reçu la lettre suivante qui, soulevant une question d'ordre général, celle de la Vie chère, sera lue sans doute avec intérêt :

... Je n'aurais rien à objecter à vos conclusions si vous ne paraissiez incliner pour les solutions tendant à la baisse des prix. Or cette baisse des prix est-elle désirable ? Il est permis d'en douter. Vous faites très jutement remarquer que le remboursement des 25 milliards et demi de billets que l'Etat s'est fait avancer par la Banque devrait amener cette baisse, puisque, le signe monétaire devenant plus rare, son pouvoir d'achat serait augmenté. Mais — ainsi d'ailleurs que vous le constatez — ce retrait des billets aura pour conséquence un supplement d'impôts de 1 milliards 1/2 au moins. Or l'augmentation des impôts ne peut que contribuer au maintien de la vie chère.

D'où cette conséquence que, si l'on veut que la France puisse supporter la charge d'un budget de 25 milliards (et avec les pensions, les réparations de tous genres à nos routes, nos chemins de fer, etc., etc., c'est bien un budget de 25 milliards que nous aurons), si, dis-je, l'on veut que la France puisse le payer, il faut remplacer, en dernière analyse, le franc par le dollar, par la pièce de cent sous. Nous aurons ainsi un budget de 5 milliards, après comme avant la guerre, seulement ce sera 5 milliards d'écus là où nous avions 5 millions de francs. Et le contribuable paiera allègrement, si salaires, traitements, prix de vente de *toutes choses* restent ce qu'ils sont actuellement. Les seuls qui souffriront sont ceux qui ne produisent rien, qui n'ont rien à vendre, les anciens fonctionnaires (dont je suis, soit dit en passant), les rentiers et possesseurs de valeurs achetées avant la guerre. Pour eux cela équivaut à une banqueroute partielle. Mais cela ne vaut-il pas mieux qu'une banqueroute totale ? Et d'ailleurs dans la société dont nous entrevoyons les premiers linéaments il n'y aura plus guère place pour les non-producteurs. Le cireur du coin qui faisait payer

o fr. 10 à Alger et celui qui faisait payer 0,10 cents à New-York appliquaient en somme le même tarif. Seulement, pour le premier, l'unité était le franc, pour le second l'unité était le dollar : la guerre aura eu ce résultat de nous obliger à adopter cette dernière unité, et il est fort douteux que l'on puisse revenir à l'ancienne, d'autant plus que cela ne me semble pas désirable. Il n'est pas douteux, néanmoins, que lorsque notre production aura repris, lorsque nous pourrons fournir en marchandises la contre-partie de nos achats obligatoires à l'étranger, il y aura une certaine baisse des prix, mais il est fort possible que les raisons qui pourraient amener cette baisse soient compensées par d'autres causes de hausse, et qu'en somme tout se traduise par le maintien du *statu quo*.

Veuillez agréer, etc... A. BERNARD.

Mon correspondant n'est pas le seul à penser que la vie chère a ses avantages ; je les avais indiqués dans l'article auquel il a bien voulu prêter attention et je ne conteste pas que la diminution du pouvoir d'achat de la monnaie fera supporter plus facilement un budget de 25 milliards, lequel serait écrasant si l'argent n'avait pas détriplé de valeur.

Néanmoins, je pense qu'il est conforme à la morale publique d'abord et à l'intérêt général ensuite d'assainir la situation financière, ce qui implique le remboursement de ses avances à la Banque de France et la fin du cours forcé du papier-monnaie. Tant que nos finances seront avariées, notre état économique restera malade. Au contraire, avec une situation assainie tout s'améliorera à la fois : change, crédit, travail, épargne. En considération de ce très grand bien, il faudra se résigner à quelques inconvénients, y compris la surchage d'impôts, mais nous supporterons ceux-ci d'autant mieux que notre force de production sera plus intense et non d'autant mieux que le pouvoir d'achat de notre monnaie sera plus facile.

Au surplus ceux qui craignent la perturbation que causerait une baisse de prix trop vive peuvent se rassurer ; ces prix, j'entends les prix de vente des produits, étant conditionnés par les salaires des ouvriers qui les produisent, ne baisseront que très peu et très lentement, parce que les intéressés défendront énergiquement les taux actuels. D'après le calcul que je faisais, les prix qui sont montés de 100 à 300 devraient théoriquement, de par le simple dégonflement de l'inflation monétaire, tomber à 150 ; heureux s'ils descendent à 200 ! H. M.

§

Le « Peuple Juif » et le « Ghetto dans la Mosquée ».

Paris, le 16 mai 1920.

Monsieur le Directeur,

Dans son numéro du 30 avril, le journal *le Peuple Juif* a publié un entrefilet intitulé « Entre nous » et signé « Kim ». Il y prend à partie,

à propos du Sionisme, la politique des Catholiques français, qui n'est autre, écrit-il, que celle de la « vieille dévote ». Et il ajoute :

Le *Mercure de France*, revue des jeunes (?), alimente l'imagination de cette bonne personne par un roman dû à la plume de Léo Taxil, qui se cache sous le pseudonyme de Henri Serre. Cela s'appelle *le Ghetto dans la Mosquée*. Que faire contre de pareilles inepties ?...

Est-ce par des plaisanteries aussi spirituellement anticléricales que le folliculaire du *Peuple Juif* s'imagine servir la cause du Sionisme ? Et pense-t-il réduire ses adversaires en déclarant, sans rire, qu'ils sont les prête-nom d'un insulteur à gages ?

Que le juif Kim apprenne donc que je n'ai pas à dissimuler, comme lui, un nom étranger sous un pseudonyme quelconque ! Qu'il sache également que je n'enverrai pas de rectification à son journal dont les attaques lancées, dans le même article, contre les Israélites de notre pays témoigneraient assez qu'il n'est pas Français, si son titre seul ne le proclamait hautement.

Cependant, ne voulant pas laisser sans réplique la prose d'un Juif impudent, toute envenimée des vieux ulcères d'Israël, je me permets de confier à votre hospitalière revue cette simple protestation.

Veuillez agréer, etc.

H. SERRE.

§

A propos des derniers Electeurs de Cologne.

Wacquinghen, par Marquise (P.-de-C.), ce 16 mai 1920.

Cher monsieur,

Voulez-vous me permettre d'ajouter quelque chose à l'intéressant article de M. J.-G. Prodhomme sur « les Derniers Electeurs de Cologne », paru dans le *Mercure* du 15 mai ? Il y est question de Joseph-Clément, l'allié de Louis XIV vers la fin du Grand-Règne et réfugié dans les Flandres, tantôt à Lille, tantôt à Mons ou Valenciennes, — ce qui proprement est le Hainaut. Au lendemain de la victoire de Denain il y laissa le premier monument par lequel elle fut commémorée, composé de trois colonnes doriques reposant sur un soubassement taillé à pans, et supportant sur leur entablement une statue de l'Espérance, œuvre du sculpteur valenciennois Antoine Gilis.

Ce monument avait été érigé à une demi-lieue au nord de Valenciennes en un endroit nommé Petite-Forêt et célèbre par un pèlerinage en l'honneur d'une vierge locale, Notre-Dame de Bonne-Espérance. Il traversa la Révolution, mais fut détruit vers 1815 par le paysan propriétaire du champ sur lequel il s'élevait. Seule la statue qui le couronnait fut épargnée, et transportée non loin de là, à Raismes, où elle existe toujours dans notre propriété de famille. Elle ne manque pas d'élégance sobre et s'apparente aux statues de Versailles, encore qu'elle ne soit

pas taillée dans le marbre comme elles, mais simplement dans la pierre bleue de Tournai.

Veuillez agréer, etc. ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE.

§

L'histoire recommence. — L'aventure qui vient d'arriver à notre garnison d'Ourfa (Asie-Mineure) n'est pas sans rappeler celle qui advint à un petit détachement français de cinquante hommes qui se tenait à Ourmiah (Perse).

Ce détachement resta seul, en novembre 1917, après le départ des armées russes, en face des armées turques. Sur le point d'être cerné, il reçut du gouvernement persan de Tauris l'autorisation de quitter Ourmiah en emportant ses armes et bagages.

Le détachement français fut cependant arrêté sur les bords du lac d'Ourmiah par des démocrates persans, rebelles à l'autorité du Shah.

La petite troupe aurait pu se réfugier à Kasvine, en passant par Zendjan, comme le fit plus tard un vaillant Français, le capitaine Gasfield, à la tête de ses volontaires chaldéens ; mais, à la suite d'incidents aussi tragiques que burlesques, elle fut désarmée, faite prisonnière et odieusement détroussée au mépris du plus élémentaire droit des gens.

Trouvera-t-on un jour les coupables du massacre d'Ourfa ?... A peu près comme on a essayé de découvrir les responsables de la capitulation d'Ourmiah !

§

Une protestation de Mme Aurel. — Nous recevons la lettre suivante :

Mon cher Vallette,

Quand on utilise un grotesque, on court un double risque ; l'ennui de lire ses bourdes et celui de les entendre réfuter. Ce n'est pas moi qui l'ai voulu.

Je me plains d'avoir à répondre. Mais je vous plains d'avoir à lire — et souvent — l'homme qu'Apollinaire appelait, suivant l'heure, le Cataplasme ou le Crapaud, etc. Il est depuis toujours la risée de nous tous. Pourquoi m'oblige-t-il à le lui avouer ? Il ne parle que de sa lugubre personne.

1° Il remâche à l'infini la comparaison des Précieuses, comme si le monde s'arrêtait à Molière. Il en mange 3 fois dans un seul article, car son vomissement l'attire. Mais parlons donc sur texte.

2° Il me traite d'ignorante, de prétentieuse. Je ne prétends jamais qu'à l'ignorance, puisque j'ai moi-même imprimé, chez vous : « Je ne me reconnais qu'un don littéraire : un manque absolu de mémoire. »

3° Il ose écrire que je suis « avide de réclame », parce que cinq à six *figures propres* dans les journaux soutiennent les écrivains que je fête ! comme si tous n'eussent pas dû donner le nom des beaux écrivains combattants qui, pour nous sauver, laissaient toute vie pensante ! Votre cuistre eût voulu, peut-être, qu'en nommant ces chers êtres, nos confrères tussent le nom de ma maison qui les réunissait. — Là est bien la question, si je ne suis pas sourde ? — J'y avais bien pensé, à cause de la meute des jaloux. Mais si j'avais fait

des mystères quant à l'endroit où je groupais nos écrivains, jugez de ce que les aboyeurs eussent été en droit de dire ! Me voyez-vous faisant secret, en temps d'état de siège, de réunir les écrivains quand il s'agissait au contraire de joindre, de retrouver, de grouper nos frères combattants dispersés par la guerre ? Que notre insulteur rajuste ses lunettes pincées. Il sera temps ; ou elles vont lui ronger tout le nez. Le « Crapaud » verdoyant me voit comme il peut voir : « verte d'insuccès », quand tous mes ennemis s'accordent à me voir la meilleure mine du monde. A cela je ne pourrai rien que me regarder dans des yeux moins bilieux. A ce ton d'écurie, le personnage ajoute la calomnie pure et simple. Il me rencontre partout, dit-il, dans les salons, les journaux. Moi qui ne peux même trouver le temps d'aller voir Rachilde une fois dans l'année ! Je le défie de me trouver dans un autre journal que le mien.

Et si le Boissard bisque de me voir parler, « faire des conférences », il faudra qu'il s'y fasse : on aborde le public en face, ou pas, surtout quand on tient à le houspiller, et ferme, comme je fais.

Et je me fais un plaisir de vous signaler encore ce fleuron à la couronne de muflisme qui brille au front du rabâcheur : voyez-moi comme il y va doucement pour éreinter les hommes, au près du ton qu'il ose prendre avec les femmes trop fières pour admettre qu'on les défende.

Compliments pour ces mœurs ! Mais nous *en faisons* d'autres. Et surtout je l'ai dit : on voit mal les maisons qui vous ferment leurs portes. Ce qu'on ne peut voir que par un trou de serrure ne traduit jamais qu'un avis de pick-pocket.

A vous cordialement, mon cher Vallette, et croyez à ma compassion profonde de vous voir condamné à regarder Boissard.

AUREL.

§

L'Idée latine. — *L'Union de propagande latine*, créée sous le haut patronage du ministère des Affaires étrangères, et dont M. Paul Leclercq était administrateur général, vient de fusionner avec *l'Union latine*. M. Paul Deschanel est président d'honneur ; M. Raymond Poincaré, président ; M. Alfred Croiset, doyen de la Faculté des Lettres, vice-président ; M. Raphaël-Georges Lévy, de l'Institut, trésorier, et Mlle Dick May, secrétaire général de *l'Union latine*. — MM. Paul Leclercq et Maurice Prax font partie du Comité central de la nouvelle Association, dont le siège est 16, rue de la Sorbonne.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.